PALLI

Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Gr. Sala 28 IV 24 (1)

Digitized by Google

III 28 IV 24 (1

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

OEUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Digitized by Google

POISSY. — IMP. ARBIEU.

Digitized by Google

LE PASTEUR D'ASHBOURN

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés

Digitized by Google

LE PASTEUR D'ASHBOURN

I

LE GRAND POPE.

A monsieur le docteur Petrus Barlow, professeur de philosophie à l'université de Cambridge.

Ashbourn, près Nottingham, 5 avril 1754.

Cher collègue,

Laissez-moi vous donner ce titre amical de collègue, bien-aimé Petrus; car, à mon avis, ce titre vous est dû, quoique vous soyez un savant docteur en philosophie, et que je sois, moi, un simple pasteur de village; vous avez charge de corps, comme j'ai charge d'âmes; je prépare à mourir, mais, vous, vous préparez à vivre, et Dieu seul pourrait dire lequel de nous deux remplit la mission la plus sainte.

Il est vrai qu'il m'arrive parfois, mon cher collègue,

d'être obligé de corriger ce que vous avez fait; votre malheureureuse philosophie de collége penche toujours un tant soit peu du côté païen, et je suis souvent appelé à reconnaître que, bien que l'Iliado et la Bible, lo Phédon et l'Evangile soient de fort belles choses, et surtout des choses fort éloquentes, l'Iliade et la Bible se contrarient parfois, le Phédon et l'Évangile ne sont pas toujours d'accord.

Et vous comprenez bien, mon cher Petrus, que, quand de pareilles oppositions se produisent en ma présence, je no saurais admettre que ce soit le Phédon ou l'Iliade qui ait raison.

Mais, comme vous me le disiez dans votre dernière lettre, malgré ces dissidences entre les auteurs que nous commentons et entre les choses que nous professons, ayons cet espoir qu'il existe un point de la route auquel nos deux voies, si divergentes qu'elles paraissent au premier abord, aboutiront un jour.

Ce point, c'est la foi dans la justice éternelle, et, mieux encore, dans la miséricorde divine, qui, j'en réponds, mon cher Petrus, nous tiendra compte à tous deux des bonnes intentions, sans trop chicaner sur celles de nos fautes ou de nos erreurs qui auraient leur source dans la faiblesse humaine.

En attendant qu'il plaise au Seigneur d'ordonner do nous dans le mondo qui doit succéder au nôtre, nous nous livrons, dans celui-ci, chacun do notre côté, à une étude qui, au premier aspect, et vue d'un œil superficiel, semblerait la même, tandis qu'au philosophe et au penseur elle présente de notables différences.

Vous, mon cher Petrus, vous étudiez l'homme, et moi, j'étudie les hommes.

Puissiez-vous réussir de votre côté mieux que je n'ai réussi du mien, surtout à mes débuts dans la vie.

Maintenant, cette étude de l'homme, c'est à dire de l'espèce humaine par les individus, vous désirez la faire sur moi, comme vous l'avez faite sur les autres.

Vous prétendez, dans votre indulgence pour le pauvre pasteur, que j'ai quelques bonnes qualités; ce à quoi je réponds en m'accusant d'avoir de grands défauts.

Pour vous créer une opinion positive entre nos deux

opinions différentes, vous demandez que je m'expose à vos yeux tel que je suis sorti des mains de mon créateur, *solus, pauper et nudus;* soit. Je vais laisser glisser de mes épaules ce manteau de l'humble à travers les trous duquel on voit souvent le cœur de l'orgueilleux.

Faites aussi lentement et aussi curieusement que vous le voudrez le tour de ma pauvre personne, je n'essaierai pas de vous cacher un seul de mes défauts ou de mes ridicules, car Dieu, je l'espère, m'élevera d'autant plus que je me serai plus abaissé.

Je suis né en 1728, dans le petit village de Beeston, dont mon père était pasteur.

Quant à ma mère, elle était la fille d'un contre-maître de la marine marchande, lequel mourut, trois ans avant ma naissance, dans une tempête où sombra le bâtiment sur lequel il servait, et dans lequel il avait sa pacotille.

Tout fut donc perdu avec lui, à l'exception d'une excellente lunette marine qu'il avait prêtée à un de ses amis, et que cet ami, ignorant le jour où mon grand'père devait mettre à la voile, ne lui rapporta que le surlendemain de son départ.

Je consigne le fait, parce que cette longue-vue joue un rôle important dans ma vie.

Mais ce que mon père cherchait dans la femme qu'il voulait associer à sa destinée, c'étaient les qualités qui font le vrai douaire de l'épouse et la pieuse dot de la mère.

Il ne s'arrêta donc point au défaut de fortune : il prit ma mère, pauvre, orpheline, telle enfin que le malheur l'avait faite, et le seul meuble qu'elle apporta dans la communauté, lorsqu'elle franchit le seuil de la porte du presbytère avec le titre d'épouse, ce fut cette excellente longue-vue, que l'on suspendit respectueusement au-dessus de la cheminée, comme l'endroit le plus honorable et le plus apparent de la maison.

Si jeune que je fusse, mon père me donnait un bel exemple : il était ferme, courageux, sincère, doux aux pauvres, mais peu ménager avec les grands et les riches, traitant le seigneur du village lui-même plus sévèrement que le mendiant qui l'attendait à la porte de l'église pour lui tendre la main, et qu'il ne renvoyait jamais sans une aumône et

un conseil, et plutôt avec la première seule qu'avec le second sans la première; car il pensait, dans ce cas, qu'une aumône n'a pas absolument besoin d'être suivie d'un conseil, tandis que le conseil est bien maigre et bien sec sans l'aumône.

Il résultait de cette impartiale droiture et de cette inflexible gravité qu'il était aimé d'une partie de ses paroissiens et respecté de l'autre.

Il va sans dire que, bien partagé selon le cœur de Dieu, c'étaient les pauvres qui l'aimaient.

Quand à moi, ce n'était pas simplement de l'amour que j'éprouvais pour mon père, c'était du respect; plus que du respect : de l'admiration !

Je le regardais comme une créature sublime, comme un être au-dessus de l'humanité; et je n'eusse jamais osé poser mes lèvres sur les joues et même sur les mains de ce digne homme, s'il ne m'y eût autorisé par une invitation qui parfois, pour être suivie, avait presque besoin de revêtir la forme d'un ordre.

Un jour que j'étais chez ma mère, couché à ses pieds sur un tapis, et lisant un livre ouvert devant moi, mon père entra tenant une lettre à la main.

Son visage rayonnait, et il était facile de voir que cette lettre venait de lui apporter quelque grande nouvelle.

En effet, un parent que nous avions à Southwel annonçait à mon père que le célèbre Pope, qui avait été le camarade de ce même parent à l'université d'Oxford, devait, le jeudi suivant, s'arrêter chez lui en allant à York.

Il invitait en conséquence mon père, qui ne l'avait pas vu depuis plus de dix ans, à profiter de cette occasion pour le venir voir, et pour faire connaissance, en même emps, avec l'auteur de l'*Essai sur* l'*Homme* et de la *Dunciade*.

C'était cette invitation qui rendait mon père si joyeux.

Je demandai ce que c'était que Pope.

— L'auteur du livre que tu tiens entre les mains, me répondit mon père.

Et, en effet, quelque temps auparavant, mon père m'avait fait cadeau de la traduction de l'*Iliade* de l'illustre auteur, ornée de magnifiques gravures, qui avaient bien autant que le texte part à mon admiration.

Quand j'appris que c'était avec l'homme qui avait écrit les beaux vers que je savais par cœur, que mon père était invité à dîner, je m'écriai :

— Et moi aussi, n'est-ce pas, mon très honoré père, j'irai avec vous ?

— Oui, certes, répondit mon père, chez lequel je vis, à ce moment, briller la flamme de l'enthousiasme; oui, mon fils, il ne sera pas dit que j'aurai eu l'occasion de te faire voir le plus grand poëte du siècle, et que je n'en aurai pas profité.

Je me relevai en battant des mains; mais, au même instant, je m'arrêtai tout honteux : c'était la première fois qu'il m'arrivait de me livrer à un pareil écart devant mon père !

Mais, soit que mon père fût lui-même jeté en dehors de toutes ses habitudes, soit qu'il n'eût pas aperçu le mouvement que je venais de faire, il ne m'adressa aucune remontrance et se contenta de dire à ma mère :

— Allons! femme, il s'agit de s'occuper de ce voyage.

Nous avions cependant trois jours devant nous et douze lieues seulement à faire.

Mais l'événement était si inattendu, le but si magnifique, qu'il ne fut plus question d'autre chose dans la maison pendant ces trois jours.

Toute la toilette de mon père fut revue.

On fit un paquet de son bel habit et de sa belle culotte de velours noir; on se garda bien d'oublier ses bas de soie et sa veste de satin; on frotta les boucles d'argent de ses souliers jusqu'à ce qu'elles fussent brillantes comme des miroirs; et ma mère, se sacrifiant pour l'honneur de son mari, lui fit un jabot et des manchettes d'un superbe col en dentelle d'Angleterre qu'elle tenait de sa mère, et que sa mère tenait de sa grand'mère.

Quant à moi, je fus vêtu tout à neuf d'un costume marron tiré d'un habit que mon père n'avait encore porté que trois ans; prodigalité qui n'avait point eu de précédens, et qui ne devait pas avoir de subséquens dans ma vie comme dans la sienne.

Dix personnes du village et même de la ville voisine avaient offert à mon père leur voiture pour ce grand

voyage; un moment de vanité fit que mon père fut près d'accepter le carrosse du seigneur de l'endroit, contre l'orgueil duquel il avait quelquefois prêché, d'une façon détournée, c'est vrai, mais si claire cependant que personne n'avait pu s'y tromper, pas même lui; mais, soit qu'il fût retenu par cette idée que l'offre n'avait d'autre but que de le faire tomber lui-même dans cette faute d'autant plus pardonnable à l'homme que le plus beau des anges l'a commise, soit que de son propre mouvement il fît un retour sur lui-même, mon père refusa l'offre du seigneur et accepta celle de son fermier.

Le matin du grand jour, nous trouvâmes donc à la porte l'humble carriole qui devait nous conduire de Beeston à Southwell.

Je me rappellerai toujours ce voyage, mon cher Petrus; je fusse parti pour cette terre promise par le grand législateur aux Hébreux, que je n'eusse pas été plus joyeux et plus fier.

C'est qu'aussi toute la nature (et, pour la première fois, je fis attention à elle, en la voyant si splendidement parée), c'est qu'aussi toute la nature semblait, de son côté, joyeuse et fière; comme nous, elle avait revêtu son habit de fête, la robe verte du mois de mai et son odorante couronne de fleurs.

On ne voyait, tout le long de la route, que panaches de feuillages secoués au vent, que primevères et pervenches étoilant le sol, et que petits oiseaux volant, chantant, et ne se reposant que pour louer Dieu, qui leur permettait de partager avec l'homme, son fils aîné, ce monde, qui chaque année renaît si beau, si frais, si parfumé, que l'homme, ne voyant pas vieillir le monde, ne s'aperçoit point qu'il vieillit.

Assis dans la carriole près de mon père, auquel je n'osai adresser la parole, et qui, quoique plus souriant que d'habitude, ne me disait pas un mot, j'assistais, heureux mais recueilli, à cette fête de la nature, sentant remuer au fond de mon esprit le germe de toutes les idées qui l'ont occupé depuis, et que ce soleil de mai semblait réveiller et appeler à la vie, comme il faisait de l'herbe verte, des paquerettes blanches et des pervenches azurées.

La comparaison était d'autant plus exacte que je croyais sentir une larme rouler dans mes yeux, comme je voyais dans le calice des fleurs trembler une goutte de rosée.

A chaque village, la carriole s'arrêtait devant la porte du pasteur; mon père descendait, me faisait descendre, et, entrant chez son confrère avec plus de bruit peut-être qu'il ne convenait à notre humble condition :

— Mon cher ami, disait-il, félicitez-moi...

— Et de quoi? demandait le confrère. Dieu vous envoie-t-il une mître d'évêque, ou votre femme est-elle enceinte pour la seconde fois?

— Mon ami, je vais dîner avec le grand Pope, le premier poëte de l'Angleterre, du monde, et même du siècle!

Alors, celui auquel il s'adressait levait les bras au ciel en disant :

— Mon ami, vous êtes un homme heureux!

Et les femmes disaient à leurs enfans en leur montrant mon père :

— Ma fille, ou, mon fils, regarde le pasteur Bemrode, il va dîner aujourd'hui avec le premier poëte du siècle, du monde, de l'Angleterre, avec le grand Pope!

Et alors autour de mon père se faisait un murmure d'envieuse admiration, au milieu duquel il semblait grandir, comme semble grandir le prêtre au milieu d'un nuage d'encens.

Et nous remontions en carriole, et la nature, toujours plus belle, toujours plus riante, toujours plus prodigue de parfums à mesure que le soleil montait sur l'horizon, la nature semblait apporter aussi au voyageur son tribut de félicitations.

Une lieue plus loin, la voiture s'arrêtait de nouveau; mon père descendait encore, et la même scène se renouvelait.

Il en résulta que, grâce à ces orgueilleuses stations, dont peut-être l'ennemi du genre humain prit note sur ses tablettes de feu, quoique nous fussions partis de Beeston à cinq heures du matin, et quoique le fermier nous eût donné son meilleur marcheur, nous n'arrivâmes chez le cousin de mon père qu'à deux heures de l'après-midi.

Par bonheur, le grand Pope n'était pas encore là.

Mais, par cela même qu'il se faisait un peu attendre, tout était en l'air chez le cousin.

Ce cousin, dont j'avais entendu parler comme d'un homme simple et rond, était, ce jour-là, tout gonflé d'orgueil; poudré à blanc comme un matin de février, il rejetait la tête en arrière, poussait le pied en avant, toussait, crachait, et, de cinq minutes en cinq minutes, prenait, avec grand bruit et grand apparat, dans une tabatière en porcelaine de Saxe, une pincée de tabac dont les trois quarts retombaient en cascade sur son jabot, raidi sous l'empois et pareil à la crête d'un coq ou à l'arète dorsale d'un poisson.

L'orgueil, qui s'était infiltré par toute sa personne, se trahissait dans sa voix comme dans son regard et dans ses gestes; il parlait lentement et gravement.

— Voici, disait-il en tournant autour de la table, où je mettrai le grand Pope, l'illustre auteur de la *Dunciade*, de l'*Essai sur l'Homme* et de tant d'autres ouvrages sublimes. A sa droite, je me placerai; à sa gauche, je placerai ma femme; en face de lui mon cousin Bemrode, et à la droite et à la gauche de mon cousin Bemrode, les honorables doyens de Newark et de Chesterfield.

La table est ronde, comme vous voyez, messieurs, ajoutait-il en s'adressant à ses convives, ce qui fait que, quoique nous devions être vingt-quatre à table, le grand Pope pourra être vu et entendu de tout le monde.

Puis on rentrait au salon, où deux belles jeunes filles de seize à dix-sept ans, vêtues de robes blanches, préparaient des couronnes de lauriers entremêlés de roses, lesquelles devaient témoigner que le grand Pope avait également réussi dans la poésie lyrique et dans la poésie fugitive.

A chaque bruit qui se faisait dans l'antichambre, c'était une révolution dans le salon ; chacun se levait en demandant à son voisin avec une curiosité mêlée d'inquiétude :

— Est-ce le grand Pope ?

Quant à moi, mon anxiété était si grande, que je ne quittais pas le vestibule, et que, les yeux fixés sur la porte, oubliant tout, jusqu'à mon habit marron, pour l'homme

en l'honneur de qui il avait été fait, attentif au moindre mouvement de la rue, au plus léger ébranlement de la porte, je m'écriais à chaque instant :

— Mon cousin, on sonne! ou bien : Mon cousin on frappe!

Et, en criant cela, mon cœur battait plus qu'il n'avait encore battu pour les choses les plus importantes de ma vie d'enfant; il me semblait seulement étonnant de ne point entendre les tambours et les fanfares qui, à mon avis, devaient annoncer cette solennité. Je croyais, tant on m'avait parlé du grand Pope, voir entrer un géant qui toucherait le plafond, ou tout au moins quelque chose de pareil à l'un de ces rois avec lesquels j'avais fait connaissance dans mes contes de fées; un magnifique personnage vêtu d'un habit de drap d'or avec des étoiles de diamant, des plaques et des croix comme un grand seigneur, et menant après lui une foule de pages et de domestiques en livrée.

Tout à coup, on frappa à la porte, mais si modestement, que je ne crus pas même devoir crier, cette fois-là, comme j'avais fait aux autres :

« On frappe! »

La porte s'ouvrit néanmoins, et donna passage à un petit homme de cinquante à cinquante-deux ans, un peu boiteux, fort bossu, et vêtu d'un habit gris.

J'allais lui demander orgueilleusement ce qu'il voulait, lorsque j'entendis un grand bruit; les convives se précipitaient par les couloirs et les escaliers, l'amphytrion à leur tête, en criant :

— C'est lui! c'est lui! c'est l'illustre poëte! c'est le grand Pope! Salut à l'homme immortel, sublime, universel!

Et je regardais autour de moi, cherchant à qui en avaient tous ces gens qui me paraissaient des fous, et qui, cependant, saluaient, honoraient, glorifiaient ce petit homme boiteux et bossu, lequel, tout confus de trouver une si bruyante réception et une si nombreuse société, quand il avait cru entrer dans la maison simple et presque solitaire d'un ami, saluait, balbutiait, mettait la main sur son cœur, et, impuissant à exprimer par la voix l'émotion

qu'il ressentait, essayait du moins de remercier par des gestes ses admirateurs et ses admiratrices.

Lorsque la première effervescence de l'enthousiasme fut calmée, notre cousin débita au grand Pope, car ce petit homme boiteux et bossu, c'était bien véritablement lui, un long discours qu'il avait préparé d'avance, et dont tout ce que je me rappelle, c'est qu'il le comparait à Homère, à Virgile, à Dante, à Pétrarque et au Tasse, en lui donnant, bien entendu, la supériorité sur ces cinq poëtes, ses devanciers.

Après lequel discours, les deux jeunes filles vêtues de blanc vinrent offrir leurs couronnes de lauriers et de roses.

Pope répondit au discours par quelques mots seulement, embrassa les deux jeunes filles, et s'avança vers le salon, suivi de toute la société, qui mit près d'un quart d'heure à franchir le seuil de la porte, tant chacun se croyait obligé de faire des politesses à son voisin.

Je pense que quelques-uns de ces admirateurs du grand Pope y seraient encore, si l'on n'était venu annoncer, comme on fait pour les princes qui honorent la maison d'un particulier de leur visite, que l'illustre auteur de l'*Essai sur l'Homme* était servi ; annonce qui, redoublant les appétits aiguisés par une longue attente, détermina les retardataires à faire trève à leurs politesses, et décida les plus affamés à passer les premiers.

Ce souvenir, mon cher Petrus, est, ainsi que vous pouvez le voir par tous les détails que je vous donne, resté profondément gravé dans ma mémoire comme un des premiers désappointemens de ma vie.

J'attendais un géant, quelque chose qui rappelât le colosse de Rhodes ou la statue de Néron, et j'avais vu entrer un petit homme boiteux et bossu ! Je me figurais voir arriver un roi vêtu d'un manteau splendide, et couvert, comme je vous l'ai dit, d'étoffes d'or toutes resplendissantes d'une broderie de diamant, et la porte avait donné entrée à un personnage en habit gris, d'une telle tournure qu'un seigneur de grande maison n'en eût certes pas voulu pour son laquais.

Aussi, chaque fois que, dans le cours de ma vie, au lieu

d'un événement heureux impatiemment attendu, il m'est arrivé quelque triste et douloureuse aventure ; chaque fois que, à la place du jour brillant et plein de soleil qui m'était promis, il s'est levé sur ma tête un jour sombre et pluvieux, j'ai pensé à cette journée passée chez notre cousin de Southwell; j'ai offert au Seigneur ce nouveau désappointement, et j'ai murmuré ces mots que moi seul pouvais comprendre, et qui ont étonné bien des gens :

— O grand Pope !

Maintenant, cette visite eut encore une autre influence sur moi, mais comme cette lettre est déjà bien longue, et que cette influence, ainsi que la lunette de mon grand-père le contre-maître, n'a pas été sans importance dans ma vie, permettez-moi, mon cher Petrus, de prendre congé de vous, en vous priant de me rappeler au souvenir de votre digne frère Samuel Barlow, de Liverpool, remettant à ma prochaine épître ce qui me reste à vous dire à ce sujet ; narration qui, si je l'enfermais dans cette lettre, se trouverait tout naturellement privée d'une partie du développement qui lui est nécessaire.

Mais j'ai bien peur, cher et honoré collègue, que, lorsque je vous aurai raconté ma vie, et dit ce que vous désirez savoir, trempé dans votre attente, comme je l'ai moi-même été si souvent, vous ne vous écriez à votre tour :

— O grand Pope !...

II

DE QUELLE FAÇON JE DEVIENDRAI GRAND HOMME.

Ce qui me resta, comme impression, de cette journée, fut le désir de devenir moi-même un grand homme, afin que l'on fît un jour pour moi tout ce que j'avais vu faire pour le grand Pope.

Et ce désir était d'autant plus pressant que, me regardant pour la première fois dans une glace, ma vanité me disait que, non-seulement je n'étais ni boiteux, ni

bossu, mais que, au contraire, j'étais même un assez joli enfant.

Je n'inspirerais donc pas, quand on me verrait, le même désappointement que m'avait inspiré, à moi, et qu'avait dû inspirer aux autres le grand Pope ; ce qui, à tout prendre, était déjà un avantage que le ciel m'accordait sur lui.

Seulement, de quelle façon serais-je un grand homme ? Telle était la question que je me posais.

Serait-ce à la manière d'Achille, d'Alexandre, de César, de Charlemagne ou de Richard Cœur de Lion ?

Je n'ai jamais eu de grande vocation pour le métier de conquérant.

Comme l'Eglise à laquelle j'appartiens, ou plutôt à laquelle je n'appartiens pas, car le précepte est catholique, j'ai horreur du sang.

D'ailleurs, tous les grands hommes dont je viens de citer les noms étaient eux-mêmes des fils de rois, ou même des descendans de dieux ou de déesses, ayant trouvé à jour fixe, sous leur main, les hommes et l'argent nécessaires à la conquête de la Troade, de l'Inde, des Gaules, de la Saxe ou de la Terre-Sainte, tandis que, moi j'étais fils d'un simple pasteur, aux appointemens de cinquante livres sterling, ayant une très grande influence sur les âmes, mais un très médiocre pouvoir sur les corps.

Ce n'était donc décidément pas comme conquérant que je devais devenir grand homme.

Serait-ce à la manière d'Appelles, de Zeuxis, dans l'antiquité, ou de Léonard de Vinci et de Raphaël, au moyen âge.

Je dois dire ici que je n'avais point pour la peinture la même répugnance que pour la guerre.

Tout au contraire, j'étais grand admirateur de la peinture, et j'estimais fort Appelles, Zeuxis, Léonard de Vinci et Raphaël.

Mais on a beau se dire comme le Corrége : « Et moi aussi, je serai peintre ! *Anch' io son' pittore !* » encore faut-il trouver un atelier et un maître.

Tout Giotto dessinant une brebis sur une ardoise ne

rencontre pas, en gardant son troupeau, un Cimabué qui lui fait faire sa communion d'artiste.

Pour devenir peintre, et peintre célèbre, il faut la longue et patiente étude, la grande ville, le centre immense; et nous demeurions dans un pauvre village des Notts !

Ce n'était donc pas encore comme peintre que je pouvais devenir grand homme, et force m'était de renoncer à la peinture, comme j'avais renoncé à la conquête.

Serait-ce à la manière d'Homère, de Virgile, de Dante, de Pétrarque, du Tasse ou de Pope ?

Oh ! cela, c'était autre chose ! Outre que je pensais y voir ma vocation, je pensais y voir aussi la facilité.

Car, enfin, la poésie est fille de la solitude ; elle a presque toujours pour marraine la pauvreté.

Pour devenir poëte, on n'a pas besoin de maîtres, on n'a besoin que de modèles.

Un an, cinq ans, dix ans ne suffisent point parfois à compléter l'éducation d'un peintre, tandis que chacun sait que l'on naît poëte.

Or, si j'avais eu le bonheur de naître poëte, et de ce bonheur je ne doutais pas ! je n'avais donc qu'à me donner la peine de pousser et de fleurir; le plus fort de la besogne était fait, puisque j'étais né !

Quant à la mise de fonds, elle n'était pas considérable : une plume, de l'encre et du papier ; l'inspiration devait faire le reste.

Je décidai donc, à part moi, que je deviendrais un grand homme à la manière d'Homère, de Virgile, de Dante, de Pétrarque, du Tasse et de Pope.

A partir du moment où cette décision fut prise, je résolus de ne point perdre de temps pour la mettre à exécution. Je demandai à mon père de l'argent, afin d'acheter les ustensiles nécessaires au nouvel état que je voulais entreprendre ; et mon père, charmé de voir ainsi poindre en moi cette tendance au travail dont il attendait si impatiemment l'apparition, mon père tira majestueusement de sa poche un schelling qu'il me donna, et avec lequel j'achetai un cahier de papier blanc, un paquet de plumes et une bouteille d'encre.

Depuis ce jour, mon cher Petrus, le comble de la gloire

m'a paru être de voir mes idées imprimées en lignes inégales dans un livre relié en basane ou même broché en simple papier; car, quelques velléités dont j'aie été pris, depuis, d'écrire en prose, j'ai toujours éprouvé une préférence marquée pour la poésie, et parmi tous les genres de poésie, pour la poésie épique.

Ce que je décidai donc à l'âge de treize ans, c'est que j'allais faire un poëme épique.

Maintenant, à quel sujet m'arrêterais-je?...

L'Iliade était bien un beau sujet : mais il avait été pris par Homère!

L'Énéide était un bien beau sujet aussi : mais il avait été pris par Virgile!

La Divine Comédie était un bien beau sujet encore : mais il avait été pris par Dante!

Ah! si la Jérusalem délivrée n'avait pas été prise par le Tasse, et le Paradis perdu par Milton, c'étaient là deux sujets qui eussent bien convenu au fils d'un pasteur!

Mais le Tasse et Milton avaient eu la chance de naître, l'un deux cent trente-cinq, et l'autre cent vingt ans avant moi; cette chance me faisait un tort irréparable, puisqu'ils avaient profité de ce hasard de naissance pour prendre les deux seuls sujets de poëmes épiques qui restassent à traiter chez les modernes!...

Ne croyez pas, cependant, mon cher Petrus, que je me laissai battre ainsi tout d'abord, et que je cédai au premier choc, fuyant comme Horace, et laissant mon honneur et mon bouclier sur le champ de bataille.

Non, mon ami, non; je réagis, au contraire, de toutes mes forces, contre la pauvreté de l'histoire, cherchant, avec une tenacité au-dessus de mon âge, et dans les livres et dans mon imagination, un héros qui eût échappé à l'investigation poétique de mes prédécesseurs.

Je passai en revue tous les siècles; je demandai à chacun un sujet qui pût offrir l'équivalent de ceux que j'avais perdus en arrivant dans ce monde deux ou trois cents ans trop tard; mais l'un n'était point national, l'autre était antireligieux; celui-ci n'offrait point les conditions indispensables du poëme épique, c'est-à-dire l'échange possible de relations entre les hommes et des êtres d'une nature supé-

rieure, dieux, génies ou démons; celui-là, enfin, péchait par le dénoûment obligé, dénoûment qui veut que le personnage principal du poëme soit vainqueur, tandis que mes héros, à moi, comme Hector, comme Turnus, comme Annibal, comme Witikind ou comme Harold, au lieu de vaincre, étaient vaincus.

J'écrivis, en magnifiques caractères calligraphiques, plus de vingt titres sur mon cahier de papier blanc; mais, après les réflexions que je viens de dire, je n'allai jamais au delà du titre, et comme, au fur et à mesure que je subissais un désappointement, je déchirais le titre inscrit pour en inscrire un autre sur la page suivante, il en résulta qu'au bout de cinq ans, juste le jour anniversaire de ma naissance, à l'heure même où le temps déchirait le dernier jour de ma dix-huitième année, je déchirais, moi, la dernière feuille de mon cahier de papier.

A partir de ce moment, je fus convaincu qu'il y avait impossibilité pour moi à devenir grand homme comme auteur de poëme épique; non point que je n'eusse pas tout ce qu'il fallait pour faire ce poëme, mais purement et simplement parce que le sujet manquait.

Il me restait la poésie dramatique...

Certes, les noms que j'ai cités, quoique les plus resplendissans, n'étaient point les seuls qui étincelassent au ciel du passé.

Près des noms des grands poëtes épiques flamboyaient ceux d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Plaute, de Shakespeare, de Corneille, de Molière et de Racine!

Pourquoi donc, au lieu d'être un poëte épique, ne serais-je pas un poëte dramatique?

Il est vrai que je n'aurais, à Beeston, ni théâtre, ni acteurs; mais qu'importait cela? Je ferais ce que faisait Sophocle, qui rêvait, qui pensait, qui exécutait ses poëmes à Colone, et qui, lorsqu'ils étaient finis, allait les faire jouer à Athènes; je ferais ce que faisait Corneille, qui rêvait, pensait et exécutait ses tragédies à Rouen, et allait les faire jouer à Paris; je rêverais, je penserais, j'exécuterais à Beeston, et j'irais les faire jouer à Londres.

Il y avait même plus: comme Shakspeare et comme

Molière, pour être sûr que ma pensée fût bien rendue, je pourrais les jouer moi-même.

A la vérité, ce dernier parti me répugait un peu : j'avais vu, un jour, des comédiens ambulans à Nottingham, et, de ces dignes artistes à des bohémiens que j'avais rencontrés peu d'heures auparavant sur la route, la différence ne m'avait point paru grande ; mais, cependant, il fallait remarquer que ces comédiens jouaient des pièces dont ils n'étaient point les auteurs, tandis que moi, ce qui était bien autre chose et me relevait tout à fait dans ma propre estime ! moi, je jouerais mes œuvres.

Seulement, je devrais, dans ce cas, décider mon digne père à voir monter son fils unique sur les planches ; ce qui, je n'en faisais aucun doute, présenterait une grande difficulté ; mais, le moment venu, il serait temps de la combattre.

Le principal était de commencer par faire l'œuvre, et, l'œuvre faite, peut-être trouverais-je bien, parmi les comédiens les plus renommés de Londres, un artiste digne de l'interpréter : si je n'en trouvais pas, eh bien ! il me resterait à prononcer le mot sublime de Senèque et de Corneille dans *Médée*, si sublime qu'il a pu servir pour deux !

Je répondrais donc à ceux qui, dans leur admiration pour ma pièce, me demanderaient : « Mais qui va donc jouer votre personnage principal ? »

— Moi !...

Seulement, je n'ajouterais pas : « Moi, dis-je, et c'est assez ! » car, si confiant que je fusse en moi-même, je n'hésitais pas à reconnaître qu'une pièce à un seul personnage paraîtrait bien longue à écouter pendant cinq actes, si belles que fussent les maximes, si admirables que fussent les vers, et que, du moment où cette pièce comporterait dix, douze ou quinze personnages, il me fallait neuf, onze ou quatorze acteurs pour remplir les autres rôles, et me servir de satellites.

Mais il était bien entendu d'avance qu'ils ne seraient jamais que les satellites, et que je serais toujours l'astre !

Tout cela bien arrêté dans mon esprit, et résolu que j'étais à descendre des nuages du poëme épique aux som-

mets de la tragédie, j'eus de nouveau recours à la munificence de mon père, lequel, quoique un peu désappointé par la stérilité de mes premiers efforts, n'hésita point à hasarder un nouveau schelling, qui servit incontinent à acheter un second cahier de papier, un second paquet de plumes et une seconde bouteille d'encre.

Alors commença un nouveau labeur qui, je dois l'avouer, mon cher Petrus, fut aussi infructueux que le premier ; il y avait eu encore, depuis la création du monde, plus de poëtes dramatiques qu'il n'y avait eu de poëtes épiques ; de là une plus grande consommation de sujets et une plus grande disette de héros ; sans compter que le poëte épique fait un poëme dans toute sa vie, tandis qu'un poëte dramatique fait dix, vingt, trente tragédies, et même davantage, témoins Eschyle qui en fit quarante, Sophocle qui en fit cent vingt-trois, Euripide, qui en fit quatre-vingt quatre !

Aussi, je remarquai avec terreur, en lisant le catalogue des anciens et des modernes, qu'il n'était pas arrivé une grande catastrophe, qu'il n'avait pas existé un grand roi ou un grand général, que la catastrophe n'eût servi de sujet, et le roi ou le général de héros à quelque tragédie ou à quelque drame ! Tout avait été utilisé : Eschyle, qui avait cependant le choix des héros, puisqu'il arrivait le premier, avait remonté à Prométhée, c'est-à-dire au Titan créateur du monde; Racine, qui arrivait le dernier, était descendu jusqu'à Bajazet, c'est-à-dire presque jusqu'à l'histoire contemporaine.

Quant aux autres, ils avaient moissonné à pleines mains à droite, à gauche, de ci, de là ! Sophocle avait pris *Ajax*, *Philoctète*, *Antigone*, *Électre*, *OEdipe roi*, *OEdipe à Colone;* il en avait tant pris, qu'il avait été forcé, à la fin, de prendre deux fois le même sujet ; Euripide avait pris *Hécube*, *Alceste*, *Médée*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, preuve qu'il avait été, lui aussi, à la fin, à bout de sujets comme son devancier Sophocle ; Shakspeare avait pris *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard II*, *Richard III*, *Jules César*, *Coriolan*, *le roi Lear*, *Henri VIII*, *Titus Andronicus*, *Périclès*, *Antoine et Cléopâtre ;* de sorte qu'un beau matin, à son tour, il manqua de héros historiques, et que, l'histoire étant épuisée par lui et ses devanciers, il en de-

manda à son imagination, qui, obéissante et féconde, lui donna *Othello*, le *Marchand de Venise*, les *Deux Seigneurs de Vérone*, *Romeo*, *Falstaff*, *Prospero*... que sais-je, moi ?... Corneille avait pris le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Attila*, *Sertorius*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Pompée*, *Annibal*; arrivé là, les sujets lui avaient tellement fait défaut, qu'au grand détriment de sa gloire, il avait eu recours à *Pertharite*, à *Othon*, à *Surena*; si bien que, ne sachant plus, après avoir eu affaire à ce général parthe, ni quoi ni qui mettre en vers, il finit par y mettre l'*Imitation de Jésus-Christ !* Enfin Racine avait pris *Étéocle et Polynice*, *Alexandre*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, à la suite de quoi les sujets lui parurent tellement épuisés, qu'il resta douze ans avant de composer *Esther*, et quatorze ans avant de composer *Athaliel*

Les commentateurs disent bien que ce fut un motif de religion qui arrêta le grand poëte dans sa carrière; mais, moi je dis, moi je prétends, moi j'affirme que la cause réelle fut le carnage dramatique opéré par ses devanciers...

Ei je le dis avec d'autant plus de raison, mon cher Petrus, que pendant trois ans que je cherchai un sujet de tragédie ou de drame, il en fut, pour la tragédie et le drame, comme il en avait été pour le poëme épique. J'écrivis le titre de plus de cinquante tragédies ou drames sur mon cahier; mais, au bout de trois ans, voyant qu'il m'était impossible de trouver un sujet vierge, et ne voulant point m'abaisser à l'état de plagiaire ou de copiste, je renonçai, la dernière feuille de mon second cahier de papier déchirée, à devenir un grand homme par la tragédie et le drame, comme j'avais renoncé à devenir un grand homme par le poëme épique.

On me dira que restait la comédie, cette mine inépuisable qui a pour éternels filons les vices, les ridicules des hommes, les erreurs et les travers de la société; mais, lorsque je voulus essayer de passer de la tragédie et du drame à la comédie, je m'aperçus que, n'ayant guère vu, à Beeston ou à Southwel, d'autres hommes que mon père et moi, notre cousin et le grand Pope; n'ayant eu l'occasion d'observer aucun vice ni aucun ridicule, je ne pouvais

châtier les hommes, fût-ce en riant ; de même que, ne connaissant d'autre société que celle du petit village que nous habitions, je ne pouvais peindre en grand les erreurs et les travers de la grande société humaine, dont Beeston ne m'offrait qu'une imperceptible miniature.

Je renonçai donc à la comédie par des raisons non moins spécieuses, comme vous le voyez, mon cher Petrus, que celles qui m'avaient fait abandonner déjà le poëme épique, la tragédie et le drame.

D'ailleurs, dans le cours de cette troisième année, qui était la vingt et unième de mon âge, un double événement arriva, lequel, en prenant tout mon cœur et toutes mes larmes pour des malheurs vrais et personnels, empêcha mon esprit, momentanément du moins, de s'exercer plus longtemps sur des malheurs étrangers ou imaginaires.

Ma mère d'abord, mon père ensuite, moururent à un mois de distance l'un de l'autre.

La mort de ma mère fut pour moi une immense douleur; celle de mon père fut à la fois une douleur immense et un embarras suprême.

Comment cela ? C'est ce que je vous expliquerai dans ma prochaine lettre, mon cher Petrus, celle-ci ayant déjà dépassé, à mon avis, les limites d'une lettre ordinaire.

Mais il ne me fallait pas moins que les dix ou douze feuillets dont elle se compose pour vous expliquer comment, au lieu d'être un grand poëte épique comme Homère, Virgile, Dante, Pétrarque et le Tasse, ou un grand auteur dramatique ou comique comme Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Plaute, Shakspeare, Corneille, Molière ou Racine, je suis un simple pasteur de village, comme Swift, sauf encore ses mille livres sterling de bénéfices que je ne touche pas, et ses *Voyages de Gulliver*, son *Comte du Tonneau*, sa *Prophétie de Bickerstaff* et sa *Bataille des Bouquins*, que je n'ai point faits, mais dont je ne désespère pas néanmoins de faire un jour l'équivalent.

Car, quoique je sois arrivé, aujourd'hui même, à l'anniversaire de ma naissance, quoique j'aie accompli, aujourd'hui, sans avoir pu me décider à écrire la première ligne du livre qui m'illustrera, ma vingt-sixième année,

j'ai toujours l'espérance do pouvoir, avec l aide du Seigneur, laisser à la postérité un nom illustré, sinon par la poésie, à laquello j'ai à peu près renoncé, du moins par quelque beau livre en prose comme en ont fait Rabelais, Montaigne et Daniel de Foë.

III

PREMIER CONSEIL DE MON HOTE LE CHAUDRONNIER.

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, mon cher Petrus, quo la mort de ma mère avait été pour moi une immense douleur, mais que celle de mon père avait été à la fois une douleur immense et un suprême embarras.

Je vous ai dit aussi que mon père n'était pas riche ; à sa mort, je m'aperçus que non-seulement il n'était pas riche, mais encore qu'il était pauvre ; plus que pauvre, dans la misère !

Quoique d'un aspect sévère et froid, mon père avait le cœur indulgent et bon.

Les pauvres, à qui il avait affaire dans l'exercice de ses fonctions, le savaient bien, eux, et ce n'était point sans raison qu'ils l'aimaient.

Lorsque, du haut de la chaire évangélique, il tonnait contre les cœurs égoïstes, avares, impitoyables, c'est que sa bourse était vido ; c'est que, voyant tout autour de lui des malheurs qu'il ne pouvait soulager, son indignation débordait contre ceux-là que Dieu a faits riches pour qu'ils soient la seconde Providence des pauvres, et qui, en fermant leur âmo aux plaintes des malheureux, manquent indignement à la mission qu'ils ont reçue du ciel.

Mon père, en effet, ne pouvait voir deux mains jointes sans les écarter par une aumône, ne songeant pas qu'il était lui-mêmo le premier indigent de sa paroisse.

Sa bonté sur ce point était si bien connue, qu'un pauvre tisserand do notre village, qui avait acheté pour soixante livres sterling de chanvre, de lin et de fil, chez un négociant de Nottingham, ayant eu sa maison brûlée, ayant tout perdu, et ne pouvant payer le négociant qui lui avait fourni

la marchandise, poursuivi par ce négociant et arrêté pour cette dette, s'était fait conduire chez mon père, dix-huit mois avant sa mort, escorté des attorneys, quoiqu'il sût bien que mon père n'avait pas cette somme à sa disposition ; mais il comptait sur ce qui arriva : c'est que mon père, ému de pitié, partit avec lui pour la ville, commença par essayer de fléchir le négociant, et, voyant qu'il n'y pouvait parvenir, et que le pauvre tisserand allait être conduit en prison, répondit pour lui, s'engageant à payer quatre livres sterling par an, engagement qu il exécuta ponctuellement tant qu'il vécut ; de sorte que, à sa mort, il avait déjà payé six livres sur les soixante.

Cette pauvreté fit que l'homme d'affaires auquel je m'adressai me donna le conseil, après avoir examiné la situation, de n'accepter la succession que sous bénéfice d'inventaire ; ce à quoi je me refusai complétement, attendu qu'il m'eût semblé, en agissant ainsi, faire une injure à la mémoire de mon père.

J'invitai donc les créanciers que mon père pouvait avoir dans le village à produire leurs titres, et comme, les funérailles faites et les derniers devoirs rendus au digne homme, il ne restait au presbytère que onze schellings, je fis vendre tout notre pauvre mobilier, à l'exception de la lunette de mon grand'père le contre-maître, dont ma mère m'avait fait promettre de ne jamais me séparer, dans quelque besoin que je tombasse, la regardant non-seulement comme une relique de famille, mais encore comme un talisman de bonheur.

Tout le mobilier vendu, il se trouva que j'avais six livres sterling devant moi, mais que j'en devais cinquante-quatre au négociant de Nottingham.

Peut-être aurais-je pu contester cette dette, qui n'était pas personnelle à mon père ; mais, je l'ai dit, je ne voulais pas qu'il restât l'ombre d'une tache sur sa mémoire.

Je repris sa dette aux mêmes conditions, et je m'engageai à sa place, quoiqu'il ne fût pas bien prudent à moi, qui ne possédais absolument rien, de m'engager à payer quatre livres sterling par an, surtout lorsque l'acte qui établissait cette dette portait que, faute de paiement pendant deux ans de suite, la totalité de la somme devenait,

huit jours après le défant de paiement de cette seconde année, exigible sur un simple commandement.

Mais, malgré mes désappointemens en poésie épique et en poésie dramatique, j'espérais toujours arriver à la renommée et à la fortune en embrassant l'une des mille branches de littérature que je n'avais pas encore tentées, et qui demeureraient toujours à ma disposition aussitôt que mon génie daignerait descendre jusqu'à elles.

Je crus donc pouvoir prendre et pris sans crainte cet engagement; puis comme, au bout du compte, il me fallait, en attendant que je fisse ce grand ouvrage qui devait illustrer mon nom et consolider ma fortune, adopter une carrière quelconque, je choisis celle que mon père avait si dignement remplie; je me fis consacrer, ce qui n'était qu'une simple formalité, toutes mes études classiques et théologiques ayant été faites sous la direction de l'homme vertueux que je pleurais, et qui, ayant veillé à tous mes besoins pendant sa vie, assurait encore mon avenir après sa mort.

Mais ce n'était pas le tout que d'être consacré, il me fallait encore, pour que cette consécration me servît à quelque chose, être nommé à une cure quelconque, si petite et si mal rétribuée qu'elle fût.

J'étais tellement habitué à vivre de peu, que cette cure, j'en étais certain, serait suffisante pour mes besoins, et me donnerait encore moyen de m'acquitter, envers mon négociant de Nottingham, de la dette que mon père avait contractée envers lui pour tirer d'affaire le pauvre tisserand de Beeston, sur lequel je ne devais pas compter, d'ailleurs, pour m'aider, le digne homme étant mort un mois, jour pour jour, après mon père!

Au reste, je ne doutais point que, dès que l'on saurait qu'un homme qui donnait des espérances pareilles aux miennes consentait à être pasteur de village, le recteur de Nottingham, de qui dépendaient toutes les cures des environs, ne s'empressât de me donner le choix parmi celles qui seraient vacantes.

Il faut avouer que mes ambitions n'étaient point exagérées : j'étais nourri de la lecture des auteurs grecs et latins du siècle de Périclès et du siècle d'Auguste, et je les

lisais avec plus de facilité que les auteurs anglais du treizième et du quatorzième siècles; je parlais, comme ma langue maternelle, le français et l'allemand; j'avais un certain esprit naturel mêlé à une orgueilleuse naïveté, qui me faisait dire tout haut mes espérances, si ridicules qu'elles fussent; enfin, à défaut d'études pratiques, j'avais tant lu, tant retenu, tant comparé les siècles aux siècles et les hommes aux hommes, que je croyais être parvenu à une connaissance profonde de l'humanité, laquelle connaissance me permettait d'aller chercher au plus profond des cœurs le motif réel et véritable de toutes les actions de ce monde, fussent-elles enveloppées dans les voiles les plus épais de l'égoïsme, dans les replis les plus sombres de l'hypocrisie.

En spéculation et en théorie, en effet, mon cher Petrus, mes raisonnemens étaient parfaits; mais, dès qu'il fallait passer de la théorie à la pratique, l'aspect des gens à qui j'avais affaire me troublait complétement.

Cette solitude de ma jeunesse où j'avais puisé toutes les grandes idées à l'aide desquelles je comptais, dans le silence et le recueillement du travail, illustrer mon nom et faire ma fortune, avait été impuissante à me former au contact des hommes; mes résolutions, prises dans le calme de la réflexion, s'évanouissaient, la logique de mon raisonnement se perdait sous le tremblement de mes lèvres et le bégayement de ma voix, et, en face du péril que de loin j'avais affronté, combattu, foudroyé par ma victorieuse dialectique, je ne trouvais que des phrases sans relief, des mots sans valeur, une impuissance complète enfin, non pas même à attaquer, mais à me défendre.

Et ce qu'il y avait de réellement fatal pour moi dans cette fâcheuse disposition de mon tempérament, mon cher Petrus, c'est que, ayant, malgré tout cela, le sentiment de ma propre valeur, et par conséquent la conscience de ma supériorité intellectuelle sur ceux-là même qui m'écrasaient ainsi, je ne pouvais ou plutôt je ne voulais pas attribuer ma défaite à son véritable principe, c'est-à-dire à une insurmontable timidité; mais, au contraire, je lui cherchais une cause étrangère, caressante pour mon amour-propre, et qui sauvegardait du ridicule ce moi, de

la dignité duquel j'étais d'autant plus jaloux qu'au milieu des gens qui, à mon avis, l'appréciaient mal, à mon avis aussi je lui accordais seul sa valeur réelle; valeur qui sortirait, un jour, resplendissante et incontestée, du grand ouvrage que je livrerais à l'admiration de mes concitoyens, comme, majestueux et flamboyant, sort le soleil des vapeurs de la nuit ou des nuages de la tempête!

Mais, pour arriver à la composition de ce grand ouvrage, j'avais besoin de cette tranquillité d'esprit que pouvait seul me donner, si modeste qu'il fût, un revenu fixe et assuré, qui enlevât à l'âme l'incessante préoccupation des besoins du corps.

A cet effet, et dans l'attente de cette cure qui ne pouvait manquer de m'être accordée un jour ou l'autre, je quittai Beeston, où je ne voyais aucune ressource, et j'allai, emportant pour tout meuble la lunette d'approche de mon grand-père le contre-maître, me loger à Nottingham, dans une petite chambre que, moyennant cinq schellings par mois, me loua, au troisième étage de sa maison, située près de l'église Sainte-Marie, un brave chaudronnier du Devonshire, qui, tout inculte qu'il était sous le rapport de l'éducation, ne manquait pas d'un certain esprit naturel.

Une fois établi à Nottingham, mon intention était de me produire dans le monde, et, laissant partout sur mes traces cette sensation que devait naturellement produire ma supériorité intellectuelle, de profiter de l'admiration qu'éveillerait cette supériorité pour me faire donner par le recteur la cure que j'ambitionnais.

Malheureusement, pour me lancer dans le monde, je ne connaissais absolument à Nottingham que ce négociant auquel je devais cinquante-quatre livres, payables à raison de quatre livres par an.

La logique me disait que cet homme avait tout intérêt à me faire réussir, puisque, en me poussant sur la route de la fortune, non-seulement il assurait sa créance, mais encore il en avançait le paiement, attendu que le jour où j'aurais fait fortune, il était facile de comprendre que je ne laisserais pas derrière moi une si misérable dette.

Je résolus donc, quoique je ne lui dusse, en réalité, les

quatre livres qu'à la fin de l'année, je résolus, dis-je, comme le premier trimestre de cette année était révolu, de lui porter une livre, prélevée sur les trois ou quatre guinées qui me restaient.

C'était un sacrifice; mais, sans nul doute, ce paiement anticipé disposerait favorablement pour moi mon créancier, et me rapporterait, par une habile spéculation, bien au-delà de ce qu'une guinée, fût-elle placée au plus haut intérêt légal ou usuraire, rapporte communément dans une année.

Convenez avec moi, mon cher Petrus, que, tout en demeurant dans les règles de la plus stricte honnêteté, ou plutôt tout en m'élevant jusqu'au sublime de la délicatesse, puisque je payais, en réalité, neuf mois d'avance, convenez que j'avais trouvé là une combinaison qui était un chef-d'œuvre de logique et de spéculation à la fois.

Aussi, aujourd'hui encore, je ne doute pas que cette combinaison n'eût été suivie de la plus entière réussite sans l'intervention de ma déplorable timidité, qui la fit échouer, je dirai, non pas dans sa fleur ou dans son fruit, mais dans sa racine même.

En effet, une fois chez la négociant, une fois en sa présence, une fois en présence de sa femme, maigre, sèche et acariâtre personne; une fois, enfin, la guinée tirée de ma poche et passée dans celle de mon créancier, qui, il faut lui rendre cette justice, m'en donna immédiatement reçu, je ne pus trouver une seule parole pour aborder la question principale, c'est-à-dire celle de ma présentation dans le monde, tant je me trouvai gauche et provincial en me regardant dans une immense glace en face de laquelle un malencontreux hasard m'avait placé.

Puis, le malheur voulut que, pour courir au devant du reçu que m'apportait le négociant après s'être levé pour aller l'écrire sur son bureau, je me fusse levé moi-même, de sorte que je me trouvai debout au milieu de la chambre, et mon chapeau à la main, comme un homme prêt à prendre congé.

Or, la demande que j'avais à faire à mon négociant exigeait un certain développement : il fallait non seulement que je le priasse de me présenter dans le monde,

mais encore que je lui exposasse dans quel but je lui faisais cette prière; me rasseoir, quand je venais de me lever, me paraissait gauche; faire mon long exposé debout me paraissait impossible.

D'ailleurs, il était évident que le négociant pensait que nous n'avions plus rien à nous dire, je m'étais incliné pour lui prendre le reçu des mains; lui, croyant que c'était pour le saluer que je m'inclinais ainsi, s'était incliné de son côté; voyant que je ne me redressais pas, il ne se redressait pas non plus, et, comme ni l'un ni l'autre de nous ne bougeait ni ne parlait, nous avions l'air de deux parenthèses attendant la phrase qui doit leur servir de trait-d'union; en se prolongeant, et elle se prolongeait! la situation devenait tellement grotesque, que je vis cette femme si maigre, si sèche et si acariâtre, se détourner pour rire; alors je me troublai; mon trouble augmenta son hilarité; cette hilarité, que commençait à partager le négociant, me fit complétement perdre la tête.

Je ne pensai plus à autre chose que chercher une phrase sur laquelle je pusse honorablement faire ma retraite; enfin, je crus l'avoir trouvée, et, me redressant :

— Monsieur, lui dis-je, dans trois mois, je vous apporterai une autre guinée.

Sans doute, cette promesse me rendait moins ridicule aux yeux de mon négociant, car, passant du rire au simple sourire :

— Apportez, monsieur, dit-il, et vous serez le bienvenu.

Sur quoi, il me tendit gracieusement sa main, que je pris gauchement, d'une main froide, humide et tremblante.

C'est que, en effet, je sentais à merveille qu'en disant ce que je venais de dire, j'avais fait une sottise, puisque je prenais vis-à-vis de cet homme un engagement inutile, et que rien ne me forçait à prendre.

Il y avait plus : non seulement cet engagement était inutile, mais encore il était dangereux; si, cet engagement pris, je venais dans trois mois lui apporter sa guinée, il ne m'en savait aucun gré, attendu qu'il était averti d'avance; si je ne venais pas, au contraire, quoique je ne lui

dusse cette guinée que dans six mois, je manquais à ma parole, et je l'indisposais contre moi.

La faute était si grande, que, comme toujours, je cherchai, en dehors de mon organisation, une cause au malheur qui m'arrivait; enfin, cette cause, je pensai l'avoir découverte : je me dis que, si la femme du négociant n'eût point été là, je me fusse parfaitement expliqué d'homme à homme avec son mari; ce qui venait de m'arriver était donc la faute de cette femme; en conséquence, je sortis en la maudissant, lorsque, en réalité, c'était moi seul que je devais maudire.

Je revins chez mon chaudronnier, auquel je racontai ma déconvenue en lui donnant un aspect tout satisfaisant pour mon amour-propre; et, comme, vis-à-vis de cet homme, je n'étais nullement intimidé :

— Ma foi! monsieur Bemrode, me dit-il, à votre place, je n'en ferais ni une ni deux : j'irais droit au recteur. Vous vous présentez si bien, et vous parlez avec tant d'éloquence, que je ne doute pas un instant que vous n'obteniez de lui tout ce que vous lui demanderez.

Cette idée me frappa comme un trait de lumière, et je m'étonnai qu'elle ne me fût point encore venue.

Le recteur n'était pas marié : en conséquence, je ne trouverais point chez lui, selon toute probabilité, de femme qui m'intimidât.

Je serrai la main de mon chaudronnier avec une bien autre franchise que je n'avais serré la main de mon négociant.

— Vous avez raison, m'écriai-je, j'irai chez le recteur. C'est lui qui nomme les candidats ; je me présenterai à lui avec cette noble assurance qui prévient en faveur de celui qui sollicite, et qui fait qu'on n'ose pas rejeter sa demande. Je connais les hommes, mon cher hôte, et, sur les premiers mots qu'il m'adressera, je jugerai de son caractère; et comme, au bout du compte, il faut s'aider un peu si l'on veut réussir, je m'aiderai de cette connaissance profonde du cœur que m'avait donnée la nature, et que l'éducation a perfectionnée.

S'il est orgueilleux, je le flatterai doucement et dans les limites où la flatterie est permise à un chrétien; s'il est

sensible, je le prendaai par le cœur et le toucherai; s'il est savant, je causerai science avec lui et lui montrerai qu'à moi non plus la science n'est point étrangère; enfin, s'il est ignorant, je l'étonnerai par l'étendue de mes connaissances, et il faudra bien, dans l'un ou l'autre cas, vous le voyez, mon cher hôte, qu'il m'accorde ce que je lui demanderai.

Mon hôte m'avait écouté avec attention; mais il était évident qu'il ne partageait pas mon enthousiasme.

Au bout d'un instant, il rompit le silence :

— Tenez, monsieur Bemrode, c'est très bien dit, ce que vous venez de dire...

— N'est-ce pas? repris-je, tout satisfait de son adhésion.

— Oui... seulement, je ne procéderais pas comme cela, moi.

— Parce que vous n'avez pas la connaissance des hommes, vous, mon cher hôte.

— C'est possible; je n'ai que de l'instinct, l'instinct d'une bête peut-être, mais cet instinct ne m'a jamais trompé.

Je souris, et, voulant savoir comment procéderait mon hôte :

— Eh bien? donc, à ma place, mon cher ami, lui demandai-je d'un ton protecteur, que feriez-vous? voyons, dites, je vous écoute.

Et, pour l'écouter plus à mon aise, je m'étendis doctoralement dans son grand fauteuil de bois sculpté.

— Eh bien! reprit mon hôte, je lui dirais tout simplement : « Monsieur le recteur, vous avez peut-être entendu parler d'un digne homme qui a été trente ans pasteur de la cure de Beeston; pendant ces trente ans, il avait su, chose difficile! conquérir et garder l'estime des riches et l'amour des pauvres. Je suis son fils, monsieur le recteur, c'est-à-dire rien, absolument rien par moi-même, et je viens, au nom de mon père mort, vous demander une petite cure de village dans laquelle je puisse mettre en pratique les vertus dont il m'a donné l'exemple depuis le jour de ma naissance jusqu'au jour de sa mort. » Voilà ce que je lui dirais, monsieur Bemrode, moi qui ne con-

nais pas les hommes, et je suis sûr que ces quelques paroles, toutes simples et naïves qu'elles sont, toucheraient le recteur plus que tous vos grands discours préparés à l'avance.

Je souris de pitié.

— Mon ami, lui dis-je, votre discours, car c'est un discours, quoique, en lui appliquant les préceptes tracés par Cicéron dans son livre des *Orateurs*, il soit facile de voir qu'il pèche par la forme ; mon ami, votre discours est trop simple, il manque de cet art suprême que nous appelons l'éloquence.

Or, l'éloquence est la seule chose qui touche, qui émeuve, qui entraîne.

Plino dit que les anciens représentaient l'éloquence avec des chaînes d'or qui lui sortaient de la bouche, pour indiquer qu'elle était maîtresse souveraine en ce monde, et que tous les hommes étaient ses esclaves.

Je serai donc éloquent, et, comme j'approprierai mon éloquence à l'esprit, au caractère, au tempérament de votre recteur, je réussirai...

— Moi aussi, m'écriai-je dans mon enthousiasme, moi aussi, j'ai des chaînes d'or qui pendent à mes lèvres, et avec ces chaînes je captiverai le monde !

— Ainsi soit-il ! murmura mon hôte d'un air qui voulait dire : « Je vous le souhaite, mon bon ami; mais je ne crois pas... »

IV

DEUXIÈME CONSEIL DE MON HOTE LE CHAUDRONNIER.

Comme j'étais tout vêtu de mon plus bel habit, à cause de ma visite chez mon négociant, je résolus de ne point remettre au lendemain ma visite au recteur, et de profiter de ma toilette pour faire, comme on dit en France, d'une pierre deux coups.

D'ailleurs, il me semblait que, ayant si complétement échoué d'un côté, je ne pouvais, le même jour, échouer de l'autre.

Je savais trop bien mon droit pour ne pas connaître la maxime du *non bis in idem;* enfin, comme il arrive aux cœurs vraiment courageux, je puisais une nouvelle force dans ma défaite, et j'avais hâte de l'effacer par une victoire.

Je me mis donc en route, la tête haute ! et plein d'espérance. Malheureusement, le recteur demeurait au bout de la ville !

S'il eût demeuré à dix pas, à vingt pas, à cinquante pas même de la maison de mon hôte le chaudronnier, je ne doute pas, aujourd'hui encore, que je ne l'eusse abordé avec l'imperturbable supériorité que me donnait naturellement cette profonde étude des hommes que j'avais faite; mais, je l'ai dit, il logeait à l'autre extrémité de la ville !

Au fur et à mesure que j'avançais, les argumens que j'avais préparés me semblaient moins concluans, et, malgré moi, le discours si simple de mon hôte le chaudronnier me revenait à l'esprit; d'abord, je le repoussai avec dédain, car, incontestablement, il se présentait, ainsi que je l'avais dit à l'auteur lui-même, avec une déplorable faiblesse de forme; mais, incontestablement aussi, il y avait en lui une des conditions de l'éloquence, condition inférieure, il est vrai, *submissa oratio,* comme dit Cicéron, mais condition qui a cependant son mérite : la simplicité.

Ce rapprochement de nos deux discours, mon discours à moi, et le discours de mon hôte le chaudronnier, jeta un premier doute dans mon esprit.

Valait-il mieux parler au recteur dans le style élevé ou dans le style simple ? Fallait-il être grandiose ou naturel ?

Dans une circonstance de laquelle dépendait tout mon avenir, la question méritait bien d'être posée.

Je m'arrêtai un instant pour réfléchir, sans faire attention à l'étonnement manifesté par les passans à l'aspect de cet homme qui gesticulait et parlait seul au milieu de la rue.

Cette consultation, dans laquelle je me fis moi-même l'avocat du style simple, avec une impartialité qui eût fait honneur aux légistes les plus distingués de la Grande-Bretagne, eut pour résultat de transformer l'avocat en

juge, et de dicter au juge un arrêt digne du roi Salomon.

Cet arrêt fut qu'il serait fait, dans le discours que j'adresserais au recteur, un heureux mélange du style noble et pathétique avec le style simple et insinuant, et qu'ainsi je toucherais, avec un bonheur et une science qui n'appartenaient qu'à moi, aux deux limites les plus opposées de l'éloquence, commandant à ma parole, que j'activerais ou refrénerais à volonté, comme un habile conducteur de char commande à deux chevaux de race différente, l'un fougueux et emporté, l'autre doux et souple, les obligeant, par son adresse, à marcher du même pas, et à tirer le char dans lequel il s'avance vers le but triomphal d'une égale force et d'une égale vitesse!

Ce point arrêté, il ne s'agissait plus que de fondre les deux discours en un seul, et, du style sublime mêlé au simple, de composer le style tempéré.

J'y avisai à l'instant même.

Mais là était la difficulté, difficulté à laquelle je n'avais pas songé, et qui, vu le peu de temps qu'il me restait pour la résoudre, se dressa devant moi insurmontable.

J'eus beau me rappeler tous les préceptes donnés par les orateurs anciens et modernes traitant du mélange du simple et du sublime, la situation me paraissait l'unique, et les deux discours me semblaient les seuls qui ne pussent être soumis à cette heureuse fusion.

Bien plus, et je ne sais pourquoi, ils avaient à mes yeux, l'un pour l'autre, une antipathie pareille à celle qu'ont entre eux certains hommes et certaines races, et je me rappelais à ce propos un proverbe irlandais, lequel, pour peindre l'antipathie qui sépare l'Angleterre de l'Irlande, dit, avec plus de vérité que de poésie :

« Faites bouillir pendant trois jours un Irlandais et un Anglais dans la même marmite, et, au bout de trois jours, vous aurez deux bouillons séparés. »

Eh bien! il me semblait, mon cher Petrus, qu'il y avait une telle antipathie entre mon discours et celui de mon hôte le chaudronnier, que, les fît-on boullir trois jours, et même six, dans le même pot-au-feu, on n'arriverait jamais à en faire un seul bouillon.

J'en étais là de mon travail intellectuel et de mes re-

flexions philosophiques, quand tout à coup je m'aperçus avec effroi que j'étais arrivé à la porte du recteur.

La distance qui séparait cette maison de celle de mon hôte le chaudronnier était à la fois trop courte et trop grande !

Vous conviendrez, mon cher Petrus, que ces sortes de malheurs en dehors de toutes les combinaisons humaines sont faits pour moi seul...

Il résulta de cette distance mal appliquée à la situation, que mon discours, à moi, que je regarde aujourd'hui encore comme infiniment supérieur à l'autre, eût pu être prononcé par moi sans altération aucune, et, par conséquent, produire un effet foudroyant, si la maison du recteur n'eût, comme je l'ai dit, été éloignée de celle de mon hôte que de dix, de vingt ou même de cinquante pas; qu'un discours mitigé, fondu, harmonié, eût pu sortir de la réunion des deux discours, si la maison du recteur, au lieu d'être à un demi-quart de lieue de celle de mon hôte, eût été à un quart de lieue, par exemple; tandis que cette maison, se trouvant à une distance moyenne, fut assez éloignée pour que mon premier discours eût eu le temps d'être renversé, et trop proche pour que, des ruines de ce premier discours, j'eusse eu le temps d'en édifier un second.

J'entrai donc chez le recteur, ignorant absolument ce que j'allais lui dire, l'esprit tiraillé en sens inverse par deux forces égales; et, comme en dynamique, vous le savez, mon cher Petrus, deux forces égales se neutralisent, vous ne serez point étonné lorsque je vous dirai qu'au moment où le domestique qui m'introduisait ouvrit la porte de l'antichambre du recteur, mon esprit était complétement neutralisé.

J'avais encore une espérance; car Dieu m'a donné au plus haut degré, soit foi en lui, soit confiance en moi-même, ce magnifique don de l'espérance, grâce auquel l'avenir se dore des plus brillants reflets et des plus riches couleurs, reflets et couleurs qui s'effacent, il est vrai, au fur et à mesure que l'avenir devient le présent, et le présent le passé, mais qui, néanmoins, font que ma vie est un long cantique d'actions de grâces au Seigneur.

J'espérais donc une chose, c'est que le recteur serait en compagnie et ne pourrait me recevoir à l'instant même; pendant que j'attendrais son loisir, je mettrais de l'ordre dans mes idées, et, avec cette limpidité de jugement que je me vante de posséder, je calculais qu'il ne faudrait pas plus d'une demi-heure pour filtrer mon discours et le tirer au clair, si trouble qu'il fût.

Malheureusement, le recteur était seul, et, à ces mots prononcés par le domestique :

— Monsieur le recteur, puis-je introduire monsieur Bemrode, fils de l'ancien pasteur de Beeston ?

J'entendis une voix rude qui répondait :

— Faites entrer.

Cette réponse me fit monter la rougeur aux joues et la sueur au front.

Le domestique se retourna de mon côté.

— Entrez, dit-il; monsieur le recteur consent à vous recevoir.

Un nuage passa sur mes yeux; je m'avançai en chancelant, et, à travers ce nuage, je vis, assis à son bureau, coiffé d'une calotte de velours noir, et vêtu d'une grande robe de chambre de molleton, un homme de quarante à cinquante ans à peu près, qui me reçut à moitié renversé en arrière, la main gauche étendue sur le bras de son fauteuil, et jouant de la droite avec un instrument que je pris d'abord pour un poignard, mais que je reconnus bientôt pour un simple couteau à couper le papier.

Dans cette pose pleine de nonchalante dignité, le recteur me parut si majestueux, que je n'eusse certes pas éprouvé plus d'émotion quand on m'eût introduit dans le cabinet même et près de la personne auguste du roi Georges II.

Aussi, mon cher Petrus, vous comprenez ce qui se passa entre lui et moi. Au lieu que je commençasse par prendre le dessus en l'interrogeant, en le combattant, en le subjuguant, ce fut lui qui m'adressa la parole le premier, en me demandant la cause de ma visite et ce que je venais faire chez lui, avec une telle netteté d'accentuation et une telle profondeur de regard, que, tout troublé que j'étais déjà par le peu de temps que j'avais eu pour fondre mes deux

discours, cet œil perçant et cette voix métallique achevèrent de me faire perdre la tête, et qu'à peine si je pus balbutier les mots d'études théologiques, de cure de village et de vocation évangélique.

Cependant, au milieu de tout cela, avec une sagacité qui faisait le plus grand honneur à son intelligence, le recteur sut distinguer ce que je désirais.

Alors et en même temps qu'il me semblait voir un sourire dédaigneux se dessiner sur ses lèvres, il me répondit, ou plutôt je crus entendre, car le sens de l'ouïe était aussi décomposé chez moi que les autres sens, je crus entendre, dis-je, qu'il me répondait que j'étais bien jeune; que de plus anciens et de plus méritans que moi attendaient depuis des années sans être placés encore; que toutes les cures à sa nomination étaient promises, et que, dans son sentiment de la justice et de l'impartialité, il s'imputerait à crime de faire un passe-droit en ma faveur; qu'il m'invitait donc à terminer mes études, qui lui paraissaient avoir besoin d'un complément, et à venir le revoir dans une ou deux années.

Je le suppliai alors, et en balbutiant plus que jamais, de vouloir bien inscrire mon nom sur ses tablettes, afin qu'en se représentant quelquefois à ses yeux, mon nom lui rappelât ma personne.

Mais lui me dit (cela me parut ainsi, du moins), en passant du sourire dédaigneux au ton goguenard, qu'il se regarderait comme abandonné de son bon ange, s'il perdait jamais le souvenir d'un homme qui se présentait à lui sous la recommandation de la plus rare et la plus précieuse des vertus chrétiennes, l'humilité.

Et, en effet, courbé et balbutiant comme je l'étais devant lui, je devais lui inspirer, selon la nature hautaine de son esprit ou la disposition miséricordieuse de son cœur, le dédain le plus suprême ou la pitié la plus profonde.

Que ce fût l'un ou l'autre de ces sentimens que je lui eusse inspiré, je n'en pris pas moins congé de lui dans un état de perturbation qui ressemblait à l'idiotisme, et qui, dès que je fus hors de sa présence, se convertit en un sentiment de rage contre cette maison qui se trouvait à une si sotte distance de celle de mon hôte le chaudronnier,

et contre ce domestique qui, au lieu de me laisser le temps de me remettre, m'avait introduit aussitôt mon apparition.

Mon hôte le chaudronnier attendait sur sa porte, et le visage tourné vers le chemin que je devais suivre pour revenir chez lui.

Du plus loin qu'il m'aperçut, il comprit que les choses s'étaient mal passées entre moi et le recteur, et, secouant la tête, quand je fus à la portée de la voix, il me dit :

— Je le savais bien, cher monsieur Bemrode, que votre discours était trop éloquent ! Vous aurez dit au recteur des choses si hardies, qu'elles l'auront blessé, et qu'il vous aura refusé la cure que vous alliez lui demander. Oh ! les hommes sont ainsi faits : ils ne peuvent pardonner à ceux qu'ils regardent comme dépendans d'eux une supériorité qui change les positions, faisant en réalité du protecteur le protégé, et du protégé le protecteur... Monsieur le recteur n'a pas voulu de vos chaînes, quoiqu'elles fussent d'or, n'est-ce pas ? De là votre tristesse, cher monsieur Bemrode ; mais, je vous l'avouerai, en voyant votre assurance au départ, je m'attendais à ce désappointement au retour... Allons, voyons ! racontez-moi cela, et dites-moi comment les choses se sont passées.

— Mon cher hôte, lui répondis-je majestueusement, je crois en effet, comme vous le dites, avoir produit une impression assez désagréable sur monsieur le recteur. Je m'étais trompé, mon brave ami, et je viens de m'apercevoir à l'instant même que je ne suis point fait pour solliciter... Eh bien ! soit, continuai-je avec un balancement de tête plein de résolution, puisque c'est la volonté de la Providence, je ferai mon chemin tout seul; il me sera d'autant plus honorable d'arriver sans protection, sans faveur, sans intrigue, et de ne devoir ma fortune qu'à mes talens et à mes vertus !

— Ah ! que voilà qui est bien pensé et bien dit, cher monsieur Bemrode ! s'écria mon hôte, et que je suis fâché que ma bonne amie, la femme du pasteur d'Ashbourn, ne vous ait point entendu ? C'est une femme de sens, qui vous eût jugé sur les quelques mots que vous venez de dire, et qui peut-être vous eût donné un bon conseil; mais il

n'y a rien de perdu : elle est dans la boutique, causant avec ma femme; nous dînons ensemble... Faites-moi le plaisir d'être des nôtres.

Je ne demandais pas mieux; plus d'une fois quand, voulant faire durer le plus longtemps possible les trois où quatre livres sterling qui me restaient, je mangeais pour tout dîner un morceau de pain et une tranche de bœuf fumé arrosés d'un simple verre d'eau, plus d'une fois l'odeur d'une cuisine succulente sortant des parties inférieures de la maison était montée jusqu'à moi, et avait agréablement affecté mon odorat.

Cette odeur plaidait si victorieusement la cause de mon hôte, que, sans mesurer la distance intellectuelle et sociale qui sépare un orateur d'un chaudronnier, j'acceptai son invitation.

En conséquence, il rentra, me précédant et criant à sa femme :

— Chère amie, remercie monsieur Bemrode, qui veut bien nous faire l'honneur de dîner avec nous.

Puis, se retournant vers une étrangère qui causait avec sa femme :

— Ma chère madame Snart, dit-il, comme vous êtes une sainte femme, et que Dieu vous inspire parfois en cette qualité, laissez-moi vous présenter un jeune homme dont le nom ne vous est certainement pas inconnu, et qui, dans ce moment, a grand besoin qu'une femme de sens comme vous lui donne un bon conseil. C'est le fils de l'honorable monsieur Bemrode, ancien pasteur de Beeston, à qui monsieur le recteur vient de refuser une cure, et qui voudrait aujourd'hui, n'ayant plus d'autre chance de réussite, parvenir par son propre mérite.

Puis s'adressant de nouveau à moi :

— Monsieur Bemrode, me dit-il, exposez vous-même à madame Snart ce qui s'est passé entre vous et monsieur le recteur, ainsi que le désir que vous avez de vous livrer à la carrière évangélique, dans laquelle votre père vous a tracé une si belle et si sainte route.

Je vous ai déjà dit, mon cher Petrus, à quel degré je possède la faculté oratoire en face des personnes de condition inférieure et même de condition égale à la mienne.

A l'instant même, j'adhérai donc à l'invitation de mon hôte le chaudronnier, et, après avoir raconté, ou à peu près, à la digne madame Snart mon entrevue avec le recteur, je lui fis un tableau si plein de charité, de piété et d'onction sur la manière dont j'entendais la vie d'un pasteur de village dans ses rapports avec ses paroissiens, qui ne devaient être qu'une extension de sa propre famille, que la digne femme sentit des larmes lui venir aux yeux, tandis que mon hôtesse la chaudronnière sanglotait, et que son mari, presque aussi ému qu'elle, s'écriait en essuyant sa paupière du revers de sa main noircie :

— Hein! que te disais-je, femme?... hein! madame Snart, que vous disais-je?...

Et, tout en voyant l'effet que je produisais sur ces braves gens, tout en admirant l'éloquence naturelle qui amenait cet effet, je me demandais, sans pouvoir répondre à cette question, pourquoi, une heure auparavant, je n'avais point parlé ainsi au recteur; ce qui me confirmait d'autant plus dans cette idée qu'il y avait toujours, dans les malheurs comme celui que je venais d'éprouver, une fatalité qui luttait contre mon génie.

Alors se manifesta chez la digne madame Snart cette justesse d'esprit et cette rectitude de jugement dont m'avait parlé mon hôte le chaudronnier.

— Mon cher monsieur Bemrode, me dit-elle, les yeux encore baignés de larmes et avec un accent de voix qui prouvait que ces larmes venaient du cœur, mon cher monsieur Bemrode, la résolution que vous avez prise de parvenir seul, sans protection et sans intrigue, est noble, grande, généreuse, et, pour ma part, j'y applaudis de oute mon âme. Maintenant, comment arriver ainsi? Je vais vous en donner le moyen...

— Ah! ma chère dame, m'écriai-je, combien ne vous devrai-je pas, si vous m'ouvrez une carrière qui, en me donnant la sécurité sur le présent et sur l'avenir, me permette d'illustrer mon nom et d'étonner mes contemporains par le grand ouvrage que je médite, et pour lequel il me faut à la fois la solitude, le calme et la tranquillité!... Ma chère madame Snart, je prends l'engagement solennel de

vous dédier cet ouvrage, et de consacrer ainsi, en face de la postérité, toute la reconnaissance que je vous devrai!

La bonne femme sourit d'un air mélancolique.

— Monsieur Bemrode, dit-elle, ce que vous m'offrez là, en récompense du petit service que je vous aurai rendu, en supposant même que je vous le rende, rentre dans les vanités de ce monde, vanités auxquelles j'ai renoncé depuis longtemps. Occupons-nous donc, s'il vous plaît, de vous procurer d'abord cette solitude, ce calme, cette tranquillité, qui vous sont nécessaires pour faire le grand ouvrage en question, et, ce grand ouvrage une fois fait, vous trouverez, soyez-en certain, plus méritant ou plus méritante que moi à qui le dédier.

— Jamais, madame Snart! jamais! m'écriai-je; c'est grâce à vous que l'ouvrage aura été composé, c'est donc à vous qu'il appartiendra; mais, comme vous le dites, avec cette justesse d'esprit qui fait mon admiration, songeons d'abord au plus pressé, c'est-à-dire aux moyens de me faire connaître, et, par conséquent, de parvenir seul.

— Il est bien simple, monsieur Bemrode, et je n'aurai pas grand mérite à l'avoir trouvé. Demandez aux pasteurs des environs, qui tous ont connu monsieur votre père, et qui certes ne vous refuseront pas cette demande, la permission de prêcher un jour à leur place devant leurs paroissiens. Prenez pour sujets de vos sermons les textes soit de l'Ancien Testament, soit du Nouveau, qui prêteront le mieux à votre éloquence; faites-vous une réputation dans les villages et dans les bourgs qui relèvent du comté de Nottingham, et je ne doute pas que, à la première cure vacante, les habitans d'un de ces bourgs ou d'un de ces villages ne vous demandent eux-mêmes pour pasteur. A une pareille demande, monsieur le recteur, quelque prévention qu'il ait contre vous, sera bien forcé de se rendre. Vous aurez votre cure, et, en même temps, cette noble satisfaction de ne la devoir qu'à votre propre mérite.

— Oh! ma chère dame Snart! m'écriai-je encore; mon hôte me l'avait bien dit que vous étiez une femme de bon conseil!... Oui, je monterai dans la chaire; oui, je prêcherai; oui, je glorifierai Dieu et terrasserai les méchans du haut de mon éloquence... Je me sens déjà ins-

piré rien que par cette idée de parler en face de ces hommes que j'ai si longuement étudiés et que je connais si bien! Une occasion, seulement!... Vous qui avez déjà tant fait pour moi, chère madame Snart, offrez-moi cette occasion, et c'est non seulement mon premier ouvrage que je vous dédierai, mais encore mon second ouvrage, mon troisième ouvrage! tous les ouvrages que je composerai!

— Hélas! monsieur Bemrode, me répondit madame Snart, cette occasion, malheureusement pour moi, se présente seule, et je n'aurai pas la peine de l'aller chercher bien loin : mon mari, malade déjà depuis plus d'un an, garde le lit depuis trois semaines. Ses paroissiens, qu'il a habitués à la parole de Dieu, ont besoin de quelqu'un qui le supplée. Je retourne, ce soir même, auprès de lui; je le préviens de votre désir, et, l'exemple une fois donné par le pasteur Snart de vous prêter sa chaire, toutes les chaires des environs vous seront ouvertes.

— Oh! ma bonne madame Snart! fis-je, toujours plus reconnaissant envers la digne femme, sur mon âme! vous me sauvez la vie.

— Eh bien! quand désirez-vous prêcher?

— Le plus tôt possible... tout de suite... demain, si monsieur le pasteur Snart y consent.

— Demain, c'est un peu tôt, répondit la bonne femme avec son doux et mélancolique sourire; la solennité de votre début n'aurait pas eu le temps d'être annoncée.

— Alors, dimanche prochain, ma chère dame; pas plus tard, je vous en supplie... je brûle du désir de débuter dans la carrière? Dimanche prochain, n'est-ce pas?

— Songez que nous sommes à mardi...

— Eh bien! j'ai quatre jours devant moi, sans compter la matinée du cinquième; c'est tout ce qu'il me faut, chère madame Snart, et même plus qu'il ne me faut.

— Vous connaissez mieux que moi les ressources de votre esprit et les richesses de votre érudition, monsieur Bemrode; le jour que vous choisirez sera donc notre jour.

— Mais..., monsieur Snart? demandai-je avec inquiétude.

— Monsieur Snart vous remerciera demain, par une lettre, du service que vous lui rendez.

— Ainsi donc, dimanche prochain! m'écriai-je au comble de la joie.

— Samedi soir, monsieur Bemrode, acceptez le lit que je vous offre à la maison; et, dimanche matin, l'église, la chaire et le village d'Ashbourn sont à vous.

J'allais me jeter aux pieds de la bonne madame Snart et baiser ses genoux, lorsqu'on annonça que le dîner était servi.

— Allons! allons! mon cher monsieur Bemrode, la main à madame Snart, et à table!... car il n'y a qu'une chose au monde qui soit pire qu'un mauvais sermon, soit dit sans allusion à celui que vous débiterez dimanche, et qui, j'en suis sûr, sera un chef-d'œuvre, c'est un dîner refroidi.

— A table! répétai-je, à table!... Je ne sais pas ce qu'est votre dîner, mais vous verrez ce que sera mon sermon.

Le dîner de mon hôte le chaudronnier était excellent; ce que fut mon sermon, vous le saurez dans ma prochaine lettre, mon cher Petrus.

V

TROISIÈME CONSEIL DE MON HOTE LE CHAUDRONNIER.

Le lendemain, je reçus en effet une lettre de madame Snart, qui m'annonçait que la promesse faite par elle était ratifiée par son mari, et que, mon sermon étant déjà annoncé dans le village, les paroissiens d'Ashbourn comptaient sur moi pour le dimanche suivant.

Je n'avais pas attendu cette lettre pour me mettre à l'œuvre, et, dès le soir même de ma visite au recteur et de mon dîner chez mon hôte le chaudronnier, à la suite de l'offre obligeante faite par la bonne madame Snart, j'avais commencé mon sermon.

Soit que je fusse dans une disposition d'esprit irritable, soit que l'idée me fût venue que si je voulais produire un grand effet et étonner mon auditoire, il me fallait frapper fort et imposer par ma sévérité, je résolus de prendre

pour sujet de mon sermon les vices de l'époque et la dépravation du siècle.

Le sujet était magnifique, splendide, sans limites.

Si j'eusse eu à parler devant la cour de France, devant la cour d'Espagne, ou même devant la cour d'Angleterre, je ne doute point de l'effet qu'un pareil sermon, dans la bouche d'un Bossuet, dont il était vraiment digne, eût produit ; mais peut-être, pour un petit village de cinq cents âmes comme Ashbourn, pour des esprits vulgaires et ignorans de la plupart de ces vices mêmes contre lesquels je tonnais; pour une population dont toutes les heures, pendant la semaine, étaient consacrées au travail, toutes les heures, le dimanche, à la piété et au repos, et parmi laquelle les ivrognes, les paresseux et les débauchés étaient une exception ; peut-être, dis-je, un pareil sermon n'était-il point à sa place.

Malheureusement, c'est ce que je ne vis pas ; je fis ce que ferait un poëte dramatique qui composerait une pièce comme *Hamlet* ou comme *Don Juan*, avec cinquante personnages et vingt-cinq changemens à vue, pour un petit théâtre de marionnettes, dans lequel un acteur vivant et réel, en se tenant debout, enlèverait les frises, ainsi que le Jupiter Olympien de Phidias eût défoncé la voûte du temple, s'il lui eût pris l'envie de se lever du siége d'or et d'ivoire sur lequel il était assis.

Au lieu de juger froidement le théâtre et les spectateurs, je m'éblouis moi-même à la splendeur de mon sujet ; je me grisai aux flots de ma propre éloquence, et le samedi matin, lorsque je descendis de ma petite chambre chez mon hôte le chaudronnier, pour lui lire mon sermon, je regrettais bien sincèrement que les Calvin, que les Wiclef, que les Zwingle, que les Bossuet, les Fénélon, les Fléchier, les Bourdaloue et les Massillon, que tous les prédicateurs enfin, qui avaient existé ou qui existaient encore, ne fussent pas réunis, le lendemain, dans la petite église d'Ashbourn, afin qu'ils y reçussent, une fois pour toutes, une bonne leçon d'éloquence sacrée.

A mon air important et satisfait de moi-même, mon hôte le chaudronnier comprit bien qu'il se passait quelque chose de nouveau.

— Eh bien! mon cher monsieur Bemrode, que nous direz-vous de bon? me demanda-t-il.

— Je vous dirai, mon digne hôte, que mon sermon est fini.

— Et vous en êtes content? reprit-il.

— C'est-à-dire, répondis-je avec ma franchise ordinaire, c'est-à-dire que je le regarde comme un chef-d'œuvre.

— Hum! hum! fit mon hôte.

— Vous doutez? dis-je dédaigneusement.

— Mon cher monsieur Bemrode, me répondit le digne homme, je ne sais pas s'il en est des sermons comme des casseroles, et des chaudronniers comme des prédicateurs, mais j'ai toujours vu les mauvais ouvriers être satisfaits de leur ouvrage, tandis que les maîtres, les vrais maîtres, attendent toujours que l'éloge des connaisseurs les ait fixés sur le mérite de leurs propres œuvres.

— Eh bien! répondis-je, mon digne hôte, c'est justement pour cela que je descends près de vous, et viens vous demander votre avis; je veux vous lire mon sermon, et, quand vous l'aurez entendu, vous me direz franchement ce que vous en pensez.

— Vous me faites trop d'honneur de me prendre ainsi pour juge, dit mon hôte en levant son chapeau; demandez-moi si un chaudron est de bon ou mauvais cuivre, si une casserole est bien ou mal étamée, je serai dans mon élément et je vous répondrai avec hardiesse et sécurité; mais, en matière de sermon, je ne pourrai vous donner que l'impression ressentie, sans même essayer, bonne ou mauvaise, de motiver mon opinion.

— Et ce que vous ferez là sera, en effet, d'un homme sage, mon digne hôte; et je vois bien que vous connaissez l'anecdote d'Appelles et du cordonnier.

— Vous vous trompez, monsieur Bemrode, répondit simplement mon hôte, je ne la connais pas.

— Eh bien! je vais vous la dire; elle servira à merveille de préface à mon sermon; seulement, vous supposerez que je suis Appelles, et que vous êtes le cordonnier.

— Je supposerai tout ce qu'il vous plaira, monsieur Bemrode... Voyons l'anecdote.

Puis, avec un sentiment d'admiration dont je lui sus gré :

— En vérité, ajouta-t-il, chaque fois que je vous quitte après avoir causé avec vous, je me demande, mon cher monsieur Bemrode, où vous avez appris tout ce que vous savez !

Je souris d'un air satisfait, et m'inclinai légèrement, comme pour ramasser au vol le compliment qui venait de tomber des lèvres de mon hôte.

— Appelles, lui dis-je, était un peintre célèbre de Cos, d'Éphèse ou de Colophon; ses biographes, comme ceux du grand Homère, ne sont point d'accord sur le lieu de sa naissance. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il florissait trois cent trente-deux ans à peu près avant Jésus-Christ.

— Diable! interrompit mon hôte en souriant, trois cent trente-deux ans avant Jésus-Christ! savez-vous que ce n'était pas hier, cela, monsieur Bemrode, et que rien ne m'étonne à ce qu'on ait oublié le lieu de sa naissance... Dans deux mille ans, monsieur Bemrode, qui saura où nous sommes nés, vous et moi?

— Oh! mon ami, quant à ce qui me concerne, on le saura; car, pour que la postérité ne reste pas dans le doute, ou ne commette pas quelque erreur à ce sujet, j'aurai soin, dans la préface du grand ouvrage que je compte faire aussitôt ma nomination, de constater que je suis né, le 24 juillet 1728, dans le village de Beeston. Mais revenons à Appelles, qui, ayant négligé cette précaution, a laissé la postérité dans le doute.

— J'écoute, mon cher monsieur Bemrode; en vérité vous parlez comme un livre!

— Je disais donc qu'Appelles florissait trois cent trente-deux ans avant Jésus-Christ. Il vécut à la cour d'Alexandre, puis à celle de Ptolémée. C'était un grand travailleur, un peintre qui n'était pas un jour sans toucher à ses pinceaux, comme je ne suis pas un jour sans toucher à ma plume; et, attendu qu'il était modeste ainsi qu'il convient à un grand talent, il exposait ses tableaux en public, et recueillait sur eux les plus humbles avis.

— Comme vous faites, cher monsieur Bemrode, puisque vous voulez bien en ce moment me demander le mien.

— Ecoutez ceci, mon ami, repris-je. Un jour, un savetier mêlé à la foule fit une observation si juste sur la sandale d'un des personnages, qu'Appelles le remercia, et il corrigea le défaut signalé par cet homme; ce qui rendit le « chirurgien en vieilles chaussures, » comme dit notre admirable Shakspeare, si orgueilleux que, le jour suivant, étant revenu, il ne se contenta plus de critiquer les sandales, et se mit à critiquer le reste du tableau ; mais, cette fois, Appelles l'arrêta court dans ses observations, et, lui posant la main sur l'épaule : « Savetier! lui dit-il, ne t'élève pas au-dessus de la chaussure! » ce qui se dit en latin : *Ne, sutor, ultra crepidam!* et en grec : *Mè uper to upodèma, skutotomos!*

— Et c'était bien dit, cher monsieur Bemrode; seulement, s'il n'est point question de batterie de cuisine dans votre sermon, je ne sais pas ce que je pourrai vous en dire, car vous me répondriez probablement, comme Appelles à son savetier : « Chaudronnier! ne t'élève pas au-dessus de la casserole! »

— Ce n'est ni une critique ni un éloge de mon sermon que je vous demande, mon cher hôte; c'est purement et simplement de vous faire mon auditoire, et de me dire quelle impression il aura produite sur vous.

— Oh! si vous ne m'en demandez pas davantage, mon cher monsieur Bemrode, c'est chose facile, et vous serez servi à votre guise... Commencez donc : j'écoute.

— Asseyez-vous, afin d'être tout à fait comme à l'église... Je parle pour des gens assis, et Cicéron établit une différence entre les discours qui doivent être prononcés devant un auditoire assis ou devant un auditoire debout.

— Je m'asseoirai, monsieur Bemrode, puisque vous le désirez.

Et il s'assit.

Quant à moi, je restai debout, car le prédicateur est debout dans la chaire, ce qui lui donne une grande facilité pour l'émission de la parole et la variété du geste.

Puis, je toussai, je crachai, comme j'avais vu faire les différens prédicateurs aux sermons desquels j'avais assisté, et commençai ma lecture.

Il faut que je vous avoue, entre nous, mon cher Petrus,

que cette lecture que je faisais à mon hôte, c'était, non-seulement pour avoir son avis, mais encore pour me préparer à la solennité du lendemain; pour me servir, enfin, de répétition générale, comme disent les dramaturges et les tragédistes.

Aussi, je ne négligeai aucun de ces artifices de la parole qui sont l'art de l'orateur; j'avais ce que Cicéron demande pour l'homme qui parle en public, la langue facile, le visage agréable et le geste noble.

Voix, geste et visage, j'harmonisai tout avec avec une habileté suprême; je fus dédaigneux lorsque je parlai des puissans de la terre, sur lesquels le plus humble mendiant aurait le pas au ciel; je fus sombre et sévère lorsque je parlai des vices de l'époque et de la dépravation des mœurs, je fus terrible, impitoyable, foudroyant, lorsque j'énumérai les tourmens réservés aux pécheurs dans les sept cercles de l'enfer révélés par Dante, le grand poëte florentin; enfin, j'arrivai à ma péroraison tellement brisé moi-même de l'action et de la véhémence que j'avais mises à répéter mon sermon, qu'à la dernière phrase, ou plutôt au dernier mot de cette phrase, — car l'enthousiasme m'avait soutenu jusqu'au bout, — je tombai sur une chaise qui, par bonheur, se trouvait derrière moi; ce qui veut dire que je fusse tombé à terre, si cette chaise ne s'était pas trouvée là!

Je n'avais plus la force de parler, mais j'interrogeai mon hôte du regard.

Lui, cependant, restait assis, ne disant mot, se grattant l'oreille.

— Eh bien? lui demandai-je enfin, commençant à prendre quelque inquiétude de ce silence prolongé.

— Eh bien! me dit-il, c'est, en effet, très beau, ce que vous venez de me lire là, monsieur Bemrode.

— Ah! fis-je en respirant et en relevant ma tête que je secouai fièrement d'avant en arrière et d'arrière en avant.

— Mais... hasarda mon chaudronnier, qui sans doute hésitait en se rappelant l'anecdote d'Appelles et du savetier.

— Mais... repris-je en l'interrompant, quoi, mais?...

— Mais je ne vous croyais pas si méchant, cher monsieur Bemrode... Ah! comme vous y allez! Savez-vous que

vous nous réprimandez diablement, nous autres pauvres pécheurs?

— Ce n'est pas moi qui suis méchant, mon cher hôte, répondis-je avec fierté, ce sont les hommes. Or, comme je connais les hommes, je les traite selon leur mérite.

— Eh! mon cher monsieur Bemrode, répondit mon hôte, je n'ai jamais été qu'une fois au spectacle ; c'était l'année dernière, quand une troupe de comédiens vint de Londres à Nottingham. On jouait une pièce dont je ne connais pas l'auteur, et dont j'ai oublié le titre; tout ce que je me rappelle, c'est qu'il y avait cette maxime : « Si l'on donnait les étrivières à tous ceux qui le méritent, quel est l'homme qui serait sûr de ne pas être fouetté? »

— Ainsi, vous prétendez, mon cher hôte, m'écriai-je un peu piqué, je l'avoue, de cette citation d'*Hamlet*, qui venait, comme l'âpre vent de la nuit dont parle le prince danois, me couper le visage; ainsi, vous prétendez que les hommes sont bons, et qu'ils n'ont ni vices ni défauts?

— Je n'ai pas dit que les hommes sont bons, cher monsieur Bemrode; je disais que je ne vous croyais pas si méchant... je dis que vous aurez peine à persuader à vos auditeurs que vous êtes le seul être juste, honnête, chaste, loyal et doux qu'il y ait au monde. Du reste, je vous le répète, votre sermon est très beau, monsieur le futur pasteur... mais je vous attends demain au retour d'Ashbourn. Au revoir, et bon voyage, cher monsieur Bemrode!

Et, sur ce, prenant son chapeau, il sortit, me laissant seul au milieu de ses chaudrons et de ses casseroles, avec mon sermon à la main.

Je restai un instant tout étourdi du jugement de mon hôte le chaudronnier; puis, enfin, relevant et secouant la tête, je pris le chemin du village où je devais faire le lendemain mes débuts, et où m'avait été offerte une si touchante et si paternelle hospitalité.

J'avais résolu d'aller à pied, pour économiser,—sur mes pauvres guinées, qui, malgré mon économie et mes privations, diminuaient à vue d'œil, — le prix d'une voiture.

Il en résulta que, comme j'avais sept lieues à faire sur une route peu fréquentée, le jugement de mon hôte me revint à l'esprit.

A mesure que je m'éloignais de lui pour me rapprocher du village où je devais prêcher, mon irritation contre le pauvre homme diminuait, et il me semblait peu à peu que son opinion, pour être trop sévère, n'était cependant pas dénuée de raison.

De quel droit, en effet, moi, jeune homme de vingt-trois ans, moins âgé, par conséquent, que la plupart des auditeurs que j'allais avoir, de quel droit allais-je les écraser du poids de ma sévérité, leur reprocher des vices qu'ils ne connaissaient peut-être pas, des crimes qu'ils n'avaient sans doute pas commis?

Je n'étais point leur pasteur; je n'avais point vécu parmi eux; tous ces visages tournés vers le mien, j'allais les voir pour la première fois.

En m'érigeant ainsi comme leur juge, ne m'exposais-je pas à leur jugement?

Ma connaissance profonde des hommes, connaissance qu'ils n'étaient pas à même d'apprécier, pouvait-elle me servir d'excuse?

Il y avait, en effet, à dire là-dessus bien des choses que mon hôte le chaudronnier ne m'avait point dites, d'abord, parce que je ne lui en avais pas laissé le loisir, et peut-être aussi parce que son gros bon sens pouvait bien saisir un ensemble, mais non pas embrasser un si grand nombre de détails.

Certes, mon sermon n'en était pas moins beau pour cela; il n'en devait pas moins rester comme un magnifique morceau d'éloquence; seulement, je me demandais si c'était bien là de l'éloquence telle qu'il convenait d'en répandre devant des êtres vulgaires et grossiers.

N'était-ce pas faire fausse route, et, comme on dit vulgairement, semer des perles devant des pourceaux?

Telles étaient les réflexions qui m'assaillaient tout le long de la route, et qui, je le répète, devenaient plus pressantes à chaque pas que je faisais.

Malheureusement, je n'avais plus le temps de composer un autre sermon; mon prêche était annoncé et attendu pour le lendemain.

Je décidai donc que je passerais la nuit à le revoir, à en

adoucir les principales âpretés, à en élaguer les passages les plus violens.

Ces modifications m'étaient inspirées par mes propres réflexions, venues à la suite des observations de mon hôte le chaudronnier, et aussi par l'aspect du pays et la vue des habitans.

L'aspect du pays, c'était celui d'une charmante plaine jaunissant déjà sous les chauds rayons de l'été, coupée de délicieux bouquets de bois pareils à des oasis, le tout animé par de bons paysans se livrant aux derniers travaux d'agriculture que comportait la saison.

Tous ces hommes qui faisaient vivre cette plaine avec leurs travaux et leurs chants, avaient l'air d'honnêtes mortels incapables de penser à mal et d'agir méchamment.

De sorte que, quand je vis de loin le clocher du village où je me rendais, j'étais plus que jamais convaincu que, cette fois comme toujours, c'était mon hôte le chaudronnier qui avait raison, et moi qui avais tort.

J'arrivai sous cette impression au presbytère.

La bonne madame Snart m'attendait sur la porte; elle m'introduisit près de son mari, qui, couché depuis un mois sur une chaise longue, ne sortait plus, ne se levait plus, et s'en allait mourant d'une phthisie pulmonaire.

Le malade me tendit la main, me souhaita la bien venue d'une voix éteinte, et m'invita à m'assoir près de sa chaise longue, à la table dressée pour sa femme et pour moi.

J'avais fait sept lieues à pied, j'étais jeune, bien portant; j'avais grand appétit; je ne pris que le temps de passer dans la petite chambre, blanche comme une chambre de fiancée, qui avait été préparée à mon intention, et, après quelques soins de toilette, je vins rejoindre mes deux hôtes.

On voyait que, sans être riche, la maison était aisée.

En effet, le pasteur me dit que sa cure lui valait quatre-vingt-dix livres sterling par an; ce qui était plus que suffisant pour vivre dans un petit village de cinq cents âmes.

Aussi, tout était-il beau, frais, luisant dans l'intérieur, linge, faïence, argenterie.

Une seule servante soignait le petit ménage; mais elle était propre, bien mise, souriante, accorte, lisant dans les yeux de ses maîtres leurs désirs, les prévenant avant qu'ils les eussent exprimés.

Sauf le moribond, qui, du reste, comme tous les poitrinaires, ne se doutait pas de son état, et faisait les plus beaux plans pour l'époque où il serait guéri, tout semblait béni autour de cette chaise longue où il agonisait.

Seulement, lorsque l'œil s'arrêtait sur le visage mélancolique de la femme et sur le regard inquiet de la servante, on comprenait qu'il y avait là, d'un côté, une immense douleur, et de l'autre une grande crainte, que les deux femmes essayaient de dissimuler aux yeux du malade, et même à leurs propres yeux.

J'étais arrivé à cinq heures; le repas que nous venions de faire, et qui était plutôt un goûter qu'un dîner, avait duré jusqu'à six heures et demie.

Lorsque nous nous levâmes de table, et que je m'apprêtai à sortir, nous avions donc encore près de deux heures de jour.

Je dis lorsque je m'apprêtai à sortir, parce que, sans cesse tourmenté par ce malheureux sermon dont je ne pouvais une seule minute écarter ma pensée, et qui me semblait de plus en plus intempestif, j'avais résolu d'aller faire un tour dans le village, et de lier une connaissance plus intime avec les habitants d'Ashbourn.

Monsieur et madame Snart, qui m'avaient déjà dit un mot de la simplicité de cœur et de la pureté de mœurs de ces braves gens, m'y invitaient de leur côté, comme s'ils eussent pu lire mes inquiétudes dans le fond de mon âme, et s'ils eussent deviné que j'avais besoin de la vue d'une de ces douces soirées de village pour rectifier mes idées.

Je sortis donc, jetant un regard inquiet et effaré tout autour de moi, et ne craignant rien tant que de voir se dérouler sous mes yeux le spectacle d'une vie innocente et tranquille !...

Hélas ! mon cher Petrus, une soirée de l'âge d'or n'eût pas été plus paisible et plus riante que celle qui s'offrait à mes regards, et qui s'écoulait dorée des derniers rayons du soleil !

Les vieilles mères filaient au rouet en dehors de leurs portes, les vieillards causaient assis sur des bancs de pierre, de bois ou de gazon; les hommes entre deux âges jouaient à la boule ou au siam; enfin, les jeunes filles et les jeunes gens, au son d'un violon et d'une flûte, dansaient sous quatre grands tilleuls qui ombrageaient le place du village.

On devinait que c'était le soir du samedi, c'est-à-dire la fin du dernier jour de la semaine; on comprenait cet acheminement joyeux vers le repos du lendemain, et l'en sentait que tous ces braves gens, qui cependant n'avaient jamais lu Horace, oubliant déjà la fatigue passée et ne s'inquiétant pas encore de la fatigue à venir, disaient, comme ce prince des poètes et ce roi des épicuriens : *Valeat res ludicra !*

Je l'avoue à ma honte, mon cher Petrus, ce tableau digne du pinceau de Van Ostade et de Téniers, au lieu de me réjouir comme il eût dû faire, m'attrista profondément.

J'eusse voulu des chants et des clameurs dans les tavernes, des disputes et des rixes au coin de la rue.

J'eusse préféré à ces jeunes gens et à ces jeunes filles dansant sous le regard des grands parens, des groupes furtifs glissant comme des ombres et gagnant sournoisement la campagne.

J'eusse voulu le riche refusant l'aumône au pauvre, et le pauvre pleurant et blasphémant.

J'eusse voulu enfin quelque chose qui justifiât mon sermon du lendemain, tandis que, au contraire, de quelque côté que je tournasse les yeux, je ne trouvais que le spectacle paisible d'une population honnête, s'amusant sans scandale, et n'interrompant ses jeux que pour me saluer avec bienveillance et me sourire amicalement : car, en me voyant seul, étranger, errant par les rues du village, on se doutait que j'étais le jeune pasteur sans troupeau qui venait, dans son zèle évangélique, semer gratuitement la parole du Seigneur sur le sol que la maladie d'un de ses confrères laissait en friche.

Je restai, espérant que l'ombre, qui s'abaissait sur la terre, et qui est la mère des mauvaises pensées et l'asile

des mauvaises actions, amènerait un changement au milieu de cette innocente population, qui semblait ne faire qu'une seule famille.

Je me trompais.

Le crépuscule vint, puis la nuit, une nuit sombre, comme le vice et le crime eux-mêmes l'eussent commandée s'ils en avaient eu besoin.

Mais, à la tombée de cette nuit, chacun rentra chez soi, échangeant de pieux baisers ou d'amicales poignées de main; les lumières s'éteignirent les unes après les autres; le bruit cessa peu à peu, et je me trouvai seul, les bras croisés, sur cette place, appuyé à l'un de ces tilleuls qui venaient d'abriter la danse joyeuse, plus sombre, plus morne que cette nuit qui m'enveloppait!

Je rentrai consterné!...

VI

MON DÉBUT ORATOIRE.

Ma bonne hôtesse m'avait attendu, quoiqu'elle ne comprît rien à mon absence prolongée.

Elle voulut me retenir pour prendre le thé avec elle; mais je lui demandai en grâce la permission de me retirer dans ma chambre, prétextant la fatigue de la route et le besoin de repos.

Oh! je n'étais pas fatigué, je n'avais pas envie de dormir, je vous le jure, mon cher Petrus!

Non; je voulais être seul pour corriger mon sermon.

J'y employai toute la nuit; pendant toute la nuit, je fus occupé à adoucir les passages trop violens, à effacer les couleurs trop vives; puis, ces couleurs effacées, ces passages adoucis, à les répéter à haute voix afin de les graver dans ma mémoire.

Hélas! après ce travail, mon sermon semblait encore fait, non pas pour ce doux et charmant village d'Ashbourn, mais pour quelque ville maudite comme Babylone ou Gomorrhe, comme Carthage ou Sodome, comme Londres ou comme Paris!

Ah! quel effet eût produit ce malheureux sermon à Saint-Paul ou à Notre-Dame!

A la fin de cette nuit, l'une des plus rudes que j'aie jamais passées, écrasé de lassitude, tombant de sommeil, je m'endormis, au moment où les premiers rayons du soleil venaient jouer sur le bord de ma fenêtre, à travers les feuilles de pampre, les giroflées et les œillets en fleurs.

Ce fut un bien méchant sommeil que ce sommeil de deux heures, et qui m'apporta plus de fatigue que de repos.

Enfin, l'heure sonna et me trouva encore penché sur mon sermon, que je couvrais de renvois, de ratures et de parenthèses; je le mis dans ma poche, et je m'acheminai vers l'église.

J'avais encore une demi-heure à peu près devant moi; j'entrai dans la sacristie, je demandai une plume et de l'encre, et j'employai cette demi-heure à raboter de nouveau toutes les aspérités de ce malencontreux sermon.

Je n'avais plus qu'un désir, c'était d'en faire une chose plate et sans couleur; malheureusement, quelque mal que j'y prisse, il était trop riche d'idées et trop puissant de forme pour arriver à une si complète nullité.

Vint le moment terrible; d'un pas chancelant, je montai dans la chaire. Il va sans dire que l'assemblée était nombreuse; le bruit qu'un pasteur étranger, qu'un jeune homme du plus haut mérite, que le fils du pasteur Bemrode enfin devait prêcher le premier dimanche de juin, dans l'église d'Ashbourn, s'était répandu promptement, et l'église était pleine, si pleine que, par les portes ouvertes, on voyait, sur le parvis, comme aux portes d'un théâtre, une longue file de gens qui n'avaient pas pu entrer.

Tous les paysans des environs étaient sur pied, vêtus de leurs habits de fête, la bouche ouverte dans l'attente et les yeux fixés sur moi avec une dévorante curiosité.

Ce fut alors surtout, mon cher Petrus, qu'en voyant tous ces visages simples, toutes ces mines honnêtes, je compris que, dans cette assemblée entière, pas un homme ou pas une femme ne se trouvait peut-être qui fût coupable d'une seule des fautes contre lesquelles j'allais fulminer, et dont le catalogue effrayant se dressait devant

moi comme une armée de spectres, les uns menaçans, les autres moqueurs.

D'avance, il me semblait voir l'étonnement, la stupéfaction, la douleur de tous ces braves gens, lorsqu'ils s'apercevraient que je les avais si mal jugés; d'avance, il me semblait entendre leur voix courroucée m'accuser d'injustice, de violence, de méchanceté; d'avance, il me semblait voir celui qui s'était injustement érigé en juge, jugé justement, et jugé sans miséricorde et sans pitié, parce que lui-même avait été sans pitié ni miséricorde.

Deux hommes, entre autres, deux vieillards à cheveux blancs, des figures de patriarches aux physionomies douces et sereines, étaient debout devant moi, me regardant avec un sourire, comme ils eussent regardé leur fils.

Eh bien! je me représentais déjà ces deux figures se contractant, ces deux physionomies se rembrunissant, et ce sourire de bienveillance faisant place à l'expression de la colère et de l'indignation.

Si je l'eusse osé, j'eusse d'avance demandé pardon à mon auditoire du sermon que j'allais débiter devant lui.

Ah! si mon hôte le chaudronnier eût été là, je vous jure, mon cher Petrus, que je me fusse jeté dans ses bras en lui disant :

— Mon seul, mon unique ami, prenez-moi en pitié, et dites à tous ces braves gens qui sont venus pour m'entendre que je suis un méchant et un orgueilleux, indigne de leur parler au nom du Seigneur, qui est tout mansuétude et tout charité!

Mais il n'était point là, le digne homme, et j'eus beau regarder autour de moi, pas un visage de connaissance, excepté celui de la bonne madame Snart, qui m'encourageait à la fois des lèvres et des yeux, du sourire et du regard.

Heureusement, pendant ce temps, on chantait le cantique; je profitai de ce sursis pour parcourir encore une fois mon cahier et y faire, au crayon, les derniers changemens, et, quand le trouble de mon esprit ne me permettait pas de faire ces changemens, y tracer de petites croix qui voulaient dire : « *à supprimer.* »

Le cantique finit, les voix s'éteignirent. Mon tour était venu.

L'auditoire toussa, cracha, se moucha, puis fit un profond silence.

Je commençai !

Selon les véritables préceptes de l'art oratoire, j'avais réservé le tableau des crimes pour la seconde partie de mon discours, et celui des châtimens pour la péroraison.

Le commencement de mon sermon alla assez bien ; c'était une peinture de la miséricorde divine, qui a besoin, pour se lasser, d'une telle somme de crimes, que le désespoir seul peut la conduire à la justice.

On écouta donc cette exposition, non-seulement avec une parfaite bienveillance, mais encore avec de visibles marques de satisfaction. Néanmoins, ces signes de bienveillance, ces marques de satisfaction, loin de me rassurer, m'épouvantaient pour l'avenir : c'était ces vapeurs qui s'élèvent, le matin, de la surface du sol, que le soleil pompe en les dorant de ses rayons, en les prismatisant de sa lumière, et qu'il nous rend, une heure après, en orage, en pluie, en grêle, en foudre et en éclairs.

Aussi, vous comprenez, mon cher Petrus, avec quelle terreur je sentais qu'à chaque mot je me rapprochais de la seconde partie ; cette seconde partie, dont je ne savais pas de mémoire la première ligne, tant elle avait subi de transformations successives, cette seconde partie m'apparaissait, même en supposant que j'eusse recours au cahier, tellement surchargée de ratures, tellement hérissée de renvois, que je pressentais l'impossibilité de m'y reconnaître.

En effet, dès le début, je m'aperçus que les corrections successivement opérées sur le premier texte s'échappaient de ma mémoire, malgré les vains efforts qu'elle faisait pour les retenir ; on eût dit des oiseaux effarouchés ouvrant leurs ailes au fur et à mesure que je m'avançais vers eux, et s'envolant à perte de vue.

Le premier texte seul, tout plein de ces peintures des vices abominables que je reprochais aux hommes, croyant les connaître, se présentait à ma pensée, et frappait, pour ainsi dire, aux portes de ma mémoire.

Je voulais retenir les corrections et repousser le texte ;

mon esprit rappelait les unes et tentait de chasser l'autre; je sentis que je m'embrouillais, et, quelque échec que ma réputation dût en subir, je recourus au texte...

Je saisis le cahier avec une espèce de rage, et, sentant qu'il m'était impossible de parler plus longtemps de mémoire, et que, si je m'obstinais, j'allais demeurer court, j'essayai d'achever en lisant; mais, le sermon primitif avait, en réalité, disparu sous les ratures, sous les surcharges, au milieu des renvois.

Ces feuillets sauveurs m'apparurent comme un vaste cimetière tout couvert de ronces stériles, de fosses mortuaires, de croix funèbres.

Je traversai tout cela à grandes enjambées, en trébuchant et en parlant sans savoir ce que je disais.

Je n'osais plus regarder mon auditoire; mais, sans le regarder, avec les yeux de mon esprit, je voyais son étonnement, son indignation, je dirai presque son effroi.

Enfin, j'arrivai au morceau le plus véhément, à l'*application*, c'est-à-dire à la peinture des tourmens terribles qui attendaient les pécheurs, aux lacs de feu dévorant les parjures, aux mers de glace engloutissant les égoïstes, aux manteaux de poix bouillante brûlant les hypocrites, aux serpens rongeant à belles dents la chair des luxurieux; bref, à toutes ces images effroyables que Dante, avec sa gigantesque imagination, puisa dans les désirs d'une gigantesque vengeance; seulement, au fur et à mesure que les images s'amoncelaient plus fortes et plus implacables, comme je comprenais que, pour neutraliser l'effet de cette incroyable diatribe, je devais tempérer par la douceur de mon accent l'âpreté de mes menaces, ma voix se faisait plus tendre, plus caressante, plus paternelle, de sorte que je finis par initier mon auditoire aux tortures les plus terribles de l'enfer, de la même voix que je lui eusse promis les douceurs ineffables du paradis.

A ce passage de mon sermon, les murmures ne se continrent plus; quelques femmes sortirent en levant les mains et les yeux au ciel, et en disant tout haut :

— Seigneur, mon Dieu! ayez pitié de lui, car il est fou!

Les autres disaient :

— C'est un épileptique! il a ses momens de douceur; mais il ne faut pas s'y fier!

Enfin, quelques autres, et ceux-là étaient les moins malveillans, éclataient de rire. Ces rires achevèrent de me troubler; je sentis que le sang bouillonnait à mes tempes; qu'un nuage voltigeait devant mes yeux, et que j'allais m'évanouir si je m'entêtais à aller jusqu'au bout...

J'abrégeai ma torture, pire, j'en suis sûr, qu'une de celles que je venais de décrire, disant brusquement :

— *Amen!*

Je lus les prières plus mal encore, s'il était possible, que je n'avais récité le sermon, et, descendant de la chaire tout haletant, tout effaré, tout chancelant, je passai, au milieu du reste d'auditeurs qui s'étaient acharnés à entendre mon sermon jusqu'à la fin, humble, la tête basse, la sueur de la honte sur le front,

Arrivé à la porte de l'église, je pris ma course à travers le village, piquant en droite ligne vers la route de Nottingham, sans même avoir le courage de m'arrêter en passant chez la digne madame Snart, pour la remercier, ainsi que son mari, de l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée à leur table et sous leur toit.

Je rentrai chez moi, à Nottingham, hors d'haleine, couvert de poussière, ruisselant de sueur au physique, et, au moral, fou, désespéré, écrasé sous la honte, et je dirai presque sous le remords!

VII

LA GÉNÉROSITÉ DE MONSIEUR LE RECTEUR.

C'était un bien digne homme que mon hôte le chaudronnier! Un autre se fût écrié: « Eh bien!... ah! ah!... ne vous l'avais-je pas prédit?... » mais lui, tout au contraire, évita de se trouver sur mon chemin, de sorte que, pendant deux ou trois jours, je pus rester seul, et, par conséquent, digérer mon humiliation.

Au bout de ce temps, il monta chez moi, et, sans même

faire allusion à mon malheureux voyage d'Ashbourn, et à ce qui s'était passé :

— Mon cher monsieur Bemrode, me dit-il, vous m'avez parlé dans le temps du désir que vous aviez de trouver quelques écoliers pour ce que vous appelez les langues savantes, et ce que j'appelle, moi, les langues inutiles ; je vous ai trouvé cela. Voici les adresses.

Et, en effet, il me présenta quatre ou cinq cartes sur lesquelles étaient inscrits les noms des principaux habitans de la ville.

Le brave homme, en mon absence, avait fait une tournée chez ses pratiques, et, non-seulement il m'avait glané quatre ou cinq écoliers, mais encore, connaissant ma déplorable timidité, il avait débattu mes intérêts, avait fixé les heures des leçons et en avait arrêté le prix, si bien que je n'avais plus qu'à aller frapper aux portes désignées et à entrer en exercice.

C'était bien là ce qu'il me fallait; du moment où il ne s'agissait que de grec et de latin, d'Homère ou de Virgile, d'Aristote ou de Cicéron, je nageais en pleine eau, et me trouvais dans mon véritable milieu.

Il en résulta que je gagnai quelque argent, et qu'au bout de trois mois je pus me présenter chez mon négociant et lui payer la guinée promise ; mais, cette guinée payée, je restais avec une douzaine de schellings, et, comme la chose était facile à prévoir lorsque nous avions pris congé l'un de l'autre, ce n'était plus moi, c'était mon créancier lui-même qui avait dit : « A trois mois ! »

Ma chute d'Ashbourn avait été si profonde, que je n'avais pas même essayé de m'en relever en prenant une revanche dans quelque village voisin, et en réparant ma défaite par quelque éclatante victoire ; non : j'en étais revenu à l'idée du grand ouvrage qui devait faire à la fois ma réputation et ma fortune, et, ayant successivement essayé; mais, comme on l'a vu, sans pouvoir trouver un sujet convenable, du poëme épique, de la tragédie et du drame, je résolus de m'arrêter à un immense traité de philosophie comparée, qui relierait toutes les idées morales des philosophes anciens à toutes les idées spirituellles des

philosophes modernes, et de rattacher nsi Socrate à saint Augustin, Platon à Spinosa, Aristote à Leibnitz.

J'allais me mettre sérieusement à ce travail, auquel je comptais m'adonner avec d'autant plus d'ardeur que j'avais perdu tout espoir d'obtenir une cure; j'avais même déjà inscrit en grosses lettres sur la première feuille d'un cahier de papier blanc le titre de l'ouvrage, quand, à mon grand étonnement, je reçus une lettre du recteur, qui m'invitait à passer chez lui.

J'avoue qu'à la lecture de cette lettre un frisson me passa par les veines.

Que pouvait me vouloir cet homme, qui m'avait si rudement accueilli à la première visite que je lui avais faite? Avait-il donc trouvé quelque chose de répréhensible dans ma vie, mes habitudes ou mes occupations, et m'envoyait-il chercher pour me censurer?

Il y avait bien ce malencontreux sermon d'Ashbourn; mais cela était un malheur, et non pas une faute.

L'impression de cette fatale lettre fut si profonde, que, pour me soustraire à cette entrevue qui ne me promettait rien de bon, peu s'en fallut que je ne quittasse à l'instant même Nottingham, et ne me réfugiasse, au risque de mourir de faim, dans quelque retraite inaccessible; mais, par bonheur, mon hôte le chaudronnier, qui avait reconnu la livrée du recteur, entra dans ma chambre, et me réconforta.

Il avait demandé, inquiet comme moi du message, il avait demandé, dis-je, au domestique, quel air avait son maître en lui remettant le billet qu'il venait d'apporter, et celui-ci avait répondu : « Son air ordinaire, et même plutôt affable qu'irrité. »

Je me fusse trouvé si bien, dans les autres circonstances, de suivre les conseils de mon hôte, que, cette fois, je n'hésitai point.

Comme il était d'avis que je me rendisse à l'invitation du recteur, et que je fisse cette visite à l'instant même, je passai mon habit des grands jours, je brossai mon chapeau avec ma manche, et je m'acheminai vers la maison de cet illustre personnage duquel dépendait ma

destinée, maison qui était située, comme je l'ai dit, à l'autre extrémité de la ville.

De même que la première fois, je fus introduit sans attendre ; mais ma position était bien meilleure qu'alors, en supposant que les prévisions de mon hôte ne l'eussent point trompé.

Je ne venais pas de moi-même déranger Son Excellence; c'était au contraire Son Excellence qui me dérangeait, puisque, sans sa lettre, j'eusse commencé le jour même mon grand ouvrage de philosophie comparée. Ce n'était plus à moi à adresser la parole; je n'avais, au contraire, qu'à attendre qu'on me l'adressât; si l'on me faisait quelque réprimande, comme mon cœur était pur et ma conduite sans reproche, fort de ma conscience, je répondrais hardiment, fièrement même.

Il résulta de toutes ces réflexions qu'en entrant chez le recteur, j'avais l'esprit aussi ferme et aussi calme qu'il était chancelant et troublé la première fois.

Le recteur était à son bureau, vêtu de la même robe de chambre de molleton, coiffé de la même calotte de velours noir ; il avait une pose non moins majestueuse que dans notre précédente entrevue ; mais je crus m'apercevoir que son regard était moins sévère et son sourire plus bienveillant.

Il me fit un signe de la main, en même temps que, de la voix, il m'invitait à approcher.

Je saluai et j'obéis.

— Bonjour, monsieur Williams Bemrode, me dit-il.

Je saluai de nouveau.

— Je suis enchanté de votre empressement à venir me trouver.... Joignez-vous à toutes les qualités que vous avez déjà le don de la prescience, et avez-vous deviné que j'avais une bonne nouvelle à vous annoncer ?

— Non, monsieur le recteur, répondis-je; mais une invitation de vous était un ordre, et je suis heureux que vous ayez bien voulu remarquer mon empressement à me rendre à cet ordre,

— A merveille ! dit le recteur avec un léger mouvement de tête ; voilà comme j'aime qu'on réponde.

Puis, haussant la voix pour donner plus d'importance à ses paroles :

— Monsieur Williams Bemrode, dit-il, depuis la visite que vous m'avez faite, il y a quelque trois mois ou trois mois et demi, j'ai constamment eu l'œil sur vous. Votre patience, votre bonne conduite, l'exactitude avec laquelle, malgré votre pénurie, je dirai presque votre misère, vous payez une dette qui, je le sais, ne vous est pas personnelle, tout cela mérite d'être récompensé. En conséquence, je vous ai proposé pour la cure d'Ashbourn, vacante depuis hier par la mort de son pasteur.

— Oh! mon Dieu! monsieur le recteur, m'écriai-je emporté par un premier sentiment, ce pauvre monsieur Snart est mort?... Quel malheur!

— Comment! vous gagnez une position à cette mort, vous héritez d'une cure qui vaut quatre-vingt-dix livres sterling, et, quand vous apprenez à la fois cette catastrophe et votre présentation, c'est une exclamation de douleur que vous poussez et non pas un cri de joie? Mais voilà, mon cher monsieur Williams, qui est tout à fait évangélique!

— Je vous demande pardon, monsieur le recteur, répondis-je, de n'avoir pas fait de mon premier mot une parole de gratitude; mais je connaissais le pauvre monsieur Snart; je connais sa femme, une bonne et digne femme, monsieur le recteur, et, quoique je le susse bien malade, j'espérais qu'il avait de plus longs jours à vivre. Dieu l'a rappelé à lui : la volonté de Dieu soit faite!

Et je murmurai tout bas quelques paroles de prière, à l'intention du repos de l'âme de l'honnête pasteur.

Le recteur me regardait avec un certain étonnement.

— Maintenant, monsieur Bemrode, me dit-il, vous savez que je nomme aux cures vacantes, mais sur la présentation des communes. Vous avez un concurrent : luttez avec lui; faites votre sermon d'épreuve. De son côté, il fera le sien; et, quoique ce concurrent soit mon neveu, je vous donne ma parole, mon cher monsieur Bemrode, que, si c'est vous que la commune demande, c'est vous qui serez nommé.

— Monsieur le recteur, lui dis-je, voilà, je vous l'avoue,

qui me remplit d'admiration : aussi, malgré l'offre bienveillante que vous me faites, je suis prêt à me retirer devant monsieur votre neveu, et ne vous en serai pas moins reconnaissant que si vous m'aviez nommé.

— Non pas, monsieur Bemrode, non pas! s'écria le recteur; on vous dit fort savant en langues anciennes, tout à fait versé en philosophie et en théologie, éloquent comme Démosthènes et Cicéron tout à la fois. Concourez, mon cher monsieur Williams Bemrode, concourez avec mon neveu; je ne vous dirai pas seulement : « C'est mon désir, » j'ajouterai : « C'est ma volonté. »

Je m'inclinai.

— Monsieur le recteur, répondis-je, devant une pareille manifestation de votre volonté, je croirais faire une offense à votre impartiale bienveillance en refusant la lutte que vous me proposez. Il est vrai, continuai-je avec assurance, que j'ai fait d'assez bonnes études; il est vrai que j'ai quelques connaissances en théologie et en philosophie, et j'allais même commencer un traité sur cette dernière science lorsque j'ai eu l'honneur d'être mandé par vous, monsieur; il est vrai encore que je ne me crois pas tout à fait dénué du don de la parole, quoique jusqu'à présent j'aie échoué dans mes tentatives de parler en public; mais, encouragé, soutenu, protégé par vous, monsieur le recteur, je réussirai, je l'espère... et, si je ne triomphe pas d'un concurrent qui ne doit pas être un homme ordinaire, puisqu'il est votre neveu, j'ai du moins l'assurance que je succomberai avec honneur.

J'avais depuis le commencement de cette conversation, comme vous avez pu le voir, mon cher Petrus, répondu assez couramment aux différentes interpellations du recteur; j'avais même cru voir que, me jugeant sans doute sur ma première visite, cette facilité d'élocution l'avait un peu troublé; un sourire railleur qui s'était dessiné sur ses lèvres lorsqu'il m'avait comparé à Démosthènes et à Cicéron, ne m'avait point échappé; mais l'intention de m'être utile était si patente chez ce digne homme, il lui eût été si facile de ne pas m'envoyer chercher dans le cas où son intention n'eût pas été telle qu'il le disait, je cherchais si inutilement l'intérêt qu'il pouvait avoir à me tromper,

que je ne m'arrêtai ni à ce trouble, ni à ce sourire railleur, et que je pris congé de lui avec les expressions de la plus vive et surtout de la plus sincère reconnaissance.

Je revins à grands pas chez mon hôte le chaudronnier, qui m'attendait impatiemment.

— Eh bien? me demanda-t-il dès qu'il m'aperçut.

— Eh bien! lui dis-je, mon cher hôte, l'avenir ne dépend plus de moi! Le pauvre monsieur Snart est mort, et le recteur m'a fait demander pour me prévenir que j'étais appelé à concourir pour la cure vacante, ce qui est d'autant plus beau de sa part qu'il n'y a, dans ce moment-ci, à cette cure, qu'un seul concurrent, et ce concurrent, c'est son neveu.

— Son neveu? diable! fit le chaudonnier en se grattant l'oreille. Et de quelle façon concourez-vous?

— Par un sermon. Lui et moi, nous ferons chacun le nôtre... C'est ce que l'on appelle le sermon d'épreuve. La commune jugera entre nous, et celui qu'elle présentera sera nommé.

—Diable! diable! répéta le chaudronnier en se grattant l'oreille de plus fort en plus fort, un sermon!... Et cela ne vous effraie pas de prêcher une seconde fois devant les habitans d'Ashbourn?

— Je ne sais pas comment cela se fait, mon cher hôte; hier, en effet, j'eusse aimé mieux mourir, je crois, que de remonter dans la chaire où j'ai reçu un si rude échec... Mais, depuis mon entrevue avec le recteur, quelque chose me dit que je réussirai, et je suis plein de confiance dans cette voix secrète, espérant qu'elle me vient du Seigneur, et non de mon orgueil et de ma vanité.

— Soit, dit mon hôte; mais je vous conseille une chose, mon cher monsieur Bemrode, c'est de ne pas trop négliger vos écoliers; peut-être serez-vous bien heureux de les retrouver un jour...

— Au contraire, répondis-je en souriant, avec une assurance qui parut effrayer mon hôte ; au contraire, j'ai besoin de tout mon temps pour préparer mon sermon d'épreuve; ce soir même, j'écris à ces braves jeunes gens une circulaire dans laquelle je leur annonce qu'à mon grand regret, me trouvant sur le point d'être nommé à la cure

d'Ashbourn, je me vois forcé d'interrompre leur éducation; demain, je me mets au travail, et, dimanche prochain, je prononce mon sermon d'épreuve.

— C'est une résolution prise, cher monsieur Bemrode?

— Irrévocable, mon cher hôte.

— Alors, répondit le brave homme, je souhaite que vous ne vous en repentiez pas...

Et il s'éloigna en secouant la tête, en se grattant l'oreille plus fort que jamais, et en murmurant :

— Diable! diable! diable! cette générosité de monsieur le recteur ne me paraît pas naturelle...

Quant à moi, je remontai dans ma chambre; j'écrivis mes cinq lettres d'adieu à mes cinq écoliers, et je me mis le soir même à mon sermon d'épreuve.

VIII

HOC.

En me voyant si impatient de me mettre à mon sermon d'épreuve, cher Petrus, vous devez bien vous douter qu'il m'était venu, pour ce sermon, une de ces excellentes idées qui s'emparent de l'homme d'imagination, et qui ne lui laissent de repos que lorsqu'il en a fini avec elles.

Cette idée, tout à fait dans le goût, et je dirai presque à la mode du temps, c'était une espèce de charade évangélique destinée à faire ressortir les trois grandes vertus du Christ!

Le mot de la charade était la syllabe latine *Hoc*, qui se compose de trois lettres, lesquelles forment les initiales des trois mots qui servaient de texte à mon sermon : *Humilitas*, *Obedientia*, *Castitas*.

Certes, le plus grand exemple d'*humilité*, d'*obéissance* et de *chasteté*, nous a été donné par le Christ.

D'humilité, en naissant fils d'un pauvre charpentier, en choisissant pour lieu de sa naissance une crèche, et pour habitans de cette crèche un âne et un bœuf;

D'obéissance, en suivant les ordres de son père de point en point, et en marchant résigné, calme, miséricordieux,

à cette mort terrible, ignominieuse, infâme, qui devait sauver le monde.

De chasteté, en traversant trente-trois années de sa vie sans qu'aucune de ces souillures qui naissent des passions humaines ait souillé la robe blanche de l'enfant ou le manteau de l'homme.

En outre, je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, qu'en forçant un peu sa signification, le mot *hoc* veut dire : Ici, là.

Ce qui faisait qu'en somme mon sermon pauvait se traduire par cette phrase :

« *Humilité, obéissance, chasteté*, là est le salut. »

Je doute que jamais prédicateur ait rencontré un plus beau texte, et je défiais tout bas et même tout haut le neveu du recteur d'en rencontrer un pareil !

Mais, le fond trouvé, restait la forme.

Quoique j'eusse, comme je l'ai dit, pris la plume le soir même, je demeurai longtemps, avant d'écrire le premier mot, la plume suspendue au-dessus du papier.

En effet, de quelle forme revêtir une si magnifique substance?

Je connaissais assez les hommes pour savoir qu'on prend toute puissance sur eux, soit en les touchant, soit en les étonnant.

La puissance serait plus grande et l'effet serait doublé si je les touchais et si je les étonnais à la fois.

Il y avait, dans l'exécution de ce projet, un grand écueil à éviter, surtout en face de gens qui devaient être prévenus contre moi.

Si je faisais un sermon simple et tout à fait à leur portée, ils se diraient à eux-mêmes : « Ah ! ma foi! la belle merveille? le premier venu d'entre nous en ferait bien autant! »

Si je faisais un sermon savant et recherché, ils étaient capables de n'y rien comprendre.

Après avoir mûrement pensé à la chose, voici ce que je résolus :

Je résolus d'écrire les parties simples de mon sermon en termes pompeux, et les parties pompeuses en termes simples.

C'était un grand travail, et qui n'était pas commode, je vous en réponds.

Enfin, j'en vins à bout.

Le samedi au matin, mon sermon était achevé, et, comme je m'y étais engagé, je me trouvais parfaitement prêt pour le lendemain.

Je priai alors mon hôte le chaudronnier de monter chez moi.

Je voulais lui lire mon sermon, et je craignais que dans sa boutique son attention ne fût distraite par l'arrivée de quelque chaland.

A ma première réquisition, le brave homme monta, et, me voyant l'œil vif et le visage joyeux :

— Ah! ah! dit-il, cher monsieur Bemrode, il paraît que notre sermon est fini?

— Oui, mon hôte, oui, répondis-je en me frottant les mains.

— Et que vous en êtes content?

— Enchanté!

— Tant mieux! tant mieux! cher monsieur Bemrode.

— Mais ce n'est point assez que j'en sois enchanté, il faut qu'il vous enchante aussi, vous.

Mon hôte se mit à rire.

— Qu'il m'enchante aussi, moi? répéta-t-il. Et qu'importe à un homme de votre mérite l'approbation ou l'improbation d'un pauvre ignorant comme moi?

— Il importe beaucoup, mon cher hôte; car, plus d'une fois, j'ai eu l'occasion de reconnaître la justesse de votre esprit.

— Monsieur Bemrode, permettez-moi de vous rappeler à vous-même l'anecdote que vous m'avez rapportée, à propos d'un célèbre peintre grec et d'un pauvre savetier athénien : « Savetier! ne t'élève pas au-dessus de la chaussure! »

— Eh bien! soit, mon cher hôte, lui dis-je, restez dans les limites que vous croirez vous-même devoir poser à votre intelligence; mais, dans ces limites-là, conseillez-moi.

Mon hôte fit un signe qui voulait dire : « Puisque vous le voulez absolument, j'écoute. »

Et il s'assit.

— Mon cher hôte, lui dis-je, il y a deux choses dans le sermon que vous allez entendre : il y a le fond, il y a la forme.

— Expliquez-moi d'abord, cher monsieur Bemrode, ce que sont ces deux choses, car je ne voudrais pas vous donner une opinion sur elles sans les bien comprendre.

— C'est facile, mon cher hôte, et je prendrai, pour vous rendre la démonstration sensible, une comparaison tirée de votre propre métier : le fond, c'est le cuivre avec lequel vous faites vos casseroles ; la forme, c'est le tour que vous leur imposez.

— Je comprends, dit mon hôte. Vous pouvez aller maintenant, monsieur Bemrode, j'écoute.

Je commençai, en effet, lui expliquant mon texte et lui démontrant tout ce que ce fond avait d'ingénieux. Puis je continuai, en faisant de mon mieux valoir ce que la forme avait de savant et d'agréable à la fois.

Mon hôte m'écouta jusqu'au bout sans souffler une parole ; seulement, de temps en temps, il se grattait doucement l'oreille, ce qui me montrait qu'il n'éprouvait point pour mon sermon une admiration absolue.

Lorsque j'eus fini, il continua de garder le silence, mais il se gratta l'oreille un peu plus fort.

— Eh bien ! lui demandai-je avec une certaine impatience dont je n'étais pas le maître.

— Eh bien! monsieur Bemrode, me répondit-il, je vais donc vous dire mon opinion sur le fond de votre sermon d'abord, sur le cuivre dont il est fait, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cher ami, lui dis-je d'un air suffisant, c'est par le fond qu'il faut commencer ; puis, du fond vous passerez aux détails.

— Quant au fond, reprit-il, cela tient sans doute à mon ignorance du latin, mais je dois vous dire que je le trouve un peu subtil, puéril même, et, par conséquent, indigne de la grandeur et de la sainteté du sujet.

— Mon cher hôte, lui répondis-je, rien n'est petit, rien n'est grand ; des plus petites choses un grand esprit peut tirer de suprêmes enseignemens, de même que des plus grandes choses un esprit médiocre ne tirera que faiblesse

et vulgarité..... Voyons donc ce que j'ai tiré de mon texte; c'est là le principal.

— Bien certainement, cher monsieur Bemrode, vous en avez tiré de magnifiques choses ; mais, cependant, permettez-moi de vous faire sur la forme une comparaison prise dans mon métier, comme vous dites...

— Faites, mon cher hôte, faites, repris-je en souriant à mon tour ; je suis, en vérité, curieux d'entendre votre comparaison,

— La voici. Vous savez monsieur Bemrode, qu'il y a des casseroles de cuivre et des casseroles d'argent ?

— Oui, mon cher hôte, je sais cela, répondis-je, quoique j'aie plus souvent mangé dans les unes que dans les autres.

— Vous savez aussi que l'on dore les casseroles d'argent, tandis que l'on se contente d'étamer le cuivre?

— Parfaitement !

— Eh bien ! cher monsieur Bemrode, il me semble que vous avez fait tout le contraire ; il me semble que, dans votre discours, vous avez étamé l'argent et doré le cuivre.

— C'est cela, mon cher hôte, c'est justement cela, m'écriai-je tout joyeux, et vous avez deviné ma pensée... Ah ! vous êtes, en effet, un homme de sens et un conseiller rare ! Embrassez-moi mon cher hôte, embrassez-moi... Le neveu du recteur est vaincu, et je suis pasteur du village d'Ashbourn !

Mais lui ne se dérida point, et, secouant la tête :

— Prenez garde, monsieur Bemrode, prenez garde, dit-il ; j'ai remarqué que tout ce que vous faisiez avec votre cœur était excellent, tandis que tout ce que vous faisiez avec votre esprit tournait à mal... Eh bien! j'ai peur d'une chose, c'est que vous n'ayez encore fait ce sermon-là bien plus avec votre esprit qu'avec votre cœur...

J'étais obligé de convenir, à part moi, qu'il y avait du vrai dans ce que disait là mon hôte ; mais mon sermon était fait ; je le trouvais à mon gré ; je résolus de le débiter tel qu'il était.

Je pouvais, comme la première fois, aller à pied à Ashbourn ; une traite de sept lieues n'est pas bien effrayante

pour des jambes de vingt-trois ans; mais j'étais si sûr maintenant d'être nommé à ma cure, que je n'hésitai pas à me donner le luxe d'une carriole.

D'ailleurs, ne serait-ce pas bien pauvre aux yeux de mes futurs paroissiens, que ce pasteur arrivant à pied comme un mendiant ou un vagabond, tandis que cette carriole venant de la ville avait bon air, et indiquait chez le candidat une certaine aisance.

Or, chacun le sait, hélas! il est dans les habitudes des hommes d'offrir surtout à celui qui n'a pas besoin : donc, comme on croirait que je n'avais pas besoin de ma cure, on me l'offrirait sans aucun doute.

En conséquence, je fis venir un voiturier, qui me donna un cheval, une carriole d'osier et un conducteur pour la somme de cinq schellings.

Moyennant cette somme, il devait encore me ramener, si je revenais le lendemain; mais la somme devait monter à sept schellings si mon retour n'avait lieu que le lundi.

A onze heures du matin, nous nous mîmes en route.

Mon hôte le chaudronnier était sur sa porte; il me souhaita bon voyage, mais s'abstint de me souhaiter bonne chance; puis je le vis secouer une dernière fois la tête et rentrer chez lui.

Cette persistance d'opinion, dans un homme dont je connaissais le grand sens, commençait à m'ébranler. Je tirai mon sermon de ma poche; j'ordonnai à mon conducteur de prendre le revers de la route, de manière à épargner à sa carriole et à moi le plus de soubresauts possible, et je me mis à relire mon chef-d'œuvre.

Je dois le dire, plus j'avançais sur la route, et plus je m'enfonçais dans mon sermon, plus j'étais obligé de m'avouer à moi-même que je m'étais un peu vivement laissé aller à un caprice d'esprit qui avait bien pu me mener au paradoxe; mais, comme l'esprit paradoxal, quoique incontestablement faux, est, bien manié, un esprit des plus brillans, et qu'il était hors de doute que, dans le fond et dans la forme, mon discours était admirablement manié, je continuai de me dire que, grâce au brillant dont il était revêtu, il éblouirait, s'il ne touchait pas.

Au bout de trois heures de marche, je commençai à re-

connaître ces signes qui indiquent les approches d'un village.

De temps en temps, au bord de la route, placées comme des sentinelles avancées veillant sur un corps d'armée, de petites maisons blanches aux volets verts s'élevaient entre deux jardins; devant un jardin pour les fleurs, jardin tout éblouissant et tout parfumé d'œillets, de roses et de jasmins; derrière, un jardin pour les fruits, et aux arbres duquel commençaient à se modeler les fruits nouveaux, que le mois suivant devait dorer et mûrir; aux portes de ces maisons, au milieu de poules conduisant leurs poussins, de chiens couchés à l'ombre, de chats clignotant des yeux au soleil, se roulaient de beaux enfans roses, blonds et demi-nus. Tout ce charmant spectacle de la nature joyeuse et féconde ouvrait mon cœur aux sentimens doux et tendres.

Je donnais en passant, et mentalement, ma bénédiction à ces maisons, à ces fleurs, à ces fruits, à ces poules, à ces chiens, à ces chats, à ces enfans, à toute cette nature animée et vivante, fraîche et jeune après six mille ans d'existence, comme si la veille le Créateur l'eût laissée tomber de ses mains.

Je me disais :

« O mon Dieu ! vous seul savez à cette heure, et moi seul saurai bientôt avec vous, combien ces humbles cabanes qui fleurissent au milieu des fleurs, contiennent d'êtres heureux ou malheureux; je le saurai comme vous, car, vous êtes leur Dieu, moi, je serai leur pasteur, c'est-à-dire l'intermédiaire placé par la Providence entre eux et vous, ô mon Dieu ! Alors, je vous promets, Seigneur, de mettre tous mes soucis, toute mon ardeur, toute mon intelligence à montrer aux uns comment on mérite le bonheur, aux autres comment on supporte la peine. Ici, mon Dieu ! si votre sagesse permet que je sois appelé à cette sainte fonction, ici, j'unirai les mains aux mains et les cœurs aux cœurs; ici, je recevrai les petits enfans au moment où, nus et jetant leur premier cri de douleur, ils entreront dans la vie; ici, je les ferai passer, du sein de leur mère selon la chair, dans le sein de l'Église, leur mère selon l'esprit; ici, j'instruirai la jeunesse et lui apprendrai

à vous louer, ô mon Dieu! ici, je fermerai les yeux à la vieillesse et lui apprendrai à vous bénir, pour le bien comme pour le mal, pour le plaisir comme pour la douleur! »

Et, tout en disant cela, une émotion si extraordinaire serrait mon cœur, que des larmes coulèrent de mes yeux, et que, levant les bras au ciel, je laissai échapper mon sermon de mes mains.

— Prenez garde, monsieur, me dit le conducteur, vous perdez votre cahier de papier.

Ces paroles me rappelèrent sur la terre, sans cependant me tirer complétement de mon extase. Je ramassai mon sermon, je jetai les yeux sur les premières lignes...

O mon cher Petrus! comme, avant d'en être arrivé à la moitié de la première page, j'étais de l'avis de mon hôte le chaudronnier!

Ces douces larmes que je versais au fur et à mesure que je lisais ma prose, je les sentais se tarir dans mes yeux; cet enthousiasme qui me faisait bondir le cœur, je le sentais, au fur et à mesure que j'avançais dans mon sermon, s'éteindre dans ma poitrine.

Ce texte, je le voyais enfin tel qu'il était, c'est-à-dire un véritable jeu de mots. Cette forme, elle m'apparaissait sous son véritable aspect, c'est-à-dire fausse, boursouflée, mesquine!

J'essayai d'aller plus avant, la chose me fut impossible. Je me demandai comment, en face de cette riche nature et de cette verdoyante humanité, on pouvait chercher des effets dans des combinaisons de mots ou des jeux d'imagination et d'esprit.

Je rougis moi-même de cette éloquence de serre-chaude comparée aux quelques pensées simples, mais pures, que venaient de m'inspirer les objets que j'avais sous les yeux.

Je m'écriai :

« O vous qui attendez de moi la parole du cœur, rassurez-vous; ô mes frères! je ne vous apporterai pas le poison de l'esprit!

« Et quand, arrivé demain en face de vous, je ne devrais vous dire que ces paroles :

« O mes frères, louez le Seigneur et aimez-vous les uns

» les autres! » non, je ne vous débiterai pas ce sermon menteur et stupide que méprisait à si juste titre mon hôte le chaudronnier, ce pauvre d'esprit qui est si riche de cœur. »

Et comme, justement en ce moment-là, nous atteignions les premières maisons du village, je déchirai mon sermon, et, jetant les morceaux hors de la carriole, je pris plaisir à voir le vent les emporter et les pousser à l'oubli, comme tout ce qu'emporte le vent.

IX

LA VEUVE.

La carriole s'arrêta devant la porte de madame Snart.

Au bruit des roues, mon ancienne protectrice apparut sur le seuil ; elle était vêtue de noir, et ses yeux rougis et ses joues sillonnées attestaient le passage des larmes, comme sur la face de la terre, après un orage, la ravine creusée annonce le passage d'un torrent.

Et cependant on sentait, sous ce visage bouleversé, un cœur calme, une conscience pure. Elle me sourit tristement, et, me souhaitant la bienvenue :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, je vous attendais. Je sais ce qui vous amène, et souhaite que cette maison, où je vous ai reçu il y a trois mois et où je vous reçois aujourd'hui, devienne la vôtre.

Ce souhait était fait avec tant de simplicité et avec une voix si sympathique, qu'il n'y avait aucun doute à élever sur sa sincérité.

Je descendis et la remerciai ; puis, tandis que le conducteur menait le cheval à l'écurie et poussait la carriole sous la remise :

— Venez, cher monsieur Bemrode, me dit-elle; la première fois que vous m'avez fait la grâce de venir nous voir, j'étais chez moi, et vous étiez mon hôte; aujourd'hui que vous paraissez avoir des chances de succéder à mon pauvre mari, c'est vous qui êtes dans votre maison, et c'est

moi qui suis votre servante... Venez; je vais vous faire voir le presbytère dans tous ses détails.

Et, à l'instant même, marchant devant moi, elle me fit traverser la cour, visiter le jardin, descendre dans les caves, monter au grenier, et, me ramenant dans cette même chambre où, la première fois que j'étais venu, le digne monsieur Snart était couché sur une chaise longue, attendant la froide et dernière couche du tombeau :

— Voilà votre future demeure, me dit-elle, car j'ai l'espérance que la cure vous sera donnée, cher monsieur Bemrode. J'y ai vécu vingt-cinq ans heureuse avec l'homme que le Seigneur vient de rappeler à lui, et que, dans sa miséricorde, il me permettra de rejoindre bientôt, je l'espère...

— Vingt-cinq ans! m'écriai-je; mais c'est toute une vie, cela... Combien il doit vous en coûter, dites-moi, de quitter une maison si longtemps habitée par vous !...

— En la quittant le premier, cher monsieur Bemrode, l'homme qui avait passé ici vingt-cinq ans avec moi m'a donné le signal du départ. Sûre que je suis d'aller, un jour ou l'autre, le rejoindre au ciel, peu m'importe le lieu où j'attendrai le moment de la réunion... Mais suivez-moi par ici, me dit-elle, il vous reste une dernière chambre à visiter.

Elle passa devant, comme elle avait fait jusque là, et m'introduisit dans une chambre à coucher.

— Vous êtes jeune, reprit-elle, et en âge d'avoir une compagne. Cette compagne, prenez-la sage, aimante, de condition pareille à la vôtre; prenez-la par amour, et non par calcul, comme monsieur Snart m'a prise, moi... et vos vingt-cinq ans de joie et de félicité, à vous, passeront comme ont passé les nôtres.

Je regardais cette digne femme avec un étonnement mêlé de respect. Vingt-cinq ans de joie et de félicité !

Jamais, ni chez les anciens, ni chez les modernes, je n'avais vu un être humain remercier son Dieu de vingt-cinq ans de bonheur.

— Chère madame, lui demandai-je, avez-vous donc été véritablement heureuse pendant vingt-cinq ans?... Pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire pendant une durée de temps

plus longue que celle que j'ai déjà passée sur la terre, aucune tristesse, aucune douleur, aucune larme n'a-t-elle assombri cette joie et cette félicité dont tout à l'heure vous remerciiez Dieu ?

Alors, me tournant vers ces parois couvertes d'un simple papier :

— O murailles bénies ! m'écriai-je, puissiez-vous un jour abriter ma tête comme vous avez abrité celles de ces deux époux, et puissé-je dire plus tard, comme me le dit aujourd'hui cette veuve vêtue de deuil : « Merci, mon Dieu ! pour les vingt-cinq années de bonheur sans trouble et sans nuage que vous avez accordées à votre serviteur ! »

Madame Snart sourit, et, secouant mélancoliquement la tête :

— Cher monsieur Bemrode, me dit-elle, vous ne seriez pas dans le vrai si vous compreniez que cette longue période de ma vie s'est écoulée, comme vous le disiez tout à l'heure, sans trouble et sans nuage... Seulement, le véritable malheur n'étant, à mon avis, que dans la faute et dans le péché, je dis que Dieu nous a permis de vivre vingt-cinq ans dans la pureté de l'âme et la sérénité de la conscience...

Un bonheur sans trouble et sans nuage ! Oh ! non ! au contraire, et j'espère que mes douleurs me seront comptées !... Non !... Ici, j'ai bien souffert ; ici, j'ai bien versé des larmes... et, si le cœur se brisait, cher monsieur Bemrode, ici, mon cœur se serait brisé, car ici, non-seulement la veuve a perdu son mari, mais encore la mère a vu mourir ses enfans !...

J'avais trois filles, cher monsieur, trois anges sur la terre, trois anges au ciel, jeunes, belles, pures ! La goutte de rosée qui tremble le matin au bout de la feuille de saule n'était pas plus limpide que leur regard ; le ciel bleu de mai n'était pas plus pur que leur cœur.

Un jour, une mère vint, avec son enfant malade entre ses bras, demander l'aumône au seuil du presbytère ; la plus jeune de mes trois filles alla déposer une pièce de monnaie dans la main fiévreuse de l'enfant ; l'enfant avait la petite vérole : ma fille rapporta la mort pour elle et ses sœurs... Tenez, là... là, monsieur Bemrode, au-dessous de

ces anneaux qui retenaient au plafond les rideaux des trois lits, là, en cinq jours, tout fut fini... J'étais mère de trois enfans; au bout de cinq jours je n'étais plus mère. Trois cadavres froids et insensibles avaient successivement remplacé mes bien-aimés enfans! La dernière qui mourut était l'aînée; plus forte, elle lutta plus longtemps... Elle venait d'avoir quinze ans.

Elle mourut en me disant : « Je vois déjà au ciel et vois encore sur la terre... Sur la terre, tu es là qui pleures; mais, au ciel, mes deux sœurs sont assises à la droite de Dieu, et elles me font signe qu'il y a près d'elles une place pour moi... Sois tranquille, ma mère, nous prierons le Seigneur pour toi et pour notre père, et nous nous reverrons là-haut.

» L'homme n'est qu'un étranger sur la terre!

» Là-haut, c'est la véritable patrie. »

Et, à ces mots, elle expira, la pauvre enfant, ou plutôt elle s'endormit; car je fus tout un jour sans vouloir croire qu'elle était morte, veillant près d'elle, disant aux visiteurs : « Marchez doucement! ne faites pas de bruit... » tant son visage était demeuré calme et souriant! Enfin, elle sortit la dernière de cette chambre, comme en étaient déjà sorties ses deux sœurs... Aussi cette chambre... cette chambre qui a vu tant de morts et entendu tant de sanglots, cette chambre est-elle, de toute la maison, la seule que je regretterai!

— Oh! chère madame Snart, murmurai-je à demi-voix, oh! que Dieu me protège, et je vous promets que vous ne la regretterez point!

— Oui, continua-t-elle sans m'entendre, oui, je la regretterai : car, là, dans cette chambre, contre la muraille, non seulement sont les places où étaient appuyés leurs trois lits, blancs comme des voiles de vierge, mais encore par la fenêtre de cette chambre, je vois les arbres que leur père avait plantés le jour même de la naissance de chacune d'elles... Hélas! pauvre père! il n'avait point songé, en les plantant, que les saules pleureurs sont des arbres de cimetière, des parures de tombeaux!

Quel père ou quelle mère, en effet, peut croire, quand il embrasse son enfant nouveau-né, que cet enfant mourra

un jour?... Oh! si fait, si fait, monsieur Bemrode! j'ai bien souffert, continua la pauvre veuve en éclatant en sanglots, car j'ai souffert à la fois tout ce qu'une femme et tout ce qu'une mère peuvent souffrir! Maintenant, me voilà seule au monde; Dieu me prendra à mon tour: j'attends sa volonté...

Et elle leva son regard plein de foi et de résignation vers le ciel, redevenant muette, tandis que des larmes, silencieuses comme elle, roulaient lentement sur ses joues.

Sans me rendre compte de ce que j'éprouvais, je sentis mes genoux fléchir, et je me trouvai en adoration aux pieds de cette nouvelle mère de douleurs.

Je saisis une de ses mains et la baisai.

— Non, lui dis-je, non, vous n'êtes pas seule au monde! non, vous n'avez pas perdu tous vos enfans! car il vous reste un fils, un fils qui vous honorera et vous respectera, ma mère, comme s'il était le fruit de vos entrailles et le nourrisson de votre lait!... Non, non, vous ne quitterez pas cette chambre! Dieu m'inspirera, Dieu me fera éloquent, Dieu me donnera la victoire, ne fût-ce qu'en faveur de vos mérites, ma mère; ne fût-ce que pour vous permettre de fermer à votre tour les yeux dans cette chambre, où sont morts tous ceux que vous aimiez... Non, vous ne quitterez pas cette chambre; vous ferez tous les soirs votre triste prière à la place qu'occupaient les trois lits, et le matin, en vous réveillant, vous verrez encore par la fenêtre ces trois saules, arbres de joie devenus des arbres de deuil...

Ma mère, que la maison soit à moi, et la maison est à vous, et je ne suis toujours que votre hôte, comme ce soir où je suis venu, sans savoir ce que cette maison renfermait de vertus, de mérites et de douleurs, vous demander l'hospitalité.

Seulement, si jamais le malheur m'atteint à mon tour, si je sens mon cœur qui plie, si Dieu se retire de moi, laissez-moi venir dans cette chambre, ma mère, vous demander de m'apprendre à souffrir là même où vous avez tant souffert!

Elle me regarda un instant, étonnée et ne pouvant croire à ce que je lui disais; puis, me relevant, sans pouvoir

prononcer un seul mot, elle jeta ses bras à mon cou en sanglotant. Les sanglots lui rendirent la parole.

— Oh ! mon fils ! mon fils ! dit-elle, sois mille fois béni ! tu cherchais une mère, comme je cherchais un enfant ; Dieu nous a poussés dans les bras l'un de l'autre ; Dieu fait bien ce qu'il fait... Mon fils, je ne te quitte plus. Ici, je reste ; ailleurs, je te suis ; car, mon enfant bien-aimé, il ne faut pas trop te faire illusion : la lutte sera rude.

— Oh ! soyez tranquille, ma mère ; je vous l'ai dit, Dieu m'inspirera.

— Oui, comptez sur Dieu, mais ne comptez pas trop sur sur vous... Rappelez-vous votre première visite dans ce village...

— J'étais un fou, un orgueilleux : Dieu m'a puni ; puis, vous le savez, je viens avec la protection du recteur.

—Détrompez-vous, au contraire! s'écria vivement la digne femme.... Vous venez, vous,... parce que son neveu, homme de peu de mérite, postulait cette cure. Il n'a pas voulu la lui donner d'emblée, de peur d'être accusé de partialité envers les siens.... Il vous a envoyé ici faire votre sermon d'épreuve pour qu'il n'en vînt pas un autre qui l'emportât sur ce neveu, et cela facilement, vu son ignorance.... tandis que vous....

Elle s'arrêta en rougissant.

— Achevez, bonne mère, lui dis-je avec un sourire.

Puis, comme elle continuait de garder le silence :

— Bonne mère, lui dis-je, parlez donc.... Vous ne voulez point.... Je croyais, moi, qu'une mère n'avait rien de caché pour son enfant ; je me trompais : la mienne hésite, car son enfant est un orgueilleux.... Eh bien ! mère chérie, pour me punir de cet orgueil, je vais vous aider. Tandis que moi, n'est-ce pas, j'ai moins de mérite encore que ce neveu ?...

— Il l'a cru ; il s'est trompé.

— Et tout le monde a pu le croire, vous la première, ma mère bien-aimée.

— Oh ! il se trompait.... je me trompais aussi.... Nous nous trompions tous, et cela était permis, mon pauvre enfant, ajouta à demi-voix et de son accent le plus doux madame Snart, car le sermon que vous avez dit....

— Etait bien exécrable, n'est-ce pas?.... mais, ne craignez rien, il n'en sera pas de même de celui-ci.

— Et sur quoi prêchez-vous demain, mon cher enfant?

— Je n'en sais encore rien, ma mère.

— Comment! votre sermon n'est point fait?

— Il l'était.... je l'ai déchiré à l'entrée du village.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'il était plus mauvais peut-être encore que le premier.

— C'est beaucoup que vous vous en soyez aperçu avant de le dire.

— Et il en sera ainsi de tous mes sermons désormais, ma mère; car, si je les fais avec mon esprit, que je commence à croire faux, je les jugerai avec mon cœur, qui, je l'espère, est juste et bon.

— Eh bien! dit-elle, montez dans votre chambre; c'est c'est celle où, pendant vingt-cinq ans, un digne pasteur a composé ses sermons.

Ce n'étaient peut-être pas des modèles d'éloquence, mais c'étaient des exhortations à une piété, à une charité, à une fraternité dont il donnait l'exemple.

Les gens simples et bons du village l'aimaient, le trouvant simple et bon comme eux. N'ambitionnez pas de faire mieux que lui: faire aussi bien suffira à votre bonheur et à votre salut.

— Oh! rassurez-vous, ma bonne mère, lui dis-je: à partir d'aujourd'hui, comme je n'ai en vue que votre bonheur, je suis sous la protection de ceux qui vous ont aimée; ceux-là m'inspireront, et tout ira bien.

Je lui serrai de nouveau la main, et je montai dans ma chambre; mais j'eus beau vouloir songer à mon sermon, ce fut une chose impossible. Je ne pus que repasser dans ma mémoire tout ce que m'avait dit cette excellente femme, et admirer quels exemples de piété, de courage et de résignation Dieu cache parfois dans un coin obscur de la terre.

L'heure du souper arriva; madame Snart l'avait préparé elle-même; depuis la mort de son mari, elle avait renvoyé la servante.

Le souper servi, elle m'appela.

J'avais grand faim, un appétit de vingt-trois ans, mon cher Petrus : de plus, un cœur content et sans souci du lendemain ; car, cette fois, je sentais, à n'en pouvoir douter, que le Seigneur était avec moi.

Elle, au contraire, pauvre mère ! mangea à peine, et but seulement un verre d'eau. En me voyant m'asseoir à cette table, à la place qu'occupait d'ordinaire son mari, il lui était venu aux yeux de grosses larmes qu'elle avait repoussées, mais qui étaient retombées sur son cœur.

— Et votre sermon ? me dit-elle à la fin du souper.

— Je n'ai point encore pu y songer, ma bonne mère, mais vous voyez comme je suis calme et tranquille... Dieu a ses vues sur moi, non pas à cause de mes mérites, mais à cause des vôtres.

— Ainsi soit-il ! dit-elle en souriant.

Et, me remettant une lampe entre les mains :

— Allez travailler pour moi, dit-elle ; moi, je vais prier pour vous.

Et elle entra seule et sans lumière dans cette chambre où étaient trépassés ses trois enfans et son mari ; car sans doute, dans l'obscurité, il lui semblait revoir ces formes vagues et indécises, habitantes muettes du royaume des morts.

X

L'HOMME EST UN ÉTRANGER SUR LA TERRE.

Je montai dans ma chambre.

C'était celle que j'avais occupée à mon premier voyage ; mais, depuis ce premier voyage, mon cher Petrus, que de changemens en moi et autour de moi !

J'avais commencé à m'appliquer le GNOTHI SEAUTON de Socrate, et, en peu de temps, cette étude m'avait conduit au doute de moi-même et à la foi en Dieu.

Je posai ma lampe sur la table ; je tombai sur une chaise et je rêvai.

Je rêvai à mes déceptions successives, à mon essai de poëme épique, à mon essai de tragédie, à mon essai de

traité philosophique, à mon orgueil trois fois terrassé par l'ange, comme Jacob; et je vis, en échange de cette lutte qui avait duré pendant la longue nuit de mon esprit, et qui commençait à se dissiper à l'aurore de la foi, je vis l'existence calme et paisible de cet homme dont j'occupais la place, de ce pasteur qui, dans la simplicité de son travail et de sa vie, n'avait jamais échoué, lui; qui pendant vingt-cinq ans avait donné à ses paroissiens des exemples de piété, de charité et de fraternité, et qui, les mains pleines, non pas de beaux livres, mais de bonnes actions, venait de remonter à Dieu.

Je me dis que mon orgueil, démon que j'ai particulièrement à combattre, m'avait déçu jusqu'à ce moment, en me persuadant que mon génie était appelé à faire bruit dans le monde, tandis que, au contraire, depuis cette bienheureuse soirée seulement, il me semblait qu'une vie calme, douce, paisible, et qui s'écoulerait sous l'aile de l'ange de la famille, était la véritable existence à laquelle j'étais destiné.

Et, à cette pensée de vivre et de mourir inconnu sur ce petit coin de terre, pensée qui eût fait mon désespoir trois jours auparavant, je sentais quelque chose de consolateur, de vivifiant, se répandre dans mes veines et se glisser doucement jusqu'à mon cœur.

Une glace se trouvait par hasard devant moi; mon regard s'y arrêta, et il me sembla que j'avais à la fois l'œil inspiré, le front lumineux, la bouche souriante.

C'est que, pour la première fois de ma vie, je crois, j'étais parfaitement heureux, sans regrets, sans désirs, et cependant plein d'espérance.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état de béatitude et d'extase; j'en fus tiré par le timbre de l'église à laquelle le presbytère est adossé; neuf heures sonnaient.

J'ouvris la fenêtre.

Il faisait une nuit admirable, une belle nuit de juin, tempérée par de douces brises.

Ma fenêtre donnait sur le jardin de la cure d'abord, puis sur d'autres jardins attenant à celui-là; puis venait la

campagne, dont l'horizon était fermé par une petite chaîne de collines.

Tout ce que pouvait embrasser mon regard, au milieu des transparentes ténèbres de la nuit, présentait l'image la plus complète de l'innocence et du repos.

Trois lumières seulement brillaient dans ce cercle, humbles parodies de tous ces flambeaux étincelans dont était semée l'immensité azurée du ciel.

Longtemps mon regard se fixa pensif et scrutateur sur cette armée d'étoiles à travers laquelle passe la voie lactée, comme un torrent, comme une avalanche, comme une cataracte de mondes!

Puis, écrasé sous la grandeur du spectacle, me sentant incapable de suivre, dans les mouvemens qui leur sont propres, ou dans ceux qui leur sont imprimés, ces astres, ces planètes, ces étoiles, ces satellites, à qui Copernic, Galilée et Newton, ces trois explorateurs du firmament, ont tracé leurs routes, je laissai retomber mes yeux sur la terre, sans honte de ma faiblesse, car je me rappelais ces mots de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie! » et je ne craignais pas d'être humble avec l'inventeur du triangle arithmétique et avec l'auteur des *Lettres provinciales* et des *Pensées*.

Pendant les quelques instans où mon regard s'était fixé sur les flambeaux du ciel, les lumières de la terre s'étaient éteintes, et tout était rentré dans l'obscurité.

En ce moment, une faible lueur blanchâtre apparaissait au sommet d'une de ces petites collines moutonneuses qui fermaient l'horizon.

Mes yeux s'arrêtèrent sur cette espèce d'aube nocturne.

C'était la lune qui s'élevait, lente, majestueuse, splendide; de son orbe mal arrondi, et qui apparaissait peu à peu derrière l'arête de la colline, jaillissait, pareille à une auréole, et s'atténuant en s'éloignant du centre, une lumière douce, paisible, argentée.

Cette lumière, à mesure que la calme reine des nuits montait vers les hauteurs sublimes du firmament, se répandait sur la plaine, où elle faisait étinceler les ruisseaux comme des rubans de moire, et resplendir les lacs comme des miroirs d'argent; peu à peu l'ombre fuyait devant

elle, reculant à sa lumière, qui envahissait successivement tout le cercle embrassé par mes yeux, comme une marée qui vient de l'horizon envahit peu à peu tout le lit de la mer, qu'en se retirant le reflux a laissé vide, et monte ainsi, victorieuse, irrésistible, croissante, jusqu'au sommet des plus hautes falaises.

Tout à coup, au moment où cette lumière se répandit dans le jardin de la cure et monta jusqu'à la fenêtre où je me tenais accoudé, un chant mélodieux s'éleva des bords du bassin, et, au milieu de cette nuit, devenue si transparente qu'on eût dit une aurore, j'aperçus le musicien ailé dont la voix saluait seule le retour de la pâle lumière et l'auguste et silencieuse sérénité de la nuit.

C'était un rossignol perché sur la plus haute branche du plus grand des trois saules, ou plutôt, dites-moi, mon cher Petrus, ne pensez-vous point, comme moi, que c'était l'âme de la jeune fille qui, du sommet de ce saule planté le jour même où son corps périssable était apparu sur la terre, venait, au milieu des ténèbres et avec ce doux chant, saluer sa mère désolée, de la part de ses sœurs, de son père et de Dieu?

Oh! la douce, la belle, la sereine nuit! qu'elle était différente de celle que j'avais passée dans la même chambre, trois mois auparavant, quand, courbé sur mon premier sermon, le pouls fiévreux, le front ruisselant de sueur, je luttais avec le démon de l'orgueil, aujourd'hui vaincu par moi et enchaîné à mes pieds.

Il y a encore des heures qui passent sans laisser avec elles la mesure du temps; pendant ces heures on ne sait pas même si l'on a vécu, du moins de la vie terrestre.

La lune brilla pendant toute la nuit; le rossignol chanta pendant toute la nuit; je regardai et j'écoutai pendant toute la nuit.

Enfin, je vis apparaître à son tour la plus brillante des étoiles, celle que les poëtes ont faite fille de Jupiter et de l'Aurore, et à laquelle ils ont donné le nom de Vénus, que nos astronomes modernes ont changé en celui de Lucifer, parce que, précédant le soleil de quelques heures seulement, elle monte rapidement au ciel, secouant sur sa route le flambeau brillant du matin.

Le rossignol cessa de chanter ; la lune pâlit; je fermai ma fenêtre et me couchai.

Je me réveillai à la même heure que la première fois ; mais, à la place du terrible cauchemar qui m'avait étreint pendant l'autre sommeil, je n'avais été visité que par de doux rêves sortis de cette porte d'ivoire qui s'ouvre, le soir, aux transparentes et mensongères visions.

Presque en même temps, ma bonne mère frappait à ma porte, m'annonçant que, dans un quart d'heure, la cloche allait sonner.

Je me levai, je m'habillai, je cherchai une dernière fois à rassembler mes idées pour le sermon que j'allais prononcer; impossible!

Mon esprit était plein des images et des sons que j'avais vus et entendus depuis la veille! Je ne voyais que cette veuve vêtue de noir, ces trois lumières s'éteignant l'une après l'autre sur la terre, ces myriades de mondes s'allumant et resplendissant au ciel, cette lune chassant l'obscurité, et cette étoile du matin chassant à son tour la lune et annonçant le jour.

Je n'entendais que cette mère désolée se lamentant sur la perte de ses filles, comme Rachel dans Rama, et ce rossignol mélodieux qui, pour la consoler, avait chanté toute la nuit, perché sur la plus haute branche de ce saule dont la chevelure trempait dans l'eau sombre du bassin.

L'heure sonna ; il y avait à l'église plus grande foule encore peut-être que la première fois que j'avais prêché.

Je traversai cette foule sans affectation, ne levant ni ne baissant les yeux, parfaitement tranquille de cœur comme d'esprit.

Ainsi que la première fois, j'entrai dans la sacristie, non plus cette fois pour corriger un mauvais sermon, mais pour faire une bonne prière.

Je m'agenouillai, et, après avoir humblement déposé mon cœur aux pieds de Dieu, je rentrai dans l'église et montai en chaire, ne sachant point encore sur quel sujet j'allais parler, mais convaincu que Dieu, à qui je me remettais avec tant de foi, ne m'abandonnerait pas dans cette suprême circonstance.

Pendant le chant du cantique, je regardai autour de

moi, et, à ma droite, dans une chapelle latérale, je vis la vénérable veuve du pasteur Snart, agenouillée, les yeux fixés sur le mur; à ce mur étaient appendues trois petites couronnes d'immortelles, et, au milieu de chacune de ces couronnes, était une lettre initiale.

Je devinai que ces trois couronnes étaient consacrées aux trois jeunes filles, et que ces lettres initiales étaient celles de leurs noms.

J'invoquai alors mentalement ces trois anges de pureté, afin qu'ils m'inspirassent et me soutinssent dans ce moment.

En effet, comme si ma prière avait été entendue, je me rappelai les dernières paroles de l'aînée des trois jeunes filles : « L'homme n'est qu'un étranger sur la terre, » et je résolus de les prendre pour texte de mon discours.

Quel plus beau texte, en effet ! quel texte mieux choisi pour parler au cœur de tous !

Plus l'assemblée était nombreuse, plus l'isolement de chacun paraissait grand !

C'était donc une véritable inspiration qui me venait de la tombe.

Je me tournai vers les trois couronnes pour les saluer, et je vis notre digne mère qui me regardait avec un visage plein d'anxiété et des yeux pleins de larmes.

Je lui souris, en lui faisant un signe pour la rassurer.

Puis, comme en ce moment le chant du cantique s'arrêta, je me retournai vers mes futurs paroissiens, et, d'une voix à la fois douce et calme, tendre et ferme, j'indiquai le texte sur lequel j'allais parler.

A cette simple indication, un murmure bienveillant passa dans l'assemblée.

Je commençai.

Vous n'imaginez point, mon cher Petrus, avec quelle netteté les idées se présentaient à mon esprit et les paroles à ma bouche.

Je n'avais nulle crainte, nul trouble, nulle hésitation.

Aux premiers mots que je prononçai, mes auditeurs se regardèrent avec étonnement, comme pour se demander les uns aux autres si j'étais bien le même personnage qui

leur avait fait, trois mois auparavant, ce discours entortillé, diffus, inintelligible que vous savez...

Je pris l'homme à sa naissance; je le comparai à un arbre chargé de feuilles vertes dans sa jeunesse; perdant tous les ans ses feuilles, qui repoussent chaque année, mais qui, vers un certain temps, commencent à repousser moins fraîches, moins vivaces, moins nombreuses, jusqu'à ce qu'enfin, vieux et dépouillé, solitaire et desséché, il n'étende plus sur cette terre, qu'il a un instant couverte d'ombre, qu'un tronc rugueux et des bras décharnés.

Je montrai non-seulement l'homme passant comme une vision, mais encore les générations se succédant comme des ombres, immense procession, éphémère par l'unité, éternelle par sa masse, qui sort de la terre nue et chancelante, qui l'habite un instant en aspirant au ciel, et qui, après quarante ans, cinquante ans, soixante ans, c'est à dire après une heure, une minute, une seconde au compte de l'éternité, rend son corps chancelant et nu à cette terre d'où il est sorti, tandis que l'âme immortelle remonte au ciel, c'est à dire à la demeure divine d'où elle est descendue, et où, étrangère à la terre, l'attend la suprême récompense aux mains de la suprême bonté.

Je montrai, au fur et à mesure que l'homme entre dans la vie, cet homme perdant tout ce qu'il a aimé, d'abord le père qui lui a donné l'être, puis la mère qui l'a nourri. Puis, à leur tour, les enfans qu'il a procréés, nourris, le quittant, non pas pour la mort, mais pour la vie : l'époux, pour chercher dans une autre ville, dans une autre contrée, dans un autre monde, les ressources nécessaires à son existence, à l'existence de sa femme, à l'existence de ses enfans; l'épouse, pour suivre son mari partout où il va. Je le montrai, à mesure qu'il avance vers la tombe, perdant, à tous les angles de la route, un frère, un parent, un ami, si bien que, s'il repassait jamais par cette voie de misères et de larmes, il pourrait la reprendre pas à pas, grâce aux tombeaux qu'il retrouverait, comme des bornes milliaires, tout le long et aux deux côtés de son chemin.

Puis, enfin, me tournant vers ma bonne mère, qui versait, en m'écoutant et en me regardant, des larmes d'attendrissement et de joie, montrant les trois couronnes devant

lesquelles était agenouillée cette femme qui avait souffert trois fois ce que la mère de Dieu avait souffert :

— Oui, m'écriai-je, oui, l'homme est étranger sur cette terre ; il apparaît, il grandit, il souffre, il pleure, il passe... et quelque fleurs desséchées, la première lettre d'un nom, le sillon qu'il a tracé, qu'il a trempé de ses larmes, et qui se refermera derrière lui sur l'abîme du passé, comme le sillage d'un vaisseau sur l'abîme de l'Océan, voilà ce qu'il laisse derrière lui, après lui !... Mais rassurez-vous, vous qui pleurez soit une mère, soit un père, soit un époux, soit un enfant, rassurez-vous !

Étrangers sur cette terre, ceux qui vous ont quittés ne vous ont quittés que pour un temps, et ils sont allés vous attendre au ciel, cette patrie où vous les rejoindrez un jour, dans l'éternité bienheureuse et dans la splendeur infinie !

Je ne puis vous exprimer, mon cher Petrus, à quel degré d'attendrissement j'avais conduit mon auditoire. Lorsque j'en arrivai là, pas une seule personne dans cette foule qui ne fondît en larmes, et moi-même tout le premier ; en pensant à mon digne père et à ma vénérable mère, je pleurais abondamment.

Or, vous savez une chose : c'est que les meilleurs amis, les amis les plus sûrs, sont ceux-là qui ont pleuré ensemble.

En descendant de la chaire, je trouvai tous les bras ouverts pour me recevoir ; je fus porté en triomphe à la sacristie ; les vieillards (ceux qui avaient déjà le plus perdu en ce monde devaient le mieux me comprendre), les vieillards m'embrassaient, me serraient contre leur cœur, et s'écriaient avec un sentiment qui tenait de l'enthousiasme :

— Oh ! vous serez notre pasteur ; nous n'en voulons pas d'autre que vous ; nous vous demanderons à monsieur le recteur, et, dussions-nous tous aller à la ville pour lui faire cette demande, nous l'obtiendrons !

Un instant on put croire que cette démarche serait inutile, car quelqu'un assura avoir aperçu monsieur le recteur écoutant mon sermon dans un des coins les plus obscurs et les plus reculés de l'église, où sans doute il

était venu, dans la bonté de son âme, pour assister à mon triomphe.

Mais on le chercha vainement : il avait disparu.

XI

DIEU DISPOSE.

Ma bonne mère m'attendait à la porte de la sacristie.

Nous revînmes ensemble au presbytère, accompagnés de presque tout le village.

Là, les anciens me dirent adieu, mais pour aller rédiger leur demande à monsieur le recteur.

Nous rentrâmes, ma mère et moi, dans l'intérieur de la cure, et je fus étonné de voir toutes les armoires ouvertes, tous les tiroirs tirés.

Je demandai à madame Snart ce que cela signifiait :

— Mon fils, me dit-elle, vous m'avez adoptée pour votre mère ; il est donc bien naturel que je vous reconnaisse pour mon fils.

Avant de savoir si j'étais riche ou pauvre, vous m'avez dit :

« Vous garderez cette chambre, où vous avez été heureuse et malheureuse, où vous avez souri et pleuré, où vous avez été épouse et veuve, où vous êtes devenue mère, et où vos enfans sont morts. »

J'ai accepté ; acceptez à votre tour ce que je vous offre, c'est-à-dire la maison telle qu'elle est, avec ses meubles, son linge, son argenterie.

De mon vivant, tout sera à nous deux ; moi morte, tout sera à vous seul.

Je voulus faire un geste de refus.

— Oh ! me dit-elle, ne prétextez pas le tort que je fais à ceux qui comptent sur le peu que je possède.

D'abord, je n'ai que des héritiers éloignés, et qui n'ont aucun droit réel à ma petite fortune ; cette petite fortune telle qu'elle est, don de la veuve, obole de la mère, elle est à vous ; et aujourd'hui même, si vous ne voulez point

m'attrister profondément, nous irons chez le notaire de Wircksworth, où je vous en ferai une donation.

Je remerciai la bonne créature, les larmes aux yeux; je lui dis que j'acceptais le tout du même cœur que ce tout m'était offert; mais je la suppliai, pour ne pas me donner en face de mes futurs paroissiens l'air d'un homme cupide et défiant, de remettre à plus tard cette donation.

Après le succès que je venais d'avoir, après la demande instante que les gens du village me promettaient d'adresser à monsieur le recteur, il était impossible que sa décision se fît attendre; dans une quinzaine de jours au plus, je serais de retour, et il serait alors assez tôt pour faire cette donation, que j'acceptais d'avance.

Mais je ne pus lui refuser de visiter avec elle tous ses humbles trésors du ménage amassés pendant vingt-cinq ans de travail et d'économie, et, je me hâte de le dire, chez la bonne et digne femme, l'abondance de la simplicité ressemblait presque à du luxe.

Dieu sait que, l'eussé-je trouvée couverte de haillons, assise à l'angle du cercueil du pauvre pasteur qui m'avait précédé, je l'eusse recueillie, aimée et vénérée comme je le faisais; mais je dois avouer aussi que ce ne fut cependant pas sans une certaine satisfaction, exempte de tout amour de la propriété, que je passai cette revue de ma future richesse.

Alors, ces quelques mots qu'elle m'avait dits, de la probabilité qu'une jeune compagne ne tarderait pas à habiter cette cure avec moi, me revinrent à l'esprit; je pensai avec orgueil que, la prédiction se réalisant, nous serions, du premier coup, riches à notre entrée en ménage, comme les autres le sont seulement au bout de dix, de vingt, de trente années.

Ma tendresse pour cette chère donatrice ne s'en augmenta point; mais la reconnaissance s'y joignit et en fit un sentiment plus tendre, et plus affectueux, et je dirai presque, tant l'amour de la propriété se tient caché dans un coin du cœur de l'homme, en fit un sentiment plus dévoué

Nous nous mîmes à table.

Vous savez déjà, mon cher Petrus, que la nature m'a

doué d'un excellent appétit; mais, cette fois, l'idée que je mangeais dans une faïence et avec une argenterie qui m'appartiendraient un jour, ajouta encore une satisfaction au repas, et, de bon qu'il était, me le fit trouver excellent; puis, après le repas, pendant lequel nous prîmes, elle comme une bonne mère, et moi comme un bon fils, nos arrangemens futurs, je l'embrassai, et, malgré ses instances pour que je restasse un jour de plus, je remontai dans la carriole, et repris le chemin de Nottingham.

La véritable raison de ce départ, c'est que j'avais hâte d'annoncer mon triomphe à mon hôte le chaudronnier.

En voyant la carriole à la porte du presbytère, une douzaine de paysans s'étaient réunis avec l'intention de me saluer au passage.

Je pris congé d'eux, en les priant de faire des vœux pour mon prochain retour.

Ils me le promirent, découverts, et la main timidement tendue vers moi.

Je saisis toutes ces mains les unes après les autres, et les serrai dans les miennes; puis, j'embrassai le plus vieux, je lui demandai sa bénédiction, et, comme je l'ai dit, je remontai dans la carriole, qui reprit le chemin de Nottingham.

Tout le long de la rue, je trouvai des groupes de trois ou quatre paysans causant ensemble.

Au bruit de la carriole, ils se retournaient, et, en me voyant, ils souriaient.

Et moi, je me disais orgueilleusement, car, hélas! mon cher Petrus, vous ne savez pas quelle mauvaise herbe, quelle plante vivace est l'orgueil! et moi, je me disais :

— Ils parlent de mon sermon, et ils sont fiers d'avoir un pasteur plus éloquent que tous les pasteurs du voisinage.

Puis j'ajoutai, à part moi encore, dans le for intérieur de mon âme :

— Que sera-ce donc quand j'aurai fait mon grand ouvrage?

Car, à ce grand ouvrage, que j'avais cru à tout jamais condamné au néant, de temps en temps je repensais encore.

Il est vrai que bientôt j'en fus distrait par la vue de la campagne, par l'aspect de ces maisons, de ces enfans, de ces animaux qui m'avaient, lors de mon arrivée, inspiré de si salutaires pensées.

Je souris à tout cela et le bénis, en passant, bien plus joyeusement que je n'avais fait la veille ; car j'avais lieu maintenant de regarder comme une certitude ce qui n'était auparavant qu'un incertain espoir.

Vers les deux heures de l'après-midi, j'étais de retour à Nottingham.

Mon hôte le chaudronnier était sorti pour aller porter de l'ouvrage en ville ; mais, comme on me dit qu'il ne tarderait pas à rentrer, je l'attendis dans sa boutique.

En effet, quelques minutes après mon arrivée, il parut sur le seuil.

— Ah ! dit-il en m'apercevant et en lisant sur mon visage une joie mêlée d'orgueil, il n'y a pas besoin de vous demander si vous êtes content de votre voyage... Les choses ont bien marché, à ce qu'il paraît ?

— A merveille ! mon cher hôte ! lui répondis-je, et le succès a dépassé mon attente.

—Tant mieux! dit-il, tant mieux! et je suis heureux d'être trompé dans mes prévisions... Je vous attendais avec une certaine inquiétude, je l'avoue, et je n'espérais pas si bien de votre sermon... Mais, que voulez-vous, je suis un pauvre homme qui n'entend rien à toutes les choses de littérature, de théologie et de science. J'avais tort, et vous aviez raison.

Je vous avouerai, mon cher Petrus, qu'un reste de vieil orgueil, mal expulsé encore de ma personne, inclinait à laisser croire à ce brave homme qu'en effet c'était lui qui s'était trompé, et moi qui avais été infaillible ; mais j'eus honte de ce mouvement d'orgueil, et, le repoussant presque aussitôt :

— Non, mon cher hôte, non, lui dis-je, c'était vous au contraire qui aviez raison, et moi qui avais tort.

De l'ancien sermon que je vous ai lu, et qu'à si juste titre vous avez trouvé exécrable, il n'est rien resté que la honte de l'avoir fait.

Et, alors, je lui racontai tout ce qui s'était passé ; com-

ment la vue de tous ces objets naturels et charmans que j'avais rencontrés sur ma route avait changé le cours de mes idées ; comment j'avais courageusement déchiré mon sermon, et comment, avec l'aide de Dieu, j'en avais improvisé un autre.

— Allons ! dit-il en venant à moi et en me tendant la main, je l'avais bien pensé, il y a chez vous un cœur d'or ; seulement, l'esprit est faux quelquefois ; mais cela tient, monsieur Bemrode, à ce que vous êtes trop savant. Il y a beaucoup de gens, moi entre autres, qui auraient besoin d'apprendre ; vous, cher monsieur, au contraire, vous auriez besoin d'oublier.

Je souris orgueilleusement.

J'avais assez bonne idée du degré de connaissances que je possède pour être presque de l'avis de mon hôte le chaudronnier, et me dire, à part moi, que je pouvais, en effet, oublier beaucoup et savoir encore prodigieusement.

Je repris possession de ma petite chambre, et j'attendis patiemment la décision de monsieur le recteur, chez lequel je me présentai deux fois sans avoir l'honneur d'être reçu par lui.

Il était évident que la digne madame Snart ne s'était pas trompée.

Le recteur avait compté que mon second sermon tomberait comme le premier ; alors son neveu viendrait prêcher à son tour, obtiendrait un succès où j'eusse éprouvé une chute ; les paroissiens eux-mêmes demanderaient ce jeune homme, que le recteur leur accorderait, tout en conservant les apparences de la plus stricte impartialité, puisqu'il eût établi un concours public entre nous, et que la victoire, et non pas lui, eût décidé en faveur du plus méritant.

Par malheur pour ce beau plan, et contre toute attente, j'avais, en place de la chute espérée, obtenu un succès inattendu ; au lieu que les paysans demandassent le neveu du recteur pour leur curé, ils avaient écrit que c'était moi qu'ils désiraient pour pasteur, en ajoutant que leur choix était si bien arrêté, qu'il serait même inutile qu'aucun autre candidat se présentât.

N'osant réagir contre une pareille unanimité, le neveu

du recteur s'était tenu à l'écart, et, dans un premier mouvement de mauvaise humeur, l'oncle m'avait fermé sa porte.

Mais c'était un homme trop adroit pour me tenir ainsi publiquement rigueur; en conséquence, trois semaines après le jour où j'avais prêché avec tant de succès, je reçus ma nomination à la cure d'Ashbourn.

Cette nomination, qui comblait tous mes désirs, me rendait d'autant plus joyeux que le silence du recteur commençait à m'inquiéter sérieusement.

Aussi, à peine eus-je décacheté la lettre qui la contenait, que je me rendis chez le recteur pour le remercier.

Cette fois, il me reçut, répondit à mes remerçîmens qu'il ne faisait qu'agir selon sa conscience; qu'afin de ne pas être trompé par de faux rapports, il était venu lui-même m'entendre, et que, satisfait de ma manière de prêcher, il s'était mêlé de cœur à ceux qui m'avaient félicité.

Seulement, il croyait devoir me prévenir d'une chose, c'est que la cure du village d'Ashbourn était susceptible de diminution; que les économies devenaient de plus en plus nécessaires, et qu'il ne faudrait pas m'étonner si, de quatre-vingt-dix livres sterling, la cure était réduite à quatre-vingts et même à soixante-dix.

Je lui répondis que je m'en rapportais à sa bienveillance pour moi sous ce rapport, bienveillance dont il venait de me donner une si grande preuve.

Le recteur grommela quelques mots qui n'étaient ni une assurance, ni une menace; puis, comme je m'aperçus qu'à son gré ma visite avait duré assez longtemps, je pris congé de lui et je repartis.

Une fois nommé, j'avais hâte de rejoindre ma bonne mère adoptive, et de prendre possession de ce beau presbytère, si bien garni de toutes choses, que, n'ayant rien au monde à acheter, cette diminution de dix livres par an me serait à peine sensible, en supposant qu'elle eût lieu.

En conséquence, avant de rentrer chez mon hôte le chaudronnier, je prévins le loueur de voitures qu'il eût à m'envoyer la carriole avec son conducteur, et à s'arranger de manière à ce que je pusse partir ce même jour, à midi ou à une heure au plus tard.

A midi et demi, la carriole était à la porte.

Mon hôte le chaudronnier semblait à la fois triste et joyeux de mon départ : triste que je le quittasse, joyeux de ce que je le quittais pour cette bonne cure dont je lui avais parlé comme du *nec plus ultrà* de mes désirs.

Aussi, au moment où nous allions nous quitter, me pria-t-il, le cœur tout attendri, d'accepter, en souvenir de lui, trois ou quatre casseroles et un ou deux chaudrons destinés à faire le fond de ma batterie de cuisine ; mais, comme j'avais vu chez ma veuve quantité de casseroles et de chaudrons plus beaux et plus grands que ceux que m'offrait mon hôte, je refusai en lui disant, peut-être un peu trop naïvement, la cause de mon refus; de sorte qu'il se piqua, reprit ses casseroles et ses chaudrons, les replaça à leurs clous, et me fit ses adieux avec une froideur qui me peina, mais que je ne crus pas de ma dignité de combattre.

Mon déménagement ne fut pas long à opérer.

Je n'avais, pour tous vêtemens, qu'une redingote, un habit, deux paires de culottes, deux vestes, quatre paires de bas, cinq ou six chemises, deux paires de souliers et un chapeau.

Je n'avais, pour tout meuble que la longue-vue de mon grand'père le contre-maître.

Je mis mon paquet dans la voiture; je plaçai ma lunette entre mes jambes, et, donnant moi-même, par un claquement de langue, le signal du départ, je m'éloignai, sans embrasser mon hôte le chaudronnier, quelque envie que j'en eusse au fond du cœur.

Comme en m'éloignant je regardais derrière moi par un petit carreau adapté au fond de la carriole, il me sembla voir le digne homme rentrer chez lui en secouant la tête et en essuyant une larme.

J'eus l'idée de retourner sur mes pas pour faire ma paix avec lui ; mais je craignis de me tromper, et de céder par conséquent à un entraînement ridicule...

Ma main, déjà tendue pour toucher l'épaule du conducteur placé près de moi, s'arrêta donc, retombant sur mon genou, tandis que je murmurais tout bas :

— Ah ! ma foi, tant pis ! pourquoi est-il si susceptible ?

Mon cher Petrus, je me suis dit plus d'une fois, depuis, que cette susceptibilité-là était bien naturelle.

Ce que m'offrait ce brave homme, il me l'offrait de bon cœur, et, si humble que soit un don, il y a certaine façon de l'offrir qui doit toujours être acceptée.

Peut-être me fussé-je préoccupé davantage de cette circirconstance, sans l'événement qui vint y faire diversion, et qui était assez grave pour que j'oubliasse tout à coup même le refroidissement de mon hôte le chaudronnier.

Je n'avais trouvé aucun changement sur la route; elle était toujours joyeuse et vivante; mais, en arrivant aux premières maisons du village, il me sembla qu'un voile de tristesse était répandu sur les visages qui s'offrirent à moi.

Au lieu d'accourir au-devant de ma carriole, et de saluer ma bien-venue, les paysans baissaient la tête et détournaient les yeux.

A cet aspect, je sentis quelque chose de si douloureux me serrer le cœur, que je n'eus point le courage d'interroger; je continuai, ou plutôt je laissai le cheval continuer la route, sans presser ni ralentir son pas, et j'arrivai ainsi devant la porte du presbytère.

Mes yeux plongèrent aussitôt dans la cour, et je vis cette cour pleine de gens vêtus de noir, tous étrangers au village, tous inconnus à moi : il y en avait devant la porte; il y en avait aux fenêtres ouvertes; et tous se parlaient les uns aux autres avec feu, et paraissaient fort affairés.

Je commençai à soupçonner un affreux malheur.

Je sautai en bas de la carriole; je pénétrai dans la maison; je traversai la salle à manger; j'entrai dans la chambre à coucher, la seule qui fût vide, et là, à terre, sur le carreau, au milieu de cette chambre complétement démeublée, je vis une bière de sapin dont le couvercle mal adapté indiquait qu'il n'était pas encore cloué.

Un frisson me passa dans les veines; j'avais tout deviné.

Je fermai la porte derrière moi; je m'arrêtai près de cette porte, posant ma main sur mon cœur bondissant, afin de reprendre un peu de forces; puis, plus sûr de moi, j'allai droit à la bière, dont je soulevai le couvercle.

Ma bonne mère adoptive était couchée là, dans un drap

tout déchiré ; sa tête, renversée en arrière, posait durement sur une traverse de bois.

Ces hommes et ces femmes qui remplissaient la maison, c'étaient ces héritiers au dixième degré dont elle m'avait parlé comme de gens auxquels elle ne devait aucun compte de sa fortune.

Je commençai par faire une prière près de ce corps inanimé ; puis, honteux et attristé de voir que cette digne femme, dont les armoires regorgeaient de si beau linge, fût couchée dans un si pauvre linceul, et reposât sa tête sur une si dure traverse, je sortis de la chambre : j'achetai à l'un de ses héritiers un drap, à l'autre un oreiller; je revins près d'elle, et j'enveloppai le pauvre cadavre de ce drap neuf, enlevant la traverse et glissant à la place, sous sa tête, si calme qu'elle semblait endormie, cet oreiller sur lequel elle allait reposer pendant l'éternité.

Je me mis à genoux, et je priai jusqu'à ce que les menuisiers, qui étaient allés boire, revinssent pour achever de clouer la bière.

Lorsque je les vis entrer avec leurs marteaux à la main et leurs clous dans leur tablier, je compris que l'heure était venue de dire à ce pauvre cadavre un dernier adieu ; je plaçai ses mains en croix sur sa poitrine ; j'allai cueillir dans le jardin une branche de chacun des trois saules qui rappelaient le jour anniversaire de la naissance de ses filles ; je mis les trois branches sous ses mains et sur sa poitrine, et je l'embrassai respectueusement au front, en disant :

— Va, digne mère ! va sainte épouse ! rejoindre au ciel tout ce que tu as aimé !... L'homme n'est qu'un étranger sur la terre !

Quelques instans après, six clous et quatre planches de sapin avaient mis entre elle et moi l'abîme de l'éternité !

XII

DE QUELLE MANIÈRE SE MEUBLA LA MAISON VIDE.

Maintenant, comment était-elle morte, cette digne femme ?

C'est ce dont je n'avais point songé à m'informer auparavant. J'avais son cadavre sous les yeux, je ne pouvais douter de ce malheur ; je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

Mais lorsqu'on vint pour me séparer d'elle, mais lorsque je la quittai pour ne plus la revoir, je m'informai.

La veille, au retour du cimetière, où elle avait été faire sa prière quotidienne sur la tombe de ses filles, elle avait été frappée, en arrivant sur le seuil de sa porte, d'une attaque d'apoplexie qui l'avait tuée sur le coup.

Le bruit de cette mort s'était répandu, et aussitôt les parens étaient accourus, et, le cadavre encore là, devant sa face découverte, ils s'étaient partagé ce beau linge, cette belle batterie de cuisine et cette belle argenterie qui devaient être ma propriété.

Les charrettes étaient déjà à la porte, prêtes à transporter l'héritage chez les différens héritiers.

Du reste, mon cher Petrus, croyez à ce que je vais vous dire, et je me suis jusqu'ici assez naïvement peint à vos yeux pour que vous ne doutiez pas, je l'espère, de ma parole ; si j'eus dans les basses parties du cœur quelques regrets de toutes ces belles choses qui m'échappaient, ils furent vite étouffés sous la douleur généreuse et réelle que m'inspira cette mort.

L'enterrement devait avoir lieu à cinq heures du soir.

Comme on ignorait mon arrivée, on avait fait fait prévenir, pour la cérémonie funèbre, le pasteur de Wircksworth.

Tous les héritiers avaient hâte de quitter Ashbourn ; chacun voulait, le soir même, être rentré chez lui avec le butin mortuaire.

Ce pasteur était un homme de soixante à soixante-cinq

ans, à la figure douce et riante; il me salua comme son confrère, me disant qu'il avait entendu dire, par les gens du village, tant de bien de mon talent et do ma personne, qu'il en avait conçu un grand désir de me voir.

Il m'invita, en conséquence, à le visiter dans sa petite maison de Wircksworth, qu'il habitait depuis sa naissance.

Il était marié et avait une femme et une fille.

Je fus moins sensible à ces complimens et à cette invitation que je ne l'eusse été dans une autre circonstance; toutes mes facultés étaient absorbées par l'immense douleur que j'éprouvais de la perte de cette digne madame Snart.

Je serrai donc simplement la main à monsieur Smith, en balbutiant quelques paroles de remercîment; puis je me retournai pour pleurer : les larmes m'étouffaient.

Je l'entendis murmurer :

— Bon jeune homme !... on ne m'avait pas trompé.

Cinq heures sonnèrent; les porteurs enlevèrent le corps; monsieur Smith et moi le précédâmes; les héritiers et les gens du village le suivirent.

Il y avait ceci de remarquable, quo les véritables affligés c'étaient les braves gens du village, étrangers à toute parenté et à tout intérêt.

Les héritiers marchaient, causant entro eux, avec une indifférence presque scandaleuse.

Vous savez comme nos cérémonies funèbres sont simples : pas de pompe sacerdotale, pas de chants pieux, des prières seulement.

Après une halte à l'église, on conduisit le corps au cimetière.

Quand il ne m'eût pas été indiqué par la fosse creusée, j'eusse reconnu l'endroit où la digne femme devait reposer pendant l'éternité.

C'était le centre de trois tombes qui, toutes trois, avaient plutôt l'air d'un riant jardin quo celui d'uno couche funèbre.

L'une, celle de l'aînée, était toute parfumée de roses; la seconde, celle de la cadette, disparaissait sous les pervenches; la troisième, celle de la plus jeune, pauvre en-

fant de sept ans, qui avait été déposer l'aumône dans la main de la mendiante, et qui, atteinte la première, avait ouvert la première ses ailes d'ange pour s'envoler au ciel; la troisième était couverte de violettes.

Tous les jours, depuis la mort de ses trois enfans, madame Snart venait là, passer une heure, cultivant, arrosant, soignant les fleurs qu'elle avait plantées sur leurs tombes, et préparant sa dernière demeure au centre de ce triangle sacré.

Le jour attendu par elle avec tant d'impatience était enfin venu : une fosse était creusée et attendait béante.

Nous prononçâmes, monsieur Smith et moi, une oraison sur cette modeste bière, qui, la prière achevée, descendit glissant sur les cordes et battant les parois étroites de la fosse.

Bientôt les cordes, remontant grinçantes, annoncèrent que le cercueil avait touché le fond.

Une dernière prière fut envoyée par cette ouverture funèbre au cadavre nageant déjà dans les ombres de l'éternité ; puis, sous la pioche du fossoyeur, roula la première pelletée de terre, qui tombe sur le cercueil avec ce retentissement sourd que celui qui l'a entendu une fois n'oublie jamais ; puis vinrent les autres pelletées, de moins en moins bruyantes; puis enfin la fosse comblée éleva au-dessus de l'herbe cette courbe grise qui rappelle, à l'extérieur de la terre, la forme du cercueil que l'on vient d'ensevelir dans ses entrailles.

J'avais envie de prononcer sur cette tombe quelques paroles d'adieu ; mais, au moment où j'ouvrais la bouche, les sanglots étouffèrent ma voix.

Ces sanglots en disaient plus que n'eût dit la plus éloquente oraison funèbre.

Si j'avais pu parler, voici à peu près ce que j'eusse dit :

— Sainte femme ! noble cœur ! âme bienheureuse ! la mort, que tu attendais sans impatience comme sans terreur, est venue te visiter enfin, calmer tes douleurs, terminer tes peines et tes inquiétudes.

A cette heure, bonne mère, tu as retrouvé tes trois enfans ; la vue de leurs couronnes funèbres ne fait plus cou-

ler tes larmes, car ces couronnes brillent fraîches, parfumées, immortelles à leurs fronts d'anges.

Celui qui pleure, c'est moi, qui te survis.... qui ne sais encore ce que l'existence me garde de joie et de douleurs, et qui me fie à tes prières, ô bienheureuse femme! pour détourner de moi les angoisses que tu as souffertes, ou, si tu ne peux les détourner, pour me donner au moins la force de les supporter comme tu les as supportées toi-même!...

Voilà ce que j'eusse dit tout haut; voilà ce que je balbutiai tout bas.

Je revins, appuyé au bras du digne monsieur Smith, sans dire un mot, sans prononcer une seule parole.

A la porte du cimetière, le cortége se dispersa; les héritiers seuls restèrent en groupe, et, précipitant le pas, regagnèrent la maison.

Ils avaient hâte, comme je l'ai dit, de déserter le village, emportant chacun ce qui lui revenait.

Aussi, quand j'arrivai à mon tour, pus-je voir les dernières charrettes chargées de meubles tourner à l'angle de la rue.

— Entrerai-je avec vous ou vous quitterai-je ici, mon frère? me demanda monsieur Smith.

— Merci de votre offre, lui répondis-je, mais j'ai besoin d'être seul....

— Alors embrassez-moi, dit-il, et souvenez-vous qu'à une lieue d'ici, au village de Wircksworth, vous avez un ami.

Nous nous embrassâmes; puis, m'ayant serré la main, il s'éloigna.

J'attendis sur le seuil jusqu'à ce que je l'eusse vu disparaître à son tour, et alors j'entrai dans la maison solitaire, vide et réduite à ses quatre murs.

Non, de ma vie, mon cher Petrus, je n'avais éprouvé ni je n'éprouverai probablement jamais un pareil sentiment de tristesse, d'abandon, d'isolement. Toutes les portes et toutes les fenêtres étalent béantes; on sentait que la mort avait passé par là, et que, devant cette souveraine maîtresse comme devant une majesté sacrée, portes et fenêtres s'étaient ouvertes.

J'erral partout, muet, et pareil moi-même à une ombre.

Un seul escabeau, qui avait été jugé de trop médiocre valeur pour être emporté, était resté dans un coin, et s'appuyait boiteux à la muraille.

Cet escabeau et la lunette de mon grand-père le contre-maître, c'était le noyau de mon mobilier à venir, et, avec une guinée et quelques schellings perdus dans ma poche, c'était tout ce que je possédais au monde.

Je fermai portes et fenêtres; j'allai poser mon escabeau dans la chambre de la veuve; je l'adossai contre le mur, à la place même où était son lit, et je m'assis dessus en murmurant :

— Oh! que tu avais raison, jeune fille, lorsque de tes lèvres mourantes tu laissais tomber ces dernières paroles : « L'homme n'est qu'un étranger sur la terre! »

L'ombre descendait du ciel; elle envahit l'intérieur de la maison, que les ténèbres firent plus triste que ne la faisait le jour; et bientôt je me trouvai, non-seulement dans la solitude, mais encore dans l'obscurité.

Peu m'importait! car, si obscure et si solitaire que fût cette maison, mon cœur était sûr de demeurer toujours plus vide et plus sombre qu'elle!...

Le lendemain, au point du jour, on frappa à la porte de la rue.

Je me levai de mon escabeau, où, vers une heure du matin, j'avais fini par m'endormir, et j'allai ouvrir cette porte.

Celui qui frappait, c'était le maître d'école.

Je lui fis signe d'entrer, et m'arrêtai debout dans la salle à manger, attendant qu'il voulût bien m'expliquer le motif de sa visite matinale.

Le brave homme paraissait fort embarrassé; il tournait son chapeau dans ses mains en balbutiant des mots inintelligibles.

Je l'encourageai en souriant et en m'excusant de ne pas lui offrir un siége, attendu que les héritiers n'avaient laissé, pour tout meuble, que l'escabeau sur lequel j'avais passé la nuit.

— Et voilà justement, monsieur le pasteur, dit-il, la cause de ma visite. Les gens du village savent que madame

Snart, que vous aviez adoptée pour votre mère, vous regardait comme son fils, et devait vous faire son héritier... La mort l'a prise à l'improviste, sans que la digne femme ait eu le temps d'écrire ni donation ni testament ; de sorte que vous voilà ici sans un rideau, sans une chaise, sans un matelas.

— En effet, mon ami, lui dis-je, et je voudrais vous cacher mon dénuement que je ne le pourrais pas.

— Eh bien ! monsieur le pasteur, reprit le maître d'école s'enhardissant de plus en plus, sauf votre permission, voici ce qu'ils ont décidé...

— Qui cela ?

— Vos paroissiens... Hier au soir, ils se sont donc réunis, et ils ont décidé que chacun, selon ses moyens, vous offrirait une portion de votre petit ménage : celui-ci le bois du lit, celui-là le sommier, l'un le matelas, un autre les draps, un autre les rideaux ; le menuisier vous fournira une table ; le tourneur vous donnera des chaises, et ainsi de suite, monsieur le pasteur.

—Comment ! m'écriai-je, ces braves gens ont décidé cela ?

— Oui, monsieur le pasteur, toujours sauf votre permission, et ce matin ils m'ont envoyé vers vous en me disant : « Préviens monsieur le pasteur de notre intention, et fais-lui bien observer que ce que nous lui offrons n'est pas grand'chose, nous le savons, mais lui est offert de grand cœur. »

— Excellentes gens ! m'écriai-je ; où sont-ils donc, que je les remercie ?

— Oh ! ils sont chez eux, en attendant un mot d'autorisation pour accourir tous vous faire leur petite offrande. Seulement, deux ou trois sont sur la place, où ils ont l'air de causer... Je vais leur faire signe que vous acceptez, n'est-ce pas, monsieur le pasteur ?

— Non pas !

— Comment ! vous refusez ?

— Au contraire, je vais moi-même leur dire combien je suis reconnaissant.

Puis, m'élançant vers la porte et ouvrant les bras :

— Venez, venez, leur criai-je, les larmes aux yeux ; j'accepte ! j'accepte de grand cœur et avec une grande joie ;

et je fais acte public de pauvreté, afin que vous sachiez que votre humble pasteur n'a rien à lui, et que tout ce qu'il possède est à vous.

Je n'avais pas achevé, que les trois hommes de la place s'élancèrent dans trois directions différentes.

Cinq minutes après, de chaque porte sortit un homme, une femme et un enfant. Aucun n'avait les mains vides ; tous s'avançaient vers le presbytère.

Mon cœur était gonflé de joie et d'orgueil, et je me disais tout bas, j'en demande pardon à Dieu et à vous, mon cher Petrus :

— Je vaux donc quelque chose pour que l'on m'aime ainsi ?

Je serrai entre mes bras les premiers qui se présentèrent ; je les embrassai, hommes, femmes, enfans, comme j'eusse embrassé mes frères, ma femme ou mes propres enfans.

— Maintenant, monsieur le pasteur, me dit le maître d'école, il faut les laisser faire, leur abandonner la cure, et venir déjeuner chez moi. Hélas ! je suis un des plus pauvres, et je n'ai pu vous donner que le déjeuner ; mais ma femme et ma fille s'y sont mises toutes les deux, et à elles deux peut-être finiront-elles par vous apprêter quelque chose qui ne soit pas trop indigne de vous être offert.

Je ne m'appartenais plus, j'étais à ces braves gens : je me laissai donc faire.

Ne pouvant plus parler, tant les larmes m'étouffaient, je les remerciai par signes, et je suivis le maître d'école.

Il l'avait dit, le brave homme, sa maison était une des plus pauvres du village ; nous déjeunâmes dans des plats de terre et avec une vaisselle d'étain ; mais je doute qu'à la table même du roi d'Angleterre, j'eusse fait un aussi bon repas.

Pendant le déjeuner, mon hôte se leva deux ou trois fois pour aller tenir des conférences avec l'un ou l'autre de mes braves paroissiens.

Il m'avait prié de ne rentrer chez moi que lorsqu'il me dirait qu'il en était temps.

J'attendis donc son avis en causant avec sa fille et sa femme.

Vers onze heures, la porte de la pauvre chaumière s'ouvrit.

Les deux vieillards les plus âgés de la commune, vêtus de leurs habits de fête, apparurent sur le seuil.

— Maintenant, dirent-ils, si monsieur le pasteur veut venir, nous l'attendons.

Je sortis. Tout le village était rangé en haie le long de la rue ; le sol avait été jonché de feuilles vertes et de fleurs, comme on fait aux jours des grandes solennités de l'Église ; ma porte elle-même était tout ombragée de rameaux et de guirlandes tressées.

C'était le triomphe de l'humble.

Je m'arrêtai sur le seuil, les invitant à entrer ; mais, par un sentiment d'exquise délicatesse, ils refusèrent.

— Merci, monsieur le pasteur, dirent-ils ; avec grand plaisir nous avons perdu pour vous le tiers de la journée ; mais chacun doit retourner à son travail, les uns aux champs, les autres à la boutique.

Rentrez chez vous, et pardonnez-nous si nous n'avons pas fait mieux.

J'embrassai les deux vieillards, et, me tournant vers tous ces braves gens :

— Amis, leur dis-je, vous avez fait pour moi une chose que je n'oublierai jamais, et dont je vous garderai une reconnaissance éternelle.... Allez dans la paix de votre conscience, et sous la garde du Seigneur !

Tous me remercièrent d'une seule et même voix, et s'éloignèrent, plus contens et plus heureux que je ne l'étais peut-être moi-même, car, moi, j'avais reçu, tandis qu'eux, ils avaient donné.

J'entrai dans la maison ; deux heures avaient suffi pour qu'elle changeât entièrement d'aspect. Je l'avais quittée triste et vide ; je la trouvais joyeuse et meublée.

Je commençai par la salle à manger.

Au milieu était une table ronde couverte d'une fine natte ; autour de la table, six chaises de paille ; contre la muraille, une armoire de noyer ; dans cette armoire, verres, pots en grès, faïence à fleurs et à oiseaux ; tout cela commun sans doute, mais propre, gai, luisant.

Dans les tiroirs étaient douze couverts d'étain brillans comme de l'argent.

Devant les fenêtres pendaient des rideaux d'un blanc de neige, relevés avec des embrasses de coton.

Je passai, en joignant les mains pour remercier à la fois Dieu et ces braves gens, dans la chambre à coucher.

Un bon lit m'y attendait; deux grands fauteuils m'ouvraient leurs bras; une commode était en face du lit, surmontée d'une petite glace; et six grands rideaux de toile des Indes complétaient l'ameublement, tombant, deux du ciel du lit, quatre des tringles des fenêtres.

Je descendis à la cuisine; rien n'y manquait, et cependant, en jetant une pensée en arrière, je regrettai les trois ou quatre casseroles et les deux chaudrons que m'avait offerts mon hôte le chaudronnier et que j'avais refusés.

De la cuisine, je montai dans la petite chambre que j'avais habitée pendant les deux voyages que j'avais faits à Ashbourn. Elle avait été transformée par ces braves gens en un cabinet de travail, contre la muraille duquel s'appuyait un bureau garni de plumes, d'encre, de canif, de règles, de crayons et de papiers.

Le papier était magnifique.

— Oh! m'écriai-je, pas plus tard que demain je commencerai mon grand ouvrage!... Demain, ajoutai-je; pourquoi demain et non tout de suite?...

En conséquence, je pris une chaise, je l'approchai du bureau, je m'assis, je taillai une plume, et j'écrivis sur la première page :

« TRAITÉ DE PHILOSOPHIE COMPARÉE. »

Mais j'avais trop présumé de la force de mon âme et de la lucidité de mon esprit.

Les événemens qui venaient de se passer m'avaient fortement impressionné; je n'avais évidemment pas à cette heure la puissance de coordonner mes idées et de leur imposer une direction; éparses et flottantes à l'aspect de la mort, comme des brebis effrayées à la vue du loup, il fallait leur laisser le temps de se réunir et de se calmer.

En attendant, chacune d'elles s'accrochait à une aspérité

quelconque : celle-ci, aux trois tombes couvertes de roses, de pervenches et de violettes, au milieu desquelles une quatrième tombe venait de s'ouvrir; celle-là, à l'insouciance scandaleuse de ces héritiers qui avaient suivi un convoi funéraire du même visage qu'ils eussent fait pour une noce; et, comme des abeilles se groupant à des rameaux en fleurs, la plupart se reportaient à la bonté de ces braves gens qui venaient de me faire, au milieu d'eux, un si bon et si doux nid.

Puis je repassais dans ma mémoire toutes mes richesses; elles se représentaient devant mes yeux, et je me rappelai ce que, à mon second voyage, m'avait dit ma bonne mère, de ma jeunesse, de l'isolement de mon cœur, du besoin que j'éprouvais d'une compagne.

Je me dis qu'en effet, si gaie que fût devenue la maison, si riant que fût son mobilier, quelque amour que je portasse à mes paroissiens, quelque affection qu'ils me rendissent, je me retrouvais toujours, à certaines heures de la journée, seul avec moi-même; je me demandai ce que j'allais faire de ce ménage, peut-être un peu court pour deux personnes, mais certainement trop considérable pour une seule.

Qui veillerait sur l'ordre de la maison? Qui s'inquiéterait des repas? qui, à mon retour de mes courses, soit dans le village, soit aux environs, m'attendrait sur le seuil de la porte avec ce visage joyeux qui ramène d'un pas plus rapide à la maison celui qui en est absent? chargerais-je de tout cela une étrangère? Hélas! avec une étrangère dans la maison, la maison n'en serait que plus vide et mon cœur plus seul.

Je laissai tomber la plume de mes mains; je poussai un soupir, et, sentant que le sang me montait à la poitrine et au visage, j'allai ouvrir la fenêtre afin de respirer plus librement.

Le lendemain mon esprit était calme, et rien ne s'opposait plus à ce que je me misse à mon traité de philosophie comparée.

XIII

CE QUE JE VIS PAR LA FENÊTRE, GRACE A LA LUNETTE DE MON GRAND-PÈRE LE CONTRE-MAITRE.

C'était pour prendre l'air, bien certainement, que je me mettais à la fenêtre.

Le ciel était si couvert, l'air si brumeux, qu'à peine voyait-on à cinq cents pas devant soi.

Mais, comme si l'atmosphère n'eût attendu que ma présence pour s'éclaircir, au moment où je jetais les yeux sur la campagne, un faible rayon de soleil glissa entre deux nuages, et, s'infiltrant dans le brouillard, commença de le colorer d'une lueur jaunâtre, qui, tantôt s'effaçant, tantôt reparaissant plus vive, finit par envahir tout l'horizon; et le ciel, en se déchirant, laissa voir un coin de son azur.

Dès-lors, il y avait chance que la journée redevînt belle.

Disposé à la rêverie bien plus qu'au travail, je fixai mes yeux sur ce beau bleu du firmament, me disant, avec cette superstition qui est dans le cœur de tout homme, et qui, dans ce moment important, presque suprême de ma vie, était plus dans mon cœur peut-être encore que dans celui des autres :

« Si cet azur, qui est l'espérance, s'étend par tout le ciel; si ce soleil, qui est le bonheur, chasse les nuages et le brouillard, ce sera un signe que Dieu me protége et me réserve d'heureux jours. Mais si c'est, au contraire, ce coin du firmament qui disparaît; si le soleil s'éteint sous l'humide voile des vapeurs terrestres, c'est que ma vie sera triste, solitaire, inféconde. »

Vous comprenez, mon cher Petrus, quelle absurdité il y avait à moi d'attacher la destinée de ma vie aux caprices d'une orageuse journée de juin; mais ai-je besoin de vous dire, à vous le philosophe par excellence, que l'homme, sans qu'il sache la cause de ce relâchement de son courage, a ses jours d'abattement pendant lesquels il redescend du

sommet de sa force et de son intelligence jusqu'à la crédulité de l'enfant, ou jusqu'à la faiblesse du vieillard?

J'étais dans un de ces jours-là; mon cœur avait éprouvé trop de sensations diverses, mon âme avait passé par trop d'émotions extrêmes, il leur fallait à tous deux, pour les remettre dans leur état naturel, cette somnolence qui est à l'esprit ce que le crépuscule est au jour, un passage entre la nuit et la lumière, entre la fatigue et le repos.

Mes yeux se fixaient donc aussi ardemment sur le ciel que si j'eusse dû y voir apparaître, soit l'étoile du salut qui conduisit les bergers élus à la crèche, soit ces trois mots terribles qui éclairèrent un instant, aux yeux de Balthazar, l'abîme dans lequel il allait tomber.

Pendant plus d'une demi-heure, il me fut impossible de deviner à qui, du bon ou du mauvais génie qui luttaient ensemble, resterait la victoire; mais enfin Oromaze l'emporta. Une légère brise qui vint à son secours commença de faire flotter les nuages à travers l'espace, en les divisant par vagues floconneuses; puis, le manteau ouaté du ciel se déchira morceau par morceau; des rayons, qui allaient s'élargissant à mesure qu'ils descendaient vers la terre, fendirent les restes du brouillard de leurs lames d'or; des portions tout entières du ciel se découvrirent souriantes à travers l'azur; de larges trouées permirent à la vue de s'étendre sur certaines parties de la campagne; les lacs étincelèrent; la chaîne des collines serpentant à l'horizon découpa la silhouette de sa cime au-dessus des larges bandes de vapeurs qui semblaient les séparer de leurs bases; un flot de lumière, pareil à une cataracte inonda un petit village situé au pied de la plus éloignée de ces collines, à ce point qu'on eût cru pouvoir le toucher en étendant la main; enfin tous ces jeux solaires, tous ces caprices atmosphériques s'éteignirent peu à peu.

La terre reprit son véritable aspect.

Le ciel chassa dans les profondeurs de l'ouest jusqu'à son dernier nuage, et, triomphant et radieux, le soleil demeura seul maître de l'espace, seul monarque du royaume limpide et infini.

Tout en partageant le triomphe de l'astre-roi, triomphe auquel j'accordais une si heureuse influence sur ma des-

tinée, je cherchais des yeux ce petit village qui, si brillant et si voisin tout à l'heure, grâce au rayon de soleil qui l'avait éclairé, se perdait maintenant à l'horizon.

J'eus quelque peine à le retrouver; mais enfin, dans les bleuâtres lointains, j'aperçus quelque chose comme un nid de maisons formant une masse tout à fait inappréciable dans ses détails, et à peu près invisible dans son ensemble.

Alors, l'envie me prit de revoir encore une fois ce village sorti de la nuit pour y rentrer aussitôt.

Je saisis la longue-vue de mon grand-père le contre-maître, je la mis à son point.

Je l'appuyai à l'angle de la fenêtre.

Je cherchai la direction du village, et je regardai.

D'abord, comme il arrive toujours quand on n'est pas familier avec une lunette, si bonne qu'elle soit, je vis un peu moins bien qu'avec mes yeux.

Peu à peu, cependant, les verres parurent s'éclaircir, la distance se rapprocha, et je distinguai parfaitement le point sur lequel le hasard avait fixé ma longue-vue.

C'était une petite maison isolée, bâtie en briques, recouverte autrefois d'une couche blanche, qui, ayant éclaté en plusieurs endroits, laissait apercevoir par ces écorchures son ossature primitive; ces changemens de ton, liés entre eux par les branches d'un lierre gigantesque, qui tapissait presque entièrement cette maison, composaient, pour l'œil du poëte ou le pinceau du peintre, une charmante et pittoresque fabrique, faisant valoir le paysage, qui la faisait valoir à son tour.

A l'un de ses angles s'élevaient, pareils à un clocher de verdure, trois peupliers, si bien liés entre eux, que leurs troncs seuls indiquaient la trilogie, tandis que les rameaux unis, pressés et de la même couleur, ne formaient qu'une seule pyramide de feuillage; à l'autre angle se massait une épaisse touffe de lilas que mai avait vu fleurir, et qui se reliait à un groupe d'acacias roses et blancs dont on voyait pendre et se balancer au vent les grappes parfumées.

Enfin, au-dessus de ces acacias s'ouvrait la fenêtre d'une petite chambre où la vue pénétrait, mais sans pou-

voir d'abord rien distinguer dans sa pénombre que des rideaux de mousseline blanche enveloppant le pied d'un lit.

Je ne sais pourquoi la lunette de mon grand-père le contre-maître, fixée sur cette fenêtre, ne se détourna point pour s'arrêter sur une autre partie du paysage, et s'amusa au contraire, avec cette étrange persistance des choses inanimées qui ferait croire parfois qu'elles ont une intention et une volonté, à vouloir me montrer tous les détails de cette petite chambre.

Il en résulta que, grâce à l'entêtement de ma lunette, au lieu de chercher une autre maison, ou même un autre point de vue de la maison même, mon regard se riva sur cette ouverture, à travers le cadre de laquelle je parvins, non-seulement à distinguer les premiers objets entrevus, mais encore le reste de l'ameublement qui se trouvait dans le cercle de mon rayon visuel.

Le reste de cet ameublement, c'est-à-dire tout ce que j'en pouvais voir, se composait d'une toilette garnie de mousseline pareille aux rideaux, de deux fauteuils d'étoffe blanche à fleurs roses, et d'une table supportant un pot de faïence bleue plein de fleurs des champs.

J'étais profondément occupé de cet examen, auquel j'accordais une attention dont moi-même je ne me rendais pas compte, lorsque je vis se mouvoir quelque chose comme une ombre au fond de la chambre.

Cette ombre, s'approchant lentement de la fenêtre, prit un corps, et ce corps, au fur et à mesure qu'il devint plus distinct, me parut être celui d'une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans.

Alors, un étrange effet s'opéra dans mon esprit : il me sembla qu'en même temps que cette jeune fille entrait dans mon horizon, elle entrait dans ma vie.

Elle vint s'appuyer à la fenêtre, et le cadre, vide jusqu'alors, eut son tableau.

Et quel tableau ! mon cher Petrus, un tableau qui aurait fait rêver même un professeur de philosophie à l'université de Cambridge.

Imaginez-vous, comme je viens de le dire, une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, vêtue d'une robe blanche

serrée autour d'une taille qui eût tenu entre les deux mains, par une ceinture bleue dont les deux bouts retombaient flottans; coiffée d'un chapeau de paille à grands bords, qui jetait son ombre sur des traits charmans.

Posez sous ce chapeau un visage rond, blanc et rose, encadré par deux riches touffes de cheveux blonds, fins, soyeux, se soulevant au moindre caprice de l'air, et vous aurez une idée de la gracieuse hôtesse du petit réduit sur lequel le hasard avait fixé la lunette de mon grand-père le contre-maître.

La jeune fille tenait à la main une gerbe de bluets et d'épis jaunissans dont elle fit une couronne.

Cette couronne était destinée à accompagner la forme de ce chapeau de paille.

Aussi, dès qu'elle l'eut achevée, la blonde enfant dénoua les cordons de son chapeau et l'enleva de dessus sa tête.

Un hasard qui eût été d'accord avec la coquetterie la plus raffinée, fit que, dans ce moment, son chignon se dénoua, et que ses cheveux tombèrent.

Oh! mon cher Petrus, les magnifiques cheveux, et comme, se croyant seule et invisible, la belle jeune fille me donna le loisir de les admirer!

Elle commença par les prendre entre ses deux mains: puis, par-dessus son épaule, elle les ramena devant elle; ils tombaient plus bas que l'appui de la fenêtre, et l'on sentait qu'ils devaient descendre jusqu'à ses pieds.

Le soleil qu'ils reflétaient en faisait comme un rayon d'or échappé d'une auréole et roulant en cascade sur cette robe blanche, qui en rehaussait le ton brillant et la nature soyeuse.

Elle les réunit, les tordit, les renoua sans même se regarder dans une glace.

On sentait qu'il y avait en elle cette sécurité parfaite que donne la jeunesse et la beauté.

Alors, au lieu de mettre la couronne de bluets sur son chapeau, elle l'ajusta sur sa tête, ne se servant pour tout miroir que de la vitre de la croisée.

Je ne saurais et n'oserais presque vous dire, à vous,

homme grave, avec quelle suavité de pose, avec quelle simplicité de geste, tous ces mouvemens furent accomplis.

On sentait que dans ces cheveux renoués, dans cette couronne ajustée, il n'y avait en réalité que la naïve coquetterie de la jeune fille qui, parfaitement ignorante de l'art, s'aide de la nature pour se faire encore plus belle, non pas aux yeux des autres, mais à ses propres yeux, et je suis bien convaincu que, si je me fusse trouvé à portée de la voix et que je lui eusse demandé : Vous trouvez-vous belle? elle m'eût répondu : Oui, comme me répondrait une rose si je lui demandais : Êtes-vous parfumée? comme me répondrait un rossignol si je lui demandais : Avez-vous un doux chant?

Oui, certes, elle se trouvait belle; mais cependant elle ne s'occupa qu'une seconde de sa beauté, le temps de se regarder et de sourire; puis elle rentra dans la chambre, prit une cage vide qu'elle accrocha à la fenêtre; puis, s'appuyant sur le rebord de la croisée, se pencha en dehors, regardant et paraissant chercher quelque chose.

Presque aussitôt, un petit oiseau vola sur son épaule, becqueta deux ou trois fois ses lèvres, comme ce moineau immortalisé par Catulle faisait de celles de Lesbie; après quoi de lui-même il rentra dans sa cage, dont la porte resta ouverte sans qu'il songeât à fuir de cette retraite, qu'il considérait évidemment comme un abri et non comme une prison.

En ce moment le soleil sortit de son dernier nuage, et apparut si ardent que la jeune fille dénoua le cordon d'une persienne verte qui descendit entre elle et moi, la dérobant à mon regard et me fermant l'accès de cette petite chambre, où mon imagination seule put continer de la suivre.

Je restai encore plus d'une demi-heure, la longue-vue braquée sur la fenêtre, espérant que la persienne se rouvrirait; mais, soit que ma belle inconnue eût quitté la chambre, soit qu'elle voulût rester dans la fraîcheur et l'obscurité qu'elle s'était faites, la persienne demeura obstinément fermée.

Il me fallut bien, momentanément du moins, renoncer à l'espérance de la voir. Je repoussai les uns dans les au-

tres les tubes de la lunette de mon grand-père le contremaître, dont, pour la première fois, j'apercevais la valeur réelle.

En effet, c'était un trésor qu'un instrument avec lequel, à trois quarts de lieue, on pouvait reconnaître de quelle famille était une fleur, de quelle couleur étaient des yeux, de quelle espèce était un oiseau.

Aussi, je me félicitai bien sincèrement d'avoir suivi les conseils de ma pauvre mère, qui m'avait tant recommandé de ne me défaire sous aucun prétexte de cette précieuse lunette.

Oh ! mon cher Petrus, ce n'est point dans cette occasion seulement que j'ai cru m'apercevoir que les mères avaient le don de double vue.

Vous avez remarqué que j'avais repoussé les tubes de ma lunette les uns dans les autres, comme si, cette persienne fermée, rien n'était plus digne d'être vu dans la création.

Et cependant, je serais resté à ma fenêtre je ne sais combien de temps encore, si je n'eusse entendu remuer dans la chambre voisine.

Je me retournai et je vis la fille du magister; son père me l'envoyait afin qu'elle prît mes ordres pour le dîner. Je n'avais ni servante ni domestique, et le magister, pensant que je serais embarrassé pour préparer mon dîner moi-même, lui avait dit de se mettre à ma disposition.

J'acceptai pour cette fois, tout en reconnaissant qu'il me fallait prendre un parti à ce sujet : je ne pouvais rester ainsi seul avec une jeune fille, et lui laisser le soin de ma maison ; je comprenais que sa réputation et la mienne n'eussent point tardé à en souffrir.

Ah ! comme me l'avait dit cette bonne madame Snart, c'était une compagne qu'il me fallait !

Je poussai un gros soupir, et descendis avec la jeune fille. Mes paroissiens, en meublant la maison, avaient meublé le garde-manger et la cave ; de sorte que, pendant quelques jours, je n'avais absolument rien à acheter. Je mis la fille du magister à même de tout, et j'allai me promener dans le jardin.

Pourquoi donc étais-je si joyeux et si triste tout ensem-

ble ? pourquoi la voix qui chantait dans mon cœur avait-elle un accent à la fois si doux et si mélancolique ? Tous mes vœux n'étaient-ils pas accomplis ? N'avais-je pas cette cure tant ambitionnée? Les armoires n'étaient-elles point garnies de linge ; le bahut, de vaisselle; la cave, de bière; la huche, de pain ; le jardin de fruits ? Ces quatre tilleuls sous lesquels on dressait ma table ne me donnaient-ils pas, même en plein midi, l'ombre et la fraîcheur ? Que me manquait-il encore, et que me fallait-il donc de plus ?

Hélas ! mon cher Petrus, il me fallait ce à quoi je n'avais pas songé la veille, et ce à quoi je sentais que j'allais maintenant rêver sans cesse : il me fallait un être avec qui partager tous ces biens que le Seigneur m'envoyait ; il me fallait quelqu'un qui s'assît près de moi, à cette table à laquelle j'allais m'asseoir seul.

Et il me semblait indispensable, pour que mon bonheur fût complet, au cas où le Seigneur m'accorderait cet ange gardien de ma vie, que cet ange eût de longs cheveux blonds, des yeux bleus, un teint rose et une robe blanche nouée par un ruban de la couleur du ciel....

XIV

QUELLE INFLUENCE PEUT AVOIR, SUR LA VIE D'UN PAUVRE PASTEUR DE VILLAGE, UNE FENÊTRE OUVERTE OU FERMÉE.

Au moment où j'achevais mon dîner, la fille du maître d'école introduisit un paysan près de moi.

Ce paysan était un messager de mon confrère, le pasteur de Wircksworth, ce brave et excellent monsieur Smith, dont je crois vous avoir dit quelques mots, mon cher Petrus, dans mon avant-dernière lettre, celui-là même qui avait rendu les derniers devoirs à ma bonne madame Snart; vous vous souvenez, n'est-ce pas?

Ce messager m'apportait une lettre de sa part.

Voici à quelle occasion il m'écrivait :

Le pasteur d'un petit village voisin de Wircksworth

était tombé malade, et, depuis plus de six semaines, les paroissiens étaient privés de la parole de Dieu.

Ils s'étaient adressés, en conséquence, à monsieur Smith, afin qu'il remplaçât, ne fût-ce qu'une seule fois, son confrère malade ; alors, monsieur Smith avait pensé à moi et m'avait proposé à ces braves gens, croyant me faire plaisir et m'être utile en m'offrant l'occasion d'un nouveau triomphe.

Or, comme mon succès avait bruyamment retenti dans les environs, les paysans avaient accepté avec une grande joie ; de sorte que, la chose ne dépendant plus que de moi maintenant, monsieur Smith me faisait demander s'il me convenait d'aller prêcher à Wetton, c'était le nom du petit village, le jeudi suivant.

Il choisissait le jeudi, attendu que, le dimanche appartenant de droit à mes paroissiens, il ne pouvait indiquer le dimanche.

Au reste, ce jeudi était jour de fête, et cela revenait au même pour moi, ce jour de fête promettant un nombreux auditoire.

Si j'acceptais, le pasteur m'attendrait chez lui pour me conduire au village, distant d'un quart de lieue à peine de Wircksworth; puis nous reviendrions déjeuner en famille à son presbytère.

Il me demandait une réponse précise, afin que sa femme et sa fille, qui partaient dans deux heures pour aller faire une visite, la femme à sa sœur, la fille à sa tante, laquelle demeurait à Chesterfield, fussent, si j'acceptais l'invitation, de retour pour le jeudi suivant ; si, au contraire, je refusais, elles resteraient à Chesterfield deux autres jours de plus.

L'invitation était si cordiale, que je n'eus pas même l'idée de la refuser ou de la remettre à un autre jour.

Je me fis apporter par la fille du maître d'école une plume, de l'encre et du papier, et je répondis à l'instant même à mon confrère qu'il pouvait compter sur moi pour le jour indiqué.

Afin de ne point le faire attendre, je serais à Wircksworth à huit heures du matin.

Je voulus donner un schelling au messager pour sa course, mais il était payé.

Je lui fis boire un verre de bière avec moi à la santé du bon monsieur Smith, et il partit enchanté.

Maintenant, mon cher Petrus, pourquoi avais-je accepté avec tant d'empressement, je dirai presque avec tant de joie?

Était-ce pour étendre le cercle de ma renommée? était-ce pour accepter l'invitation de monsieur Smith? était-ce pour rendre service à un confrère? Il y avait un peu de tout cela.

Mais il y avait surtout le désir de me rapprocher de la jeune fille aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au teint rose, à la robe blanche, au ruban d'azur, et de savoir qui elle était.

Avec un peu d'adresse, sans laisser le moins du monde apercevoir le sentiment auquel je cédais, j'arriverais certainement à mes fins.

Le dîner achevé, je renvoyai, en la remerciant, la fille du magister, et je remontai dans ma chambre.

Pourquoi remontais-je avec tant d'empressement dans ma chambre? Vous le devinez, n'est-ce pas, mon cher Petrus? C'était pour reprendre la lunette d'approche de mon grand-père, la remettre à son point et la braquer sur mon horizon; c'était pour voir si, par hasard, la persienne de la petite maison rouge et blanche sous sa robe de lierre ne serait point levée.

Non-seulement elle était toujours baissée, mais encore ce fut inutilement que je demeurai de trois à cinq heures de l'après-midi à attendre qu'elle se levât.

Il n'y avait rien que de bien simple dans tout cela; par une chaude journée du mois de juin, tout le monde ferme ses persiennes pour se procurer un peu d'obscurité et de fraîcheur; ma belle inconnue avait fait comme tout le monde.

Avec le crépuscule la persienne se lèverait pour laisser la petite chambre aspirer, par cette bouche ouverte sur la campagne, les premières brises de la nuit, si fraîches et si caressantes après un jour orageux d'été.

Le tout était donc d'attendre deux heures encore.

Seulement, deux heures c'était bien long !

Bien long, deux heures ! pour revoir une femme !

Comprenez-vous, mon cher Petrus, moi qui avais attendu vingt-trois ans sans m'apercevoir de la longueur du temps et sans désirer revoir aucune des femmes que j'avais vues, je trouvais que deux heures c'était bien long !

Au reste, il y avait pour moi un moyen d'abréger le temps, c'était d'aller me promener du côté du village de Wircksworth.

Il était tout simple que, pasteur d'Ashbourn, je fisse un peu connaissance avec les environs de ce village.

Or, Wircksworth étant des environs d'Ashbourn, je commençais par Wircksworth.

Pourquoi pas? Autant commencer par Wircksworth que par les autres villages !

Je sortis.

C'était à cette heure du jour où les paysans rentrent chez eux après les travaux achevés : les femmes les attendaient sur le seuil de la porte ; les enfans couraient au devant d'eux ; tout se souriait, tout s'embrassait dans la grande famille humaine.

Alors je songeai à notre doux et tendre Virgile, mon cher Petrus, au poëte presque chrétien qui a si bien dépeint les grands bœufs blancs aux longues cornes ruminans les pâles herbes sous l'ombre des chênes ; les moutons pressés et la tête basse sous la garde du berger et des chiens, lorsque l'orage s'amasse au ciel ; et la chèvre suspendue au flanc du rocher et broutant l'amer cytise, et je m'écriai :

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint,
Agricolas !

Mais je pensai presque aussitôt que la citation était injuste, et que mes laboureurs, à moi, ceux du village d'Ashbourn, connaissaient leur bonheur, et qu'ayant sur ceux dont parle Virgile l'avantage d'être chrétiens, ils en rendaient grâce au ciel.

Mais, aussi, qui faisait tous ces hommes si heureux ? C'étaient ces femmes qui les attendaient sur le seuil de la

porte ; c'étaient ces enfans qui couraient au devant d'eux; c'était le sourire échangé de loin, c'était le baiser donné de près.

Chacun de ces hommes avait son ange gardien qui faisait la maison vivante en son absence, aimante à son retour.

Quelle différence y a-t-il entre une maison vide et un tombeau plein ?

Le tombeau est creusé sous la terre, la maison est bâtie dessus ; la maison est la prison du temps, le tombeau celle de l'éternité.

Oh ! comme ma maison, qui me semblait un tombeau, serait belle pour moi, si, au retour de mes courses évangéliques, j'apercevais de loin sur son seuil, les bras étendus et l'œil fixé sur moi, une forme blanche dont, peu à peu, je distinguerais, sous son grand chapeau de paille, le visage frais, les yeux bleus et les cheveux blonds !

Et, tout en me disant cela, j'étais sorti du village d'Ashbourn, et je m'avançais à grands pas vers Wircksworth.

Il est vrai qu'au fur et à mesure que je me rapprochais de la petite maison verte, blanche et rouge placée comme une sentinelle avancée sur la route, mon pas se ralentissait ; je commençais, à travers le crépuscule tombant, à la distinguer à l'œil nu presque aussi bien que, de la fenêtre de ma chambre, je la distinguais avec la longue-vue de mon grand'père le contre-maître ; mais, malgré le retour de l'ombre, malgré l'absence du soleil, malgré la présence de la fraîcheur, la fenêtre était toujours fermée.

Malheureusement, à cent pas de moi, deux ou trois familles de villageois soupaient au frais sous un arbre, tandis que cinq ou six enfans dansaient en rond sur le chemin.

Déjà plusieurs fois ils avaient regardé de mon côté ; retourner sur mes pas, c'était avoir l'air de les fuir : j'allai jusqu'à eux avec l'intention de les interroger indifféremment sur plusieurs localités du village, et, entre autres, sur cette petite maison qui n'était plus qu'à trois ou quatre cents pas de moi.

Ils se levèrent à mon approche.

Je les saluai ; deux d'entre eux m'avaient entendu pré-

cher et me reconnurent ; ils m'offrirent aussitôt de m'asseoir près d'eux et de partager leur repas ; mais je les remerciai.

Les enfans avaient cessé leurs danses, et m'entouraient ; les parents me prièrent de les bénir.

— Je suis bien jeune pour bénir, leur répondis-je ; mais n'importe, je les bénis de cœur, eux, vous, vos fruits, vos récoltes et vos maisons !

Ils me demandèrent s'il était vrai que, le surlendamain, je dusse aller prêcher à Wetton à la place du pasteur malade.

Je leur répondis que oui, monsieur Smith m'ayant invité à faire ce petit voyage, et m'ayant offert l'hospitalité chez lui.

Alors les paysans me vantèrent l'honnêteté, la loyauté, la sagesse du digne monsieur Smith ; sa femme passait pour la meilleure ménagère des environs, et, quoique la cure ne rapportât guère que soixante livres sterling par an, la digne femme en était arrivée à avoir la maison la mieux montée du village : c'était chez elle comme au château du comte d'Alton, qu'on apercevait sur la colline ; et, bien certainement, monsieur Stiff, l'intendant du comte, qui allait se marier avec une riche héritière de Chesterfield, n'avait pas de linge plus blanc et plus fin, d'argenterie plus lourde et plus reluisante, de batterie de cuisine plus épaisse et mieux étamée que ne l'étaient le linge, l'argenterie et la batterie de cuisine de la digne madame Smith.

Quant à la fille du pasteur, il n'y avait pas autre chose à dire, sinon que c'était un ange de sagesse, de religion et de bienfaisance.

Tout cela m'avait mené bien loin de la petite maison verte, rouge et blanche.

Comment y revenir, après avoir passé par le château du comte d'Alton ; par le logement que l'intendant monsieur Stiff préparait pour sa femme ; par le linge, l'argenterie, la batterie de cuisine de la bonne madame Smith, et par la sagesse, la religion et la bienfaisance de mademoiselle Smith ?

C'était difficile, surtout pour moi, mon cher Petrus, qui, je vous l'avoue, ne suis pas l'homme des transitions.

D'ailleurs, j'étais presque de mauvaise humeur qu'on me vantât avec tant d'unanimité la maison de monsieur Smith, de madame Smith, de mademoiselle Smith, et qu'on ne me dît pas un mot de la petite maison verte, rouge et blanche qui était à trois cents pas de nous, et de cette charmante créature aux cheveux blonds, aux yeux bleus et aux joues roses, près de laquelle assurément mademoiselle Smith ne devait être qu'une femme ordinaire.

Cette mauvaise humeur fit que je pris congé des paysans, et que je revins tout maussade vers Ashbourn.

Hélas! de loin, je vis le presbytère sombre dans la nuit; personne ne m'attendait sur le seuil désert; j'avais la clef dans ma poche : j'ouvris la porte et j'allai, trébuchant dans l'obscurité, cherchant le briquet et les allumettes.

— Ah! pauvre Williams Bemrode! m'écriai-je avec un soupir, lorsque la lueur soufrée tremblota le long des murs de la salle vide.

Les restes du dîner étaient là, dans le garde-manger; mais je n'eus point le courage de me mettre à table. Je montai dans la petite chambre, ma lampe d'une main et un morceau de pain de l'autre.

J'ouvris ma fenêtre, j'approchai une chaise, et je m'assis.

Cette fois, mes regards sautèrent par-dessus le village, et allèrent tout droit vers les lumières qui brillaient à l'horizon.

Au milieu de toutes ces lumières, j'en cherchai une qui fût dans la direction de la maison verte, rouge et blanche.

Tout un grand espace sombre s'étendait dans la direction où elle était située; dans tout cet espace, on sentait que la nuit régnait paisiblement.

Cependant, je ne pouvais me décider à quitter cette fenêtre; je cassai mon pain par petits morceaux et le mangeai tristement, sans détourner un instant mes yeux du point où ils étaient fixés.

Enfin, minuit sonna, et, n'ayant plus l'espérance de voir s'éclairer la petite fenêtre, après avoir compté les uns après les autres les vibremens du timbre s'envolant du clocher comme un oiseau de nuit aux ailes de bronze, je descendis, et je me couchai.

Ma nuit fut plus agitée encore que ne l'avait été ma journée ; la fièvre me brûlait ; avec cette incohérence des songes, je voyais passer devant moi, blanches et voilées, les trois filles de la veuve, avec leurs couronnes fanées posées sur leurs têtes ; elles sortaient par la porte du jardin ; elles s'éloignaient par la route de Wircksworth...

Alors la fenêtre s'ouvrait ; mon inconnue, avec une auréole d'or, avec de longues ailes blanches, s'inclinait vers les trois mortes ; elle effeuillait sur leurs têtes la couronne de bluets que je lui avais vu ajuster sur la sienne ; puis les trois fantômes s'éloignaient à travers la campagne, s'effaçant peu à peu, se vaporisant, flottant à la surface de la terre, et doucement, lentement, montaient au ciel comme trois nuées transparentes...

Alors, mon regard, qui les avait suivies jusqu'à ce qu'elles se fondissent insaisissables dans l'éther, revenait cherchant la fenêtre ; mais la fenêtre, la maison, tout avait disparu !

Je voyais à leur place un monument informe, moitié église, moitié tombeau, presque perdu dans un nuage au-dessus duquel planait le bel ange aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux joues roses, à la robe blanche nouée d'un ruban d'azur.

Et, pendant toutes ces transformations, le rossignol chantait sur la plus haute branche du plus grand saule, et je le voyais à travers les murailles, comme si, pour mon œil fermé, les obstacles matériels n'existassent point.

Je me réveillai dix fois ; dix fois, fatigué de ce rêve, je rappelai tous mes esprits pour le rompre, le briser, l'anéantir ; mais à peine mes yeux s'étaient-ils fermés de nouveau, à peine le crépuscule s'était-il fait dans ma pensée, que tous les fragmens du songe mutilé se renouaient comme les tronçons d'un serpent, et que je me retrouvais jouer mon rôle dans ce monde fantastique, qui devenait pour moi le monde vivant et réel.

Je me réveillai avec le jour : il ne restait de tout cela que le chant du rossignol, qui saluait l'aurore.

Avec les premiers rayons du soleil, le chant cessa.

On eût dit les esprits de la nuit fuyant devant la lumière.

J'étais brisé de fatigue.

Je me levai et montai à mon cabinet; je n'eus pas besoin de la lunette pour voir que cela était clos comme la veille.

Cette petite maison, c'était mon horizon tout entier; je ne regardai point ailleurs, je refermai ma fenêtre et j'allai m'asseoir devant mon bureau.

J'y trouvai le cahier de papier blanc tout préparé pour mon grand ouvrage dont le titre était déjà écrit, et qui n'attendait plus que la main et la plume; mais, en ce moment, comme ce titre me parut prétentieux! comme le sujet me parut vide!

Je repoussai le cahier en haussant les épaules; la philosophie et les philosophes me faisaient pitié.

A huit heures, je me rendis à l'église pour faire la prière du matin.

Il n'y avait guère que des femmes; dès le point du jour les hommes se rendaient à leurs travaux.

J'annonçai que, le lendemain, je ne dirais point d'office, allant prêcher à Wetton.

J'avais regardé avec attention toutes les femmes ou plutôt toutes les jeunes filles, me demandant s'il y en avait une seule parmi ces dernières dont je voulusse faire la compagne de ma vie; aucune d'elles ne répondait à mon idéal.

Quelques-unes étaient jolies, mais les plus jolies même étaient vulgaires et me paraissaient d'une éducation inférieure.

Beaucoup, j'en suis certain, eussent fait d'excellentes ménagères; mais, tout en remplissant les conditions matérielles de la femme, aucune n'offrait les conditions intellectuelles de la compagne, de l'épouse, de la moitié.

Parmi ces jeunes filles, c'était encore la fille du magister qui était la plus distinguée et la plus jolie.

Mais de la fille du magister à l'inconnue aux cheveux blonds, de la tournure de l'une à la grâce de l'autre, du visage de celle-ci à la physionomie de celle-là, il y avait la différence qu'il y a d'une pivoine à une rose, d'une clochette à un lis.

Cependant, lorsque la jeune fille revint chez moi comme

Digitized by Google

la veille pour me préparer mon dîner, soit lassitude de voir cette fenêtre sans cesse fermée, soit qu'en effet ma petite ménagère fût réellement jolie, et gagnât à être vue de près et examinée avec attention, je la suivis plusieurs fois des yeux dans les tours et les détours qu'elle nouait autour de moi, par simplicité ou par coquetterie, Dieu le sait! à la fin même, je l'appelai et essayai de causer avec elle, mais l'essai fut malheureux et tourna au détriment de la pauvre fille.

Dieu sait, mon cher Petrus, qu'avec une pareille femme je serais encore plus seul que seul!

C'est le malheur des esprits élevés de ne pouvoir regarder qu'en haut, et de ne distinguer jamais que ce qui se détache sur le ciel.

XV

QUI N'EST QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT.

J'eus beau me tenir à peu près constamment dans ma chambre; j'eus beau, de dix minutes en dix minutes, porter la lunette à mes yeux, la fenêtre ne se rouvrit point.

Que voulait dire cela?

Si mon inconnue avait pu me voir ou se douter que je la voyais, j'eusse pensé tout naturellement que ma persistance à la regarder l'avait blessée; mais elle ignorait probablement jusqu'à mon existence; ou bien, si elle savait qu'il existât un pasteur à Ashbourn, ce qui était probable après le succès qu'avait eu mon sermon, elle ignorait bien certainement que ce pasteur s'occupât d'elle à ce point, et possédât surtout une lunette avec laquelle on vît à la distance de plus de deux milles, aussi nettement que l'on voit avec ses yeux à celle de cent pas.

Lui était-il arrivé quelque malheur?

Oh! s'il en était ainsi, que n'envoyait-elle chercher le pasteur d'Ashbourn?

Quelle joie il éprouverait à la consoler!

Comme pour elle il trouverait des paroles douces, ten-

dres et religieuses! comme il lui montrerait le ciel après la terre, Dieu au commencement et à la fin de tout!

Quel bonheur il aurait à voir ces beaux yeux bleus trempés de larmes, ces joues pâlies reprendre sous ses exhortations, les uns leur calme et leur sérénité, les autres leur teinte fraîche et leur couleur rosée!

Mais cette apparition qui avait passé devant mes yeux avec la rapidité d'une vision, n'était-ce pas plutôt un rêve que j'avais fait? Un être aussi charmant, une créature aussi parfaite que celle que j'avais entrevue pouvait-elle exister sur la terre? La lunette de mon grand-père le contre-maître n'était-elle pas un instrument enchanté qui, à de certains jours, et dans de certaines conditions, avait le droit de créer à son propriétaire des images fantastiques destinées à lui faire prendre en pitié le monde réel?

Hélas! c'était encore ce qu'il y avait de plus probable; de là la recommandation si pressante de ma mère, qui connaissait sans doute la propriété de ce talisman, et qui n'avait point voulu m'en parler, pensant qu'un jour ou l'autre elle se révélerait toute seule.

Seulement, je n'étais ni dans le jour ni dans la condition voulus; de là venait que la lunette était infécondo et la fenêtre fermée.

Le soir arriva; ce furent les dernières heures qui me durèrent le plus.

Enfin, à huit heures sonnant, je sortis du village d'Ashbourn, et m'acheminai vers le village de Wircksworth.

Comme il était plus tard que la veille, je comptais trouver la route déserte.

Dans ce cas, je pousserais jusqu'à la petite maison; mais, si cette fois l'occasion se présentait de questionner, je la saisirais.

A chaque pas que je faisais, j'espérais voir briller une lumière derrière les bandes de la jalousie; mais, à chaque pas, cet espoir était déçu.

Au moment d'entrer dans le village, je pris à travers champs; mais, en m'approchant de la maison, je fus arrêté tout à coup par un mur de six pieds que je n'avais point remarqué, perdu qu'il était dans les massifs d'arbres.

Ce mur indiquait les limites du jardin : j'en fis le tour.

Mon cher Petrus, vous qui êtes un si grand philosophe, ou plutôt un si grand connaisseur en philosophie, dites-moi pourquoi mon cœur battait si violemment et pourquoi mes jambes tremblaient si fort? Puisque notre sainte religion protestante, au lieu de nous séparer de la société, de nous isoler de la famille, nous permet d'être homme, d'être époux, d'être père, quelle honte y avait-il donc à moi de venir à celle que j'avais vue, et dont le doux visage m'attirait? C'est qu'il y a, pour les premiers pas que l'homme fait dans la vie de l'homme, la même hésitation, la même timidité que pour les premiers pas que l'enfant fait dans la vie de l'enfant; l'un et l'autre entrent dans un monde inconnu, et tous deux trébuchent au soleil.

Je fis donc le tour du mur : toutes les fenêtres de la maison étaient non-seulement closes, mais encore recouvertes de leurs volets, hermétiquement fermés.

Enfin, je revins à la façade : le mur faisait place à une grille.

Je plongeai mon regard à travers cette grille : une seule lueur filtrait par les fentes du volet d'une salle basse.

Toute la vie de cette maison s'était donc réfugiée dans cette salle basse : le reste semblait mort.

Il était impossible que mon inconnue fût dans la maison; sa seule présence l'eût animée, vivifiée, éclairée.

Elle n'y était plus, elle l'avait quittée, elle était partie...

Oh! c'était bien cela, comment ne l'avais-je pas deviné?

Maintenant, son absence serait-elle longue? Reviendrait-elle un jour? reviendrait-elle jamais?

Cette lumière veillant dans cette salle basse, était-ce l'espérance, qui veille jusque sur le tombeau?

J'en étais là des questions que je me faisais à moi-même, lorsque j'entendis des pas s'approcher.

Certes, je n'avais aucune intention mauvaise en rôdant autour de la maison, et c'était un sentiment bien autrement religieux et tendre que la curiosité qui me poussait à passer ma tête par cette grille; mais, cependant, à ce bruit, mon cœur fut saisi de terreur.

Que dirait-on, si l'on reconnaissait le pasteur d'Ashbourn collant son visage à la grille d'une maison du village de Wircksworth, entre huit et neuf heures du soir?

Je m'éloignai donc rapidement, d'autant plus rapidement qu'en retournant la tête, je vis trois hommes qui venaient de mon côté.

Il me sembla, en outre, entendre dans le lointain le bruit d'une voiture.

Je doublai le pas sans regarder davantage derrière moi; j'avais une émotion pareille à celle qu'on doit éprouver quand on a commis une mauvaise action, et Dieu sait, cependant, si ce cœur qui battait si fort était pur!

Que se passait-il donc en moi? Etais-je amoureux? Amoureux! quelle folie! amoureux d'une femme que j'avais vue ou plutôt entrevue avec une lunette d'approche et à deux milles de distance!

Au reste, je ne pouvais pas en juger, puisque j'ignorais ce que c'était que l'amour.

Je rentrai vivement au presbytère, et, à tâtons, sans allumer ni lampe ni chandelle, pour me remettre de mon émotion, je montai à mon cabinet, et me laissai tomber sur mon fauteuil.

La fenêtre était restée ouverte; mon regard plongea dans l'étendue, je jetai un cri.

Une lumière brillait à l'endroit où devait être la fenêtre de mon inconnue, à cet endroit même qui, la veille, était plongé dans la plus grande obscurité.

La nuit était si sombre, qu'il n'y avait pas moyen, même avec la lunette, de distinguer autre chose que cette lumière.

C'était une probabilité; mais il fallait attendre au lendemain pour avoir une certitude.

Je descendis sans lumière et je me couchai; j'avais hâte de m'endormir et de franchir rapidement, à l'aide du sommeil, cette nuit qui me séparait encore de la réalité.

Mais ne dort pas qui veut: ce sommeil tant invoqué par moi semblait plus fugitif que son cortége de songes, et ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il vint, non pas toucher mes yeux, mais s'asseoir sur ma poitrine.

Je n'essaierai pas de vous dire les songes de cette seconde nuit, mon cher Petrus; ce fut quelque chose de pareil aux aventures de Lucius dans le récit d'Apulée: tout un chemin semé de sorcières, de harpies, de larves, qu'il me fallait parcourir; des blessures saignantes qu'il me fallait fermer, et qui se rouvraient sans cesse; et, à la place de ce doux chant du rossignol, tous les cris nocturnes des animaux de mauvais augure.

Comment ce lourd et laborieux sommeil me conduisit-il jusqu'à six heures du matin? je n'en sais rien; mais, ce que je sais, c'est que, lorsque je me réveillai, il faisait grand jour.

Oh! quelle nuit, mon cher Petrus! en ouvrant les yeux, il me sembla passer de l'enfer dans le ciel.

La première idée qui me vint fut celle de cette lumière que j'avais vue la veille; mais ma nuit avait été si fiévreuse et si agitée, qu'en vérité, je ne savais plus distinguer la réalité du songe.

Je me dis que je m'étais trompé, qu'il ne fallait pas me faire une joie prématurée qui allait s'évanouir quand je voudrais la toucher, et, pour essayer ma puissance sur moi-même, je résolus de m'habiller lentement et en n'omettant aucun des détails de ma toilette du matin.

Puis je sortis de ma chambre à coucher, je traversai la salle à manger, je montai l'escalier du cabinet d'un pas lent, et, au lieu d'aller à la fenêtre, je vins m'asseoir sur le fauteuil de mon bureau.

Alors seulement, je permis à mon regard de se porter du côté de la fenêtre.

A l'œil nu, à peine si je distinguais les objets à une pareille distance; cependant, à travers une ouverture de mon rideau qui me semblait pratiquée tout exprès pour laisser passer le rayon visuel, il me sembla voir un trou sombre à la place de la jalousie verte.

Je saisis la lunette, que j'avais laissée la veille à son point et sans la repousser; j'ouvris la fenêtre, et portai la longue-vue à mon œil.

O bonheur! la jalousie était levée, la cage était à sa place, le petit oiseau dans sa cage!

Seulement, il me sembla que la chambre était vide.

Mais qu'importait que la chambre fût vide? Celle qui l'habitait ne pouvait-elle pas être levée et descendue?

Tout le monde ne se réveillait pas, comme moi, à six heures du matin; tout le monde ne mettait pas une heure à faire sa toilette.

Oh! comme je regrettais tout ce temps perdu!...

Je jetai un cri de joie; je ne regrettais plus rien.

La jeune fille venait de rentrer dans sa chambre; je l'avais vue passer au fond de cette chambre, allant probablement de la porte à la cheminée, et je l'avais reconnue!

Bientôt je n'eus plus de doute; elle s'approcha de la fenêtre, et ses traits devinrent de plus en plus visibles, à mesure qu'elle entrait dans le cercle de la lumière extérieure.

Elle était vêtue de blanc, comme d'habitude; comme d'habitude, sa robe était nouée par un ruban bleu.

Son visage seul était peut-être plus frais et plus rose encore qu'à l'ordinaire, et ses cheveux blonds plus neigeux et plus flottans à la brise du matin.

Elle ouvrit la cage, et donna la liberté à son petit oiseau.

Mais lui, reconnaissant, vola d'abord sur son épaule, joua un instant avec les boucles de ses cheveux; puis, se renvolant une seconde fois, il alla se poser sur la pointe extrême d'une branche où il demeura, se balançant.

La jeune fille lui jeta une rose qu'elle tenait à la main, rentra dans la chambre et disparut.

La cloche m'appelait à l'église; j'y portai au Seigneur un cœur plein de joie et de gratitude, et le priai de m'inspirer pour le lendemain.

Je cherchai un texte; celui-ci me vint à l'esprit : fut-ce Dieu qui me l'envoya, ou le rencontrai-je tout simplement dans le cercle d'idées où je tournais depuis deux ou trois jours ?

Et le Seigneur dit à Rachel :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton » mari. »

Je rentrai; ma première visite fut pour mon cabinet, mon premier regard pour la fenêtre.

Elle était ouverte toujours; mais la chambre était vide.

Deux ou trois fois, j'y vis, cependant, apparaître mon inconnue, mais rapide et comme affairée ; on eût dit qu'il se passait ou qu'il allait se passer un grand événement dans la soirée ou dans la journée du lendemain,

Mon grand événement, à moi, c'était le retour de mon inconnue ; je jetai un regard sur ma pauvre petite ménagère, la fille du maître d'école, et je me demandai comment j'avais pu un seul instant regarder la pauvre fille.

Le soir, mon inconnue parut être plus tranquille : elle resta appuyée à sa fenêtre pendant tout le temps que le jour mit à disparaître et la nuit à venir.

Le soleil se couchait dans la pourpre et dans l'or ; elle ne le perdit pas un instant de vue jusqu'à ce qu'il se fût englouti dans ce splendide océan.

Alors, comme si, après un pareil spectacle, rien n'eût plus mérité d'être vu dans la création, elle se retira en arrière, et laissa retomber sa jalousie.

Et comme, elle disparue, rien ne méritait plus un regard de mes yeux, de mon côté aussi je refermai ma fenêtre.

Oh ! cette nuit fut bonne et douce ! j'eus de charmantes visions, au lieu de cet affreux cauchemar de la nuit passée, et ce fut le rossignol, et non la chouette et l'orfraie qui chanta jusqu'à l'aube à mon oreille.

Aussi avec l'aube me réveillai-je.

J'avais promis d'être à huit heures chez monsieur Smith; je m'habillai de mon mieux, et me coiffai le plus coquettement qu'il me fût possible.

Malheureusement ma garde-robe était médiocre, et, au lieu des élégantes perruques que portaient les jeunes gens de cette époque, je fus obligé de me coiffer avec mes propres cheveux.

Je ne trouvais pas que cela fût plus laid ; mais peut-être mon inconnue ne serait-elle pas de cet avis.

Ce qui me rassurait, au cas où je la rencontrerais, chose très possible au bout du compte, ce qui me rassurait, dis-je, c'est qu'au lieu de se coiffer elle-même comme on se coiffait à cette époque, en chignons retroussés et poudrés,

elle se coiffait sans poudre, simplement avec des nattes et des boucles flottantes.

Pour la première fois je fis attention à mon visage, mon cher Petrus ; jusque-là, je ne m'en étais jamais inquiété, et, en vérité, il m'eût été difficile de dire si j'étais beau ou laid.

Je m'aperçus alors, avec une joie mêlée d'un certain orgueil, que j'étais plutôt bien que mal.

En effet, ces cheveux que j'étais tout honteux de produire étaient du plus beau noir, remarquablement fins, et frisaient naturellement ; mon œil était bleu foncé, grand et ne manquant pas d'expression, sous un sourcil noir assez bien arqué ; mon nez était droit, ma bouche grande et garnie de dents un peu fortes, mais d'une admirable blancheur ; ma taille était bien prise ; j'étais plutôt grand que petit....

Enfin, en ôtant de mon doigt l'alliance de ma mère, que j'y portais toujours, je m'aperçus que j'avais la main assez belle, et, en chaussant mon soulier, que j'avais le pied long, mais étroit.

Cet ensemble, et une cure qui rapportait quatre-vingt-dix livres sterling par an, faisaient de moi un homme qui n'était pas du tout à dédaigner par des parens, et fort acceptable pour une jeune fille.

Je montai dans mon cabinet de travail, afin de jeter un regard sur la fenêtre de mon inconnue.

La fenêtre était ouverte, mais la chambre paraissait déserte.

Sept heures sonnaient.

Il ne me fallait pas une heure pour faire les deux milles qui séparaient Ashbourn de Wircksworth ; mais, dans cette alternative d'arriver un quart d'heure trop tôt ou un quart d'heure trop tard, mieux valait arriver un quart d'heure trop tôt.

A mesure que j'avançais sur la route, la petite maison se faisait plus visible, et, à tout instant, je croyais que mon inconnue allait apparaître ; mais sans doute était-elle occupée dans quelque autre partie de la maison, car je ne l'aperçus point.

Cette fois, je n'avais plus besoin de lunette d'approche

pour tout voir : la cage vide, les rideaux blancs qui tombaient du lit, le papier à fleurs qui tapissait la muraille, s'offraient tour à tour à mes yeux.

Au moment où je passai sur le chemin, à la hauteur du mur qui fermait le jardin et m'avait arrêté dans mon exploration nocturne de la surveille, le petit oiseau qui était un chardonneret, prenant son vol de dessus un arbre du jardin, vint se poser sur un arbre de la route, tout auprès de moi, et là il commença son chant, comme si, au nom de sa maîtresse, il eût voulu me souhaiter la bienvenue.

Enfin, je passai devant la maison ; je n'osais pas trop regarder à travers la grille ; cependant, je me hasardai.... mais les rideaux étaient tirés.

Peut-être, par les ouvertures intérieures, pouvait-on voir au dehors; mais au dehors, à coup sûr, on ne pouvait pas voir dedans.

J'ignorais où était la demeure de monsieur Smith ; mais, comme d'habitude le presbytère est adossé à l'église, je gagnai l'église et m'informai de ce que je cherchais à un homme qui me parut être le sacristain.

C'était lui en effet; il me demanda si je n'étais point le pasteur d'Ashbourn, et, sur ma réponse affirmative :

— Monsieur Smith m'avait placé là pour vous attendre, me dit-il ; car il a oublié de vous dire qu'il demeurait, non près de l'église, mais, au contraire, à une distance assez éloignée.

— En ce cas, mon ami, lui dis-je, vous allez avoir la bonté de m'indiquer la maison

— Je ferai mieux, monsieur le pasteur, me répondit-il; avec votre permission, je vais vous y conduire. Monsieur Smith m'avait dit de me tenir sur la route pour vous épargner un chemin inutile, et j'allais m'y rendre ; car on ne vous attendait qu'à huit heures.

Huit heures moins un quart sonnaient en ce moment.

— Vous avez raison, mon ami, lui dis-je; il n'y a pas de votre faute ; ce n'est pas vous qui êtes en retard, c'est moi qui suis en avance. Marchez donc devant, je vous suis.

Mon guide reprit le chemin que je venais de parcourir, et je le suivis.

XVI

LA FEMME ET LA FILLE DU PASTEUR SMITH.

J'avais traversé, je l'ai dit, une partie du village pour arriver à l'église; je ne me préoccupai donc pas beaucoup d'abord du chemin que me faisait prendre mon guide.

Cependant, comme peu à peu les maisons devenaient plus rares; comme enfin il n'en restait plus qu'une, et que celle qui restait n'était autre que la maison verte, rouge et blanche, c'est-à-dire la maison de mon inconnue, je posai la main sur le bras de mon guide et l'arrêtai :

— Mon ami, lui dis-je, où me conduisez-vous ?

— Mais où vous devez aller, monsieur, me répondit-il; chez le pasteur Smith.

— Le pasteur Smith demeure-t-il donc dans cette maison ? demandai-je en pâlissant.

— Oui, monsieur, répondit-il; elle lui appartient du chef de sa femme, et il l'habite depuis son mariage.

— Et le pasteur Smith n'a-t-il pas une fille? continuai-je, mais en hésitant.

— Oui, monsieur.

— Blonde... de dix-huit à dix-neuf ans ?

— C'est cela, oui... une sainte jeune fille, monsieur !

— Oh ! mon Dieu ! murmurai-je tout chancelant.

— Qu'avez-vous donc, monsieur le pasteur? demanda mon guide; on dirait que vous allez vous trouver mal.

— Rien... un éblouissement, voilà tout, repris-je vivement. Allons !

Et, moi-même, je m'avançai vers la maison, la main étendue sur le marteau de la porte.

Mais, en ce moment, la porte s'ouvrit, et je vis paraître sur le seuil le visage souriant du digne monsieur Smith.

— Bon ! dit-il, vous voilà; c'est beau d'être exact..... Mais qu'avez-vous donc ? Vous me paraissez pâle et tremblant.

Je le rassurai par un sourire et par un serrement de

main : je craignais, si je me hasardais à parler, qu'on ne s'aperçût, à l'altération de ma voix, de l'émotion que j'éprouvais.

Mais mon guide répondit pour moi.

— Ah ! dit-il, je ne sais pas, en vérité, ce qui vient de prendre à monsieur le pasteur, à vingt pas d'ici ; c'est-à-dire qu'il a blêmi à faire croire qu'il allait se trouver mal.

— Comment ! se trouver mal ? s'écria madame Smith en paraissant derrière son mari. Smith, va vite à la pharmacie, descends de l'eau de mélisse, de l'eau de fleur d'oranger, du sucre, pendant que je conduirai monsieur Bemrode au salon... Mais va donc ! mais va donc !

— Je voulus arrêter madame Smith, il n'y eut pas moyen ; elle poussa son mari d'un côté, et m'entraîna de l'autre.

Une fois dans le salon, elle me força à m'asseoir dans un fauteuil, et ouvrit la fenêtre du jardin pour me donner de l'air.

Tout cela, en parlant, en m'interrogeant, en répondant elle même à ses questions, et en en faisant de nouvelles auxquelles elle répondait encore.

Le pasteur rentra au bout de cinq minutes, tenant à la main un verre d'eau tout préparé.

Cinq minutes avaient suffi à madame Smith pour m'apprendre que, quoique son mari eût cinquante-deux ans, elle n'en avait, elle, que trente-neuf ; qu'elle avait une fille qui n'en avait pas dix-neuf encore ; que cette fille était jolie, chantait, jouait du clavecin, dessinait, et, grâce à son heureux caractère plus encore qu'à sa beauté et à ses talens, ne pouvait manquer de faire le bonheur d'un mari.

Monsieur Smith entra sur cette dernière phrase de sa femme, et je le vis hausser les épaules en homme qui comprend qu'un pareil éloge est toujours suspect dans la bouche d'une mère.

En effet, si prévenu que je fusse en faveur de ma belle inconnue, j'eusse mieux aimé que madame Smith n'eût rien dit, et m'eût laissé apprécier par moi-même cette perfection qu'elle proclamait si haut.

J'eus beau soutenir à madame Smith que mon étour-

dissement, s'il y avait eu étourdissement, était tout à fait passé, elle me fit avaler le verre d'eau préparé par monsieur Smith.

— La !... Maintenant, dit-elle, que voilà notre cher voisin monsieur Bemrode remis complètement... car vous ne vous sentez plus de votre indisposition, n'est-ce pas, monsieur Bemrode ?

Je fis signe que j'allais à merveille.

— Eh bien ! nous allons lui présenter notre chère Jeannie, n'est-ce pas, mon ami ? continua madame Smith.

— Mais, ma bonne, dit monsieur Smith, notre chère Jeannie se présentera bien toute seule... Il me semble que tu donnes à cette petite fille beaucoup plus d'importance qu'elle ne mérite.

— Comment, plus d'importance qu'elle ne mérite ! comment, petite fille ! s'écria madame Smith ; mais Jeannie est une grande personne de dix-neuf ans, mon cher monsieur Bemrode, et qui a déjà refusé de très beaux partis, je vous prie de le croire.

— Et je vous crois, ma chère mistress Smith, répondis-je en souriant.

— Chut ! dit-elle, chut ! car je l'aperçois, la chère enfant, et, Dieu merci ! elle est si bien élevée, que le seul mot de mariage, prononcé devant elle, la ferait rougir jusqu'aux oreilles !... Eh ! viens donc mon enfant, viens donc !

Et, à ces mots, elle tira dans la salle, plutôt qu'elle ne l'y introduisit, miss Jeannie Smith.

Je m'attendais à voir mon inconnue de la fenêtre avec son grand chapeau de paille couronné de bluets, ses cheveux blonds, ses joues rosées, sa robe blanche et sa ceinture bleue nouée autour d'une taille flexible comme un roseau.

Point : la personne qui entra était coiffée en racine droite ; elle avait du blanc et du rouge ; elle était vêtue d'une robe de pékin broché, et avait le bas de la taille serré comme dans un étau, et le reste de sa personne perdu dans d'immenses paniers.

C'était toujours une fort charmante créature, mise à la

mode du jour, c'était incontestable; mais, hélas! ce n'était plus mon inconnue de la fenêtre!

De tout ce que j'avais admiré en elle, ses beaux yeux bleus restaient seuls intacts; ses beaux yeux étaient l'unique chose que l'art ne fût point parvenu à gâter.

— Ah! mon Dieu! s'écria monsieur Smith en regardant sa fille, et qui donc t'a accoutrée ainsi, ma pauvre chère Jeannie?

— Comment! s'écria mistress Smith, qui l'a accoutrée ainsi? Mais c'est moi.

— Jésus Dieu! fit le pasteur, et à quel propos, chère femme?

— Mais à propos que c'est la mode.

— Et qu'a donc à faire la mode avec de pauvres campagnards comme nous, ma bonne Augusta? La mode, c'est bon pour les gens de la ville et pour les seigneurs des châteaux...

— Mon cher monsieur Smith, occupez-vous de vos sermons; vous les faites fort beaux, quoiqu'on prétende que notre voisin monsieur Bemrode les fasse encore plus beaux que vous; et laissez-nous nous occuper de nos toilettes.

— Faites vos toilettes, soit; mais, au nom du ciel, ne défaites pas vos tailles et vos visages! Ah! ma pauvre Jeannie, continua le pasteur, que tu dois être mal à l'aise dans un pareil corset, toi habituée à être libre comme la guêpe et comme l'oiseau! Et que tu dois te trouver laide sous un pareil masque, toi qui n'as jamais pris pour fard que la rosée du mois de mai!

— Apprenez, mon cher monsieur Smith, s'écria la femme du pasteur, s'irritant de toutes ces railleuses observations de son mari, que Jeannie, grâce au voyage que nous venons de faire à Chesterfield, porte aujourd'hui exactement le même costume qu'aura miss Élisabeth Rogers, le jour où, devenue la femme de monsieur Stiff, elle sera présentée à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Alton.

— Tout cela ne me dit point, ma chère, continua le bon pasteur, qui commençait visiblement à s'impatienter, à quel propos Jeannie, qui ne doit pas avoir l'avantage de

devenir la femme de monsieur l'intendant Stiff, ni avoir l'honneur d'être présentée à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Alton, porte aujourd'hui ce costume.

Pendant tout ce dialogue, miss Jeannie Smith était restée debout, fort embarrassée et rougissant sous son rouge ; mais, voyant qu'un nuage menaçait de passer sur le ciel azuré du ménage :

— Bon père, dit-elle en joignant les mains, par grâce n'insistez pas ! ne voyez-vous pas que vous faites grande peine à maman, qui, depuis deux heures, a la bonté de s'occuper de moi ?

— Oui, ma chère enfant, oui, je comprends, dit le pasteur Smith avec un léger mouvement d'épaules. Viens m'embrasser.

Puis, se retournant vers moi :

— Mon cher voisin, me dit-il, je vous affirme qu'il y a des jours où la pauvre enfant est jolie.

— Mon père ! murmura Jeannie.

— Bien ! bien ! dit le pasteur, ne parlons plus de cela, et assieds-toi... si tu peux.

Jeannie se retourna pour essuyer du bout du doigt une grosse larme qui perlait au bord de sa paupière, et, ayant choisi le plus large fauteuil du salon, elle s'y assit avec peine.

Quant au pasteur, qui sans doute avait compris combien je devais être mal à l'aise pendant cette petite scène de famille, il se retourna de mon côté et m'adressa quelques questions de théologie.

Il tombait bien, mon cher Petrus : vous le savez, la théologie, c'est mon fort; le pasteur Smith y est très-versé de son côté, de sorte qu'au bout d'un moment, notre conversation ne manquait pas d'un certain intérêt.

Je n'y prêtais pas, cependant, une attention tellement absorbante, que, voulant me rendre compte des intentions de mistress Smith à l'endroit de sa fille, je ne la suivisse dans tous ses mouvemens.

Or, tous ses mouvemens tendaient à un seul et unique but; après avoir fait valoir, autant qu'il était en elle, elle le croyait du moins, les avantages physiques de mademoiselle Jeannie, elle tenait à me prouver que ces avantage

physiques n'étaient pas réduits à eux seuls; et que le mari qui épouserait cette chère fille, outre une dot sur laquelle on ne s'était point expliqué, trouverait probablement un trousseau des plus complets.

Cela ressortait du soin que mistress Smith mettait à garnir d'avance une table à thé dont nous ne devions faire usage qu'au retour du sermon, de ses tasses, de son linge, do sa théière en charmante porcelaino de Chine, et de douze petites cuillères d'argent, quoiquo nous ne fussions que quatre.

En outre, deux ou trois fois, elle avait ouvert, l'une après l'autre, deux grandes armoires de noyer garnies depuis le haut jusqu'en bas de linge qui, malgré sa teinte un peu bise, paraissait d'une grando finesse.

Tout ce manége n'avait pas plus échappé à monsieur Smith qu'à moi.

Il finit par s'en préoccuper tellement au milieu de notre discussion, que, s'interrompant tout à coup :

— Décidément, mon cher voisin, dit-il, je suis tenté de croire qu'au lieu d'être un simple curé de village comme moi, vous êtes un prince de l'Eglise voyageant incognito.

Ma femmo vous a reconnu sous votro déguisement, voilà pourquoi elle a fait habiller sa fille en princesse; voilà pourquoi elle tiro de leur boîte nos douze cuillères d'argent, les seules que nous possédions; voilà pourquoi, enfin, elle vous montro tout ce beau linge qu'elle a filé elle-même; car, malgré ces fumées d'ambition qui lui prennent dans les grandes occasions, comme celles où nous sommes, c'est une excellente ménagère que ma chère mistress Smith.

— Je n'en douto aucunement, monsieur, répondis-je; mais dites-moi, n'est-ce pas l'heure de m'acheminer vers le village de Wetton, où je dois prêcher?

— Oh! dit mistress Smith, vous avez encore une bonne demi-heure; mais n'importe... Jeannie, va chercher ton livro de cantiques; j'espère bien quo tu ne perdras pas cette occasion d'entendro le beau sermon que va prononcer monsieur Williams Bemrode, afin do pouvoir lui en faire compliment à son retour.

Miss Jeannie, évidemment enchantée de trouver cetto

occasion de sortir de la salle, parvint, après quelques efforts, à se tirer de son fauteuil, et s'en alla chercher son livre de prières.

Alors, ce que j'avais prévu arriva : à peine la porte fut-elle refermée derrière la jeune fille, que sa mère, qui n'attendait que ce moment-là pour reprendre son éloge, commença de vanter son économie, ses talens en peinture, en musique, en tapisserie, en couture et en cuisine.

Quant à moi, je commençais à m'apercevoir d'une chose, c'est que, sans doute, la bonne mistress Smith, me sachant à marier, connaissant le revenu de la cure d'Ashbourn, et désirant surtout établir sa fille dans son voisinage, avait jeté les yeux sur votre serviteur, mon cher Petrus, pour en faire son gendre.

« C'est cela, me dis-je à part moi; de là la toilette ébouriffante qui a étonné jusqu'au bonhomme Smith; de là l'exhibition des cuillères et du linge; de là, enfin, la sortie de mademoiselle Jeannie, sortie ménagée entre elle et sa mère sans doute, pour que la mère puisse dire, derrière la fille et de la fille, tout le bien qu'elle n'ose en dire devant elle; pas mal combiné, chère mistress Smith, pas mal! »

Et vous qui me connaissez, mon cher Petrus, vous qui savez avec quelle indocilité je reçois les conditions imposées, vous devez comprendre que plus mistress Smith vantait miss Jeannie, plus, avec mon malheureux esprit de contradiction, j'étais disposé à lui trouver des défauts.

Probablement, avec son admirable instinct d'honnête homme qui vaut mieux que toutes les combinaisons de l'esprit, le digne monsieur Smith comprit cela; car, souriant pour cacher son impatience :

— Mais, ma chère Augusta, dit-il à sa femme, en vérité, je ne te reconnais pas plus au moral que tout à l'heure je ne reconnaissais Jeannie au physique... Sur quel baume, sur quelle panacée, sur quelle herbe émolliente as-tu donc marché aujourd'hui, que cette pauvre Jeannie, à laquelle d'ordinaire tu trouves tant de torts, soit parfaite ce matin?

— Moi! des torts à Jeannie? s'écria mistress Smith en rougissant; mais je ne sais où vous prenez cela. Des bagatelles, des riens tout au plus! car enfin, en un mois, en

six mois, en un an même, je ne trouve point parfois une occasion de la gronder sérieusement.

— Mais remarque bien, ma bonne amie, reprit monsieur Smith avec son doux sourire, qui, malgré sa douceur, n'était pas toujours exempt de raillerie, remarque bien que je ne te blâme aucunement de trouver Jeannie si parfaite aujourd'hui, attendu que plus d'une fois, loin d'elle, la pauvre enfant! quand nous n'étions que nous deux, je t'ai reproché, au contraire, d'être un peu sévère pour elle.

« Bon, dis-je en moi-même, au tour du père maintenant; la comédie me paraît bien apprise et les rôles parfaitement distribués. »

Mais la bonne mistress Smith n'était pas femme à accepter un reproche sans y répondre; elle fut même si sensible à celui qui venait de sortir de la bouche de son mari, qu'elle oublia un instant son rôle pour y répliquer.

— Sévère! s'écria-t-elle, sévère pour notre enfant? Et cela, parce que je suis toujours lui recommandant l'économie, la charité, la piété, la simplicité, la...

— Je te dis sévère, chère amie, parce que tu veux que ta fille, qui n'est qu'une enfant, possède toutes ces qualités au même degré que toi, qui es une femme et une mère. Donne à notre Jeannie vingt ans de mariage, un mari qui l'aime, et, d'une enfant qu'elle est, Jeannie sera comme toi, ma chère Augusta, le modèle des épouses et des mères.

Puis, se tournant vers moi encore :

— Et maintenant, mon cher confrère, dit-il, venez, car nous avons juste le temps de faire le demi-mille que nous avons à faire.

— Mais, s'écria madame Smith, n'attendons-nous pas cette chère Jeannie?

— Cette chère Jeannie n'a pas besoin de nous quand elle a sa mère... Venez, mon cher Bemrode, venez!

Et, passant le premier, il me montra le chemin.

Je saluai mistress Smith et sortis sur les pas de l'excellent homme.

Au moment de perdre de vue la maison, je me retournai et je vis à son tour mademoiselle Jeannie nous suivant avec sa mère, son livre de cantiques sous le bras.

Je ne sais pourquoi je pressai le pas, afin que les deux femmes ne nous rejoignissent point.

XVII

OU JE RETROUVE MON INCONNUE AVEC SES CHEVEUX BLONDS, SON CHAPEAU DE PAILLE, SES JOUES ROSES ET SA ROBE BLANCHE NOUÉE D'UN RUBAN BLEU.

Si fait! je sais, mon cher Petrus, pourquoi je pressai le pas, afin que les deux femmes ne nous rejoignissent point.

C'est que mes illusions à l'endroit de ma belle inconnue étaient évanouies.

C'est que je voyais un calcul maternel et même paternel là où j'avais espéré d'abord trouver la simplicité de cœur.

C'est qu'enfin je voulais choisir ma femme et non point qu'on me l'imposât.

Nous franchîmes la distance qui séparait Wircksworth de Wetton, sans échanger plus de trois ou quatre paroles; monsieur Smith respectait mon silence, croyant sans doute que je préparais mon sermon.

Il n'en était rien, je pensais à mon inconnue.

Oh! mon inconnue! si je l'avais retrouvée telle que je l'avais vue dans ses apparitions, avec ses cheveux flottans, ses fleurs, son oiseau, son regard limpide, sa naïveté, toutes les grâces enfin que je lui prêtais dans le délire de mon cœur, dans la folie de mon imagination! si ses parens, au lieu de me la jeter en quelque sorte à la tête, eussent attendu que je la désirasse, lui eussent donné le temps de m'aimer, et, avec cette simplicité patriarcale que l'on cherche toujours et que l'on ne trouve jamais, m'eussent dit:

« Vous êtes pauvre, cher monsieur Bemrode, et notre fille est pauvre comme vous; mais vous êtes jeunes, mais vous vous aimez; unissez vos deux pauvretés, et l'amour en fera une richesse. »

Oh! s'ils m'eussent dit cela, comme j'eusse accepté la

pauvre Jeannie, comme j'eusse mis son bras sous le mien! comme, avec fierté, je l'eusse emmenée dans ma petite maison d'Ashbourn, sans rien demander à ses parens que ce chapeau de paille, cette robe blanche et cette ceinture bleue avec lesquels elle m'était apparue, et dont je ne pouvais, dans mon souvenir du moins, la séparer!

Mais rien ne s'était passé ainsi que je l'espérais, et Jeannie, au lieu de marcher côte à côte avec moi, libre, joyeuse, légère, nous suivait, elle, de loin, empêchée, triste et trébuchant à chaque pas, grâce à ses mules à hauts talons.

Nous arrivâmes au temple près de dix minutes avant ces dames.

Le temple était plein, et il était évident que l'on m'attendait avec impatience; mais, je vous avoue, mon cher Petrus, que mon sermon n'était plus dans mon esprit qu'une chose secondaire, à laquelle, tout préoccupé du désappointement que je venais d'éprouver, j'attachais une médiocre importance.

Par bonheur, c'est surtout lorsque je fais le moins d'efforts pour arriver à un résultat que je l'atteins plus sûrement.

Mon texte était beau : c'était ce grand égoïsme de la nature, qui, regardant toujours devant elle, et ayant besoin, avant toute chose, que les générations succèdent aux générations, dit à la jeune épouse par la voix du Seigneur :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari. »

Et voilà pourquoi Dieu, qui d'avance a prévu toute chose, a donné aux pères et aux mères un immense amour pour leurs enfans; tandis que, sans être ingrats, puisqu'ils obéissent aux intentions du Seigneur, les enfans sont loin d'avoir pour leurs parens ce même amour que les parens ont pour eux.

Dites à une mère :

« Tu quitteras ta fille, » fût-ce pour accomplir un plus saint devoir, et la mère n'obéira point, tant l'enfant de ses entrailles et de son lait lui est doublement cher.

Dites à la fille :

« Tu quitteras ta mère pour suivre ton mari, » et la fille

obéira en souriant, s'avançant comme la rose au-devant de celui qui passe dans le chemin, et qui la cueille en passant, la met à sa boutonnière ou à son chapeau, laissant le rosier stérile, et emportant avec lui la fleur et le parfum.

J'obtins un grand succès ; je fis pleurer toutes les mères et sourire tous les enfans.

Et cependant deux choses avaient jeté une grande préoccupation dans mon esprit.

J'étais monté en chaire quelques instans avant de commencer mon sermon, de sorte que je pus jeter les yeux sur mes auditeurs, lesquels attendaient avec plus ou moins d'impatience, plus ou moins de curiosité le moment où je parlerais.

Au nombre de ces auditeurs étaient Jeannie et sa mère; sa mère s'était placée juste en face de moi, et naturellement sa fille était placée près d'elle.

Mais à peine entrée dans l'église, tout embarras, toute préoccupation, toute rougeur avaient abandonné la jeune fille pour faire place à une douce, sainte et réelle piété; elle ne s'était pas même préoccupée de l'espèce de rumeur qu'avait soulevée autour d'elle sa mise, beaucoup trop élégante pour sa condition; et, comme si elle eût compris que sous l'enveloppe dorée Dieu verrait le cœur pur, elle avait un instant levé les yeux vers le ciel, puis les avait abaissés sur son livre, qu'à partir de ce moment-là ils n'avaient plus quitté.

Le chant commença ; assise pour la simple prière, elle se leva pour le chant.

Alors ses yeux et sa bouche parurent s'ouvrir tout ensemble, ses yeux pour la piété, sa bouche pour l'harmonie ; alors elle parut tout oublier, la terre pour le ciel, les hommes pour les anges ; alors un accent pur, céleste, se détacha des autres accens ; ses paroles semblaient avoir des ailes, et, seules au milieu des autres paroles, s'élever dans l'éther et se perdre dans l'infini.

Je me rappelai que sa mère me l'avait vantée comme bonne musicienne ; mais ce qu'elle faisait là, ce n'était point de la musique, c'était quelque chose de simple et de grand comme un chant d'oiseau, comme un bruissement

d'arbre, comme un murmure de ruisseau, comme une voix de la nature enfin, et non pas comme un chant de l'humanité.

Toute cette harmonie jaillissait de ses lèvres, sans effort et sans fatigue ; seulement sa tête, un peu inclinée sur son épaule comme si son cou gracieux, défaut des cygnes, était trop long et trop flexible pour la soutenir, sa tête, un peu inclinée sur son épaule, donnait à toute son attitude une grâce indéfinissable, et à sa physionomie un charme souverain ; et cela dura ainsi tant que dura le chant : sa voix, douce émanation de l'âme, qui avait commencé avec lui, cessa avec lui, naissant avec la simplicité de la prière, mourant avec la grandeur de la foi.

Puis elle se rassit comme elle s'était levée, sans ostentation et sans bruit, ne se doutant pas qu'elle venait de mêler une note divine à un concert humain.

Ce fut mon tour de parler.

Aux premières paroles que je prononçai, ses beaux yeux bleus se levèrent sur moi et ne s'en détachèrent plus; toutefois, il était facile de voir que c'était, non pas l'homme qu'elle regardait, mais le prédicateur qu'elle écoutait du regard, comme si les oreilles n'eussent pas suffi, comme si elle eût compris que ce qu'on dit avec les lèvres peut venir seulement de l'esprit, tandis que ce que l'on dit avec les yeux vient certainement du cœur.

J'avoue que ce que je venais de voir et d'entendre m'avait un peu raccommodé avec mademoiselle Jeannie.

Aussi, mon sermon terminé, peut-être, mon cher Petrus, était-ce seulement pour en avoir son avis, mais enfin, je le répète, mon sermon terminé, j'étais décidé à lui offrir le bras pour revenir à Wircksworth.

Mais, pendant la courte station que j'avais faite à la sacristie, la jeune fille était partie avec sa mère.

Dans la sacristie, je trouvai monsieur Smith, qui m'attendait et qui me fit compliment avec un accent si sincère, qu'il n'y avait point à se tromper sur l'intention ; à la porte de la sacristie et de l'église, je trouvai mon auditoire presque entier qui, lui aussi, m'attendait pour me féliciter.

C'était un triomphe, vous en conviendrez, mon cher Petrus; mais pourquoi me parut-il incomplet?

C'est qu'à ce triomphe une voix manquait, cette voix si pure que toutes les autres ne semblaient me féliciter qu'au nom de la terre, tandis qu'en me félicitant celle-là m'eût semblé le faire au nom du ciel.

Je retournai donc à Wircksworth comme j'étais venu, dans la seule compagnie de monsieur Smith, et plus silencieux encore en revenant que je l'avais été en allant.

Cette fois, je n'avais pas l'excuse de la préoccupation, et cependant le bon pasteur Smith me laissa tout entier à ma rêverie.

Oui, à ma rêverie, mon cher Petrus, car, malgré moi, je rêvais à elle : sous la Jeannie transformée par sa mère, je retrouvais peu à peu mon inconnue de la fenêtre, et, cependant, je secouais la tête, et je disais à part moi :

« Non, non, non, jamais! »

Nous rentrâmes à la maison.

Madame Smith et sa fille nous attendaient au salon; madame Smith déborda en éloges sur mon sermon.

Jeannie ne dit pas un mot.

Je crois mon cher Petrus, que j'eusse donné toutes les louanges de la mère pour un mot de critique de la fille; au moins ce m'eût été une occasion de lui adresser la parole, de lui répondre, de discuter avec elle.

Son silence m'exaspéra.

On annonça que le déjeuner était servi.

Je me mis à table furieux.

Si je n'eusse pas vu Jeannie attentive et les yeux fixés sur moi, d'un bout à l'autre de mon sermon; si je ne l'eusse pas vue, au moment où je parlais de cette facilité des enfans à quitter ceux à qui ils doivent le jour, si je ne l'eusse pas vue chercher avec une main les mains de sa mère, et de l'autre essuyer une larme dans ses yeux, je me fusse dit qu'elle ne m'avait point écouté, et par conséquent point entendu.

Mais il n'en était point ainsi; elle n'avait pas perdu une seule de mes paroles. j'en étais sûr.

Son silence, c'était donc de l'opiniâtreté, de l'impolitesse ou tout au moins de la gaucherie.

De l'opiniâtreté, avec ces yeux doux comme ceux d'une gazelle! de l'impolitesse, avec cette voix tendre comme un chant! de la gaucherie, avec cette grâce ravissante!

C'était difficile à croire, et, cependant, il fallait bien que cela fût.

Aussi, je me résolus à payer son silence par mon silence; je savais que le déjeuner était dû aux soins de miss Jeannie, et, quoique je doive avouer, mon cher Petrus, qu'il était excellent, quoique cette excellence fût encore assaisonnée par une faim terrible que je devais à mes deux courses matinales, quoique j'engloutisse à moi seul la moitié de ce déjeuner, je ne prononçai pas un seul mot qui pût faire croire que je le trouvais bon.

Seulement, la différence qu'il y avait entre nous deux, c'est que Jeannie gardait le silence simplement, et comme une personne qui n'a rien à dire, tandis que, moi, je me taisais en homme qui a le cœur plein et qui enrage de ne point parler.

Au milieu de ce silence réciproque, le déjeuner fut fort maussade, comme vous devez le comprendce, mon cher Petrus.

Mademoiselle Jeannie se leva la première, et s'occupa du thé avec la même simplicité qu'elle avait mise à tout faire depuis notre retour de l'église: soit qu'elle se fût habituée à son costume, soit que la nature l'eût emporté sur cet art fatal dans lequel on avait emprisonné tous ses mouvemens, peu à peu elle avait repris sa grâce habituelle et sa simplicité ordinaire.

Je n'enrageais donc que davantage de ce qu'étant si simple et si naturelle, elle ne m'adressât la parole que pour me dire que le thé était fait, et pour m'inviter à passer de la table au guéridon.

Quant à la mère, il était facile de s'apercevoir que toutes ces lenteurs du repas et du thé lui pesaient.

Aussi, à peine eus-je avalé ma première tasse, que, sans me demander si j'en voulais une seconde :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, vous n'avez visité que le rez-de-chaussée de notre petite maison; suivez-moi, et je vous montrerai le premier étage...Vous verrez qu'elle renferme, entre ses quatre murs, plus de logemens qu'on

ne le croirait d'abord, et qu'à la rigueur, il y tiendrait deux ménages.

J'étais enchanté de quitter l'appartement où se trouvait mademoiselle Smith, ne fût-ce que pour lui prouver que je ne tenais pas le moins du monde à sa présence.

Je suivis donc mistress Smith, en grimaçant un sourire, dont un observateur plus fin que le vieillard ou plus curieux que la jeune fille eût facilement sondé le fond, mais dont la bonne madame Smith, le pasteur et mademoiselle Jeannie ne virent que la surface.

Je me doutais que ce voyage dans les latitudes élevées de la maison, n'avait d'autre but que de me montrer les richesses qui m'étaient restées inconnues, n'ayant visité que les régions inférieures.

Je ne me trompais pas.

Ce fut une seconde édition de l'exploration que m'avait fait faire la bonne madame Snart, lorsqu'elle m'avait reçu au presbytère d'Ashbourn.

Mais quelle différence dans l'intention, mon cher Petrus!

Chez madame Snart, c'était de la reconnaissance; chez madame Smith, c'était de la séduction.

Aussi, autant madame Snart était arrivée facilement à mon cœur, autant, de toute la force de ma volonté, je résolus de réagir contre mistress Smith.

Enfin, voyant que, malgré la revue que nous venions de passer de toutes ses richesses, j'étais resté froid et presque muet:

— Cher monsieur Bemrode, me dit-elle, je crois m'apercevoir que vous êtes un homme fort désintéressé.

Je fis de la tête un signe indiquant qu'elle ne se trompait pas.

— Vous avez raison, me dit-elle; le désintéressement est une vertu d'autant plus digne d'éloges qu'elle est rare; mais, croyez-moi, l'homme sage, et je vous crois un homme aussi sage que désintéressé, l'homme sage ne méprise pas cette honnête aisance, sans laquelle peuvent exister la tranquillité de l'esprit et la paix de la conscience, mais sans laquelle il n'existe point de bonheur réel.

Entrer en ménage avec des dettes, c'est un mauvais

commencement de communauté; on dort bien sur une paillasse de feuilles de maïs, mais on dort mieux encore sur de bons sommiers de crin et de bons matelas de laine.

Aussi un homme comme vous apporte certainement assez à sa femme quand il apporte une bonne cure comme celle d'Ashbourn, et un beau talent comme votre talent; mais il faut, en ce cas, que la femme apporte quelque chose de son côté, une dot sinon en argent, du moins en beau linge et en bons meubles. Vous avez, je présume bien, quelquefois pensé à cela, cher monsieur Bemrode?

L'attaque était si directe, que je sentis mes nerfs se crisper.

— Jamais, madame! lui répondis-je.

— Comment! jamais? s'écria-t-elle; vous n'avez jamais songé à vous marier?

— Je ne dis point cela, madame, répondis-je. Tout au contraire, j'y ai beaucoup songé, depuis quelque temps surtout.

— Depuis quelque temps! reprit madame Smith avec une voix dont elle ne put cacher l'altération. Auriez-vous donc déjà choisi votre compagne? auriez-vous rencontré l'épouse de votre cœur?

Je voulais, à quelque prix que ce fût; même au prix d'un mensonge, en finir avec cette obsession.

— Oui, madame, lui dis-je, et depuis longtemps.

— Alors, vous allez donc vous marier?

— Je n'attendais pour cela que d'être nommé pasteur.

— Et maintenant que vous l'êtes?...

— Maintenant, je l'espère, rien ne s'opposera plus à la réalisation de mes vœux.

— Oh! mon Dieu! murmura madame Smith, en posant une main sur sa poitrine, comme si elle eût reçu un coup en plein cœur, et en appuyant l'autre sur le dossier d'une chaise comme si elle chancelait sous le coup.

Mais elle se remit presque aussitôt.

Je vous avouerai, mon cher Petrus, qu'après cet aveu, je m'attendais à un changement dans ses manières, et que je comptais même sur ce changement pour excuser à mes yeux le péché que je venais de commettre en faisant un si gros mensonge.

Mais, au contraire, un sourire sincère, quoiqu'il ne fût pas exempt d'une certaine mélancolie, se dessina sur ses lèvres, et, me tendant la main qu'elle avait un instant appuyée sur son cœur :

— Excusez-moi, cher monsieur Bemrode, me dit-elle, j'ignorais cela, et je vous croyais libre.

A ces mots, à cet accent, à ce sourire, je compris que je m'étais trompé dans l'appréciation que j'avais faite, un peu superficiellement peut-être, du caractère de madame Smith, et, prenant la main qu'elle me tendait :

— C'est moi, lui dis-je en balbutiant, qui vous prie de m'excuser, chère madame.

— Et de quoi? dit-elle; de ce que vous êtes plus heureux que je ne croyais? Oh! non, non; plus d'arrière-pensée ni dans mon esprit, ni dans mon cœur, cher monsieur Bemrode.

Vous aimez quelqu'un; l'amour pur, l'amour désintéressé est le plus noble, je dirai mieux, le plus saint de tous les sentimens.

A partir de ce moment, chaque jour, matin et soir, je prierai Dieu pour vous et pour votre bien-aimée compagne.

Vous vous aimiez, je n'ai donc rien à vous souhaiter, si ce n'est que cet amour dure jusqu'au tombeau.

Vous êtes bon, vous êtes savant, vous êtes pieux; vos paroissiens vous aiment, vous admirent et vous respectent; vous avez bon cœur et bonne conscience : c'est tout ce qu'il faut pour obtenir la bénédiction du ciel.

Dieu vous donne la sienne, comme moi, pauvre femme, je vous donne la mienne?

La bénédiction de Dieu, c'est le plus grand bien que puisse désirer l'honnête homme en ce monde.

Allons, cher monsieur Bemrode, n'en parlons plus...

Que votre femme soit douce, pieuse, aimante... qu'elle vous rende aussi heureux... que...

Elle s'interrompit et changea vivement d'idée.

— Que j'ai tâché de rendre heureux monsieur Smith, qui, lui aussi, est un digne homme, poursuivit-elle.

Venez, mon cher monsieur Bemrode; vous n'avez plus

rien à voir, et moi, malheureusement, je n'ai plus rien à vous montrer.

Après quoi, essuyant une larme furtive, elle descendit l'escalier.

Je la suivis, tout attendri et près de pleurer moi-même, sans trop savoir si je devais la détromper ou la laisser dans l'erreur.

Mais, avant que j'eusse pris un parti, elle avait ouvert la porte du salon.

— Mon ami, mon enfant, dit-elle en s'adressant à son mari et à sa fille, j'ai à vous annoncer une bonne nouvelle. Votre cher voisin, le pasteur Bemrode, va se marier à une personne qui l'aime et qui, je l'espère, le rendra aussi heureux qu'il mérite de l'être.

Le pasteur regarda sa femme d'un air triomphant; Jeannie jeta un cri qui ressemblait à un cri de joie, et s'élança hors de la chambre.

Je regardai, je l'avoue, avec un certain étonnement, cette sortie dont je ne me rendais pas bien compte.

Mais monsieur Smith ne me donna point le temps de m'en préoccuper.

— Venez ici, mon jeune ami, me dit-il en me tendant les deux mains, je comprends pourquoi vous avez fait cet aveu à ma femme, et je vous en estime davantage.

Puis, se retournant vers madame Smith.

— Eh bien! mère, dit-il, nous sommes à notre aise, maintenant, et nous dînerons plus gaiement que nous n'avons déjeuné... Il faut vous dire, mon cher voisin, ajouta en riant monsieur Smith, une chose dont vous vous êtes déjà aperçu : c'est que la mère, cette excellente femme que voici, sur le bien que je lui avais dit de vous à mon retour d'Ashbourn, s'était mis certaine affaire en tête, pauvre chère femme!

Heureusement, Dieu a permis, vous aidant, que sa folie ne durât point longtemps.

De là, le voyage de Chesterfield pour acheter cet affreux costume de dame, sous lequel, sans m'en prévenir, on vous a montré notre Jeannie; de là, les mots à double entente sur le mariage; de là, l'exhibition de toutes nos pauvres richesses...

A quoi tout cela t'a-t-il menée, femme? A la ruine de tes espérances!

Ah! je te le disais ce matin encore :

« Les voies souterraines ne sont bonnes à rien; dès qu'on y entre, on a deux compagnons de voyage qui marchent, l'un devant, l'autre derrière : devant, le doute; derrière, l'angoisse. »

Depuis le matin, tu chemines ainsi, femme, et je te regardais avec tristesse, presque avec honte, trébucher à chaque pas.

Tu faisais fausse route : notre ami t'a remise dans le droit chemin!

Merci, voisin Bemrode, la leçon a été bonne, j'espère qu'elle profitera.

— Mon ami, dit madame Smith, excuse-moi... Excusez-moi, monsieur Bemrode... mais j'ai cru qu'il n'était pas défendu d'aider un peu la Providence.

— Femme, reprit le pasteur, retiens bien ceci : la Providence, fille de Dieu, plane si haut au-dessus de nos têtes, que tous les petits moyens que nous pouvons employer pour l'assujettir à nos caprices ne vont pas à moitié de la hauteur où elle se tient; la prière seule monte jusqu'à elle, femme. Ce qui est dans les desseins de Dieu arrivera toujours, que l'homme s'en mêle ou ne s'en mêle pas; et cela est bien heureux, car Dieu sait mieux que nous ce qu'il doit nous refuser ou nous accorder. Remercions donc Dieu, même du malheur qu'il nous envoie : ce que nous regardons comme un malheur n'est parfois que le commencement de notre félicité.

— Ainsi soit-il! murmura tristement madame Smith.

En ce moment, la porte du salon se rouvrit; je me retournai au bruit, et je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'étonnement et de joie.

C'était Jeannie, non plus telle qu'elle nous avait quittés, c'est-à-dire avec son chignon poudré, ses cheveux en racine droite, son teint rosé perdu sous le rouge et le blanc, sa robe de pékin broché, ses paniers gigantesques et ses mules à hauts talons; mais Jeannie avec son chapeau de paille couronné de bluets, ses cheveux blonds flottant au

vent, son frais visage, sa robe blanche et sa ceinture bleue.

Elle entra en riant et en sautant, toute joyeuse d'être à la fois débarrassée de sa toilette et de moi, deux choses qui paraissaient la gêner fort.

— Monsieur Bemrode, dit-elle, maman vous a montré son linge, ses cuillères d'argent et ses belles armoires de noyer; venez avec moi, je vous montrerai mes fleurs, mes poules, mes oiseaux. Vous me parlerez de la jeune miss que vous aimez, et qui doit être fort belle; et, moi, je vous parlerai de votre sermon, qui a été fort beau.

Je me retournai vers monsieur et madame Smith, comme pour leur demander la permission de me rendre à l'invitation de la gracieuse enfant.

— Allez, allez, me dit le père, Dieu veut ce qu'il veut, et l'homme n'est que l'instrument aveugle de cette volonté.

Je pris vivement le bras de Jeannie, et je sortis avec elle.

XVIII

LA PROMENADE.

Ai-je besoin de vous rappeler, mon cher Petrus, que j'avais à peine vingt-cinq ans, et que Jeannie n'en comptait que dix-neuf?

Nous étions moins avancés dans la vie que la nature ne l'était dans l'année : la nature en était au mois de juin, et nous, nous n'étions encore, Jeannie qu'en avril, et moi qu'en mai.

Aussi notre cœur à tous deux fleurissait comme les primevères qui étoilaient le chemin et les violettes qui le parfumaient.

Nous nous élançâmes tout joyeux hors de l'œil des grands parens, comme l'oiseau de Jeannie s'élançait hors de sa cage.

On eût dit que, comme lui, nous avions des ailes.

Vous vous demandez peut-être, cher Petrus, si toute

cette joie, tout ce bonheur, toute cette suavité d'âme, étaient bien en harmonie avec mon titre de pasteur et la mission qu'il m'impose.

Oui, cher ami, oui, car le bonheur rend bons ceux qui sont mauvais, meilleurs ceux qui sont bons; oui, car je me sentais meilleur que je n'avais été; j'eusse voulu serrer le monde entier contre ma poitrine bondissante; j'eusse voulu effeuiller les fleurs de ma couronne sur les pas de l'humanité.

Si un mendiant m'eût rencontré, je lui eusse donné la guinée et les quelques schellings qui me restaient.

Qu'avais-je besoin d'argent? N'étais-je pas riche de mon amour et de mon bonheur? N'étais-je pas riche de ce trésor que je croyais perdu et que je venais de retrouver? de cette belle jeune fille aux cheveux blonds, au chapeau de paille, à la robe blanche; de cette jeune fille qui s'appuyait à mon bras comme si elle était ma sœur, et pour qui, je le sentais bien, j'étais plus qu'un frère?

Mais elle, en vérité, dans son innocence, elle me tenait pour un ami, pour un compagnon, pour l'hôte de son père, pas pour autre chose.

Comme elle me l'avait dit, elle me mena voir ses poules, qui accoururent en l'apercevant; ses pigeons, qui volèrent à l'instant même autour d'elle.

— O mon Dieu! dit-elle, pauvres petits, j'ai oublié leur graine... C'est la première fois qu'ils seront trompés en venant à moi!

— Vous faites ces pauvres animaux bien égoïstes, chère Jeannie, en supposant qu'ils ne viennent pas un peu pour vous-même.

— N'importe, dit-elle, je ne veux pas faire cette expérience, qui tournerait peut-être à ma confusion... Allons chercher du grain.

Nous courûmes vers une espèce de hangar, suivis des poules, qui trottaient sur nos traces, et des beaux pigeons, blancs et gracieux comme des colombes, qui voletaient autour de nous.

Un chien attaché à sa chaîne faisait tout ce qu'il pouvait pour la rompre et s'élancer sur nos pas; il hurlait moitié

joyeusement de voir Jeannie, moitié tristement de ne pouvoir la caresser.

Il se désespérait de ne pas être de cette fête générale à laquelle se livrait la basse-cour en l'honneur de Jeannie.

Il n'y avait pas jusqu'à deux canards, un mâle et une femelle, suivis d'une douzaine de cannetons, qui, tirés par l'attraction commune hors de la petite mare où ils barbotaient, ne courussent derrière nous, formant l'arrière-garde de toute cette troupe emplumée.

Sous le hangar était un coffre; dans ce coffre, toute sorte de grenaille destinée aux hôtes de la basse-cour.

Poules, canards et pigeons connaissaient bien ce coffre, qu'ils saluèrent, poules en pépiant, canards en cancanant, pigeons en roucoulant.

Je soulevai le couvercle du coffre, auquel je donnai ma tête pour point d'appui, ce qui nous permit d'y puiser tous deux à pleines mains.

Puis, nos mains pleines, je laissai retomber le couvercle du coffre.

Vous rappelez-vous, cher Petrus, une charmante gravure, d'après un tableau français, intitulée: la *Petite Fermière!*

C'est une belle jeune femme entourée de tout un monde ailé qui attend sa nourriture.

Jeannie était l'original du tableau.

Les poules volaient pour atteindre ses mains; les pigeons se posaient sur son épaule; les canards se dressaient maladroitement sur leurs pattes en battant des ailes.

Je me reculai un instant, pour voir tout à mon aise la reine du royaume ailé, et, quoique j'eusse mes deux mains remplies de grain, pas un des sujets de Jeannie ne déserta sa maîtresse pour moi.

— Vous voyez, lui dis-je, chère voisine, vous étiez ingrate à l'endroit de ces pauvres animaux.

— Attendez, dit-elle.

Et elle sema son grain.

Toute la famille emplumée se jeta sur ce grain, qui disparut en un instant.

Puis, tout cela resta l'œil et le bec en l'air, tournant mélancoliquement la tête, et clignant de l'œil pour voir si

c'était bien tout ce qu'on devait attendre de la petite fermière.

— La ! dit Jeannie, à votre tour, maintenant.

Et, à mon tour, j'appelai poules, canards et pigeons de la voix et du geste.

A la pluie de graines que je répandis autour de moi, toute la cour de Jeannie déserta sa maîtresse pour me saluer son roi, à l'exception d'un beau pigeon blanc qui, resté sur l'épaule de la jeune fille, caressait ses lèvres roses avec son bec rose, et semblait n'avoir besoin d'autre nourriture que des baisers qu'il donnait et recevait.

— Eh bien ! lui dis-je, chère Jeannie, vous voyez qu'il y a des cœurs fidèles en ce monde !

— Oui, répondit-elle en souriant, un sur cinquante peut-être, je le sais.

— Et, lui répliquai-je, n'est-ce pas beaucoup, ou plutôt n'est-ce point assez ?

Elle prit son pigeon entre ses deux mains, l'embrassa sans répondre et le jeta en l'air.

Mais lui, au lieu de retourner au colombier où l'on semblait le renvoyer, vola pendant quelques instans d'un vol circulaire autour de Jeannie, et revint se poser sur son épaule.

Même chassé par sa maîtresse, il ne voulait pas la quitter.

— Voilà qui vous prouve, Jeannie, ajoutai-je en souriant, qu'il est non seulement des cœurs fidèles, mais encore des cœurs dévoués.

Le chien aboyait toujours de joie et tendait sa chaîne vers sa maîtresse.

— Ne faites pas trop attendre votre visite au pauvre prisonnier, lui dis-je ; elle perdrait une partie de son mérite.

Nous nous avançâmes vers la niche, avec le cortége tout entier des poules et des canards, qui semblaient attachés à nos moindres pas.

— C'est Fidèle, dit Jeannie ; en votre qualité de voisin, il faut que vous fassiez connaissance avec lui. Détachez-le vous-même, afin que cette connaissance commence, de

votre côté, par un service rendu, et, du sien, par la gratitude.

Je détachai Fidèle, qui se mit à bondir joyeusement au milieu des poules, des canards et des pigeons, sans s'inquiéter où il posait ses pattes.

Les pigeons s'envolèrent ; les poules s'effarouchèrent ; les canards regagnèrent leur mare au plus vite.

Ce fut à Jeannie d'abord que s'adressèrent les premières démonstrations de Fidèle.

Puis, dans le juste partage de sa reconnaissance, il vint ensuite à moi.

Deux ou trois caresses que je lui fis établirent entre nous un commencement d'amitié.

— Maintenant, dit Jeannie, venez voir mes fleurs.

Je n'avais d'autre volonté que celle de la belle jeune fille ; il me semblait que ma vocation était de marcher derrière elle, d'admirer ce cou svelte, cette taille fine, ce pied si léger, qu'à chaque instant je craignais que tout cet ensemble aérien ne prît des ailes et ne remontât aux cieux en me laissant seul sur la terre !

Jeannie ouvrit, l'une après l'autre, deux grilles, et nous nous trouvâmes dans un charmant petit jardin plein de de fleurs, où Fidèle s'élança avec l'enivrement de la liberté, sautant après les papillons, aboyant à la poursuite des oiseaux.

Jeannie le rappela : oiseaux et papillons étaient les hôtes de la jeune fille, et, les uns et les autres, sachant qu'ils n'avaient rien à craindre d'elle, venaient d'habitude voleter autour d'elle.

Fidèle obéit, se calma, et suivit gravement les allées, au lieu de bondir follement à travers les plates-bandes.

Ce royaume des fleurs était une annexe de l'empire de Jeannie.

Au milieu des roses, des iris, des anémones, des jacinthes et des tulipes, Jeannie semblait une fleur détachée, vivante, douée de la faculté de se mouvoir ; elle parlait à toute cette végétation brillante et parfumée comme elle parlait à ses poules, à ses pigeons et à ses canards ; chaque fleur avait pour Jeannie, non-seulement son nom de fleur, mais encore son nom d'amitié, elle

était la sœur aînée de toute cette famille, qu'elle avait soignée depuis le printemps comme une petite mère ; elle me racontait l'indisposition de ce lilas, la maladie de cette renoncule ; elle me vantait la belle et vigoureuse santé de ces balsamines...

Et on eût dit que, de l'autre côté, les fleurs lui étaient reconnaissantes comme des êtres doués de sentiment, on eût dit que leurs parfums, qui parfois s'élevaient plus vifs, étaient un hommage que les plus tendres lui rendaient; on eût dit, enfin, que le doux frémissement que leur imprimait la brise, dont le souffle les courbait à ses pieds, n'était autre chose que l'attraction qu'elle exerçait sur les plus flexibles et les plus aimantes...

Sans doute, c'était une illusion; mais il me semblait que, sur son passage, les rosiers allongeaient leurs branches pour la retenir, que les lilas faisaient flotter leurs panaches, que les jasmins secouaient leur neige, et que tout ce monde embaumé saluait sa présence par le chant des rossignols, des fauvettes et des mésanges, si bien cachés dans les massifs, qu'il était impossible de savoir si c'étaient les parfums qui avaient des voix ou les voix qui avaient des parfums.

Arrivée à un angle du jardin donnant par une petite porte sur la prairie, Jeannie mit son doigt sur sa bouche pour me commander le silence.

Je me tus, elle marcha plus légèrement encore pour m'indiquer de ne point faire de bruit, et je la suivis, marchant sur la pointe du pied.

Elle arriva ainsi la première à une touffe épaisse de boules de neige et de lilas se détachant sur un massif d'arbres verts; elle en écarta doucement les branches, et, d'un mouvement de l'œil et du sourcil, elle me montra un nid perdu dans le feuillage.

J'eus quelque peine à l'apercevoir d'abord, tant il avait été artistement masqué par la prudente prévoyance des architectes ailés qui l'avaient bâti; c'était un nid de fauvettes ; la mère était dessus.

— N'aie pas peur, petite mère, lui dit Jeannie de sa douce voix, et, allongeant la main, elle prit légèrement la

mère, la souleva du nid, dans lequel je pus voir cinq œufs d'un gris clair, mouchetés d'un gris plus foncé.

— Oh! lui dis-je, elle couve... remettez-la bien vite sur son nid... Vous savez que les oiseaux abandonnent leur nid quand ils s'aperçoivent qu'on y a touché.

— Les autres oiseaux peut-être, dit Jeannie, mais pas les miens... Vous allez voir.

Et elle approcha la fauvette de ses lèvres et l'embrassa, puis des miennes, et je l'embrassai aussi; après quoi, elle remit la pauvre petite bête sur son nid.

La fauvette écarta aussitôt ses plumes, comprimées un instant, et s'enfonça dans la concavité, qu'elle couvrit entièrement de son corps.

— Voyez-vous, me dit-elle en se retournant de mon côté, elle ne s'enfuit même pas.

Je fis un signe affirmatif.

Je voyais en effet, mais à travers un nuage : en me donnant la fauvette à baiser, Jeannie m'avait aussi donné sa main; de sorte que mes lèvres avaient un peu porté sur la tête de l'oiseau, et beaucoup sur la main de la jeune fille.

Jeannie souriait dans son innocence; elle n'avait pas même senti ce baiser partagé avec un oiseau, et qui, la laissant impassible, me jetait, à moi, un si doux voile sur les yeux.

Pourtant, elle s'aperçut de l'espèce d'éblouissement auquel j'étais en proie.

— Vous n'avez pas, comme moi, un grand chapeau de paille, cher monsieur Bemrode, dit-elle, de sorte que le soleil vous fait mal... Allons un peu à l'ombre.

Et elle ouvrit la porte du jardin donnant sur une belle prairie boisée, sous l'ombre de laquelle Fidèle s'élança le premier, où elle suivit Fidèle, et où, à mon tour, je la suivis.

XIX

OU NOUS PARLONS PEU DE MON SERMON, BEAUCOUP DE LA FEMME QUE J'AIMAIS.

Il était impossible de présenter à l'œil, à l'odorat, je dirai presque au toucher, à tous les sens enfin, un contraste plus charmant que celui qu'offrait la fraîche et sombre prairie dans laquelle nous entrions, avec le jardin, plein de lumière, de couleurs et de parfums, que nous quittions.

C'était le milieu entre le jour et les ténèbres que cette verte prairie plantée d'aulnes énormes et de peupliers gigantesques ; à notre gauche s'étendait un véritable bois composé de ces deux essences d'arbres, qui grandissent si bien dans les terrains humides ; à notre droite, une longue allée de saules bordant un charmant petit ruisseau murmurant son éternelle chanson, tout en faisant tremblotter dans son cours et à sa surface les étoiles des pervenches azurées et les myosotis aux prunelles d'or.

De l'autre côté du ruisseau, sur le rude tapis d'un pré nouvellement fauché, s'élevaient des meules de foin jaunissantes et jetant aux chaudes brises du midi leurs âcres parfums.

Nous marchâmes ainsi pendant cinq minutes à peu près, Fidèle courant et aboyant, Jeannie suivant le petit sentier où l'on ne pouvait s'avancer qu'un de front, et moi emboîtant le pas derrière Jeannie.

Enfin, la belle jeune fille s'arrêta sous un saule plus épais que les autres, au pied duquel l'herbe froissée indiquait une station habituelle.

Elle enleva son chapeau, qu'elle suspendit à une branche, s'assit, et me fit signe de m'asseoir près d'elle.

J'obéis.

Fidèle franchit le fossé, décrivit un grand cercle dans la prairie, et revint se poser gravement vis-à-vis de nous.

Alors, tout en assemblant un bouquet de fleurs de son

jardin et de fleurs des champs, Jeannie se retourna de mon côté.

— Mon cher voisin, me dit-elle, quand nous sommes sortis tous deux, je vous ai promis que j'allais vous montrer mes poules, mes pigeons et mes fleurs : vous avez vu tout cela. J'ai ajouté que je vous ferais mes complimens sur votre sermon : votre sermon était fort beau, et vous n'en doutez pas, car vous m'avez vue pleurer, et les larmes valent mieux que des louanges. Enfin, j'ai dit que, de votre côté, vous me parleriez de la femme que vous aimez; vous n'avez rien répondu, mais, ne rien répondre, c'était vous engager : qui ne dit mot consent, ou le proverbe est faux. C'est donc maintenant à vous de parler, et à moi de me taire, cher voisin.... Parlez ; je me tais ; j'écoute.

J'étais assis près d'elle, appuyé sur mon coude, la regardant en profil perdu, et la trouvant adorable ainsi : le moment était donc bien choisi par elle, comme vous le voyez, mon cher Petrus, pour m'inviter à lui parler de la femme que j'aimais.

Il me prit cette tentation, ou de la prendre entre mes bras, ou de me jeter à ses pieds en criant :

— Jeannie ! Jeannie ! la femme que j'aime, c'est toi !

Mais je n'osai point ; et puis, vous le dirai-je, mon ami, la situation était si douce, je me sentais si heureux d'être assis près d'elle, je la trouvais si belle à regarder, que je ne voulais pas encore en finir avec le bonheur que j'éprouvais, fût-ce même pour un bonheur plus grand !

— Ainsi, lui dis-je, chère Jeannie, vous désirez connaître celle que j'aime ?

— Oui.... mon père nous a dit tant de bien de vous.....

Elle vit dans quel chemin elle venait de s'engager, et, ne voulant pas reculer, elle continua, souriant et rougissant à la fois :

— Mon père nous a dit tant de bien de vous, que vous avez vu à quelle folie il avait poussé ma mère !

— Folie que vous n'avez point partagée un seul instant vous-même, n'est-ce pas, Jeannie ?

— Oh ! moi, je vous détestais ! N'étiez-vous pas cause qu'on me tirait les cheveux pour me coiffer en racine droite, que l'on me serrait la taille dans un corps de fer,

et que l'on me faisait marcher sur des talons qui me grandissaient de deux pouces, et qui me tordaient les pieds?... Il me semble qu'il y avait bien là de quoi maudire quelqu'un?

— Oui.... mais, maintenant?

— Oh! maintenant, c'est tout autre chose... Du moment où ma mère a renoncé à ses projets sur vous; du moment où j'ai pu remettre mes petits souliers, jeter bien loin de moi mon corps en fer, et secouer la poudre de mes cheveux jusqu'à la dernière parcelle, de ce moment-là, non-seulement je ne vous déteste plus, mais....

Je l'interrompis.

— Vraiment?... Et croyez-vous que je me contente de cela, que vous ne me détestiez plus?

— Vous ne m'avez pas laissé achever, dit-elle; j'allais vous avouer que, non-seulement je ne vous déteste plus, mais encore que je vous aimais comme un frère.

— Merci! fis-je en lui prenant la main, merci, Jeannie!

— Or, vous aimant comme un frère, je veux connaître la femme à laquelle vous êtes fiancé, pour l'aimer comme une sœur, continua la jeune fille.

— Je ne vous ai pas dit que je fusse fiancé, Jeannie.

— Oh! mon Dieu! reprit-elle en essayant d'enlever sa main des miennes, fiancé ou non, puisque vous l'aimez et puisqu'elle vous aime....

Je retins sa main.

— Je vous ai dit que je l'aimais, Jeannie, mais je ne vous ai pas dit qu'elle m'aimât....

— Comment! s'écria la jeune fille étonnée, sans plus s'occuper de sa main qu'elle m'abandonna, vous aimez une femme qui ne vous aime pas?

— Cela ne s'est-il jamais vu, Jeannie, lui demandai-je en la regardant avec tendresse, que l'on aime quelqu'un qui ne vous aime pas?

— Je ne sais, dit-elle.

Puis, me regardant d'un air de compassion:

— Oh! mon Dieu! me dit-elle, auriez-vous le malheur d'aimer sans être aimé?

— J'ai, répondis-je, le malheur d'aimer quelqu'un qui ne sait pas que je l'aime.

— N'avez-vous jamais osé lui avouer votre amour ?

— Je ne lui ai parlé qu'une seule fois dans ma vie !

— Mais comment avez-vous pu devenir amoureux d'une femme que vous n'avez vue qu'une fois ?

— Je ne vous ai point dit, Jeannie, que je ne l'eusse vue qu'une fois ; je vous ai dit seulement que je ne lui avais parlé qu'une fois.

— Oh ! mais c'est tout un roman, alors! s'écria gaîment la jeune fille.

— Tout un roman, oui, chère Jeannie ; une pastorale de Longus....

— Et vous allez me conter cela, je l'espère.

— Si vous le permettez, Jeannie....

— Si je le permets ? Je crois bien que je le permets ? je fais mieux, je vous en prie !

Il me serait impossible de vous dire avec quelle coquetterie charmante, et toute imprégnée à la fois d'innocence et de naiveté, Jeannie prononça ces dernières paroles.

Je ne l'eusse pas aimée, que, bien certainement, là, sous ce saule, assis près d'elle, avec ce ruisseau gazouillant à nos pieds, ces oiseaux chantant sur nos têtes, cette pénétrante odeur du muguet venant de l'ombre, cette âcre senteur des foins venant du soleil, avec sa main reposant dans mes mains, ses yeux fixés sur mes yeux, son doux sourire cherchant ma pensée au fond de mon cœur, sa curiosité appelant mes paroles sur le bord de mes lèvres, je ne l'eusse pas aimée, que, bien certainement, à cette heure, en ce moment, j'en fusse devenu amoureux.

— Oh ! oui, oui, Jeannie, m'écriai-je en portant vivement sa main à mes lèvres, oh ! oui, je vous dirai qui j'aime, et, n'est-ce pas, vous ne me désespérerez point en me disant qu'on ne saurait m'aimer ?

La jeune fille me regarda avec étonnement.

— Ecoutez, lui dis-je, c'est la première fois que j'aime ; il y a huit jours, je ne connaissais encore l'amour que de nom, ou plutôt je ne le connaissais pas même de nom.

— Il y a huit jours ?

— Oui.

— Et tout à coup, dit-elle en riant, vous avez découvert cette merveille de la création qui devait prendre votre cœur ? Et vous avez aimé comme cela ?

— Justement, Jeannie ; cela s'est fait ainsi que vous le dites... Ne vous a-t-on pas raconté parfois que, dans un coin du ciel que l'on croyait désert, on avait, tout à coup, à l'aide d'un télescope, découvert une étoile inconnue jusqu'alors, et, cependant, la plus belle, la plus brillante des étoiles ?

— Et il vous a fallu un télescope pour cela ?

— Oui, Jeannie, et voilà pourquoi je la connais sans qu'elle me connaisse, pourquoi je la vois sans qu'elle me voie... Deux jours le ciel a été couvert, deux jours elle a disparu ; pendant ces deux jours, je n'ai pas vécu ; la terre me semblait dépeuplée, le ciel vide ; les autres étoiles n'existaient plus, ou plutôt je ne les regardais pas... Enfin, je l'ai revue, mais nébuleuse, mais voilée... Alors, j'ai cru m'être trompé ; j'ai douté de mon télescope, j'ai douté de mes propres yeux, j'ai douté d'elle-même... Par bonheur, c'était cette fois-là que je me trompais réellement ! Tout à coup, elle s'est dégagée des nuages qui l'enveloppaient, et je l'ai retrouvée pure, chaste, brillante ; de sorte que vous me voyez, Jeannie, après tous mes doutes, après toutes mes craintes, plus rassuré et plus amoureux d'elle que jamais !

— Écoutez, monsieur Bemrode, me dit Jeannie, devenue plus sérieuse sans être plus sévère, je ne comprends pas très bien le langage figuré, et n'ai surtout pas l'esprit assez subtil et assez orné pour vous répondre dans le même style. Faites donc descendre votre étoile du septième ciel où vous l'avez placée, de façon à ne la voir qu'avec ce télescope merveilleux à l'aide duquel vous l'avez découverte ; isolez-la un peu plus ; mettez-la dans le rayon de mon œil, et, alors seulement je pourrai vous dire ce que je pense, et, par conséquent, ce que vous en devez penser.

En l'écoutant, je compris, mon cher Petrus, que ce moment suprême de l'existence où il est donné à l'homme de choisir entre la joie ou la tristesse, entre la vie ou le néant, était arrivé pour moi ; je compris que, la vie et la joie,

Dieu les mettait là toutes deux à ma portée, et qu'il ne s'agissait plus que d'étendre la main et de les saisir.

Je lui racontai tout : mon arrivée à Ashbourn ; comment j'y avais été reçu par la veuve du pasteur Snart ; comment j'avais crus retrouver en elle une seconde mère ; comment, un instant, elle m'avait appelé son fils.

Je lui dis ma douleur quand, à mon retour, je la trouvai morte ; mon isolement, ma misère ; puis comment, par la charité de mes paroissiens, ma misère avait disparu, ne me laissant que l'isolement ; puis enfin comment, par une grâce de la Providence, par une charité du Seigneur, cet isolement avait disparu à son tour.

Je lui fis la description de cette petite maison blanche verte et rouge, sortant à moitié d'un massif d'arbres et de fleurs, devenue mon seul horizon ; je lui dépeignis cette fenêtre, cadre charmant d'un plus charmant portrait.

Elle assista à toutes mes espérances quand mon inconnue apparaissait, à toutes mes angoisses quand la fenêtre était vide ou fermée.

Je ne lui cachai pas mes deux excursions du soir, l'une où je m'étais borné à venir sur la grande route et à écouter l'éloge de monsieur Smith et de sa fille ; l'autre où j'avais été jusqu'à faire le tour de la maison éteinte, presque morte, à l'exception de cette étincelle de vie, de lumière restée dans la salle basse, et que j'avais entrevue par la grille de la rue, grille d'où m'avait chassé la voix des trois hommes et le bruit de la voiture.

Elle put me suivre chez moi, me voir rentrer au presbytère, plus sombre, plus isolé, plus vide que jamais ; monter à ma chambre sans lumière, ouvrir machinalement ma fenêtre, et, tout à coup, pousser un cri en retrouvant mon étoile disparue.

Puis, après tout cet ensemble, vinrent les détails : la cage et le chardonneret, les rideaux blancs du lit, les fauteuils de perse à fleurs roses, le pot de faïence bleue, le chapeau de paille, la couronne de bluets, rien ne fut omis, rien ne fut oublié, pas même mon désappointement du matin, lorsque je vis ma blonde inconnue, à la robe blanche et à la ceinture bleue, transformée en dame de la ville,

coiffée en racine droite, vêtue d'une robe de pékin broché, et chancelante sur ses mules à hauts talons.

Arrivé là, il fallait aller jusqu'au bout et tout dire, même mon mensonge.

Je le dis, mais je dis aussi ma joie, mon bonheur en retrouvant le charmant papillon que j'avais rêvé, au moment où il sortit de sa chrysalide, plus brillant, plus frais, plus aérien que jamais.

Je pris, les uns après les autres, tous les détails de cette dernière heure, envolée rapide comme une seconde, et qui, cependant, renfermait toute ma vie à venir : la basse-cour avec ses poules, ses canards, ses pigeons, c'est-à-dire la vie matérielle; le jardin avec ses fleurs, ses oiseaux chanteurs, son soleil, c'est-à-dire la vie poétique; cette prairie avec son ombre, son ruisseau murmurant, ses lointaines senteurs, c'est-à-dire la vie rêveuse et recueillie; je ne m'arrêtai dans mon récit qu'à la fin de mon roman lui-même, qui me conduisait là, sous ce saule où j'étais couché près d'elle, et, arrivé là, je m'écriai :

— Jeannie! chère Jeannie! vous connaissez maintenant la bien-aimée de mon cœur; ma joie ou ma douleur dépend d'elle... Dites, ma chère Jeannie, dois-je espérer ou désespérer?

Jeannie avait écouté tout le commencement de mon récit avec ses beaux yeux sourians et interrogateurs fixés sur moi, car elle ne comprenait pas encore, et croyait qu'il était question d'une étrangère; puis, peu à peu elle avait deviné qu'il s'agissait d'elle; alors elle avait lentement baissé les yeux, mais sans cesser d'écouter; enfin, une rougeur plus vive avait passé sur ses joues, un mouvement plus rapide avait soulevé sa poitrine; tout à coup, elle s'était levée, mais était demeurée debout, rougissant de plus en plus, immobile et pareille à la statue de la Modestie...

Et moi, aux derniers mots, je m'étais mis à genoux, la retenant par sa belle main. A ma prière, au léger cri de douleur qui m'échappa lorsque je sentis cette main près de glisser dans la mienne, elle eut pitié de moi et resta.

Cette pitié me rendit bien heureux, car, dans ce cas, vous le savez, vous, docte professeur en philosophie, dans

ce cas, la pitié n'est rien autre chose qu'un commencement d'amour.

Je demeurai donc un genou en terre, haletant, l'œil fixé sur elle, serrant sa main dans ma main, et n'ayant la force que de murmurer ces mots :

— Jeannie !... chère Jeannie !

Alors, elle, de sa voix douce et tremblante à la fois :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, il me paraît que c'est mal ce que vous faites en ce moment, et que le détour que vous avez pris est bien subtil pour quelqu'un qui aime... Mais n'importe ; je vous répondrai simplement : Oui, quand ma mère m'a emmenée à Chesterfield pour me faire habiller comme la fiancée de l'intendant du comte d'Alton ; quand elle m'a dit que, pour vous plaire, je devais poudrer mes cheveux, mettre cette vilaine robe brochée et ces hautes mules qui m'empêchaient non-seulement de courir, mais même de marcher, il m'a semblé qu'un homme qui, pour l'aimer, exigeait d'une femme tous les sacrifices du simple, du naturel, du vrai, devait mal aimer ; que cet homme détesterait mes oiseaux, mes fleurs, ma prairie ; que c'était une autre vie que la mienne, si douce, si calme, si tranquille, que cette vie dans laquelle j'allais entrer...

Alors, de même que vous avez été prévenu contre moi, j'ai été, moi, prévenue contre vous ; j'ai retardé ma mère, qui me pressait, afin de ne point faire la route avec vous ; je me suis placée, ou plutôt, à mon grand regret, ma mère m'a placée en face de la chaire ; je me suis assise avec l'intention de trouver votre sermon mauvais... ce me fut une chose impossible, votre sermon était fort beau... seulement, le texte, plus encore que vos paroles, m'a fait pleurer ; car le texte disait : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari, » et quitter mon père et ma mère me semblait le plus grand malheur du monde...

Votre sermon fini, je pleurai à la fois, de vos paroles et du texte, car, je vous le répète, vous avez été bien éloquent ; mais je vous en voulais d'avoir choisi un pareil sujet.

C'est pourquoi je suis partie la première ; et, quelque

instance qu'ait faite ma mère, je n'ai point voulu vous attendre.

De là mon silence à votre retour; dix fois le désir m'est venu de vous complimenter, je n'en ai pas eu le courage.

Lorsque vous êtes sorti avec ma mère, je dois tout vous dire, n'est-ce pas? lorsque vous êtes sorti avec ma mère, je me suis levée, j'ai été à mon père, je l'ai embrassé au front; puis je me suis mise à genoux devant lui, et alors, les mains jointes, je lui ai dit : « N'est-ce pas, bon père, que tu n'exigeras point que ta fille épouse un homme qu'elle n'aime pas et qui la rendrait malheureuse? »

— Oh! Jeannie! Jeannie! m'écriai-je.

— Attendez donc! répondit la jeune fille avec un adorable sourire; vous m'avez tout dit, laissez-moi tout vous dire.

Mon père est bon, mon père m'aime; il m'a répondu : « Mon enfant, tu ne seras jamais qu'à l'homme que tu choisiras. »

Alors je me suis jetée à son cou, et l'ai embrassé bien plus tendrement que la première fois.

C'est en ce moment que vous êtes rentré avec ma mère, et que ma mère nous a annoncé que vous aimiez une autre femme et que vous alliez vous marier.

A cette bonne nouvelle, j'ai senti mon cœur sourire; j'eusse battu des mains et sauté de joie si je l'eusse osé... Mais, au moins, libre de reparaître ce que j'étais, je me suis élancée hors du salon, pour monter rapidement à ma chambre et me débarrasser de cette odieuse toilette; et, au fur et à mesure que je dépoudrais mes cheveux, que je desserrais ma robe, que je jetais à l'autre bout de l'appartement mes mules à hauts talons, vous me paraissiez bien plus beau, bien plus aimable, bien plus éloquent qu'une heure auparavant.

Je me rappelais avoir lu le texte de votre sermon dans la Bible, et, puisqu'il était dans la Bible, je ne m'étonnais plus que vous l'eussiez pris.

Enfin, je suis descendue, leste, joyeuse, le cœur léger; je vous ai retrouvé au salon, et je me suis dit que j'avais été injuste envers vous; il ma semblé que vous deviez aimer mes oiseaux, mes fleurs, l'ombre des saules, la pro-

menade au bord du ruiseau ; je vous ai dit : « Venez ! » Vous êtes venu.

Alors, comme si je vous connaissais depuis dix ans, je vous ai raconté mes plaisirs, mes joies, ma vie ; vous avez donné à manger à mes poules; vous avez caressé Fidèle ; vous avez embrassé ma fauvette ; vous vous êtes assis près de moi, aspirant les senteurs de la prairie, et non-seulement je ne vous craignais plus, mais encore je vous aimais comme un frère.... Maintenant vous me demandez si je puis vous aimer autrement.... Je n'en sais rien ; car n'ayant jamais connu que mon père, que ma mère, n'ayant vu que les paysans de ce village, j'ignore tout à fait l'amour.

Mais vous, vous, qui êtes si savant, si je vous aime, vous le verrez bien.... vous me le direz, et, quoique vous ayez menti une fois, je tâcherai de vous croire....

— Oh ! Jeannie ! Jeannie ! m'écriai-je, vous êtes un ange de candeur !... Oui, vous m'aimerez comme je vous aime !

— Je ne demande pas mieux, répondit la jeune fille en me rendant sa main, qu'elle m'avait retirée.

Et j'y appuyai de nouveau mes lèvres ; mais, cette fois, ce ne fut point par surprise.

Aussi sentis-je cette main, insensible la première fois, tressaillir sous mon baiser.

— Rentrons, monsieur Bemrode, dit Jeannie ; il me semble qu'après ce que nous venons de dire, j'ai besoin d'embrasser ma mère....

Et nous marchâmes l'un à côté de l'autre, sans nous dire une seule parole, tant nos cœurs étaient pleins !

XX

L'ÉPREUVE.

Je rentrai seul au salon.

Après avoir embrassé sa mère, qu'elle rencontra dans la cour, avec une tendresse et une effusion qui étonnèrent

la bonne femme, Jeannie monta dans sa chambre, où elle resta jusqu'à l'heure du dîner.

Et, chose singulière! cette absence me faisait presque joyeux; mon cœur me disait que c'était, non point pour me fuir, mais au contraire pour se retrouver seule avec moi, que Jeannie s'était retirée; elle avait voulu revoir cette petite chambre dont je lui avais parlé, et peut-être, le cœur est prompt à se faire de semblables vanités, peut-être, à son tour, cherchait-elle des yeux ma fenêtre, comme j'avais cherché la sienne.

Moi, pendant ce temps, l'esprit libre, le cœur en joie, je causais avec son père.... De quoi?... Je vais vous le dire, mon cher Petrus: des hommes, que je n'avais jamais trouvés si bon; de la nature que je n'avais jamais trouvée si belle; de Dieu, que je n'avais jamais trouvé si grand.

Et le vieillard m'écoutait avec un tendre étonnement, et parfois il secouait doucement la tête en disant :

— O jeunesse! ô jeunesse!...

Combien de temps parlai-je ainsi, abondant, éloquent, inspiré? je ne sais : il y avait en moi une source intarissable d'actions de grâce pour le Seigneur qui me rendait la vie si douce et si facile.

Enfin la bonne mère rentra.

En l'apercevant, je fus pris, moi aussi, d'une grande envie de lui jeter mes deux bras au cou.... Peut-être était-ce parce que Jeannie l'avait embrassée.

Elle venait annoncer que le dîner était servi.

Nous passâmes dans la salle à manger.

— Où est Jeannie? demanda monsieur Smith.

La mère regarda autour d'elle.

— Je ne sais, dit-elle; dans sa chambre, sans doute.... pardon, monsieur Bemrode, pour la petite sauvage qui nous abandonne ainsi.

Oh! chère Jeannie! comme tu étais pardonnée!

En ce moment, si léger qu'il fût, j'entendis son pas dans l'escalier, sa robe frôlant la rampe; je devinai que mon œil la ferait rougir à son entrée dans la salle: aussi, ce ne fut qu'un instant après son arrivée que je me détournai.

Sublime instinct de l'amour! elle m'avait compris, et me remercia du regard.

Jeannie fut placée en face de moi, sa mère à ma droite, son père à ma gauche.

Là encore je compris que, si je la regardais, mon regard allait la troubler; que si je me taisais, mon silence lui serait difficile à soutenir.

Je parlai donc; je parlai des choses les plus indifférentes, mais il y avait dans ma voix un accent qui disait :

« Jeannie, ma bien-aimée Jeannie, à défaut de mes yeux, mon cœur te regarde!... Jeannie, ma bien-aimée Jeannie, à défaut de ma voix, mon cœur te dit que je t'aime! »

Et ce regard et cet aveu de mon cœur étaient compris de la belle jeune fille; il y avait dans son silence quelque chose de haletant qui me répondait :

« Je t'entends, je t'écoute, je te comprends! »

Et, comme si vieillesse et jeunesse parlaient deux langues différentes, le père et la mère ne voyaient rien, n'entendaient rien; seulement, de temps en temps, monsieur Smith regardait sa femme en souriant.

— Eh bien! mère, lui dit-il enfin, ne trouves-tu pas que ce dîner vaut mieux que le déjeuner; que nous y sommes tous plus à l'aise, plus libres, plus joyeux, y compris Jeannie, qui, ce matin, semblait vouloir fermer les yeux pour ne pas voir notre cher hôte, fermer les oreilles pour ne pas l'entendre, et qui, maintenant, le regarde en dessous et dévore tout ce qu'il dit?

Jeannie baissa les yeux et rougit à faire pâlir la rose qu'elle avait dans ses cheveux.

— Eh bien! d'où tout cela vient-il? reprit le vieillard : de ce que nous nous sommes expliqués, de ce que chacun de nous pense, parle et agit avec franchise.

— C'est vrai, père, répondit madame Smith; que veux-tu, j'étais folle!

— Voyons, Jeannie, continua le vieillard, n'es-tu pas de l'avis de ta mère? ne te trouves-tu pas plus à ton aise devant monsieur Bemrode, depuis que tu connais les intentions de notre cher voisin?... Eh bien! réponds donc.

— Oui, cher papa, balbutia Jeannie... Mais ne vous plai-

rait-il point que j'allasse à la cave chercher une bouteille de ce vieux clairet que vous a envoyé monsieur le comte d'Alton à son dernier voyage ?

— Par ma foi ! tu as raison, Jeannie, et je ne sais comment j'oubliais d'en faire fête à notre cher voisin... Va, Jeannie, va... et nous boirons à la fiancée du pasteur d'Ashbourn.

Jeannie, qui était levée, chancela presque.

— Allons ! allons ! dit le vieillard, tu n'as cependant plus ces maudites mules qui te faisaient trébucher... Va, mon enfant, va !

Elle sortit ; mais, avant qu'elle eût disparu, nos yeux se rencontrèrent.

Je lui envoyai mon cœur dans mon regard : elle croisa ses deux mains sur sa poitrine, et s'éloigna sans fermer la porte, en secouant la tête comme une nymphe éperdue.

— Eh ! mais qu'a donc cette petite fille ? demanda la mère.

— Ce qu'elle a ? reprit le pasteur ; la belle demande ! elle a qu'elle est encore toute troublée de tes visées de ce matin, dont encore une fois je vous demande de nouveau pardon, mon cher collègue... mais il ne faut pas lui en vouloir, à la chère créature du bon Dieu ; c'est moi qui ai fait la faute en lui disant trop de bien de vous... Allons !... voyons, femme, il ne faut pas rougir pour cela : toute mère qui aime sa fille désire son bonheur, et tu te disais : « Ma Jeannie sera heureuse si elle est la femme de monsieur Bemrode ! » Et croyez-le, cher voisin, ma Jeannie n'est point à dédaigner ; car, maintenant j'ose le dire, c'est une bonne, une excellente enfant, et, quel que soit le mari qui l'aura pour épouse, il sera certain de serrer dans ses bras une chaste et honnête créature... Ce ne sera pas vous, je le regrette... n'en parlons plus, et pardonnez-nous.

En disant ces mots, le vieillard me tendit la main.

Je sentis que je n'avais pas la force de garder mon secret plus longtemps : mon cœur débordait.

Je pris la main du pasteur, et, la portant à mes lèvres :

— Mon père, lui dis-je, c'est moi qui vous prie de me pardonner ! Je vous ai trompé, j'ai menti en vous disant

que j'aimais une autre femme... La femme que j'aime, c'est Jeannie, c'est votre fille! et je l'aime à ce point que, si vous me la refusiez, oh! je vous le dis, j'en mourrais!

La mère jeta un cri et se leva tout debout :

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, que dit-il?

— Bon! dit le pasteur, en voilà bien une autre, maintenant!... C'est ma fille que vous aimez, et vous mourrez si nous vous la refusons?

— Oh! cette fois, je ne mens pas... cette fois, c'est bien la vérité!

— Et lui avez-vous dit quelque chose de ce changement pendant votre promenade?

— Quelque chose... oui... répondis-je en balbutiant.

— Et comment a-t-elle accueilli cela?

— Elle a dit qu'elle ne m'aimait pas encore, mais qu'elle ne ferait rien pour ne pas m'aimer.

— Oh! père! père!... s'écria madame Smith, c'est une permission du bon Dieu!

— Voyons, tais-toi, femme! Tout cela est fort sérieux.

— Votre parole, mon cher Bemrode, que vous ne direz pas un mot à Jeannie de l'aveu que vous venez de nous faire...

— Mais, cher monsieur Smith...

— Votre parole...

— Je vous la donne.

— Et, maintenant : une promesse.

— Laquelle?

— C'est que vous serez huit jours sans venir ici, sans chercher à parler à Jeannie.

— Mais elle croira que je ne l'aime plus!

— Je vous permets de lui dire que c'est nous qui avons exigé cela de vous.

— Mais le motif d'une si longue absence, après tout ce que je lui ai dit de mon amour?

— Bon! tout à l'heure, vous lui en aviez dit quelque chose seulement!

— Pardon... pardon... je ferai tout ce vous voudrez...

— Chut! voici Jeannie!

En effet, j'entendais son pas se rapprocher, et bientôt elle reparut tenant à la main cette bouteille qui avait motivé

son absence, absence pendant laquelle il s'était dit tant de choses !

— Alors, vous avouez donc, cher monsieur Bemrode, reprit tout à coup monsieur Smith, que vous préférez Locke à Leibnitz ?

— Moi, balbutiai-je tout étourdi, je ne dis pas cela...

— C'est donc Leibnitz que vous préférez à Locke ?

— Je ne dis pas cela non plus...

— Il faut cependant être pour l'un ou pour l'autre, mon cher voisin, continua monsieur Smith, en s'amusant de mon embarras.

— Il est difficile, répondis-je, d'opter entre deux hommes dont l'un a été appelé le *sage* et l'autre le *savant*.

— Oh ! ce n'est point sur leur valeur personnelle que je vous interroge ; c'est sur la moralité de leurs systèmes. Locke, dans son *Essai sur l'entendement humain*, renverse l'hypothèse des idées innées ; considère l'âme, au moment de la naissance, comme une table rase ; explique toutes nos idées par l'expérience, d'où elles dérivent par deux canaux : la sensation et la réflexion. Leibnitz, au contraire, prétend que, dans l'homme, l'âme et le corps n'agissent point l'un sans l'autre, mais qu'il existe entre ces deux subtances une harmonie si parfaite, que chacune d'elles, tout en se développant selon les lois qui lui sont propres, éprouve des modifications qui répondent exactement aux modifications de l'autre. C'est ce qu'il appelle, vous le savez, mon cher voisin, l'harmonie préétablie. Non seulement il dit avec l'école : *Nihil est in intellectu quin priùs fuerit in sensu*, mais encore il ajoute : *Nisi ipse intellectus*. Sentez-vous bien toute la valeur de ce *Nisi ipse intellectus ?*

J'en comprenais si bien la valeur, surtout dans ce moment, mon cher Petrus, qu'il s'engagea entre le pasteur Smith et moi, sur le matérialisme et le fatalisme de Locke, et sur le spiritualisme de Leibnitz, une discussion qui dura jusqu'à la fin du dîner, et qui donna toute liberté à Jeannie de penser à ce qu'elle voulut.

En outre, quoique nous eussions vidé la bouteille de clairet, on oublia de porter la santé de la future épouse du pasteur Bemrode.

Après le dîner, tandis que monsieur Smith faisait ou avait l'air de faire sa méridienne, et que madame Smith veillait aux soins du ménage, je m'approchai de Jeannie.

Elle me parut bouder quelque peu. Sans doute avait-elle trouvé que c'était avoir l'esprit bien libre que de parler ainsi philosophie en sa présence.

— Chère Jeannie, murmurai-je à demi-voix, permettez-moi de vous dire qu'il y a une chose que je désirerais bien voir, et que vous avez oublié de me montrer.

— Quelle chose? demanda Jeannie.

— Cette petite chambre aux rideaux blancs, aux meubles de perse à fleurs roses... Croyez-vous donc que je ne suis pas curieux de voir, dans tous ses détails, ce sanctuaire où vous priez le Dieu qui vous a faite si jolie, si bonne, si aimante, et cela pour mon bonheur, je l'espère?...

— Cher voisin, me dit-elle, je pensais que, vous qui savez tant de choses, vous saviez que le seuil de la chambre d'une jeune fille ne saurait être franchi par un homme, à moins que cet homme ne fût le frère ou le fiancé de celle qu'il visite.

— Eh bien! ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez déjà comme un frère, et que vous ne vous défendriez pas contre votre cœur, s'il prenait à votre cœur l'idée de m'aimer autrement? Songez, chère Jeannie, que je vais être huit jours, huit longs jours sans vous voir, si ce n'est avec cette bienheureuse lunette, trop insuffisante, hélas! depuis que je vous ai vue de près et depuis que je vous ai parlé!

— Huit jours sans nous voir? me répondit Jeannie en fixant ses beaux yeux étonnés sur moi. Pourquoi cela?

— Parce que votre père me l'a fait promettre.

— Dans quel but?

— Demandez-le lui, Jeannie, et tâchez qu'il me rende ma parole, car, huit jours sans vous parler, je vous le jure, ce sera bien long!... Voilà pourquoi, chère Jeannie, je voudrais vous voir, non seulement quand vous serez à votre fenêtre, car vous y paraîtrez quelque fois, n'est-ce pas? voilà pourquoi, dis-je, je voudrais vous voir, non-seulement avec les yeux du corps, mais aussi, quand cette fenêtre sera fermée, avec les yeux de l'âme...

— Soit, dit-elle, mais avec la permission de ma mère.

Et, s'approchant de la bonne femme, qui rentrait sur la pointe du pied pour ne pas réveiller monsieur Smith, lequel peut-être ne dormait pas, elle lui dit à voix basse quelques mots auxquels madame Smith répondit tout haut et en levant les yeux au ciel :

— Fais, mon enfant, fais... Ton père, qui est la sagesse même, n'a-t-il pas dit ce matin : « Ce qui est dans les desseins de Dieu arrivera toujours, que l'homme s'en mêle ou ne s'en mêle pas ? »

Celle-ci s'approcha de moi.

Et elle embrassa Jeannie au front.

— Venez, dit-elle, et, puisque vous désirez voir la chambre de votre sœur, votre sœur va vous la montrer.

Je suivis Jeannie; mais, en sortant, il me sembla que le pasteur Smith avait rouvert un œil, et, de cet œil, échangé un regard avec les deux yeux de sa femme.

XXI

LA FIN DE MON ROMAN.

Cette chambre était bien celle que j'avais entrevue de loin, et que j'eusse rêvée, quand même je ne l'eusse point entrevue : un véritable nid de cygne.

Je saluai les uns après les autres tous les objets qui la meublaient : les rideaux de perse à fleurs roses, les vases de porcelaine blanche et bleue.

Je baisai les rideaux du lit.

Jeannie me regardait faire, moitié riant, moitié souriant; j'étais le premier homme qui eût jamais pénétré dans sa chambre.

La fenêtre était ouverte pour laisser entrer les rouges flammes d'un beau soleil couchant, et le soleil, presque horizontal, se glissait jusqu'au fond de la chambre, et prolongeait à l'infini son rayon de lumière dans une glace qu'il semblait briser.

La jeune fille alla se placer à la fenêtre, et, sans rien dire, interrogea l'horizon.

L'horizon, c'était le village d'Ashbourn.

Au milieu de toutes ces fenêtres lointaines que Jeannie interrogeait curieusement, je reconnus la fenêtre de ma petite chambre, ouverte comme celle de Jeannie.

Quoiqu'elle ne m'eût rien demandé :

— C'est celle-là, lui dis-je en étendant la main, celle qui est toute tapissée d'un cep de vigne.

Elle sourit.

— Il y a bien loin, dit-elle, pour ceux qui n'ont point de longue vue...

— Je vous enverrais bien la mienne, Jeannie, lui dis-je; mais, en vérité, j'y perdrais trop!

— Oh! n'importe, dit-elle, j'ai d'excellens yeux, et je verrai bien quand vous serez à votre fenêtre.

— Jeannie, depuis cinq jours, je ne suis plus guère que là; et, pendant les huit jours où il m'est défendu de venir ici, je ne serai guère autre part.

— Je verrai bien, dit Jeannie.

— Alors, chère bien-aimée! m'écriai-je, c'est que vous y serez vous-même?...

— N'est-ce pas la chambre que j'habite? dit-elle... à moins que ma mère ne m'emmène une seconde fois à Chesterfield pour m'y faire une seconde toilette...

— Oh! celle-là, Jeannie, il ne sera pas besoin, je l'espère, d'aller à Chesterfield pour la commander : on trouve partout une robe blanche et une couronne de fleurs d'oranger.

— Chut, monsieur mon frère! dit Jeannie; vous parlez de notre mariage comme si j'y eusse déjà donné mon consentement...

— C'est vrai, lui dis-je, j'oubliais que je n'ai le droit de rien demander que dans huit jours.

— Et, dans huit jours, êtes-vous donc si sûr que l'on vous répondra?

— Jeannie, lui dis-je d'un ton et avec un regard suppliens, je l'espère!

— Et, comme l'espérance est une des trois vertus théologales, je ne veux point vous l'ôter.

— Oh! Jeannie, Jeannie! m'écriai-je en lui prenant la main, que vous êtes bonne, et que je vous aime!

Jeannie, retirant sa main, porta l'index à ses lèvres.

— Chut! monsieur mon frère, dit-elle : cette chambre ne doit pas entendre de semblables paroles, et, comme je crois que vous ne répondriez pas de vous, nous allons, s'il vous plaît, redescendre au salon. D'ailleurs, il se fait tard; vous n'avez pas vu vos paroissiens depuis ce matin, et quelqu'un d'entre eux peut avoir besoin de vous.

Ce que disait Jeannie était vrai; je m'étais oublié bien au delà de l'heure jusqu'à laquelle je devais rester à Wircksworth.

Je poussai un soupir; je dis au revoir, des yeux et du cœur, à chacun des meubles de cette petite chambre, et je descendis.

Le pasteur avait fini sa méridienne; madame Smith avait achevé son ménage; tous deux m'attendaient au salon.

Il était évident que, comme leur fille, ils pensaient que l'heure de me retirer était venue.

D'ailleurs, même au milieu du bonheur, il y a des momens où l'homme éprouve le besoin d'être seul avec ses pensées.

Je pris congé d'eux en les embrassant; je baisai la main de Jeannie.

Monsieur et madame Smith me reconduisirent jusqu'à la porte, en me saluant de ces mots :

— A huit jours!

Je cherchai des yeux Jeannie pour lui dire, à elle aussi, sinon de la voix, tout au moins des yeux : « A huit jours! » mais elle avait disparu.

Mon premier sentiment fut un regret, presque une accusation.

Nous nous séparions pour huit jours, et Jeannie ne demeurait pas avec moi jusqu'au moment du départ!

Qu'avait-elle donc de plus pressé à faire que de me dire adieu!

Je poussai un gros soupir, et murmurai tout bas :

— Oh! Jeannie! Jeannie! pourquoi ajouter à ton absence, ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde? Une minute de joie est si précieuse! une seconde de bonheur est si rare!

Tout à coup, je me frappai le front; ma poitrine se dilata; le sourire revint sur mes lèvres, et je pressai le pas.

J'avais hâte de m'éloigner, j'avais hâte de dépasser l'angle de la maison, j'avais hâte de me retrouver sur la grande route.

Un espoir m'était venu!

Jeannie m'avait quitté pour remonter à sa chambre; Jeannie devait être à sa fenêtre.

Oh! comme mon cœur battit, lorsque ma tête se retourna!... Si elle allait ne pas y être!

Mais, grâce à Dieu, elle y était.

Je fis un tel mouvement de joie, je tendis les deux bras vers elle avec tant d'ardeur, qu'elle se rejeta en arrière.

Je restai à la même place, suppliant et les mains jointes.

Elle se rapprocha peu à peu.

Le soleil achevait de se coucher; son dernier rayon frappait droit sur Jeannie, lui faisant une auréole de feu, la vêtant d'or.

Elle-même ne se doutait pas combien elle était belle ainsi.

On eût dit une de ces vierges des églises catholiques, comme en envoyaient en Occident les peintres italiens du seizième siècle.

Je remerciai Dieu de ce que j'appartenais à l'église réformée; je le remerciai d'avoir fait aussi que je pusse posséder ce précieux trésor.

Jeannie me fit signe en souriant de continuer mon chemin.

Sans ce signe, je fusse resté là, oubliant le monde entier dans la contemplation de son doux visage.

Je me remis en route; mais on eût dit que, comme le dieu Mercure, j'avais des ailes aux talons, et que ces ailes m'entraînaient en arrière.

Le soleil se coucha; puis vint le crépuscule, puis la nuit.

Tant que je pus apercevoir Jeannie à sa fenêtre, je me retournai; bien longtemps même après que tout se fut ef-

facé dans la teinte grisâtre des premières ténèbres, je me retournais encore.

Je ne la voyais plus, mais je la devinais.

C'était par une de ces chaudes soirées du commencement de juillet, où l'on sent, pour ainsi dire, battre le cœur de la nature; où tout chante dans la création, le rouge-gorge dans le buisson, la cigale sur son épi, le grillon dans l'herbe.

Et moi aussi j'avais dans le cœur un oiseau qui chantait son chant d'allégresse; cet oiseau s'appelait le bonheur.

Je ne sais si vous avez jamais eu de ces momens-là, mon cher Petrus; mais, alors, on en arrive à croire que la douleur est à tout jamais exilée de la terre, et à ne pas comprendre comment on pourrait souffrir.

Je rentrai dans mon presbytère.

Oh! cette fois, il n'était plus vide, plus même obscur: devant moi marchait un doux fantôme qui le peuplait et l'éclairait.

Il monta gaiement les marches de l'escalier qui conduisait à ma chambre; j'y entrai derrière lui, puis, par la fenêtre, il sembla s'envoler, et à sa place à l'horizon je vis une lumière, scintillante étoile vivante dans la nuit, et à laquelle, nouveau Copernic, nouveau Galilée, nouveau Newton, je donnai le doux nom de Jeannie.

Je compris alors que je la voyais et qu'elle ne me voyait pas; j'allumai, à mon tour, une cire, et je vis à l'instant même mon étoile s'agiter.

Il me sembla qu'elle traçait un chiffre dans la nuit; je lui répondis en enlaçant, par de fugitifs sillons de lumière, les premières lettres de nos deux noms de baptême; alors, mon étoile parut s'élever dans le ciel, et s'éteignit, symbole de la foi qui monte à Dieu!

Mon cher Petrus, je ne vous ferai pas l'histoire de ces huit jours; ce serait recommencer tout ce que je vous ai raconté, redire ce que je vous ai dit.

Le matin, la lunette braquée attendait l'apparition de Jeannie, et, comme elle devinait que j'étais là plutôt qu'elle ne me voyait, elle agitait son mouchoir blanc, salut virginal qui me rassurait contre l'oubli!

Le soir, notre ciel s'illuminait, et que de choses nous nous disions avec le mouvement de nos lumières!

Je crus que ces huit jours ne finiraient jamais, et, cependant, je n'hésite point à dire que ce sont les huit jours les plus doux, les plus tendres, les plus mystérieux que j'aie vécus.

Pndant ces huit jours, je le remarquai, mon cher Petrus, personne ne mourut dans ma paroisse; deux enfans naquirent; deux couples de fiancés s'épousèrent.

On eût dit que mon bonheur s'étendait à tout ce petit monde dont la Providence m'avait fait le pasteur.

Avec quelle joie, quelle gratitude et quelle confiance en Dieu j'accomplis toutes mes fonctions pastorales, devenues si faciles pendant cette période de temps! comme j'ouvris avec de joyeuses paroles la vie à ces enfans que je faisais chrétiens! comme je promis de longs et d'heureux jours à ces fiancés que je faisais époux!

Enfin les huit jours s'écoulèrent; ce ne fut plus que des heures et une nuit qui me séparèrent du moment où la porte de Jeannie me serait rouverte.

Puis, le jour parut, et ce ne fut plus que des minutes.

Dès l'aube, je m'étais mis en route; mais, en entendant sonner cinq heures à l'horloge d'Ahsbourn, vous comprenez bien que je rentrai chez moi.

Alors, la lunette joua son rôle; mais, soit que Jeannie ne fût point levée, soit qu'elle eût trop de choses à me dire ce jour-là, elle n'ouvrit point sa fenêtre, et les rideaux même demeurèrent hermétiquement fermés.

J'attendis jusqu'à sept heures.

Que voulait dire cette absence, absence volontaire bien certainement? Était-ce pour que l'inquiétude hâtât ma visite?

Je l'interprétai ainsi, et je me mis en chemin.

Pendant ces deux grands milles, mes yeux ne se détournèrent pas un instant de mon but, pas une seconde!

Cette fenêtre voilée ne cessa d'être mon horizon; souvent je ne la voyais plus qu'à travers un nuage, tant était obstinée la fixité de mon regard.

Je ne vis point apparaître Jeannie.

Seulement, il me sembla une fois, une seule, voir trem-

bler le rideau, comme si, légèrement écarté, il eût repris sa place.

Je hâtai le pas.

Mon cœur battait d'une telle force, que je l'entendais battre.

Enfin, je tournai l'angle de la maison ; enfin j'atteignis la grille, j'allongeai ma main tremblante pour frapper...

La porte, alors, s'ouvrit d'elle-même, et le pasteur Smith et sa femme parurent sourians sur le seuil.

Ma joie fut si grande, que je m'arrêtai, sentant par tout mon corps comme un vertige.

Je voulus parler; ma voix mourut dans ma gorge desséchée.

Le pasteur vit ce qui se passait en moi.

— Sois le bienvenu, mon fils, dit-il ; ta mère et moi, nous t'attendions sur le seuil de cette porte pour te conduire à ta fiancée.

Je jetai un cri de joie, et, comme au fond du corridor j'aperçus Jeannie, timide et rougissante, je les écartai tous deux, et, m'élançant vers elle, je tombai à ses pieds sans voix et presque sans connaissance.

Elle s'inclina vers moi, et, en me relevant, trop émue elle-même pour me dire une parole, elle me donna son front à baiser.

Enfin je retrouvai la voix, et je m'écriai du fond de mon âme :

— Soyez béni, Dieu tout puissant, pour la grâce que vous me faites !

Un mois après, j'épousai Jeannie.

XXII

LE COMMENCEMENT DE MON HISTOIRE.

Il y a, dans la vie de tout homme, une heure suprême de joie, où, sentant que Dieu ne peut pas lui accorder davantage, il le prie, non plus pour qu'il approche de lui le bonheur, mais pour qu'il en éloigne l'infortune.

Telle fut la prière que j'adressai au Seigneur tout-

puissant, le jour où je conduisis ma Jeannie bien-aimée à l'église.

Le digne pasteur Smith nous unit lui-même, et il prit pour texte du discours qu'il nous fit le même texte que j'avais pris, cinq semaines auparavant, pour mon sermon : « Et le Seigneur dit à Rachel : Tu quitteras ton père et » ta mère pour suivre ton mari. »

Peut-être la voix du bon pasteur eût-elle été moins doucement émue, si cette séparation à laquelle il faisait allusion eût été plus réelle.

Ce n'était pas une grande séparation, en effet, que celle dont il était menacé, puisque, cette séparation devenant trop pénible, trois quarts d'heure de marche suffiraient à la faire cesser.

Je revins comme fils à ce presbytère où j'avais été reçu comme ami ; je rentrai comme époux dans cette chambre virginale où j'étais entré comme frère.

Il était convenu que, le lendemain, ce serait à mon tour de recevoir chez moi ma bien-aimée Jeannie.

Depuis que notre mariage avait été décidé, je préparais cette réception.

J'avais destiné à ma femme cette charmante petite chambre ouverte au soleil et donnant sur la campagne, dont j'avais fait mon cabinet avant de la connaître, et de la fenêtre de laquelle je l'avais aperçue pour la première fois.

Cette destination arrêtée, j'avais résolu de rendre cette petite chambre digne d'elle, et, appelant à mon secours tout ce que mon pauvre père avait pu m'apprendre de dessin, j'avais entrepris de peindre cette chambre à fresque à la manière des peintres français, c'est-à-dire avec des guirlandes de fleurs et de fruits, des autels à l'Hyménée, des colombes roucoulantes, enfin tous les emblèmes applicables à la situation.

Ce n'était point une petite affaire pour moi que cette entreprise, et le travail avait été long et difficile ; heureusement, peignant à la détrempe et à l'instar des décorateurs, j'avais pu peindre la nuit ; le jour, je le consacrais tout entier à mes devoirs de pasteur et à mes visites à Jeannie.

Seulement, il arrivait parfois qu'après avoir peint une partie de la nuit, et m'être couché parfaitement content de mon travail, il arrivait, dis-je, qu'en me réveillant le lendemain, je m'apercevais que j'avais employé le vert pour le bleu, le jaune pour le blanc, *et vice versâ* : alors, il fallait tout recommencer; mais je recommençais afin de mener à sa perfection un travail entrepris pour Jeannie, et cela me soutenait dans ce long mais charmant labeur.

La veille de notre mariage, j'avais mis la dernière main à l'autel de l'Hyménée et aux deux colombes qui s'ébattaient joyeusement dessus ; j'avais donné la touche suprême à mes fleurs et à mes fruits, et, fort satisfait de moi, je m'étais fait d'avance une joie de la surprise et de la reconnaissance de ma chère Jeannie lorsqu'elle me découvrirait un talent qu'elle ne me connaissait pas, et verrait que ce talent je l'avais consacré au désir de lui être agréable.

Le reste de l'ameublement avait été confectionné à Nottingham ; il se composait d'un joli canapé en jonc tressé recouvert de bazin blanc, de deux fauteuils d'étoffe à fleurs, d'une petite toilette modelée sur celle de la chambre à coucher de Wircksworth.

Quant au plancher, c'était un frais parquet de planches de sapin dont on pouvait entretenir l'éternelle propreté avec une couche de sable.

Je dois dire que, n'ayant point encore touché le premier quartier de ma cure, j'avais été forcé, pour faire toutes mes emplettes, de recourir à l'obligeance de mon hôte le chaudronnier, lequel avait pris la part la plus tendre au bonheur qui m'arrivait, et avait mis à l'instant même sa bourse à ma disposition.

Comme vous le comprenez bien, mon cher Petrus, je n'avais point abusé de sa confiance, et, avec six guinées, j'avais mené à bien les plus indispensables acquisitions.

Mais je vous ai promis de me peindre tel que je suis, mon cher Petrus.

Je ne sais quelle mauvaise honte me retint au moment de mon mariage; je n'osai inviter le brave homme à la cérémonie nuptiale, omission dont, au reste, il ne me parla

Digitized by Google

jamais, et qu'avec son admirable modestie il trouva sans doute toute naturelle.

Il n'en fut pas de même de moi ; plus d'une fois je me reprochai cette omission, sans avoir le courage de la réparer.

La maison était donc prête à recevoir sa nouvelle hôtesse.

Depuis huit jours, la fille du magister frottait les meubles, polissait la batterie de cuisine et époussetait les rideaux ; on avait mis des fleurs dans tous les pots et dans toutes les carafes, et les fenêtres ouvertes dès l'aube avaient laissé pénétrer, jusque dans les recoins les plus obscurs, l'air, la lumière et les parfums.

Nous embrassâmes le bon monsieur Smith et sa femme; puis, nous nous échappâmes par la cour, afin de prendre congé de nos poules, de nos canards et de nos pigeons; nous détachâmes Fidèle pour en faire le compagnon de notre route et le témoin de notre bonheur; nous gagnâmes le jardin : Jeannie donna le baiser d'adieu aux roses, ses sœurs, et il me sembla que les fleurs caressantes faisaient autant de chemin pour venir au-devant de ses lèvres que ses lèvres pour les aller trouver; derrière elle, je baisai, à mon tour, celles que sa bouche avait touchées.

Nous arrivâmes ainsi au bout du jardin.

La fauvette était dans son massif avec sa famille ailée, cinq petits battant des ailes et sautillant de branche en branche autour de leur mère.

Puis, nous passâmes dans la prairie; nous suivîmes le même chemin que nous avions suivi cinq semaines auparavant; je reconnus, au pied du grand saule, la place où j'avais dit à Jeannie que je l'aimais; je la conduisis à l'endroit même où je lui avais fait cet aveu; je me laissai glisser de nouveau à ses genoux; seulement, cette fois, ce n'était plus un aveu qui s'échappait de ma bouche : c'était un serment, le serment d'aimer toujours, qui sortait de mon cœur!

Ainsi, privilégiés que nous étions, nous refîmes cette joyeuse route du bonheur, que l'on refait si rarement, et, sur cette route, nous retrouvâmes cette trace qui s'efface si vite : les pas de l'homme heureux.

Au jardin j'avais baisé les fleurs que la bouche de Jeannie avait touchées; là, je baisai la terre qu'avait foulé son pied.

Puis, à l'aide d'un tronc d'arbre traversant d'un côté à l'autre de la prairie, pont tremblant jeté sur le petit ruisseau, nous passâmes pour rejoindre la route, que nous atteignîmes après avoir fait le tour de la maison.

Nous marchions joyeux, côte à côte, le bras de Jeannie appuyé au mien, lorsque le roulement d'une voiture qui venait derrière nous attira notre attention. Nous nous rangeâmes sur le revers de la route pour éviter cette voiture; mais, arrivée à notre hauteur, elle s'arrêta, et deux têtes, passant par la même portière, prononcèrent, l'une, le nom de Jeannie, l'autre, celui de mademoiselle Smith.

Je ne connaissais aucun des interlocuteurs; mais Jeannie les connaissait tous deux.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, et une jeune femme qui paraissait avoir atteint à peu près la moitié de cet âge.

La jeune femme, c'était cette même demoiselle Rogers sur les robes de laquelle s'était modelée madame Smith pour faire faire à Jeannie ce costume qui avait failli tuer notre bonheur à peine éclos.

L'homme de quarante ans, c'était monsieur Stiff, l'intendant du comte d'Alton.

La jeune femme avait, dans toute sa personne, quelque chose de raide, de guindé et de hautain.

L'homme de quarante ans présentait, à la première vue, toutes les nuances de la fatuité et de la sottise, depuis les teintes les plus légères jusqu'aux teintes les plus foncées.

Tous deux avaient reconnu Jeannie, et avaient arrêté leur voiture pour la saluer, non point par amitié, mais par orgueil. Il était évident qu'ils étaient heureux de pouvoir montrer à d'humbles piétons la magnifique voiture dans laquelle ils voyageaient.

Par malheur, une couronne de comte peinte sur les panneaux indiquait que monsieur l'intendant se prélassait dans la voiture de son maître.

Sans doute, ils avaient espéré que nous ne remarque-

rions pas ce détail, et, en effet, je dois le dire, je le remarquai seul; Jeannie n'y fit aucune attention.

On ouvrit la portière.

— Oh! c'est vous, chère petite, dit la jeune femme. Que je suis heureuse de vous voir! Venez donc m'embrasser!

Jeannie s'approcha, monta sur le marchepied qu'abaissa un laquais, et, du bout des lèvres, madame Stiff toucha le front de Jeannie.

Par un hasard assez étrange, ils s'étaient mariés, non-seulement le même jour, mais encore à la même heure que nous.

Depuis la veille, mademoiselle Rogers s'appelait madame Stiff.

Ce fut alors que l'explication eut lieu, et que nous apprîmes cette coïncidence dans nos destinées.

— J'espère, dit madame Stiff, que la chose vous portera bonheur, ma belle... Mais présentez donc votre mari à monsieur Stiff.

Je m'avançai, et fis de la tête, et le chapeau à la main, le mouvement commandé en pareil cas par la plus stricte politesse.

Monsieur et madame Stiff n'avaient pas manqué leur effet, et, du premier coup, ils avaient le bonheur de me déplaire horriblement.

Pendant que je saluais, la jeune femme faisait, à haute voix, l'énumération des noms et l'exposé des titres de son mari.

— Monsieur Adam-Léonard Stiff, dit-elle, premier intendant de monsieur le comte Noël d'Alton, pair d'Angleterre.

Puis, à demi-voix, et de manière à ce que je l'entendisse :

— Et votre mari, chère petite, dit-elle, quelle profession exerce-t-il?

— Madame, dis-je, sans laisser à Jeannie le temps de répondre, j'ai l'honneur d'être pasteur de la commune d'Ashbourn.

— Ah! bravo! fit monsieur Stiff; c'est justement notre paroisse, et vous viendrez nous dire l'office au château, mon bon ami.

J'étais furieux; je n'avais aucune raison de me croire, du moins par mes sentimens personnels, le bon ami de monsieur Stiff.

Cette familiarité me choqua, et peut-être allais-je répondre sèchement à cette sotte avance, lorsque madame Stiff me coupa la parole en disant à Jeannie :

— Imaginez donc, ma chère, que, quand ma tailleuse de robes m'a appris qu'elle avait donné un de mes modèles à votre mère, j'ai cru que j'allais avoir à vous complimenter, et que vous épousiez quelque baronnet ou quelque homme de finance; car, vous en conviendrez, je ne pouvais guère me douter qu'une pareille toilette dût faire les honneurs de votre personne à un pauvre pasteur de village. Aussi, je vois avec plaisir que vous en êtes revenue à votre mise simple, qui, d'ailleurs, vous va si bien... N'est-ce pas, monsieur Stiff, que mademoiselle Smith est charmante avec cette petite robe blanche, ce grand chapeau de paille et ce ruban bleu ?

— Charmante, c'est le mot, fit monsieur Stiff en portant à sa bouche ses cinq doigts réunis, et en faisant entendre un petit claquement des lèvres.

— Madame, dit Jeannie sans paraître remarquer l'impertinente adhésion de monsieur Stiff, je réclame de votre bonté le compliment que vous comptiez me faire ; car, si je n'épouse ni un baronnet ni un financier, j'épouse un homme que j'aime... Notre mariage, à nous, n'est ni un mariage de convenance, ni un mariage de raison : c'est un mariage d'amour.

— Très bien! dit monsieur Stiff, rien ne me touche au monde comme ces sortes d'union. On dit qu'elles sont rarement heureuses; mais j'espère, mon cher monsieur, que la Providence fera une exception en votre faveur... Quant à nous, ce n'est point tout à fait un mariage d'amour que le nôtre, n'est-ce pas, madame Stiff? c'est un mariage... d'estime... J'ai, en vérité, trouvé là le véritable mot. Aussi, ajouta-t-il en riant, sommes-nous déjà calmes comme deux vieux mariés, tandis que, en vous voyant cheminer de loin sur la route, nous nous demandions, madame Stiff et moi, quels étaient les deux tourtereaux que nous allions rejoindre... Ah! mais une idée! madame Stiff!

— Laquelle, monsieur? demanda la jeune femme.

— Mariés tous les quatre hier, à la même heure, c'est une aventure qui ne se représentera de vingt ans, de cent ans, jamais, peut-être... Aussi mérite-t-elle la peine d'être fêtée... Nous emmenons mademoiselle Smith et son mari au château, et nous passons une partie de la journée ensemble. Hein! madame Stiff, que dites-vous de cela?

— Ah! monsieur, m'écriai-je vivement, c'est chose impossible!

— Non pas, non pas, si la chose convient à madame Stiff.

— Mais certainement, monsieur, et si nos jeunes voisins veulent nous faire ce plaisir...

— Ah! par exemple! s'ils veulent! s'écria monsieur Stiff, moitié riant, moitié sérieux, il ferait beau voir qu'ils s'y refusassent!

— Madame, dit Jeannie, je crois qu'en vérité ce serait abuser...

— Monsieur, interrompis-je, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire...

— Chut! fit l'intendant. Du moment où cela convient à madame Stiff, vous comprenez bien qu'il faut que cela soit. D'ailleurs, je parle au nom de monsieur le comte, et je vous dis : « Mon cher pasteur, je n'admets pas d'excuse... je veux! » Ah! que répondez-vous à ceci?

Hélas! il avait raison, mon cher Petrus; il fallait répondre : « Vous voulez? Eh bien! moi, je ne veux pas; je ne veux pas parce que vous êtes un fat, un sot, et un impertinent! »

Et c'était me brouiller non pas avec un homme puissant, mais avec le valet d'un homme puissant, ce qui était bien pis...

D'ailleurs, au mot : « Je veux, » Jeannie, qui avait les yeux fixés sur moi, avait vu la rougeur me monter au front, et aussitôt, prenant mon bras qu'elle pressa doucement et tendrement de sa main :

— Mon ami, dit-elle, puisque monsieur et madame Stiff nous invitent d'une manière si gracieuse à leur faire une visite, acceptons l'honneur qu'ils veulent bien nous accorder... Seulement, nous demanderons à nos nobles hôtes

notre liberté vers midi ou une heure; nous aussi, nous nous installons, et nous avons mille choses importantes, pour nous du moins, à régler dans notre pauvre petite maison.

— Eh bien! c'est cela; à merveille! dit monsieur Stiff. vous serez libres dès que vous le désirerez. Quant à nous, par bonheur, tout est réglé d'avance; madame Stiff m'ayant prévenu qu'elle avait horreur de tout ce qui est détail de ménage, j'ai envoyé un tapissier et deux laquais, de sorte que j'espère qu'il ne manquera pas un clou à notre appartement. Au cas contraire, et si, par malheur, je me trompe, les drôles auront affaire à moi! Maintenant que c'est convenu, et que vous n'avez plus aucune objection à faire, je le présume, montez, chère demoiselle Smith; montez, cher pasteur... Excusez-moi, mademoiselle Smith, si je ne vous donne point la place du fond; cela m'indispose d'aller en arrière.

A cette nouvelle impertinence, je fus près d'éclater; mais mon regard rencontra celui de Jeannie, et l'éclair qu'il allait lancer s'éteignit dans son sourire.

Jeannie monta la première, s'assit d'un air modeste sur la banquette de devant, et je m'assis près d'elle en murmurant tout bas :

— Mon Dieu! donnez-moi la patience et l'humilité, ces deux grandes vertus sans lesquelles il n'y a pas de cœur véritablement chrétien!

A la porte du château, je fis une dernière tentative pour ne pas aller plus loin et prendre congé de monsieur l'intendant et de madame l'intendante; mais ils avaient bien certainement décidé que nous n'en serions pas quittes pour avoir admiré leur voiture, et que nous admirerions encore leur appartement.

Il fallut céder.

Madame Stiff monta lestement, et sans se retourner, les six marches du perron, et entra la première.

Quant à monsieur Stiff, il voulut bien faire à Jeannie la grâce de la laisser passer devant lui.

Il va sans dire qu'il passa avant moi.

Mais Dieu avait exaucé ma prière : j'étais humble comme Abel et patient comme Job.

C'était seulement pour Jeannie que je souffrais, pour Jeannie, qui me paraissait si belle, qu'à peine aurais-je pu admettre qu'une reine prît le pas sur elle.

Mais l'adorable créature me souriait avec son angélique douceur, et tout fiel tarissait en moi.

Cependant monsieur Stiff avait pris la tête de la colonne, et, ouvrant une porte :

— Madame, dit-il à sa femme, voici votre chambre à coucher ; elle a été meublée par le meilleur tapissier de Chesterfield. Je désire qu'elle soit de votre goût.

Mais madame Stiff daigna à peine faire attention au délicieux ameublement de cette chambre, et, regardant autour d'elle :

— En vérité, monsieur, dit-elle, je crois que vous avez oublié la chose essentielle.

— Laquelle, madame ?

— Une antichambre.... Il serait inouï qu'on entrât ainsi de plein saut dans la chambre à coucher d'une femme !

Monsieur Stiff sourit.

— Oh ! dit-il, vous ne me croyez pas si mal appris, madame. Je vous ai conduite par l'escalier dérobé. Traversez le boudoir, le salon et la salle à manger, vous trouverez alors cette antichambre que vous réclamez, donnant sur l'escalier d'honneur.

Madame Stiff fit un signe de tête qui voulait dire : « Je savais bien que vous n'aviez point oublié à ce point-là les égards qui me sont dus, » et, traversant le boudoir et le salon sans s'arrêter, elle alla s'assurer que l'antichambre existait réellement.

Puis, édifiée sur ce point, elle revint au boudoir.

Ce boudoir était une merveille. Les murailles étaient tendues d'une étoffe de soie gris perle toute constellée de petits bouquets cerise ; les siéges et les rideaux étaient pareils ; les autres meubles étaient en bois de rose, avec des médaillons de porcelaine.

— Décidément, vous avez bon goût, monsieur Stiff, dit la jeune femme, et ce boudoir n'est point mal. Qu'en pensez-vous, mademoiselle Smith ?

— Je pense, madame, répondit Jeannie avec cette naïve expression qui donnait un charme à toutes ses paroles, je

pense que c'est vraiment magnifique, et je n'ai rien vu de plus beau.

En disant cela, Jeannie avait un air d'admiration si réel, que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Le coup m'avait porté au cœur.

— Voyons donc comment on est assis sur ce sopha; dit madame Stiff.

Et elle s'y étendit nonchalamment.

— Venez vous asseoir près de moi, ma chère petite, dit-elle à Jeannie, et vous me direz si vous vous trouvez bien.

Et, tirant à elle Jeannie, elle la força de s'asseoir sur le sopha.

— Oh ! certes, madame, que l'on est bien là ! s'écria Jeannie.

Je la regardai d'un œil qui semblait lui demander grâce; mais elle ne me vit point, occupée qu'elle était à examiner l'étoffe du meuble.

— O femme ! murmurai-je tout bas, il faut donc toujours que tu sois, par un coin quelconque de ton cœur, cette créature faible qui a entraîné l'homme au péché !

— Et maintenant, madame Stiff, dit l'intendant, maintenant que vous avez examiné ce boudoir et que vous en paraissez satisfaite, vous plaît-il de voir en détail le reste de l'appartement, sur lequel vous avez jeté un simple coup d'œil.

Et, à ces mots, avec une galanterie inaccoutumée qu'il puisait sans doute dans le désir d'exciter notre envie, il offrit le bras à Jeannie.

Mais moi, n'y pouvant tenir plus longtemps :

— Je vous demande mille fois pardon, monsieur l'intendant, lui dis-je, mais ma femme a aussi sa maison à visiter, maison bien pauvre, je le sais, en comparaison de la vôtre, mais telle que j'ai pu la lui faire avec un grand amour et de petits moyens. Veux-tu venir, Jeannie ?

— Oh ! oui, oui, s'écria-t-elle, partons, mon ami ! monsieur et madame Stiff nous excuseront.... Ils savent que, moins on possède, plus l'on est jaloux de ce que l'on a.

L'intendant et sa femme échangèrent un regard qui

voulait dire : « Ils ont vu ce que nous désirions qu'ils vissent ; laissons-les aller. »

Et monsieur l'intendant me fit une grande révérence en me disant :

— Nous eussions voulu vous retenir pour dîner, cher pasteur; mais, nous le voyons, votre impatience est si grande de vous retrouver en tête-à-tête avec votre femme, que nous n'osons insister. Allez donc, heureux époux ! Je dis heureux, car un poëte latin a, je crois, écrit que le bonheur est dans la médiocrité. Vous savez cela, vous, monsieur le pasteur, qui êtes un savant....

— Oui, monsieur, je sais cela, répondis-je, et nous donnerons, je l'espère, Jeannie et moi, la preuve que cet axiome est vrai dans l'évangélisme moderne comme il l'était dans la société antique.

— C'est fort bien tourné, ma chère demoiselle Smith, ce que vient de dire là votre mari, fit madame l'intendante avec un léger signe d'approbation, et je regrette, en vérité, de ne pas m'instruire plus longtemps à sa conversation.... Mais, puisque vous voulez absolument nous quitter, il faut céder à votre désir.... Adieu donc, ma chère petite, et que le ciel vous protége !... Adieu ! monsieur le pasteur.

Nous saluâmes, Jeannie et moi ; puis, nous voulûmes nous dérober par la porte du petit escalier, qui était la plus proche, mais l'intendant nous arrêta.

— Comment donc, mon cher pasteur ! me dit-il, par les grandes entrées, s'il vous plaît.... Rien n'est trop beau pour vous ! L'autre passage est réservé pour les domestiques.

Et, nous montrant le chemin, il nous fit traverser de nouveau le salon, la salle à manger, et cette antichambre dont madame Stiff lui avait si aigrement fait sentir l'urgence, au moment où elle avait craint que l'appartement n'en fût privé.

Oh ! mon cher Petrus, je sortis de cette maison le cœur navré !

Cette rencontre, ce hasard, cette fatalité, venaient de troubler le plus beau jour de ma vie, celui pendant lequel j'avais cru qu'il m'était donné de posséder ma Jeannie tout

entière, seule, bien à moi, sans que j'eusse un désir qui ne fût point acompli, sans qu'il lui restât, à elle, un regret.... Mais voilà que le maudit intendant et sa femme avaient renversé tout ce charmant échafaudage de rêves heureux, avec une misérable réalité !

Après cette bonne voiture si douce, comment conduire Jeannie à pied ?

Après ce salon doré, ce boudoir de soie, cette chambre de satin, comment faire entrer ma Jeannie dans cette petite chambre aux meubles de jonc et aux rideaux d'indienne ? Il n'y avait donc que mes fresques, exécutées pour Jeannie, qui pussent lui donner du prix à ses yeux !

Mais je n'étais pas un grand peintre, et ces fresques ne pouvaient manquer de pâlir beaucoup, comparées aux dessus de porte et aux trumeaux qui ornaient l'appartement de monsieur l'intendant.

La veille, au moment de partir pour aller chercher chez ma Jeannie et la conduire à l'église, j'avais regardé avec tant de joie ma belle armoire de noyer, aux portes très lisses ; ma table de bois de poirier recouverte d'un tapis bleu, avec ses deux tiroirs fermant à clef ! Enfin, le grand miroir qui donnait en face de la fenêtre ouverte me répétait cet horizon bien-aimé dont la contemplation m'avait fait si heureux ; de sorte que, grâce à ce miroir qui représentait un paysage factice par la réflection d'un vrai paysage, j'avais à la fois le rêve et la réalité de mon bonheur.

Oh ! la veille, j'avais regardé tout cela avec bien de la joie, et peut-être avec bien de l'orgueil ; et voilà que, par la comparaison, Dieu abaissait mon orgueil et tempérait ma joie.

Maintenant, oserais-je offrir à ma Jeannie ce peu que je possédais, quand un Stiff, un intendant, un homme sans éducation, médiocre et grossier, offrait à sa femme des canapés de soie, des armoires de bois de rose et des tables de Boule ?...

Jusqu'au moment où nous avions été rejoints par cette malheureuse voiture, mon cœur avait été si content, si satisfait, si délicieusement bercé par cette idée d'introduire mon épouse dans son petit paradis, et de lui dire en l'y introduisant :

— Ma chère amie, voici ta chambre !

Mais cet homme maudit m'avait tout volé, jusqu'à ma phrase d'introduction, à une légère variante près.

N'avait-il pas dit, en entrant dans son appartement, juste les mêmes paroles que je comptais dire en entrant dans le mien : « Madame Stiff, voici votre chambre ! »

Il est vrai qu'il y avait, à mon avis, un abîme dans cette variante : *madame Stiff* et *ma chère amie*, mais, hélas! Jeannie, qui avait trouvé le boudoir si magnifique; Jeannie, qui avait si voluptueusement apprécié la moelleuse élasticité du sopha de madame Stiff, serait-elle de mon avis lorsqu'elle verrait ces murs vert d'eau, avec leurs guirlandes de roses, et surtout lorsqu'elle s'asseoirait sur son canapé d'osier recouvert de basin blanc ?

Oh! maudit! cent fois maudit, cet intendant qui nous avait ouvert cette porte par laquelle l'œil de ma Jeannie avait plongé dans ce monde inconnu que je ne pouvais pas lui offrir, moi qui lui eusse dit, comme le poète : « Bien-aimée de mon cœur, ne regarde pas si amoureusement cette étoile ! Hélas! je ne puis pas te la donner !... »

J'en étais là de mes réflexions douloureuses, et j'avais gardé un silence dont la tristesse était augmentée encore par le silence de Jeannie, lorsque, en traversant un charmant petit bois qui nous isolait à tous les regards, Jeannie, après s'être assurée que nul œil indiscret ne pouvait nous voir, s'arrêta en versant deux grosses larmes, et, jetant ses bras autour de mon cou, s'écria :

— O mon ami! n'est-ce pas que tu ne m'appelleras jamais madame Bemrode?...

Je poussai un cri de joie, tant la pensée de Jeannie répondait bien à ma pensée, tant son cœur avait deviné mon cœur.

— Oh ! jamais! jamais! m'écriai-je.

Et, la serrant sur ma poitrine, j'oubliai à l'instant même voiture, canapé de satin, salon doré, dessus de porte de Watteau, comme si tout cela était un mauvais rêve que j'avais fait, et qui ne devait plus revenir...

Et, ma Jeannie à mon bras, sa blonde et chaste tête appuyée à mon épaule, nous continuâmes joyeusement notre

route, et arrivâmes, après un quart d'heure de marche, au seuil de notre maison bénie.

Fidèle, qui était modestement resté à la porte extérieure du château, comprenant qu'il ne lui était pas permis d'entrer dans une si riche demeure, se mit à gratter impatiemment à celle du presbytère, que s'empressa de lui ouvrir une petite servante, la fille du maître d'école.

Présage de bonheur! il entra le premier en jappant de joie.

Nous le suivîmes.

Je conduisis Jeannie dans la salle à manger, puis dans la chambre de madame Snart, cette chambre sanctifiée par la douleur maternelle; puis dans la chambre nuptiale.

C'était là la grande épreuve.

— Chère ange de mon cœur! m'écriai-je, je ne te dirai pas comme l'intendant à madame Stiff : « Madame Bemrode, voici votre chambre; » je te dirai : « Ma bien-aimée, voici notre chambre. » Par la grâce de Dieu, j'espère que nous l'habiterons ensemble jusqu'à la fin de nos jours!

Et, pour faire oublier complètement à ma Jeannie le sopha de l'intendant, je m'assis le premier sur notre canapé de jonc, et l'attirai sur mes genoux.

Oh! dans ce moment-là, je vous le dis, mon cher Petrus, au nom de Jeannie comme au mien, les murailles nues d'une cabane ou les parois dorées d'un palais nous étaient également indifférentes...

Que fait le bonheur des rois à qui goûte la félicité des anges!...

XXIII

OU JE COMMENCE A FAIRE VÉRITABLEMENT CONNAISSANCE AVEC JEANNIE.

Nos jours d'installation furent des jours de bonheur qu'aucun nuage ne vint troubler.

Je commençai par montrer à Jeannie cette fameuse fenêtre où j'avais passé tant d'heures tristes et joyeuses;

puis, je mis entre ses mains la lunette de mon grand-père le contre-maître, afin qu'elle jugeât elle-même de la vérité de mon récit.

Elle porta la lunette à son œil, regarda attentivement, et, me la passant avec une émotion qui ne m'échappa point :

— Vois, dit-elle.

Et elle demeura la main appuyée sur mon épaule.

Je portai à mon tour la lunette à mon œil, et dans la pénombre de la petite chambre, je distinguai madame Smith agenouillée au pied du lit de sa fille.

— Pauvre mère! reprit Jeannie, nous l'oublions tandis qu'elle prie pour nous !

Et elle répéta avec mélancolie le texte de mon sermon :

« Et le seigneur dit à Rachel : « Tu quitteras ton père » et ta mère pour suivre ton mari. »

Deux grosses larmes perlèrent au coin de sa paupière et coulèrent sur ses joues; mais comme c'étaient des larmes de bonheur, je me gardai bien de les arrêter.

En effet, ainsi que derrière un nuage luit encore le soleil, derrière ces deux larmes continuait de briller son sourire.

Je laissai le temps au doux rayon de la joie de reprendre toute sa puissance, et, l'attirant à moi, je lui dis :

— Oh! que je voudrais que tu susses dessiner, ma belle Jeannie, afin d'avoir la vue, je dirai presque le portrait, de cette petite maison fait par toi!... N'ai-je pas entendu dire à ta mère qu'autrefois tu avais dessiné?

Jeannie sourit.

— Oui, dit-elle, autrefois... un peu... mais, maintenant que je ne pense qu'à être une bonne femme de ménage, j'ai oublié tout cela. Cependant, mon bien-aimé Williams, pour te faire plaisir, je m'y remettrai.

Et, saisissant l'à-propos, elle me fit des remercîmens sur mes guirlandes de roses, mes colombes et mon autel de l'Hyménée.

— Si tu veux, lui dis-je, ma bonne Jeannie, dans nos momens de loisir, en supposant que le bonheur nous en laisse, tu te remettras au dessin, et je te donnerai des

conseils. Notre sainte religion évangélique n'est point tellement rigide qu'elle condamne la bonne ménagère aux soins de sa cuisine et aux travaux de l'aiguille.

— Je ferai tout ce que tu voudras, dit Jeannie en souriant.

Il y avait dans son sourire, toujours charmant du reste, un légère expression, je ne dirai pas de gaîté, je ne dirai pas de tendresse, qui me frappa : c'était quelque chose de bon, de doux, d'affectueux, tenant le milieu entre ces deux sentimens.

Je la regardais avec un certain étonnement, tant je trouvais dans ce sourire une nuance indéfinissable.

— Eh bien ! me demanda-t-elle, qu'y a-t-il ?

— Rien, répondis-je. Viens, ma Jeannie, il faut maintenant que je te fasse voir le reste de nos domaines.

Nous descendîmes l'escalier, pressés l'un contre l'autre dans son étroit espace; mais, pour deux êtres qui s'aiment, tout est joie.

— Nous monterons et nous descendrons souvent cet escalier ensemble, chère Jeannie, lui dis-je en m'arrêtant sur la dernière marche et en souriant à son sourire.

Elle ne répondit point, mais elle s'appuya sur mon épaule, et nous gagnâmes la cour.

Fidèle bondissait autour de nous; mais dans la cour il aperçut une niche.

A cette vue il secoua la tête, éternua, et vint piteusement se ranger derrière nous, ce qui prouvait combien l'objet en question récréait peu ses regards.

Pauvre Fidèle! il avait espéré une liberté sans collier et sans chaîne, et je la lui promis tout bas.

— Vois, dis-je à ma Jeannie, il y aura place ici pour tes pigeons, tes poules et tes canards; je dis pour les tiens et non pour d'autres, car ils connaissent leur douce maîtresse, et doivent être bien malheureux loin d'elle. Quant à moi, comme j'aime tout ce qui t'aime, je voudrais déjà les voir installés ici.

— Tu es excellent, mon cher Williams, dit Jeannie. Dans deux ou trois jours nous irons les chercher.

— Et tu diras en même temps à ta mère, n'est-ce pas,

que Dieu, qui a exaucé sa prière dans le présent, l'exaucera probablement dans l'avenir.

— Je lui dirai que je suis bien heureuse !

Nous passâmes au jardin en faisant le tour de la maison; je lui montrai les trois saules pleureurs et le bassin où ils trempaient leurs vertes chevelures.

Pour le rossignol, il était devenu muet, mais non pas invisible, car nous le trouvâmes dans une touffe d'aubépine, où sa femelle couvait trois œufs gris mouchetés de rouge.

Mais ils ne me connaissaient pas comme la fauvette connaissait Jeannie, de sorte qu'à notre vue, mâle et femelle prirent leur volée et allèrent, inquiets, se percher sur un amandier.

Nous nous éloignâmes rapidement; les œufs, en se refroidissant, eussent fait avorter la couvée.

Cependant, tout en nous éloignant, nous ne les perdîmes point du regard, et nous les vîmes bientôt regagner leur aubépine et disparaître dans son feuillage.

La vue des saules raviva dans son cœur tout ce triste récit, et, s'appuyant plus doucement sur mon bras :

— Mon ami, dit-elle, n'avons-nous pas tous deux une visite à faire !

— A qui, Jeannie? demandai-je.

— A une bonne femme que tu aimais pour l'avoir connue, et que j'aime sans la connaître.

— Tu veux dire à celle que j'appelais ma mère, n'est-ce pas?

— Oui.

— Viens, ma Jeannie; tu n'oublies personne, toi... Viens.

Et nous nous acheminâmes vers le cimetière.

Nous avions tout le village à traverser; contre l'habitude, le cimetière ne touchait point à l'église.

Je passais fièrement dans les rues, ma Jeannie à mon bras; tous les hommes étaient aux travaux des champs; les enfans et les femmes restaient seuls.

A mesure que j'avançais, les enfans qui jouaient dans les rues que nous suivions rentraient dans les maisons en criant :

— C'est monsieur le pasteur Bemrode et sa femme!

Et les mères accouraient sur le seuil des portes, tenant leurs filles par la main, et me saluaient amicalement d'un bonjour qu'elles partageaient entre moi et Jeannie.

Je répondais de la main, et Jeannie souriait.

Nous arrivâmes à la porte du cimetière; comme pasteur, j'avais le triste privilége de posséder une clef de ce jardin des morts; mais, dans ma préoccupation, je l'avais oubliée.

J'envoyai un enfant la prendre au presbytère.

Pendant ce temps, nous restâmes, Jeannie et moi, appuyés à la grille.

Au bout d'un instant, le visage de la douce créature prit un voile de mélancolie, et ses yeux se mouillèrent.

— Ma Jeannie est un véritable cœur d'ange, lui dis-je : elle ne peut rien voir des douleurs humaines sans que sa bonté s'habille de deuil.

— Oh! me répondit-elle, ton amour me fait meilleure que je ne suis, mon Williams!

— Et cependant la vue de ce cimetière t'attriste.

— Oui et non... Un cimetière, c'est la douleur terrestre, mais c'est l'espérance divine. Puis, un cimetière de village a un aspect tout particulier. A mon dernier voyage à la ville, j'ai vu celui de Chesterfield, et il ne m'a point produit le même effet que j'éprouve devant celui-ci... On dirait que c'est pour celui-ci que Thomas Gray a composé sa ravissante élégie...Tu la connais, n'est-ce pas, mon Williams?

J'avouai avec une certaine honte que non-seulement je ne connaissais pas l'élégie, mais même que je ne connaissais pas le poëte.

— Oh! il n'y a rien d'étonnant à cela, me dit Jeannie : Thomas Gray est un ami de mon père; il a été élevé à Eton avec lui; l'année passée seulement, il a imprimé un tout petit volume de poésies qu'il a envoyé à mon père, et, dans ce volume, est la pièce que je t'ai dite.

— Et cette pièce est intitulée?...

— *Elégie écrite dans un cimetière de village.*

— Sans doute, ma Jeannie la sait par cœur?

— Oui, me dit Jeannie en rougissant.

— J'écoute, lui répondis-je ; les plus beaux vers ne peuvent que gagner à être récités par toi.

— Flatteur ! dit-elle.

Et, d'une voix mélodieuse comme un chant, elle commença à réciter ces vers, qui, dans sa bouche, prenaient une adorable expression de tristesse naïve et de mélancolie campagnarde :

Déjà le couvre-feu sonne la mort du jour :
Le bétail mugissant tourne sur la prairie ;
Le laboureur, lassé, déserte le labour.
A moi le monde ! à moi l'ombre et la rêverie !

La campagne s'estompe aux nocturnes lueurs ;
On n'entend plus au loin que la frêle clochette
Qui tinte le sommeil aux troupeaux maraudeurs
Dont glisse au bord des prés la sombre silhouette.

Tout dort ou va dormir, excepté le hibou,
Qui, du haut du vieux mur, se lamente à la lune,
Et gourmande à grands cris, triste au bord de son trou,
Le paysan tardif dont le pas l'importune.

Sous ces ormes noueux, sous l'ombre de ces ifs,
Où la terre moutonne en bosses inégales,
Les aïeux du hameau gisent froids et pensifs,
Dotant de noms obscurs leurs pierres sépulcrales.

Le souffle parfumé du matin, le chant clair
Du roitelet perché sur le hangar de chaume,
La voix aigre du coq, le bruit du cor dans l'air,
Ne les réveillent plus dans leur sombre royaume.

Leurs enfans ne vont plus sur la route s'asseoir,
Pour les voir revenir de la forêt prochaine,
Et nul ne les attend pour le repas du soir,
Près de l'âtre éclatant où pétille le chêne.

Que de fois la moisson a fléchi devant eux !
Que de fois leur sueur a fécondé la terre,
Lorsque, de l'aiguillon, ils pressaient leurs grands bœufs,
Et creusaient sous le soc le sillon réfractaire !

Que si l'ambition vient un jour, par hasard,
Heurter son pied distrait à leurs rustiques dalles,
Elle ne lise pas, d'un dédaigneux regard,
De ce peuple indigent les modestes annales!

Qu'elle ne fasse point honte à ces pauvres morts
Si leur tombe est obscure et veuve d'armoiries;
Si la gloire, unissant le mensonge aux remords,
Sur leur marbre n'a point sculpté ses flatteries!

Pompe de la puissance et pourpre des blasons,
Richesses et beauté, tout à son heure tombe;
Car le but est le même à tous les horizons,
Et les plus beaux chemins ne mènent qu'à la tombe!

Lorsque l'oreille est morte et que l'œil est fermé,
A jamais sont éteints le jour et la parole;
L'urne au linceul d'albâtre et le buste animé
Ne peuvent rappeler le souffle qui s'envole...

Et, cependant, peut-être, en ce lieu désérté,
Dort un cœur jadis plein d'une flamme inquiète,
Dont les mains dignement peut-être eussent porté
Le sceptre du monarque ou le luth du poëte.

Au fond de l'Océan que Dieu seul peut sonder,
Que de perles jamais ne seront découvertes!
Que de fleurs le soleil s'amuse à féconder,
Dont le parfum se perd en des plaines désertes!

Là, dort quelque Hampden qui, d'un cœur résolu,
Au tyran de son champ livra de grandes guerres;
Là, dort quelque Milton dont vous n'avez rien lu,
Près de quelque Cromwell pur du sang de ses frères.

Soulever les bravos des sénats attentifs,
Se montrer en exemple à la foule ravie,
Commander d'un seul mot à vingt peuples craintifs,
Et lire dans leurs yeux l'histoire de sa vie;

C'est grand! — Ce ne fut point leur destin, et le sort,
S'il borna leurs vertus, a limité leurs crimes;
Leurs pieds n'ont point foulé ce chemin de la mort
Qui mène vers le trône à travers les victimes!

Non ; un destin obscur leur traça le chemin
Loin des plaisirs brillans et de la folle joie,
Et, menant chaque jour le travail par la main,
Ils ont, du même pas, suivi la même voie.

Toutefois, pour garder leurs os de l'abandon,
Pour que le trépassé plus doucement y dorme,
Une main ignorante à leur tombe a fait don
D'un souvenir naïf, d'un mausolée informe.

Les ans qu'ils ont vécus, les noms qu'ils ont portés,
Une muse le dit, — pardon pour l'orthographe! —
Et quelques textes saints, à ce propos cités,
Enseignent à mourir à qui lit l'épitaphe.

Car quel homme, au moment des suprêmes adieux,
Se voyant sur le point d'abandonner la terre,
De son œil, qui se ferme au jour riant des cieux,
Ne jette, en soupirant, un regard en arrière ?

On a toujours aimé quelque chose ici-bas;
A l'heure de la mort, notre esprit s'y reporte;
Tout homme veut des pleurs pour mouiller son trépas,
S'ils coulent, que ses pleurs soient vrais ou faux, qu'importe?

Quant à toi qui, songeant à ces morts ignorés,
Raconte de l'oubli la facile victoire,
Si, par hasard, perdu dans ces lieux retirés,
A son tour, un passant demandait ton histoire,

Un vieux pâtre dira : « S'arrachant au sommeil,
Nous l'avons vu debout avant l'aube irisée,
De son regard rêveur appelant le soleil,
Et de ses pieds distraits secouant la rosée.

» Là bas, au pied du hêtre au feuillage tremblant
Dont la racine sort, en se tordant, de terre,
Il venait, à midi, s'étendre nonchalant,
Écoutant du ruisseau la plainte solitaire.

» Puis, le soir, il longeait la lisière des bois,
Disant à demi voix ses bizarres pensées,
Soucieux et portant dans les yeux et la voix
La visible langueur des âmes délaissées.

» Un matin, je gravis vainement le coteau
Qu'il montait tous les jours au lever de l'aurore ;
Vainement je m'assis sur le bord du ruisseau,
Où, lorsque vint le soir, je l'attendais encore.

» Le lendemain, avec des cierges et des chants,
Nous suivions lentement ses pauvres funérailles.
Lisez, si vous pouvez, ces quelques mots touchans
Gravés sur cette pierre au milieu des broussailles.

ÉPITAPHE.

« Un jeune homme inconnu repose en ce tombeau.
» Il vécut sans renom comme il mourut sans gloire ;
» La science n'a rien prédit à son berceau,
» Et la mélancolie est toute son histoire.

» Grande était la bonté de ce cœur endormi,
» Qui sut de la pitié comprendre tous les charmes :
» Tout ce qu'il demandait, il l'obtint : un ami !
» Tout ce qu'il possédait, il le donna : des larmes !

» A chercher ses défauts, à prouver ses vertus,
» Ne te fatigue point : sous cette froide pierre,
» Et vertus et défauts reposent confondus
» Dans l'espoir du pardon de notre divin Père ! »

Je ne connaissais pas ces vers; je ne connaissais même rien d'analogue en poésie. Il est vrai que c'était la première fois que j'entendais dire des vers par Jeannie.

Parfois, en cherchant le mot qui commençait la strophe, mot qui fuyait momentanément de sa mémoire, elle levait les yeux au ciel, comme si c'était au ciel, patrie de la poésie, qu'elle demandât ses souvenirs, et, alors, mon cher Petrus, Jeannie n'était point la femme disant des vers de Gray, c'était la Muse elle-même, cherchant l'inspiration pour son compte, et empruntant pour ses yeux et son front un rayon aux rayons éternels.

Lorsque l'enfant revint avec la clef, la pièce était finie, et mon visage, c'était une grande faiblesse, je le sais bien, et mon visage tout couvert de larmes.

J'ouvris la porte, et nous entrâmes.

Seulement, au lieu de marcher appuyés au bras l'un de l'autre, nous marchâmes religieusement et respectueusement côte à côte.

On dirait que la simple présence de la mort suffit pour séparer les cœurs les mieux soudés ensemble.

Il est vrai que si elle sépare les cœurs elle réunit les âmes.

Jeannie reconnut, à la première vue, et d'après la description que je lui en avais faite, la tombe de l'ancien pasteur, de la veuve et de ses trois filles.

Elle s'approcha de ce petit coin de terre qui renfermait toute une famille disparue sans laisser d'autre trace que celle qui demeurait dans le cœur d'un étranger, et, prenant le bouquet qu'elle avait cueilli en traversant le jardin, et auquel elle avait joint des branches des trois saules, elle l'éparpilla sur les quatre tombes.

Puis elle s'agenouilla et se mit à prier.

Et moi, je demeurai debout, appuyé contre un arbre, priant à mon tour pour celle qui priait.

XXIV

OU JE FAIS DE PLUS EN PLUS CONNAISSANCE AVEC JEANNIE.

Pendant les huit jours qui suivirent celui de mon installation, j'eus à m'occuper des devoirs de mon état, un peu négligés à cause de l'événement important qui venait de s'accomplir dans ma vie; mais mes bons paroissiens me virent si heureux, qu'ils me pardonnèrent facilement.

Jeannie fit plusieurs voyages à Wircksworth, pour déménager, selon nos conventions, ceux des commensaux de la maison paternelle qui devaient la suivre dans la maison conjugale.

En accomplissant un de ces voyages, elle rencontra sur la route monsieur l'intendant Stiff, qui donnait ses ordres à des ouvriers; monsieur l'intendant eut la bonté de la reconnaître, et lui fit la grâce de l'accompagner une partie de la route.

Il nous avait fort invités, me rapporta Jeannie, à faire une seconde visite au château, mais, cette fois, pour y rester toute la journée.

Madame Stiff, à ce qu'il prétendait, ne cessait de parler de sa bonne amie mademoiselle Smith, qu'elle trouvait jolie et gracieuse au possible sous sa petite robe.

Il avait aussi le plus grand désir de faire plus ample connaissance avec un homme aussi distingué que moi.

D'ou il résultait que, si nous n'allions pas le voir au château, il nous demandait, pour sa femme et pour lui, la permission de venir nous voir au presbytère.

Jeannie, qui n'aimait pas plus que je ne faisais moi-même monsieur Stiff et sa femme, avait répondu poliment, car elle comprenait bien de quelle importance il était pour nous de ne pas nous brouiller avec de si puissans voisins.

Jeannie avait répondu que les devoirs de ma charge, négligés depuis un mois, me prenaient beaucoup de temps, ce qui l'empêchait de s'engager en mon nom à faire cette seconde visite; que, quant à l'intention qu'avait monsieur Stiff d'en faire une avec sa femme au presbytère, cette visite serait reçue avec toute la reconnaissance que méritait une si grande faveur.

Puis, on avait parlé de la pluie et du beau temps, de la récolte, qui serait belle cette année, de l'immense fortune du comte, et de la grande influence que monsieur Smith avait sur cet illustre seigneur.

Et, tout en causant ainsi, on était arrivé à la porte de monsieur Smith, où l'intendant avait pris congé.

Le neuvième jour après celui de notre installation au presbytère d'Ashbourn, était le jour anniversaire de ma naissance.

Ce jour-là, 19 juillet, j'entrais dans ma vingt-sixième année.

Hélas! depuis la mort de mes pauvres parens, personne ne s'était plus guère souvenu de cet anniversaire!

Moi-même, je l'avais presque oublié.

Quant à Jeannie, elle devait l'ignorer; mon âge avait été dit une seule fois devant elle, le jour où j'étais devenu

son époux ; et c'eût été un miracle qu'elle s'en fût souvenue.

Cependant, la veille, elle m'avait souri plusieurs fois d'une façon singulière, quand je l'avais interrogée sur les provisions qu'elle faisait; cependant, le matin, elle m'avait embrassé plus tendrement que de coutume ; cependant, au moment où j'étais descendu dans l'ancienne chambre à coucher de madame Snart, devenue mon cabinet de travail et de méditation, il m'avait semblé qu'elle me suivait.

En entrant dans ce cabinet, je n'y vis d'abord rien de nouveau ni d'extraordinaire ; mais, une fois assis à mon bureau, je levai la tête et jetai un cri de surprise.

J'étais en face d'une charmante gouache représentant la petite maison verte, rouge et blanche; la fenêtre de cette maison était ouverte, et à cette fenêtre était Jeannie, avec son chardonneret sur l'épaule.

Je me levai, je me penchai vers la gouache, j'en examinai tout l'ensemble, avec mon cœur d'abord, puis tous les détails avec mon esprit, et mon esprit, après examen, se trouva aussi satisfait que mon cœur.

C'était composé et je dirai presque exécuté comme un Miéris.

La petite figure, à la ressemblance de Jeannie, moitié dans l'ombre de son grand chapeau de paille, moitié dans la lumière d'un beau soleil, était adorable de finesse.

La muraille de la maison, et tout son accompagnement de lierres, de lilas et de peupliers, était d'une solidité de ton qui indiquait un pinceau exercé.

Ma surprise était si grande, que je ne pus m'empêcher de l'exprimer tout haut.

— Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je, qui donc a fait ce charmant dessin ?

En ce moment je sentis deux bras qui enlaçaient mon cou, et une tiède haleine qui me caressait le visage.

Puis, j'entendis la voix caressante de Jeannie murmurer à mon oreille :

— N'as-tu pas, mon bien aimé Williams, exprimé devant moi le désir d'avoir une vue de la pauvre petite maison à

la fenêtre de laquelle tu m'avais aperçue pour la première fois ?

— Oui, sans doute, répondis-je.

— Eh bien ! n'êtes-vous pas mon maître ? Ne vous ai-je pas juré obéissance ?... Vos ordres sont exécutés par votre humble servante, monseigneur !

Et Jeannie fit une charmante révérence pleine de grâce et de coquetterie à la fois.

— Oui, dis-je ; mais le peintre ? le peintre ?...

— Oh ! le peintre n'a pas été bien difficile à trouver, me dit Jeannie avec un sourire, car c'est à lui-même que vous aviez bien voulu manifester votre désir.

— Comment ! m'écriai-je, le peintre... l'auteur de cette délicieuse gouache... c'est toi ?

Jeannie me fit, souriant toujours, une seconde révérence calquée sur la première.

— Ainsi, cet admirable talent dont tu ne m'avais jamais dit un mot...

— Oublieux ! je t'en ai parlé le jour même de notre entrée ici !

— Oui, mais comme en parle une pensionnaire qui dessine d'après la bosse, et non comme en parle un artiste qui compose et qui exécute de première force.

Tout à coup, je me rappelai l'offre que je lui avais faite de diriger ses études.

— Et moi !... m'écriai-je. Oh ! ma Jeannie, je comprends maintenant le sourire avec lequel tu as accueilli ma proposition.

— Williams !

— Et ces fresques, que j'ai peintes avec tant d'orgueil dans la chambre de mon épouse... Un pinceau, une brosse, que j'efface tout cela !

Jeannie m'arrêta, comme je m'élançais vers la porte.

— Non, mon ami, me dit-elle, non, tu n'effaceras rien... Ces fresques, c'est le monument de ton affection pour moi, et, avant de descendre, je me suis agenouillée devant l'autel, remerciant Dieu d'être aimée ainsi, et baisant les deux blanches colombes, symbole de notre amour.

Je poussai un soupir moitié triste, moitié joyeux.

Le côté triste s'adressait à mon orgueil, mon cher Pe-

trus ; je commence à croire que l'orgueil est le démon qui a reçu de son maître Satan la mission de me perdre.

Je m'imaginais savoir tout, et voilà que Jeannie sait qu'il existe un poëte qui se nomme Thomas Gray, et que ce poëte a fait une charmante élégie.

Je m'imaginais savoir peindre, et voilà qu'une petite villageoise modeste et retenue me donne tout simplement, tout naturellement, une leçon de peinture et d'humilité.

O orgueil ! orgueil ! quand donc ferai-je divorce avec toi ?...

Par bonheur, je n'eus pas le loisir de me plonger bien profondément dans ces réflexions, qui n'eussent point laissé que d'être inquiétantes pour mon salut.

On frappa à la porte.

Jeannie s'élança, et, avant que j'eusse fait trois pas, elle ouvrit à son père et à sa mère.

Le bon pasteur Smith venait, avec sa femme, fêter mon anniversaire.

C'était là la visite que Jeannie attendait ; ces provisions faites la veille, c'était pour cette journée passée en famille.

O mon cher Petrus ! il y eut un moment de cette journée où je me rappelai la belle histoire que raconte Hérodote sur le tyran Polycrate, lequel, effrayé de son bonheur, jeta son anneau à la mer.

Que puis-je jeter aussi à la mer pour conjurer le malheur à venir, et pour que la fatalité me pardonne pour mon présent ?...

Un poisson rapporta à Polycrate son anneau, et, quelques mois plus tard, pour que son infortune égalât sa félicité, il fut pris en trahison par Orétès, satrape de Cambyse, qui le fit clouer sur une croix.

Mon Dieu ! tout homme a son Orétès et sa croix !

Quel est mon Orétès encore inconnu, et sur quelle croix douloureuse comptez-vous m'étendre pour me faire expier mon bonheur ?

Trois mois après mon anniversaire arrivait celui de ma Jeannie ; elle allait entrer dans sa vingtième année, et, pendant ces trois mois, je cherchai quel cadeau je pouvais lui faire ce jour-là ; mais mon imagination, si fé-

conde d'habitude, resta à court dans cette grande circonstance.

En effet, ma pauvre Jeannie se prétendait si heureuse, qu'elle n'exprimait pas un désir.

Or, Jeannie n'exprimant pas un désir, je me trouvais dans l'impossibilité de deviner quelle chose lui serait agréable.

Après avoir bien réfléchi, je pensai que ce qui ferait le plus de plaisir à Jeannie, ce serait un bel épithalame dans lequel je célébrerais notre bonheur commun.

J'eus d'abord l'idée de le composer en latin, afin qu'il eût le mérite de la difficulté vaincue; mais je réfléchis que je serais forcé de le traduire en anglais, et qu'il perdrait naturellement beaucoup à la traduction.

Je me décidai donc à employer tout simplement la langue vulgaire, la langue de Shakespeare, de Milton et de Pope.

Cela devenait alors d'une telle facilité, surtout pour un homme qui, comme moi, avait rêvé cinq ans un poëme épique, et trois ans une tragédie, que je pensai qu'il serait toujours temps de me mettre à l'ouvrage.

En conséquence, trois jours seulement avant le grand jour, je m'occupai sérieusement de mon épithalame.

Je voulus d'abord passer en revue toutes les noces célèbres de l'antiquité, à commencer par celles de Thétis et de Pélée ; mais, en vérité, il était impossible de comparer nos modestes noces à ces noces divines qui avaient amené la guerre de Troie et tous les événemens qui avaient découlé de cette guerre, comme le meurtre d'Agamennon, les voyages d'Ulysse, la fondation de Rome, etc.

J'abandonnai donc les noces de Thétis et de Pélée pour arriver à celles de Pirithoüs et d'Hippodamie; mais celles-là encore avaient été la cause d'une catastrophe si terrible, que, ne fût-ce qu'à cause du mauvais présage, je résolus de chercher quelque autre texte. En effet, nul centaure n'avait tenté de m'enlever mon Hippodamie, à moi; les plats de la table avaient repris, bien intacts, leur place habituelle sur le bahut de madame Smith, et non-seulement aucun tison ne s'était éteint en brûlant dans la gorge

d'un ravisseur quelconque, mais encore, vu la chaleur de la saison, à peine le feu avait-il été allumé.

Force me fut de laisser de côté les noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, comme j'avais laissé celles de Thétis et de Pélée.

Il y avait encore les noces de Périclès et d'Aspasie, qui, au dire de Plutarque, mirent pendant trois jours toute la ville d'Athènes en rumeur, tant les Athéniens, ce peuple spirituel et inconstant, étaient curieux de voir le vainqueur de Cimon devenir l'époux de la courtisane de Milet; mais, quoique, sous le rapport des connaissances, de l'atticisme et du goût, je pusse, à la rigueur, me comparer à l'oncle d'Alcibiade; quoique, l'occasion s'en présentant, ou la situation donnée, j'eusse, tout aussi bien que lui, bâti le Parthénon et légué mon nom à mon siècle, je ne pouvais sous aucun rapport, excepté sous celui de la beauté, comparer ma femme à Aspasie.

Il y avait une trop grande différence, différence tout à l'avantage de Jeannie, grâce à Dieu! dans la manière dont elle avait été élevée, avec celle dont Aspasie avait vécu.

Il fallait donc renoncer aux noces de Périclès et d'Aspasie, comme j'avais renoncé à celles de Pirithoüs et d'Hippodamie, et de Thétis et de Pélée.

Mais le travail qu'avaient fait, pour passer en revue toutes ces noces célèbres, mon esprit, ma mémoire et mon érudition, m'avait pris deux grands jours; ce ne fut donc qu'au commencement du troisième, et quand je n'avais plus que vingt-quatre heures devant moi, que je me décidai à faire quelque chose de moins compliqué, un simple chant du cœur, un naïf remercîment pour cette inaltérable tendresse dont, pendant trois mois, ma chère Jeannie m'avait donné la preuve.

Par malheur, au moment où, après avoir bien arrêté le plan de cette petite pièce de vers, dont, à cause de son exiguité même, je comptais faire un chef-d'œuvre; comme, inspiré d'abord par le sujet, et ensuite par deux heures de méditation, je venais de prendre enfin la plume et d'écrire au haut d'une belle feuille de papier blanc : « A Jeannie! » le magister, introduit près de moi, me rappela que j'avais un mariage à célébrer.

Je savais trop par moi-même quelle était l'impatience d'un fiancé, pour faire attendre celui-là.

Je me levai donc vivement, et courus à l'église, me promettant de me mettre à mon épithalame aussitôt mon retour.

En effet, j'expédiai le plus vite possible, et à leur grande satisfaction, sans doute, mes deux fiancés, et, tandis que, selon la coutume protestante, les jeunes gens et les jeunes filles du village les attendaient à la porte pour semer des fleurs sur leur route, je m'apprêtai, moi, à revenir à la maison, tourmenté que j'étais par le démon de la poésie, qui murmurait son premier vers à mon oreille.

Mais, comme j'allais sortir, le magister m'arrêta.

— Monsieur Bemrode, me dit le brave homme, il me paraît que vous oubliez une chose...

— Laquelle, mon ami ? lui demandai-je.

— C'est que le vieux Blum est mort, et que son enterrement est fixé à midi.

— Ah ! c'est, ma foi! vrai, m'écriai-je ; j'ai été prévenu hier, et c'est moi-même qui ai fixé cette heure.

— Or, continua le magister, comme il est onze heures et demie, je ne crois pas que ce soit beaucoup la peine de rentrer chez vous... Dans une demi-heure, le corps sera à l'église.

— Vous avez raison, mon ami, lui dis-je ; allez avertir madame Bemrode de ce qui arrive, et dites-lui que je mangerai à mon retour du cimetière.

— Au fait, dit le magister, qui paraissait suivre un calcul dans son esprit, l'enterrement sera certainement fini à une heure, et, d'une heure à deux, vous aurez tout le temps de dîner... Je vais prévenir madame Bemrode.

Et le brave homme sortit de l'église.

— Certainement que j'aurai le temps de dîner d'une heure à deux, dis-je en le regardant s'éloigner ; puis, à deux heures, je me mettrai à mon épithalame, et c'est chose si facile, pour moi surtout, que ce soir ce sera fait... D'ailleurs, qui m'empêche en attendant de travailler ? J'ai une demi-heure, et, Dieu merci ! je me sens inspiré.

Effectivement, j'en étais arrivé, à force de fixer mon esprit sur le même sujet, à cet état de fièvre que, nous au-

tres poëtes, nous décorons du titre d'inspiration, lorsque le magister rentra tout essouflé.

— Oh ! monsieur le pasteur, dit-il, madame Bemrode vous prie de venir le plus promptement possible... Il y a une belle voiture à la porte du presbytère, et deux laquais en livrée sur le siége de la voiture.

— Mais, demandai-je, les personnes que cette voiture a amenées, quelles sont-elles ?

— Je ne saurais vous dire, monsieur Bemrode ; mais vous allez l'apprendre en vous rendant à l'invitation de madame Bemrode, car les personnes que la voiture à amenées sont chez vous, et vous attendent à ce qu'il paraît.

Je m'empressai de sortir de l'église, et j'aperçus, en effet, une voiture à la porte du presbytère.

Du premier coup d'œil, je reconnus la voiture et la livrée.

La livrée était celle du comte d'Alton, et la voiture, celle dans laquelle nous avions rencontré monsieur et madame Stiff.

J'avoue que mon peu de sympathie pour monsieur l'intendant et madame l'intendante me donna d'abord l'idée de retourner vers l'église et d'y attendre l'enterrement, prétexte suffisant à mon absence ; mais cette insistance avec laquelle m'avait fait demander Jeannie m'inquiétait, et, après avoir réfléchi un instant au danger de blesser mes deux illustres visiteurs, je continuai mon chemin vers la maison.

XXV

COMMENT L'ÉPITHALAME FUT INTERROMPU.

C'étaient, en effet, monsieur et madame Stiff, qui, voyant que nous n'allions pas à eux, s'étaient décidés à n'être pas plus fiers que Mahomet à l'endroit de la montagne, et qui venaient à nous.

Lequel des deux époux avait eu l'idée de cette visite ? Je n'en sais rien.

Mais ce que je sais, c'est que l'un et l'autre semblaient

avoir pris à tâche de nous la rendre le plus désagréable possible.

D'abord, au moment où j'entrai, monsieur et madame Stiff, qui examinaient à leur tour notre maison, en étaient justement à la chambre à coucher.

— Oh! mon Dieu! ma chère, disait madame Stiff à Jeannie, quelle idée avez-vous eue de décorer votre chambre ainsi, au lieu d'en couvrir les murailles avec une étoffe quelconque, ou tout simplement avec du papier! C'est par un vitrier du village que vous avez fait peindre ces fresques?

Je m'avançai, et, comme le compliment ne m'avait pas été fort agréable :

— Non, madame, lui dis-je, nous n'avons pas même été chercher un vitrier pour cela : c'est moi-même qui les ai peintes.

— Ah! en effet, dit madame Stiff sans se déconcerter, c'était encore plus économique.

Jeannie était venue précipitamment à moi, et avait saisi ma main, qu'elle serrait tendrement, tandis que ses yeux essayaient de me dire tout ce qu'elle souffrait.

Quant à monsieur Stiff, il chantonnait un petit air, en levant, du bout de sa baguette, les housses des meubles.

Mon arrivée ne parut pas faire autrement impression sur lui.

— Eh! eh! fit-il, bonjour, mon cher pasteur... Dites-moi, c'est pour pour vous mortifier que vous avez des chaises de jonc et des canapés de roseaux?... Peste! comme on doit être mal là-dessus!... Dites donc, madame Stiff, vous qui vous plaignez que vos meubles sont durs, ah! bon! je vous enverrai vivre pendant huit jours à l'école de mademoiselle Smith!

Cette affectation d'appeler toujours ma femme mademoiselle Smith m'avait déjà frappé; cette fois, je résolus de ne point laisser passer l'impertinence sans la relever.

— Oserai-je faire observer à monsieur l'intendant, répondis-je, que, depuis plus de trois mois, mademoiselle Smith est devenue madame Bemrode?...

— Madame Bemrode... Ah! madame Bemrode!... Vous

vous appelez donc monsieur Bemrode, vous, mon cher pasteur?... Quel singulier nom vous avez choisi là!

J'allais lui répliquer; sa femme me coupa la parole.

— Mais, ma chère petite, dit-elle, où mettez-vous donc vos domestiques? Je n'en ai pas encore rencontré un seul depuis que je suis chez vous, et j'ai même cru remarquer que vous êtes venue m'ouvrir la porte vous-même...

— Madame, dit Jeannie avec une merveilleuse dignité, nous sommes des gens simples. Je suis fille de pasteur; mon mari est pasteur; il est probable que le revenu des deux cures réunies, de mon mari et de mon père, ne donnerait pas de quoi payer les deux domestiques assis sur le siége de votre voiture.

— Ah! ça, c'est vrai, c'est vrai, dit monsieur Stiff; ma chère amie, songez donc que le cocher a cinquante livres sterling de gages, et est nourri et habillé, et que cet autre drôle, qui est assis près de lui, en a trente-cinq, pour ne rien faire absolument... Vous voyez bien, qu'en effet, ce que dit mademoiselle Smith est plein de justesse, et qu'en réunissant les cinquante livres de l'un aux trente-cinq livres de l'autre, en ajoutant à cela leur nourriture et leur habillement, le produit des deux cures n'y suffirait pas.... Ce fainéant de cocher, qui ne met jamais le pied à terre, use et salit, à lui tout seul, pour plus de quinze livres sterling de bas de soie par an!

— Vous voyez bien, monsieur, dit en souriant Jeannie, que j'ai raison de ne pas avoir de domestique.

— Ainsi, ma pauvre enfant, dit madame Stiff, vous faites tout vous-même!

— Une jeune fille du village vient m'aider, madame, une charmante enfant pleine de bonne volonté et de complaisance... la fille du magister.

— Ah! oui... Et elle fait la cuisine? dit madame Stiff en commençant à descendre l'escalier.

— Non, madame, reprit Jeannie; ce soin me regarde. J'ai étudié les goûts de mon mari; je sais les plats qu'il aime; je suis heureuse de me dire en les préparant : « Mon Williams mangera avec plaisir. » Le reste du ménage regarde Betzy.

— Et cela ne vous détruit pas les mains?

— Mais non, madame, répondit Jeannie.

Jeannie avait des mains magnifiques; je saisis l'occasion de faire valoir cette beauté; j'avais remarqué, d'ailleurs, que les mains de madame Stiff étaient grosses et un peu communes.

— Ma chère Jeannie, comme madame l'*intendante*, j'appuyai sur le mot, et je m'aperçus, en effet, que le mot faisait rougir mademoiselle Rogers, comme madame l'intendante paraît douter de ce que tu avances, montre-lui donc tes mains.

— Pourquoi cela? demanda madame Stiff.

— Mais pour vous prouver, madame, répondis-je gracieusement, qu'on peut faire la cuisine sans avoir les mains détruites... Montre tes mains, Jeannie; montre-les, tu me feras plaisir.

— Allons, puisque tu le veux, dit-elle.

Et elle étendit deux mains blanches, potelées, fines, effilées, aux ongles de nacre et de rose.

— C'est, parbleu, vrai! s'écria l'intendant; des mains de duchesse!... Mademoiselle Smith, je vous fais mon compliment.

— Mais vous mettez donc des gants pour cuisiner, ma chère petite? demanda l'intendante.

Puis, passant à autre chose:

— Ah! ah! dit-elle, c'est ici la salle à manger?... Elle est bien mal éclairée... En vérité, je ne sais rien de triste au monde comme de manger dans une salle à manger sombre! Il est vrai que l'on peut fermer les fenêtres et allumer des bougies. Mais je ne vous vois pas de salon...

— Il nous serait tout à fait inutile, madame, dit Jeannie avec son angélique douceur; depuis trois mois passés que nous demeurons ici, votre visite, dont nous vous sommes bien reconnaissans, madame, est la seule que nous ayons eu l'honneur de recevoir... et nous serons peut-être de nouveau trois mois sans en recevoir une autre.

— Oh! non pas, non pas, s'écria monsieur Stiff, ne comptez point là-dessus! J'éprouve beaucoup trop de plaisir dans votre société, et dans celle de monsieur... Bon! voilà que j'ai oublié le nom de votre mari... Bé... Bé... Bi...

— Bemrode, monsieur l'intendant, dis-je.

— Ah! oui, Bemrode... Je ne m'en dédis pas, le nom est singulier.

— Mais, dit madame Stiff, monsieur Bemrode a bien un endroit, un cabinet, un coin où il prépare et compose ces beaux sermons qui font l'admiration de tous nos bons paysans?

— Oui, madame, répondis-je, j'ai un endroit... et, si vous désirez le voir comme vous avez vu le reste de la maison...

— Bien certainement, pourvu qu'il ne soit pas trop haut... Votre escalier est si dur, avec ses affreuses marches sans tapis!

— Rassurez-vous, madame, lui dis-je, le voyage qui vous reste à faire ne vous fatiguera point.

J'ouvris la porte de l'ancienne chambre à coucher de la veuve.

— Tenez, dis-je à l'intendante.

Elle entra la première, puis Jeannie, puis monsieur Stiff.

Pendant ce mouvement, et comme je m'étonnais que monsieur Stiff eût fait entrer ma femme avant lui, mes yeux se tournèrent du côté de la porte, et il me sembla que monsieur Stiff disait bas à Jeannie quelques mots qui la firent rougir.

Mais, à l'instant même, mon attention fut distraite par madame Stiff, qui, s'approchant de mon bureau, jeta les yeux sur la feuille de papier préparée pour l'épithalame.

— « A Jeannie! » lut-elle; car, vous vous le rappelez, mon cher Petrus, le titre était écrit; à Jeannie!... qu'est-ce que cela?

— Rien, madame, rien, m'écriai-je en saisissant vivement la feuille de papier, en la froisssant entre mes doigts et en la fourrant dans ma poche.

Après avoir suivi du regard mon mouvement, madame Stiff leva la tête, et ses yeux se portèrent sur la gouache de Jeannie.

— Ah! ah! dit-elle, voilà un joli dessin.

— C'est bien heureux, dis-je à part moi, qu'il se trouve ci quelque chose qui soit digne de votre attention.

— Ce dessin vous plaît, madame? répondis-je tout haut.

— Oui, fit-elle. Venez donc voir, monsieur Stiff.

— Avec plaisir, madame, dit l'intendant; mais vous savez que je ne me connais pas à toutes ces niaiseries... Cela représente, il me semble, une maison avec une jeune femme à la fenêtre?

Madame Stiff haussa les épaules, sans s'inquiéter si son mari voyait ou ne voyait pas le mouvement de dédain qui lui échappait.

— Et de qui est ce dessin? demanda-t-elle.

—De ma femme, madame. Il représente la maison de son père, et la fenêtre où je l'ai vue pour la première fois.

— Eh! dit madame l'intendante, comment se fait-il, chère petite, qu'ayant un pareil talent, vous n'en tiriez point parti pour vous aider dans votre ménage?

— Madame, répondit Jeannie, mon père m'a appris ce que je sais de peinture comme une distraction et non comme une ressource. Cependant, si le malheur nous atteignait, je verrais si, ce dont je doute, il n'y aurait pas moyen de tirer parti de mon faible talent.

J'étais furieux.

Cet homme et cette femme, depuis mon arrivée, n'avaient ouvert la bouche que pour nous dire, à Jeannie et à moi, des choses désagréables.

Juste en ce moment on vint m'annoncer que le corps de mon trépassé était arrivé à l'église.

En même temps la cloche, par ses vibrations sourdes et lentes, me rappela qu'en effet j'étais attendu.

Mais il m'en coûtait de quitter la maison et de laisser ma femme en proie à ces deux mauvais esprits.

De sorte que je me dis à part moi :

— Ma foi, tant pis! que le père Blum attende!

Et je restai là comme ces voyageurs altérés qui mordent dans un fruit âcre, mais qui, agaçant par son âcreté même, les pousse à aller jusqu'au bout.

Madame Stiff écouta le son de la cloche.

— Ah! ah! dit-elle, quelqu'un est mort dans votre paroisse?

— Oui, madame, répondis-je.

— Et c'est vous qui faites l'enterrement?

— Oui, madame.

— Allons! monsieur Stiff, il ne faut pas empêcher monsieur Bemrode d'aller à ses affaires.

— Vous avez raison, madame, répondis-je, d'autant plus que mes affaires, à moi, sont les affaires de Dieu.

— Ah! pardon, pardon, dit monsieur Stiff, qui paraissait avoir accueilli avec joie la nouvelle de mon éloignement, il me reste le jardin à voir, et je n'en fais pas grâce à mademoiselle Smith.

— Eh bien! faites-vous montrer le jardin, mon cher monsieur, dit madame Stiff; moi, je suis fatiguée, et comme je vois ici un assez bon fauteuil, je m'y repose.

Et, à ces mots, elle s'étendit en effet dans une bergère.

— Allez, continua-t-elle, allez, et si vous trouvez quelques belles fleurs, faites-m'en un bouquet; j'en suis sevrée depuis que nous avons quitté Chesterfield.

— Le fait est, dit monsieur Stiff, que nous avons au château un jardinier que nous payons cinquante livres par an, et que le drôle, uniquement occupé de ses carottes et ses navets, n'aurait jamais l'idée de vous apporter une rose... Mais vous m'y faites penser, madame, tous les matins, à votre lever, vous trouverez un bouquet dans votre boudoir, et la première fois que le drôle manquera d'y en déposer un, je le chasse! Allons, allons, continua monsieur Stiff en offrant galamment le bras à ma femme, venez me faire voir votre véritable domaine.

Jeannie jeta sur moi un regard d'interrogation.

— Chère amie, lui dis-je, donnez votre bras à monsieur Stiff, et, comme il me reste quelques instans, je vais avoir l'honneur de vous accompagner dans votre excursion.

— Ah! monsieur Bemrode, dit madame Stiff, voilà qui n'est point galant! vous voyez que je reste seule, et vous m'abandonnez...

En ce moment, et comme pour m'épargner une réponse qui, bien certainement, dans la situation d'esprit où j'étais, se fût trouvée être peu gracieuse pour madame Stiff,

la porte s'ouvrit, et un petit paysan qui m'aidait à servir l'office entra en me disant :

— Monsieur le pasteur, je viens vous prévenir, de la part de monsieur le magister, que le père Blum s'ennuie.

— Qu'est-ce que le père Blum? demanda l'intendante.

— C'est le mort, madame, répondit le paysan.

Madame Stiff éclata de rire.

— Vous voyez bien, madame, lui dis-je, qu'avec la meilleure volonté du monde, je suis forcé de vous quitter. Il faut, comme vous le disiez, que j'aille à mes affaires.

— Allez, mon cher monsieur, allez! dit madame Stiff.

Puis, appelant à elle le paysan.

— Tiens, mon ami, reprit-elle, voici une demi-couronne pour le joli mot que tu as dit... Ne fût-ce que pour ce mot-là, je ne regretterais point d'être venue.

Et elle donna une petite pièce d'or à l'enfant émerveillé.

Je pris congé da monsieur et madame Stiff, la rage dans le cœur, laissant madame Stiff couchée dans la bergère, monsieur Stiff tirant par le bras ma femme du côté du jardin!

— Ah! sur mon âme! m'écriai-je en rejoignant l'église, suivi de mon petit paysan, qui sautait de joie en baisant sa demi-couronne, voilà de sottes et méchantes gens!

XXVI

COMMENT, MALGRÉ MA BONNE VOLONTÉ, L'ÉPITHALAME NE PUT ÊTRE FAIT POUR LE LENDEMAIN.

En effet, j'étais impatiemment attendu à l'église, non point par le mort, mais par toute sa famille.

Suivant la simplicité ordinaire de notre rite protestant, je dis les prières des morts sur le cercueil; la cloche sonna le dernier glas, et nous sortîmes du temple pour accompagner le trépassé jusqu'au champ du repos.

En passant devant la porte du presbytère, je vis avec

satisfaction que monsieur et madame Stiff, prêts à monter en voiture, prenaient congé de ma femme.

Madame l'intendante me fit, de son éventail, un signe d'adieu, qu'elle accompagna d'un singulier sourire.

Quant à monsieur Stiff, il ne salua personne, pas même cette majesté de la mort qui passait devant lui, et qui découvre le front et courbe les genoux des vivans, si grands qu'ils soient.

Au coin de la place, je détournai la tête et vis la voiture qui se mettait en mouvement, prenant le chemin du château.

Mon cœur se desserra, et, tout en conduisant le deuil, je revins en pensée à ma pauvre Jeannie.

Quel ange de douceur et de résignation. Avec quelle force et quelle patience elle supportait toutes les humiliations de ces parvenus!

Monsieur Stiff! mais qu'avait donc été monsieur Stiff? Un misérable laquais élevé, par la faveur de son maître, auquel il avait rendu de honteux services, à la charge d'intendant.

Mademoiselle Rogers! mais qu'était-elle donc avant de devenir madame Stiff, ce qui à mon avis, n'était pas grand'chose? La fille d un marchand qui était allé mourir à l'étranger, faute d'avoir fait honneur à ses affaires dans son pays, laquelle fille, gâtée par sa mère, avait, disait-on, abusé plus d'une fois de la liberté que lui laissait la bonne femme.

Et voilà les gens qui méprisaient Jeannie et moi, qui, pouvant rester dans leur château comme nous restions dans notre presbytère, se mêlaient à notre vie pour la troubler et l'assombrir, à notre vie si calme, si heureuse, si limpide loin d'eux!

Telles étaient les idées peu chrétiennes qui bouleversaient mon esprit, lorsque le magister m'avertit que mes gestes étaient ceux, non pas d'un pasteur qui conduit un mort à sa dernière demeure, mais d'un chef d'émeute qui marche à la tête d'un rassemblement de rebelles.

Il paraît, mon cher Petrus, que mon agitation se trahissait à l'extérieur par des mouvemens de bras et des rou-

lemens d'yeux si exorbitans, qu'ils m'avaient valu ce bon avis du magister.

L'avis porta son fruit : je me calmai.

D'ailleurs, ces gens étaient partis, et j'espérais ne les revoir jamais.

J'allais donc retrouver ma belle, ma bonne, ma chère Jeannie, dont, je devais, le lendemain, fêter l'anniversaire.

Cela me rappela l'épithalame que je voulais faire en son honneur; mais, au retour du cimetière, j'aurais le temps, Dieu merci!

Je sentais dans ma poche cette feuille de papier froissée sur laquelle madame Stiff avait lu ces mots : « A Jeannie! » et ce petit cri du papier sous mes doigts ,me remettant en mémoire la visite de nos odieux voisins, m'agaçait horriblement les nerfs.

O mon cher Petrus, heureusement que Dieu, qui voit l'intention, ne tient pas compte du fait matériel!

Mais, je dois vous le dire, jamais homme ne fut plus mal enterré que le pauvre Blum.

J'espère que son âme m'aura pardonné en voyant les tortures de mon cœur.

Enfin, les prières achevées, la tombe recouverte, je me hâtais de revenir vers la maison, possédé d'un immense besoin de revoir Jeannie et de la serrer contre mon cœur, lorsque le magister, voyant mon empressement à me retirer, courut après moi.

Au bruit de ses pas, je me retournai.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore, maître? lui demandai-je.

— Il y a, reprit-il, un peu étourdi de l'accent de ma voix, que monsieur le pasteur me paraît si distrait aujourd'hui, que je lui rappellerai le baptême du petit Peters.

Je me frappai le front.

C'était vrai!

J'avais, pour la même journée, un mariage, un enterrement et un baptême.

— Ah! par exemple, m'écriai-je, pour le petit Peters, le drôle peut attendre un instant. Il a déjeuné, j'en suis sûr, et plutôt deux fois qu'une, tandis que moi (je passais de-

vant le clocher et j'y jetai un coup d'œil), tandis que moi, il est deux heures un quart et je suis encore à jeun!

La raison parut tellement concluante au magister, qu'il inclina la tête en signe d'assentiment, et qu'il répéta après moi :

— Le fait est que le petit drôle peut attendre.

Sur cette assurance, je m'acheminai plus tranquille vers le presbytère.

J'y trouvai Jeannie.

A la première vue, je crus remarquer qu'un nuage de tristesse voilait son joli visage : mais lorsqu'elle m'aperçut, ce nuage se dissipa, et elle vint à moi les bras ouverts.

Je la serrai contre mon cœur.

Il me semblait que je venais de passer, sans le voir, près d'un malheur.

Lequel? Je n'en savais rien; mais l'atmosphère était imprégnée de ce fluide qui fait les sombres pressentimens.

Je regardai autour de moi, comme si j'allais voir tout à coup la douleur en habits de deuil assise dans un coin.

Heureusement, à part Jeannie, la maison était vide, bientôt même, je dois l'avouer, son sourire, quoique un peu pénible d'abord, la repeupla; sa voix parut réveiller le cortége endormi de nos doux rêves et de nos tendres souvenirs. Je respirai et je souris à mon tour.

Nous nous mîmes à table.

Oh! comme ce repas, préparé par les belles mains de Jeannie, ces mains qui avaient fait rougir celles de madame Stiff, me sembla bon!

Comme cet étain, que madame l'intendante avait regardé, en passant, d'un œil dédaigneux, me sembla préférable à toute cette argenterie entassée sur les dressoirs de la salle à manger du château!

J'avais oublié le baptême ainsi que j'avais oublié l'enterrement, lorsque le magister vint me dire que le petit Peters criait de telle façon qu'il était urgent d'en finir avec lui.

Il était évident que plus tôt je partirais plus tôt je serais de retour. Je ne fis donc aucune difficulté. J'embras-

sai Jeannie ; je lui promis d'être à elle dans quelques minutes, et je courus au temple.

Une réception assez froide m'y attendait.

C'était la seconde fois, dans la même journée, que j'étais en retard : ceux auxquels Dieu a mesuré le temps d'une main avare n'aiment pas qu'on le leur fasse perdre.

Mis au courant de mes tribulations, mes paroissiens m'eussent certainement pardonné, si toutefois ils eussent pu les comprendre.

La cérémonie du baptême s'accomplit.

Je n'étais point sans préoccupation, c'est vrai; mais cette préoccupation tournait insensiblement à un autre objet.

Cette mère joyeuse, ce père rayonnant, ces deux témoins m'apportant un chrétien à faire, remenaient naturellement ma pensée vers des images plus douces et des sujets plus rians.

Je me disais qu'une heure viendrait probablement où nous irions, Jeannie et moi, notre enfant dans les bras, trouver le bon monsieur Smith, et le prier de faire pour son petit-fils ce que je venais de faire pour le jeune Peters.

Cet enfant, dont, au reste, il n'était pas question, serait un garçon ou une fille.

Dans tous les cas, il serait le bien venu, et surtout le bien aimé.

Toutes ces pensées firent que je dis les prières du baptême avec une onction qui toucha toute l'assistance.

Au moment où je fis la croix sur le front de l'enfant, que je recommandais au Seigneur, je levai les yeux vers le ciel, et je sentis deux larmes perler à mes paupières.

— O Seigneur! Seigneur! murmurai-je, quand sera-ce mon tour de te remercier pour cette nouvelle grâce que je te demande du fond du cœur, de m'accorder un enfant qui, ainsi que moi et après moi, bénisse ton saint nom?...

Et, comme s'ils eussent compris ma pensée, les assistans répondirent : *Amen!*

La cérémonie était terminée.

J'étais libre enfin!

Je rentrai au presbytère au moment où quatre heures de l'après-midi sonnaient.

J'y retrouvai Jeannie, et, sur son visage, ce même voile de tristesse que j'y avais déjà remarqué deux heures auparavant.

Par bonheur, comme la première fois, à ma vue, ce voile se dissipa.

Cependant, j'étais assez inquiet pour l'interroger; mais, aux premiers mots que je lui dis, elle sourit, jeta ses bras à mon cou, me dit que j'étais un visionnaire, et qu'elle ne savait de quelle tristesse je voulais lui parler.

Toutefois, la conviction qu'il se passait quelque chose d'étrange dans l'esprit ou dans le cœur de Jeannie ramena ma pensée sur les Stiff et sur leur visite, de sorte que, lorsque j'entrai dans mon cabinet d'étude pour me remettre à mon épithalame, c'était de ces malencontreux personnages que j'étais préoccupé, et non du travail important qu'il me restait à accomplir.

La vue de la localité contribua d'autant plus à tourner mes idées vers ce seul point, que j'avais près de moi cette bergère sur laquelle madame Stiff s'était étendue; à ma droite, la porte du jardin, par laquelle Jeannie et monsieur Stiff étaient sortis, et, à ma gauche, la porte de la salle à manger par laquelle j'étais sorti moi-même, furieux de les laisser ensemble; fureur que semblait motiver cette incompréhensible tristesse dans laquelle je retrouvais Jeannie.

Il est vrai qu'en levant la tête, j'avais devant les yeux le charmant dessin représentant la petite maison bénie, et, à la fenêtre de cette maison, ma femme bien-aimée; mais ce dessin, tout en attirant un compliment à Jeannie, n'avait-il pas été, en même temps, le motif d'une apostrophe désagréable?

En moi et autour de moi, tout parlait donc de haine, jusqu'aux choses qui parlaient d'amour.

Comme j'avais, au bout du compte, cette persistante volonté que vous me connaissez, mon cher Petrus, je résolus de vaincre toutes mes préoccupations, et de me mettre sérieusement à mon épithalame.

Il était près de six heures du soir; dans une heure,

Jeannie allait m'appeler pour souper, j'avais toujours remarqué que j'avais le travail lourd et difficile à la suite de mes repas.

Je me dis que ce n'était point assez de regarder le ciel pour y trouver l'inspiration, et de presser mon front avec ma main gauche, tandis que la droite cherchait à saisir le rhythme fugitif; je repris la plume; je récrivis sur une belle feuille blanche : « *A Jeannie!* » et je commençai une véritable lutte avec la muse.

Mais, cette fois-là, comme toujours, la muse, qui est femme, et que son essence supérieure rend plus capricieuse encore peut-être que les autres femmes, la muse sembla se rire de tous mes efforts.

Au lieu de m'apparaître souriante, l'amour dans les yeux, une couronne de roses sur le front, telle qu'il convient à l'inspiratrice des chants doux, tendres et harmonieux, telle enfin qu'elle apparaissait à Horace chantant Lydie, à Tibulle chantant Délie, et à Properce chantant Cinthie, elle m'apparaissait drapée de rouge, le front sévère, avec un fouet à la main, telle qu'elle apparaissait à Perse et à Juvénal.

J'avais beau lui dire, dans le plus poétique langage que je pusse trouver : » Ce n'est pas toi, muse Euménide, que je demande, c'est ta sœur, la blonde Erato.

« J'ai à chanter les vertus d'une jeune fille, d'une jeune épouse qui sera bientôt une jeune mère, à ce que j'espère du moins; c'est la plume blanche du cygne qu'il me faut, et non le stylet d'airain que tu me présentes! »

La muse n'en démordait point; elle rembrunissait son front de plus en plus; sa draperie passait du pourpre au noir, et son fouet, violemment agité dans sa main, sifflait comme celui d'Erynnis!

Oh! si j'eusse voulu changer de sujet, si, au lieu de faire une douce et tendre élégie, j'eusse voulu me laisser mener par le bras qui me poussait, et me jeter dans le champ de la satire; cueillir des ronces, des chardons et des orties, au lieu de tresser des bluets, des pervenches et des lis; si j'eusse voulu, au lieu de chanter les vertus de Jeannie, poursuivre de sarcasmes plus mordans que ceux de Regnier, de Boileau et de Pope, ce vil laquais devenu

intendant, cette jeune fille légère devenue épouse hautaine et amie dédaigneuse, oh! il me semble qu'alors les mots, les hémistiches, les rimes même se fussent présentés avec une telle abondance, que je n'eusse eu qu'à choisir.

Pour de simples vers blancs que je demandais à la douce muse, c'étaient des vers rimés, à rimes redoublées, que m'offrait la muse terrible.

Un instant, je fus sur le point de me laisser aller au souffle qui me poussait; un instant, je commençai à croire que je m'étais trompé jusque-là sur mon génie, et que ma véritable vocation, c'était celle du poëte satirique.

Ce fouet qui était dans la main de mon inspiratrice semblait passer tout naturellement dans la mienne; ses lanières se changeaient en couleuvres envenimées; il sifflait dans mes mains, et j'entendais, joyeux et triomphant, les cris de douleur de l'intendant et de sa femme.

« Ah! ah! m'écriais-je, tu me demandes grâce? Non? ce n'est point assez! Encore! encore! encore! »

Et je faisais le geste d'un homme qui frappe, et ma voix montait à un diapason si haut, que Jeannie, effrayée, entra sans que je la visse, s'approcha de moi sans que je l'eusse entendue, et arrêta mon bras levé, menaçant, vainqueur, et frappant pour la dixième fois.

— Qu'as-tu donc, mon ami, me demanda-t-elle, et sur qui frappes-tu ainsi?

Et son œil cherchait inutilement l'objet invisible de ma colère.

Il ne fallait rien de moins que sa douce apparition pour chasser cette fille de la Nuit et de l'Achéron qui me poursuivait.

Aussi, au toucher de Jeannie, à sa vue, à sa douce voix, l'Euménide s'évanouit-elle comme une ombre.

D'abord, je pensai que, si Dieu m'avait donné le génie satirique, ce qui, du reste, ne faisait plus aucun doute pour moi, ce n'était pas le fait d'un pasteur chrétien, c'est-à-dire d'un homme chargé de prêcher la paix et la concorde, de se livrer à de pareilles inspirations.

Ensuite, je réfléchis que, me laissais-je aller pour une fois, par hasard, et dans des conditions pardonnables peut-

être, à cette inspiration, ce serait une satire que je ferais, et non un épithalame.

Or, il me fallait, dans la circonstance où je me trouvais, un épithalame et non une satire.

Enfin, je me souvins de ces deux mots écrits en haut de la feuille de papier étendue sur mon bureau : « *A Jeannie!* » et je compris que, si Jeannie les lisait, il ne lui faudrait pas un grand effort d'esprit pour deviner que je m'occupais de célébrer l'anniversaire de sa naissance.

Or, du moment où elle aurait compris cela, il n'y aurait plus de surprise.

Je m'approchai donc adroitement de mon bureau, et, tandis que je tenais Jeannie embrassée et serrée contre ma poitrine avec le bras droit, de la main gauche, je m'emparai de la feuille blanche, que je roulai peu à peu, que je parvins à enfermer dans ma main, et que je fourrai dans ma poche comme la première.

L'heure du souper était arrivée; la table était mise ; Jeannie me venait chercher.

Je la suivis, remettant mon épithalame à la nuit : les heures nocturnes sont celles de l'inspiration.

Mais convenez, mon cher Petrus, qu'il était bien malheureux que le génie si longtemps inconnu qui m'avait tourmenté de son souffle fût le génie satirique, celui-là justement que devait repousser loin de lui, comme le lion de l'Écriture, l'homme simple que Dieu avait choisi pour en faire son ministre de paix, de concorde et d'amour !

XXVII

COMMENT CE FUT MONSIEUR SMITH, ET NON PAS MOI, QUI FIT L'ÉPITHALAME.

Vous comprenez, mon cher Petrus, que si, malgré les dénégations de Jeannie, je persistai à croire qu'il lui était arrivé quelque triste événement dont elle n'avait pas voulu me parler, elle, de son côté, persista à croire, mal-

gré mes dénégations, qu'une préoccupation quelconque agitait mon esprit.

La chose était d'autant plus simple de sa part, qu'à ma vue, sa tristesse s'était dissipée, tandis que, au contraire, à sa vue, à elle, ma préoccupation augmentait.

— Comment! me disais-je en la regardant et en l'écoutant, comment, malheureux Williams! ces yeux, cette bouche, ce sourire, cette voix, ce doux accent, ces tendres paroles, tout cela ne t'inspire pas un chant tendre, doux et gracieux comme cette adorable créature choisie par le Seigneur pour faire ta joie! Avec cet assemblage de perfections sous les yeux, poëte des chastes amours, tu restes muet et impuissant!... Malheureux Williams, il faut que la muse qui est en toi soit, non-seulement le génie, mais encore le démon de la satire! Ah! si tu pouvais t'abandonner à ce démon-là, comme tu laisserais loin derrière toi Archiloque et ses ïambes, Aristophane et ses comédies, Juvénal et ses satires! Comme il est heureux pour tous ces gens-là qu'au lieu d'être de condition libre et indépendante, tu sois pasteur du village d'Ashbourn, comme cela est heureux surtout pour monsieur et madame Stiff, que tu eusses bien certainement poussés à se pendre, ainsi que se pendirent, pour fuir jusqu'en enfer les vers du poëte Paros, l'infortuné Lycambe et la malheureuse Néobulé!

Il est aisé de croire que de pareilles pensées, roulant de mon esprit à mon cœur telles que les vagues d'une mer agitée, ne donnaient pas une grande placidité à mon visage et une grande rectitude à mes gestes.

De temps en temps, au contraire, ma physionomie se bouleversait, et, tandis que ma main gauche se crispait, ma main droite agitait la cuillère ou la fourchette, comme elle eût fait à la fois d'une plume ou d'un poignard.

A la fin du souper, Jeannie dut être vraiment inquiète.

Pendant tout le repas, je n'avais point prononcé une seule parole; mais tantôt j'avais grondé sourdement, et tantôt éclaté en cris inarticulés.

Au sortir de table, Jeannie voulait, comme d'habitude, prendre mon bras et faire avec moi, dans les rues et autour des haies du village, notre promenade accoutumée;

mais je sentais le temps me glisser entre les doigts; je n'avais plus devant moi que quelques heures, et chaque minute de ces heures était précieuse.

Je dis donc à Jeannie, en faisant un effort pour sourire, qu'elle ne s'inquiétât point de ma préoccupation, que j'avais à travailler, et je rentrai dans mon cabinet.

Mais je vous ai parlé, mon cher Petrus, de cette difficulté de travail que j'éprouvais après mes repas; comme, par distraction, j'avais beaucoup mangé, cette difficulté fut encore plus grande que d'habitude.

Je n'eus que la force d'écrire en tête d'une troisième feuille de papier : « A JEANNIE! *Épithalame à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance;* » et, passant par un phénomène physique qui n'est pas rare, de l'extrême agitation à la prostration la plus complète, bien justifiée d'ailleurs par les fatigues et les émotions de la journée, je laissai tomber ma tête sur mon bureau et je m'endormis!

Mon sommeil fut d'abord lourd comme celui d'un homme ivre : car, je l'ai dit, ce repos, si nécessaire à mon corps fatigué, ce n'était pas du sommeil, c'était de la prostration.

Combien de temps dura cette obscurité de mes sens, cette nuit de mon âme, je ne saurais le dire; mais enfin une lueur pénétra dans ces ténèbres : je me sentis renaître dans la vie fantastique du rêve : l'idée qui avait préoccupé ma pensée toute la journée, rattachée à mon sommeil par les fils mystérieux du cerveau, sembla me retrouver après m'avoir perdu, car on appartient bien plus à l'idée que l'idée ne vous appartient.

Elle apparut à l'horizon comme un point lumineux et grandissant; à la main elle tenait un flambeau qui éclairait un immense cercle autour d'elle.

Son costume était celui de la muse que j'avais invoquée toute la journée, qui toute la journée m'avait fui, et qui, pareille à une maîtresse capricieuse, après s'être éloignée de son amant, revient à l'heure où celui-ci s'y attend le moins; et, à mesure qu'elle s'approchait de moi, à mesure que son visage, éclairé par le flambeau qu'elle portait, devenait plus visible, je reconnaissais avec étonne-

ment que cette muse ressemblait à Jeannie comme une sœur.

Elle s'avançait souriante; je la reçus avec un sourire; elle posa sa main droite sur mon épaule, et éclairant de son flambeau la feuille de papier blanc :

— Poëte, me dit-elle, je suis la muse que tu as invoquée inutilement toute la journée; j'ai eu pitié de ta peine, et je suis venue à toi. Écris, je vais dicter.

Et, cette ressemblance qui existait entre les traits de la muse et ceux de Jeannie, je vis qu'elle existait aussi dans sa voix.

Et, en effet, de cette voix douce et pénétrante qui était une musique à mon oreille chaque fois que Jeannie parlait, elle commença de me dicter des strophes que j'écrivais en applaudissant à l'élévation de leur pensée et à la pureté de leur forme.

Au dernier mot de la dernière strophe, mon enthousiasme fut tel, que je tendis mes deux bras à la muse, laquelle, au lieu de s'effaroucher de cette caresse, approcha son visage du mien, et posa ses lèvres sur mon front.

Ce baiser portait avec lui une telle sensation de réalité qu'il me réveilla.

J'ouvris les yeux.

La muse, c'était Jeannie elle-même, qui, inquiète de ne plus m'entendre parler, remuer, vivre enfin, avait ouvert la porte, m'avait vu endormi, et, sa lampe à la main, s'était approchée de moi.

Maintenant, mon cher Petrus, vous qui êtes un si grand maître en philosophie, dites-moi quelle mystérieuse union des choses les plus opposées, la veille et la sommeil, l'illusion et la réalité, avait noué cette intime alliance qui venait de faire de mon rêve un poëme vivant, dont le dénoûment confondait en une seule personne la muse et Jeannie, la déesse et la femme.

— Oh! c'est toi, c'est toi, ma Jeannie, m'écriai-je; sois la bienvenue dans le sommeil comme dans la veille, dans le songe comme dans la réalité!

Tout à coup, je me souvins de ce papier en tête duquel j'avais écrit : « A JEANNIE! *Épithalame à l'occasion du*

jour anniversaire de sa naissance; » puis, au-dessous de ces mots, les vers que ma muse m'avait dictés.

Le papier avait disparu.

Tout était tellement trouble et confusion dans mon esprit, que, ne voyant pas ce papier à la place où il devait être, je me demandai s'il avait jamais existé.

En forçant un instant ma pensée sur ce sujet, je fus d'abord obligé de m'avouer que ces vers, que je croyais avoir écrits, faisaient partie du rêve, puisque la réalité, c'était Jeannie, et non la muse.

Or, il n'y avait aucune probabilité que Jeannie m'eût dicté elle-même les vers destinés à lui faire une surprise.

Du moment où ces vers n'avaient point existé, la croyance que le papier sur lequel je m'étais figuré les écrire existât était fort diminuée ; je pouvais avoir rêvé le papier et son titre comme j'avais rêvé le reste.

Les deux premières feuilles de papier successivement disposées pour que j'y écrivisse les vers que je comptais faire existaient, elles, puisque j'en avais une dans ma poche droite, et l'autre dans ma poche gauche ; mais, si je ne retrouvais pas la troisième, c'est qu'elle n'avait jamais existé.

Et c'était bien heureux qu'elle n'eût jamais existé, attendu qu'autrement Jeannie, entrée pendant mon sommeil, eût vu cette feuille de papier, eût vu l'inscription qu'elle portait, et que, dès-lors, il n'y eût plus eu de surprise pour elle; car je comptais toujours lui faire cette surprise le lendemain.

Les vers que j'avais faits pendant mon sommeil étaient tellement présens à mon esprit, que, le lendemain, il me faudrait une demi-heure à peine pour les jeter sur le papier.

Or, je me lèverais de grand matin, et, à son réveil, Jeannie aurait son épithalame.

Je la suivis donc, convaincu que la feuille de papier que je croyais avoir préparée n'avait jamais existé que dans mon imagination.

Chère Jeannie ! elle ne se doutait de rien, à ce qu'il me sembla du moins, car elle ne me dit pas un mot de mes

Digitized by Google

préoccupations de la journée, ni des craintes qu'elle avait eues un instant que je ne devinsse fou.

Le lendemain, je me levai de grand matin ; mais, quelque précaution que je prisse, je réveillai Jeannie.

J'embrassai ma chère bien-aimée, sans lui dire que le baiser que je lui donnais était non-seulement un baiser de tous les jours, mais encore un baiser d'anniversaire ; je passai ma robe de chambre, et je descendis.

A ce moment il me sembla que j'entendais du bruit dans la salle à manger.

Qui pouvait faire ce bruit? La fille du magister seule avait la clef du presbytère; mais il faisait à peine jour, et jamais elle ne venait de si bon matin. Je descendis donc sur la pointe du pied, ne sachant trop à qui j'allais avoir affaire, et de plus en plus convaincu, à mesure que j'avançais, qu'il y avait des étrangers dans la maison.

Arrivé à la dernière marche, je ne conservais aucun doute, le bruit était tout à fait distinct ; je me glissai derrière la porte vitrée qui donnait de l'escalier à la salle à manger, et j'aperçus le magister et sa fille occupés à dresser un clavecin entre les deux fenêtres.

C'était une surprise que l'on faisait à Jeannie.

Mais qui lui faisait cette surprise?

Je ne sais quelle étrange idée me passa par la tête que c'était un cadeau de l'intendant.

Cette pensée absurde fit que j'entrai vivement et sans prendre aucune précaution. Interrompus dans leur travail, le magister et sa fille se retournèrent vivement.

—Ah ! ah ! c'est vous ? leur dis-je d'un air assez sévère.

— Chut ! monsieur Bemrode, fit le maître d'école, en mettant son doigt sur sa bouche ; chut donc !

— Qu'est-ce que cela ? dis-je en montrant le meuble qu'ils étaient occupés à dresser.

— Vous le voyez bien, c'est un forte-piano.

— Sans doute, je vois bien que c'est un forte-piano ; mais que signifie ce forte-piano ?

— Une surprise.... chut ! et le magister remit mystérieusement son doigt sur sa bouche, tandis que sa fille souriait.

— Mais pour qui cette surprise ?

— Pour madame Bemrode, donc.

— Pour madame Bemrode soit; mais qui la lui fait, cette surprise ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non, et vous me ferez même plaisir en ne me laissant pas chercher plus longtemps qui offre ce cadeau à ma femme.

— Mais qui donc voulez-vous que ce soit, monsieur Bemrode, sinon son père ?

— Comment, m'écriai-je, monsieur Smith!... c'est monsieur Smith qui donne le clavecin à sa fille ?

— Hier au soir, l'instrument est arrivé de la ville. Monsieur Smith me l'a envoyé directement chez moi, avec recommandation de le placer ici tandis que vous dormiriez encore, afin qu'à son réveil madame Bemrode le trouvât tout placé, tout ouvert, cette musique-là sur son pupitre... attendu que c'est aujourd'hui le jour anniversaire de la naissance de madame Bemrode...! chut !...

— Je le sais bien, fis-je; mais qu'est-ce que cette musique ?

— C'est la musique d'une romance que monsieur Smith a faite pour sa fille.

— Comment, pour sa fille ! m'écriai-je un peu vexé ; il est donc poëte, monsieur Smith ?

— Poëte et musicien, s'il vous plaît, monsieur Bemrode.... Paroles et musique sont de lui.

— O bon père ! s'écria une voix derrière moi.

Je me retournai. C'était Jeannie, qui était descendue à son tour, et qui, arrivée sur la porte, venait d'entendre les dernières paroles que nous avions dites.

— Ah ! fis-je, c'est toi, Jeannie....

Puis, avec un mouvement, où j'avouerai, mon cher Petrus, que perçait un peu de mauvaise humeur :

— Tiens, lui dis-je, voici ce que ton père t'envoie, un clavecin et une romance. Le magister ajoute que les paroles et la musique sont de lui.

— Et à quelle occasion mon père m'envoie-t-il cela ? dit Jeannie souriante et me présentant son front à baiser.

— A l'occasion de ton anniversaire, ma chère Jeannie,

Digitized by Google

répondis-je souriant à mon tour et oubliant toute mauvaise pensée; car c'est aujourd'hui ton anniversaire, je le savais, quoique je ne te donne, moi, ni clavecin, ni musique, ni romance....

— Toi, mon cher Williams, dit Jeannie avec un adorable accent de tendresse, toi, tu me donnes ton amour : toi, tu me donnes le bonheur.... Que veux-tu me donner de plus, mon Dieu ! et qu'ai-je à demander de plus au Seigneur, sinon qu'il daigne me conserver tous ces biens dont il me comble, et que je ne mérite pas ?

Et elle leva au ciel ses deux beaux yeux azurés et ses deux beaux bras blancs et roses, que je baisai avec ardeur, tandis qu'à voix basse elle faisait une prière.

Puis, comme une enfant curieuse de jouir de ce qu'on vient de lui donner :

— Oh ! le joli forte-piano ! s'écria-t-elle en sautant de joie, et que mon père est excellent !... Voyons si le clavecin est aussi bon que beau.

Et, à l'instant même, avec la sûreté, la légèreté et l'habileté d'un artiste, ses doigts coururent sur les touches de l'instrument, et en tirèrent un brillant et harmonieux accord.

Je demeurai stupéfait. A peine avais-je entendu parler à monsieur et madame Smith du talent de Jeannie comme musicienne, et voilà qu'aux premières notes je reconnaissais une pianiste consommée.

— Mais, lui dis-je, chère Jeannie, que c'est une étrange chose !...

— Quoi donc ? demanda-t-elle en se retournant de mon côté.

— Sans doute. En me disant les vers de Gray, tu m'as prouvé que tu étais poëte; en me donnant cette charmante vue de la petite maison, tu m'as prouvé que tu étais peintre ; et, aujourd'hui, voici que, par un seul accord, tu me prouves que tu es musicienne! Ah ça! dis-moi, comment étais-tu tout cela, et comment n'en savais-je rien ? Etait-ce aussi des surprises que tu voulais me faire ?

— Ecoute, me dit Jeannie: tu te rappelles cette fameuse journée où ma mère avait fait de moi une dame de la

ville, au lieu de me laisser ce que j'étais, c'est-à-dire une bonne campagnarde ?

— Oui.... heureuse journée même, puisque d'elle date mon bonheur.

— Eh bien ! poésie, peinture et musique étaient des batteries masquées qui devaient éclater chacune à son tour pour forcer monsieur Williams Bemrode à se rendre et à se livrer pieds et poings liés à son vainqueur, mademoiselle Jeannie Smith. Mais, au commencement de la lutte, monsieur Williams Bemrode, par une ruse inattendue, a déjoué tout le plan de bataille, et, avant la fin de la journée, j'en ai bien peur, c'était lui qui était victorieux, et mademoiselle Jeannie Smith qui était vaincue ; défaite bienheureuse et dont je suis plus fière que d'une victoire, puisque c'est à mon humilité, à ma faiblesse que j'ai dû ton amour ! Or, cher Williams, du moment où tu m'aimais telle que j'étais, à quoi bon chercher à être autrement ? Je ne suis et ne serai jamais que ce que tu voudras que je sois. Un cimetière où tu m'as conduite m'a rappelé les vers de Gray, et j'ai dit ces vers ; un désir que tu m'as exprimé m'a remis le pinceau à la main, et je t'ai donné le paysage que tu désirais ; un cadeau inattendu de mon père a glissé sous mes doigts les touches d'un forte-piano, mes doigts sont retombés naturellement sur les touches, et ont tiré l'accord que tu viens d'entendre.... Maintenant te plaît-il, mon cher Williams, que je sois une bonne femme de ménage, bien simple, bien ignorante ? J'oublie les vers, je rentre la boîte aux couleurs dans son armoire, je ferme le forte-piano, et il n'est plus question de poésie, de peinture ni de musique. Veux-tu cela ? dis, et ce sera exécuté à l'instant même.

Je pressai Jeannie contre ma poitrine.

— Oh ! non, non, lui dis-je, reste telle que la nature et l'éducation t'ont faite, chère Jeannie ! Arbre de ma joie, je perdrais trop si le vent t'enlevait une feuille ou si le soleil te fanait une fleur ?... Et, maintenant, voyons cette musique et ces vers de monsieur Smith.

Je disais ces mots, je vous l'avoue, mon cher Petrus, avec une certaine ironie.

J'étais curieux d'entendre de la musique et des vers de

pasteur de village, comme si, moi-même, j'eusse été autre chose qu'un simple et humble pasteur.

Mais, je vous l'ai dit, chacun a son péché favori, et j'ai grand peur que le mien ne soit l'orgueil.

XXVIII

LE JOUR ANNIVERSAIRE.

L'air était précédé d'une ritournelle.

Jeannie attaqua et mena à bout cette ritournelle avec une précision parfaite ; décidément, c'était une excellente instrumentiste.

Puis, vinrent les couplets ; et sa bouche s'ouvrit pour laisser filer des sons doux, harmonieux et clairs.

Avec Jeannie, le poëte trouvait les mêmes avantages que le musicien ; de même que pas une note n'était escamotée, pas une parole n'était perdue.

A mon grand étonnement, la musique, quoique simple, était savante, un peu dans le genre de la vieille musique allemande.

Quant aux paroles, je dois l'avouer, mon cher Petrus, elles étaient charmantes.

C'était une espèce de fable intitulée : *l'Arbre et la Fleur.*

Un vieux chêne aux feuilles envolées donnait des conseils à une jeune rose, née sous son ombre et sous son feuillage, que ce feuillage et cette ombre avaient jusque-là garantie de la tempête et du soleil, et qui, sentant qu'il allait bientôt tomber sous la hache de ce terrible bûcheron qu'on appelle la mort, indiquait à la pauvre fleur orpheline comment il lui faudrait vivre lorsqu'il ne serait plus là.

A mesure que je passais du premier couplet au second, et du second au troisième, je courbais la tête, car je comprenais que là était la nature.

Ces trois couplets avaient dû donner à peine une heure de travail au bon monsieur Smith, tandis que moi, qui avais voulu faire de l'art, mêler l'antique au moderne, le

lyrisme à l'élégie, j'avais travaillé trois jours et n'étais venu à bout de rien.

Aussi, quand Jeannie eut terminé, quand la dernière syllabe de la chanson se fut éteinte, quand la dernière note de la ritournelle se fut envolée, Jeannie, ne comprenant sans doute rien à mon silence, se retourna pour voir ce que j'étais devenu.

J'étais devenu fort préoccupé ; j'avais les bras croisés et la tête basse.

— Eh bien ! mon ami, me demanda-t-elle avec inquiétude, qu'as-tu donc ?

Je secouai la tête comme un homme que l'on tire d'un rêve.

— J'ai, ma chère Jeannie, répondis-je, j'ai que je crois que je suis un sot.

Jeannie sourit.

— Toi, mon Williams, dit-elle, toi que mon père dit si savant ?

— Eh bien ! soit ; mais, avec toute ma science, Jeannie, je ne fais que des bêtises... Ton père t'a donné un clavecin ; moi, Jeannie, j'eusse voulu t'en donner un que cela m'eût été impossible...

— Cher bien-aimé, s'écria Jeannie, que me dis-tu donc là ?

— Laisse-moi achever... Mais ton père t'a fait une romance... musique et paroles. Je ne suis pas musicien : je ne pouvais donc pas encore faire la musique qu'il a composée. Mais enfin je suis poëte, poëte satirique malheureusement, à ce qu'il paraît, je pouvais donc te faire des vers. Eh bien ! j'ai appelé à moi tout mon courage ; eh bien ! j'ai essayé.

— Oh ! je le sais ! dit Jeannie.

— Comment, tu le sais ? m'écriai-je.

— Sans doute... Hier au soir, ou plutôt cette nuit, quand je suis entrée dans ta chambre, et que je t'ai trouvé endormi de fatigue, tu avais devant toi, sur ton bureau, une feuille de papier où étaient écrits ces mots : « A JEANNIE ! *Épithalame à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance...* »

Je poussai un soupir.

— Je ne m'étais donc pas trompé, murmurai-je, et cette feuille de papier existait bien véritablement !...

— Oui, bien véritablement et bien heureusement, mon cher Williams, car cette feuille m'indiquait que la préoccupation à laquelle tu avais été en proie, c'était moi qui en étais la cause.

— Oh ! oui, oui, m'écriai-je, toi, ma Jeannie ; et un peu aussi ce misérable Stiff... Oh ! si la nature avait fait de moi un poëte élégiaque, au lieu d'en faire un poëte satirique, oh ! Jeannie, quel épithalame tu eusses trouvé ce matin, à ton réveil !

— Ne l'ai-je pas trouvé, en effet, mon bien-aimé Williams, dit Jeannie, t crois-tu que je ne lise pas sur cette feuille blanche tout cet amour que ton cœur voulait y répandre, toutes ces fleurs que ton esprit voulait y semer ?

Elle tira de sa poitrine cette feuille de papier, qui m'avait tant préoccupé la veille.

— Tiens, dit-elle, tu vois cette feuille...

Je la voyais et je la reconnaissais, en effet.

— Pour tout le monde, continua-t-elle, cette feuille est blanche et ne dit rien ; mais, pour moi, elle est toute éloquente, pleine de promesses, couverte de tendres protestations et de doux remerciemens... Cette feuille, vois-tu, c'est le contrat de notre bonheur signé en blanc ; c'est plus que ta plume ne pouvait me donner, en supposant que ta plume eût écrit tout ce que ton cœur dictait à ton imagination.

— Ah ! Jeannie ! Jeannie ! m'écriai-je, tout honteux de sentir que je valais si peu près d'elle, de nous deux, tu es le vrai poëte, et, si tu voulais, j'en suis sûr, les mots ne manqueraient pas plus à ta plume qu'ils ne manquent à tes lèvres et à ton cœur.

Et je la pris dans mes bras, et je levai les yeux au ciel, pour le remercier du don qu'il m'avait fait.

— Ah ! bravo ! bravo ! Bemrode, dit une voix venant de la porte ; voilà comme j'aime qu'on fête un anniversaire !

Je me retournai vivement.

C'était monsieur Smith, qui s'était mis en route au point du jour, et qui venait, accompagné de sa femme, fêter avec nous cette bonne journée.

Jeannie sourit sans se retourner; elle avait reconnu la voix de son père.

Mais, dès que j'eus desserré le nœud que mes bras formaient autour de sa taille, elle s'élança vers lui et vers sa mère.

Ce fut celle-ci qu'elle embrassa la première.

— Chère maman, dit-elle, remercie papa, en mon nom, du beau cadeau qu'il vient de me faire, et que j'ai trouvé à mon réveil.

La bonne madame Smith, qui sentait tout ce qu'il y avait de délicatesse de la part de sa fille à la faire l'interprète de sa reconnaissance près de son mari, balbutia à ce dernier quelques mots avec des larmes plein les yeux.

— Cher père, dit à son tour Jeannie en jetant, comme une enfant, ses deux bras au cou du vieillard, quels beaux vers, quelle charmante musique vous m'avez envoyés! et que j'ai bien chanté tout cela, si vous saviez, à ce magnifique clavecin! Venez ici, et vous allez voir.

Et elle le tira par la main vers le piano.

Puis elle s'assit, et, cette fois, avec plus de certitude encore qu'elle ne venait de le faire un instant auparavant, elle attaqua, de sa voix fraîche et veloutée comme celle d'un oiseau, notes et paroles.

Mais elle ne put achever: au troisième couplet, les larmes qui roulaient dans ses yeux tombèrent dans sa gorge; elle finit de jouer l'air, mais de mémoire et la tête renversée en arrière, en murmurant, au milieu des pleurs les plus charmans qu'elle eût versés peut-être de sa vie:

— Mon père! mon bon père!

— Oui, oui, petite fille, dit celui-ci, tu as cru attraper ton vieux père en feignant de dédaigner la musique; mais lui qui connaît son enfant, il devine tout, et surtout le cœur de sa fille... Il sait que tu aimes la musique avec passion; que tu ne m'as pas demandé ton vieux clavecin, parce que c'est un ancien ami à moi, et qu'il n'y a guère que moi et lui qui puissions nous entendre. Tu t'es dit: « Un clavecin est bien cher; mes pauvres parens ont fait tout ce qu'ils pouvaient en me mariant; mon cher Bemrode, à qui son génie fera sans doute un jour une fortune, est encore un génie inconnu: je veux donc, auprès de

Bemrode, paraître ignorer la musique; je veux donc, auprès de mon bon vieux père, paraître ne pas m'en soucier. » Et quand ce bon père disait à sa fille : « Comment fais-tu, Jeannie, pour te passer de musique? » tu répondais : « Cher papa, maman dit bien, lorsqu'elle dit que poésie, peinture et musique, tout cela n'est point le fait d'une femme mariée. » Oui, oui, voilà qui est bel et bon ; mais, moi, à la fin, je m'ennuyais de ne plus entendre mon écolière... Allons ! je l'ai entendue, et je vois qu'elle n'a rien oublié... Embrassez-moi, madame; désormais nous aurons de la musique chez le père et chez le mari.

Jeannie se laissa glisser de sa chaise aux pieds de son père, et embrassa les genoux du vieillard, qui la releva vivement et la pressa contre son cœur.

O mon cher Petrus ! notre amour terrestre et matériel de mari à femme est sans doute une bien douce chose, et, à l'endroit de la nature, un sentiment bien selon le cœur de Dieu ; mais l'amour filial, mais l'amour paternel, ah ! voilà deux véritables amours d'anges ! et ils laissent l'autre aussi loin derrière eux que ces belles étoiles fixes qui brillent au ciel, stables et alimentées de leur propre lumière, laissent derrière elles notre pauvre petite planète, qui tourne et s'agite dans un coin en recevant piteusement la lumière du soleil.

Mais j'oublie que je vous parle là de deux amours dont vous ne pouvez avoir aucune idée, puisque vous êtes garçon, et que vous n'avez jamais eu d'autre femme que la philosophie et d'autre fille que la science.

Madame Smith emmena Jeannie.

Il y a un moment où il faut arrêter les émotions les plus douces ; en se creusant davantage, elles arriveraient à la douleur.

Mon cher Petrus, c'est que la joie et la félicité ne sont que comme un vernis étendu à la surface de notre cœur.

Creusez, et vous trouverez chez tout homme ce puits de douleur au fond duquel sourdent incessamment les larmes !

Puis une mère a toujours tant de choses à dire à sa fille, quand sa fille est mariée depuis trois mois !

Malheureusement, mon cher Petrus, Jeannie ne put encore

lui apprendre cette grande nouvelle que les jeunes mariées annoncent avec tant de joie à leur mère ; et je commence, en vérité, à craindre qu'il n'en soit d'un rejeton de ma race comme de tous ces grands ouvrages dont j'ai écrit le titre dans un moment d'enthousiasme, mais qui, à part ce titre, témoignage de ma bonne intention, sont tous restés en blanc.

Il en sera ce qu'il plaîra à Dieu ; en attendant, le titre de celui-là est écrit comme celui des autres.

Si c'est une fille, elle s'appellera Jeannie-Wilhelmine ; si c'est un garçon, il s'appellera John-Williams. Ainsi, quel que soit le sexe de l'enfant, nos deux noms le protégeront tracés en croix sur sa tête.

Après cela, peut-être ai-je eu tort de chercher d'avance des noms pour nos pauvres enfans ; peut-être est-ce là ce qui leur porte malheur...

Nous causions bien tranquillement avec monsieur Smith, lorsque, tout à coup, Jeannie rentra pâle, émue, agitée.

— O mon bon, mon excellent père ! s'écriait-elle.

Et elle l'embrassait en pleurant, sans pouvoir en dire davantage.

Madame Smith suivait Jeannie, essuyant, de son côté, une larme au coin de sa paupière.

Je crus d'abord à un malheur réel.

Je me levai.

— Mon Dieu ! demandai-je, qu'y a-t-il, et qu'est-il arrivé ?

— Rien, mon cher Bemrode, absolument rien, dit le pasteur en haussant à moitié les épaules, et en regardant sa femme d'un air de reproche, tandis que Jeannie continuait de murmurer : « Bon père ! cher père ! »

— Mais, cependant... insistai-je.

— Tranquillisez-vous, voici ce qu'il y a : Madame Smith n'a pas su tenir sa langue, madame Smith a parlé, et Jeannie pleure... Fi, bavarde ! fi !

— Mais, enfin, demandai-je, pourquoi Jeannie pleure-t-elle ? C'est bien le moins que je sache...

Madame Smith s'approcha.

— Eh bien ! répondit-elle, Jeannie pleure parce que j'ai tout dit à Jeannie ; voilà !

— Mais, encore une fois, que lui avez-vous dit?

— Des niaiseries qu'elle eût mieux fait de garder pour elle, murmura monsieur Smith.

— Des niaiseries?... O bon père! s'écria Jeannie. Dis à Williams, dis, ma mère, ce que papa a fait pour moi.

— Oh! par ma foi! je vais vous le dire, mon gendre; car ce récit, dans la bouche de madame Smith, serait aussi long que celui de Francesca de Rimini à Dante, et, pendant que madame Smith parlerait, je serais forcé, moi, de pleurer pour ne pas manquer à la tradition; or, je vous déclare que je n'ai pas aujourd'hui la moindre mélancolie au service de qui que ce soit, Voici donc, purement et simplement, ce qui s'est passé. Depuis trois mois, pour ne pas m'enlever mon vieux clavecin, Jeannie me dit qu'elle ne se soucie plus de musique, et moi, depuis trois mois, je dis à ma femme que le vin me fait mal, de sorte que, au lieu de quatre verres que j'en buvais par jour, je n'en bois plus qu'un seul. Grâce à cette petite économie, j'ai pu mettre de côté une centaine de schellings que j'ai donnés comme à-compte sur le prix du clavecin, en m'engageant de payer le reste à raison de trente schellings par mois.

— Eh bien! Williams, dit Jeannie, trouves-tu qu'il n'y ait point là de quoi verser quelques larmes de reconnaissance?

— Certainement, dit le père; ta mère t'a raconté cela ici, et tu pleures, et ta mère pleure, et, pour peu que tu insistes, Williams va pleurer aussi... Raconte cela à la porte, et la paroisse tout entière pleurera, et, en gagnant de proche en proche, l'Angleterre pleurera, l'Ecosse pleurera, l'Irlande pleurera, les trois royaumes pleureront, et l'Europe, et la terre, et les anges!... En vérité, la belle histoire que tout cela! Allons! ma fille, assez de musique, de poésie et de larmes... et, puisque tu es une femme de ménage, fais-nous à déjeuner.

Jeannie essuya ses larmes et embrassa son père.

Madame Smith se frotta les yeux et embrassa sa fille.

Puis, toutes deux descendirent à la cuisine pour s'occuper du déjeuner.

Et nous, prenant nos cannes, nous sortîmes pour re-

mercier, en face de la création, le Créateur, si bon et si grand, qui nous faisait de pareilles joies de famille.

Ah ! mon cher Petrus, quand je pense que nos pauvres frères, les prêtres catholiques, n'ont ni femme ni enfans ; que, pour le bonheur comme pour l'infortune, ils sont isolés et seuls sur la terre, je me dis que, s'il peuvent souffrir autant que nous, il est impossible qu'ils soient jamais aussi heureux !

Et puis, ce n'est pas le tout. Comment peuvent-il consoler la veuve en deuil, la fille en larmes ? N'ayant jamais éprouvé les mêmes douleurs que les autres hommes, comment peuvent-ils trouver de ces paroles qui, sorties du cœur, vont au cœur ? C'est avec les blessures fermées, mon cher Petrus, que l'on ferme les blessures ouvertes !

XXIX

L'HORIZON SE REMBRUNIT.

Le lendemain de ce jour, qu'un Romain eût marqué avec de la craie comme un de ses jours heureux, j'avais résolu d'aller à la ville pour toucher le traitement de mon premier trimestre.

Je n'étais pas sans inquiétude.

Deux ou trois jours après l'échéance de ce trimestre, j'avais envoyé à mon hôte le chaudronnier une procuration pour toucher en mon nom, le priant, lorsqu'il aurait touché, de retenir huit livres sterling sur les seize que je lui devais, et qu'il m'avait prêtées pour subvenir à mes frais de noces, puis de m'envoyer le reste.

Mais le brave homme m'avait répondu que, s'étant présenté chez monsieur le recteur afin d'obtenir l'autorisation de toucher, celui-ci lui avait fait répondre qu'il désirait me parler, et qu'en conséquence il m'invitait à venir toucher mon traitement en personne.

J'avais remis le voyage tant que j'avais pu, n'espérant rien de bon de cette entrevue ; enfin, voyant au fond de notre bourse luire le dernier schelling, je m'étais décidé à me mettre en route.

Cependant, cette crainte que m'inspirait le recteur était, vous en conviendrez, mon cher Petrus, plus instinctive que raisonnée.

Le recteur avait été si bon et si impartial pour moi, qu'il ne me paraissait pas, en y réfléchissant, qu'il pût, de ce côté, rien m'advenir de mal.

Seulement, il m'avait prévenu que ma cure était susceptible de réduction, et pouvait être abaissée de quatre-vingt-dix livres sterling à soixante.

C'était cet avis qui me courait par l'esprit et qui y jetait du trouble.

— Trente livres de réduction! Comprenez-vous, mon cher Petrus? le tiers de mon traitement! c'était énorme. Aussi, ne voulant pas subir cette réduction sans la discuter, je m'étais préparé, au cas où il en serait question dans notre entrevue, à lui répondre, et à lui donner de si bonnes raisons pour la continuation de mes quatre-vingt-dix livres, qu'à moins d'avoir quelque motif d'animosité personnelle contre moi, ce que je ne pouvais raisonnablement supposer, après la protection directe dont il m'avait honoré, le recteur devait nécessairement se rendre à mes raisons.

Une de celles sur lesquelles je comptais le plus, c'était mon mariage.

Je savais l'intérêt qu'inspire toujours à un bon cœur le spectacle d'un jeune ménage.

Je comptais montrer, par une gradation toute naturelle, ma jeune femme devenant mère; l'augmentation de notre famille n'était pas encore un fait, mais c'était une probabilité.

Je me préparais à prouver au recteur qu'autant un pasteur de village doit être loin de donner l'exemple du luxe à ses paroissiens, autant il est mal séant qu'il leur offre la vue de sa misère.

Dans le premier cas, c'est un scandale qui révolte; dans le second, c'est un spectacle qui attriste.

J'avais, pour cette occasion solennelle, à laquelle je me préparais depuis plus de quinze jours, puisé, dans les auteurs anciens et modernes, une série d'axiomes tendant à établir qu'une *médiocrité dorée*, comme dit Horace, ou une

honnête aisance, comme dit Fénélon, est la situation la plus favorable pour maintenir dans la voie du salut un cœur nourri de bons principes; de plus, j'avais colligé une multitude de faits qui devaient lui démontrer péremptoirement qu'il y avait les mêmes dangers pour la perte d'une âme dans l'absence du nécessaire que dans la présence du superflu.

Tout cela, mûrement réfléchi, sagement pensé, devait être éloquemment dit.

J'avais même, devant la glace de la chambre de Jeannie, la seule de la maison, étudié mon discours en l'accompagnant de la pose la plus convenable et des gestes les mieux appropriés à la situation.

Tout le long de la route, que j'avais faite dans la carriole du fermier du château, j'avais répété à demi-voix ma harangue, ce qui avait d'abord un peu préoccupé le bonhomme; mais lui-même, après un instant de réflexion, il avait dit tout haut, et comme répondant à sa propre pensée :

— Ah! bon; c'est son sermon de dimanche qu'il étudie.

Puis il s'était remis à fouetter son cheval sans s'inquiéter davantage de moi; de sorte que, lorsque j'arrivai à Nottingham, j'étais, comme le lutteur antique, frotté d'huile et de sable, et prêt à descendre dans l'arène.

Malheureusement, mon cher Petrus, j'ai toujours remarqué, et vous avez dû le remarquer comme moi, que les discours ou les sermons préparés me réussissent médiocrement.

D'abord, au lieu de me faire introduire à l'instant même, comme la dernière fois que je m'étais présenté chez lui, le recteur me fit attendre une heure dans son antichambre; après quoi je fus conduit à son cabinet.

Il était assis dans le même fauteuil, devant le même bureau, avec la même pose magistrale.

Mon argent était tout compté sur le coin de sa table; une lettre interrompue attendait sa fin.

Fort maussade du manque d'égards dont je croyais avoir à me plaindre, j'avais pris un air digne, et je comptais lui faire comprendre, par quelques paroles sérieuses et tristes, à quel point j'étais blessé de sa réception; mais il

n'attendit pas que j'ouvrisse la bouche, et, m'attaquant le premier :

— Monsieur Bemrode, me dit-il, je vous ai prévenu que votre cure était susceptible de réduction ; mais vous vous êtes entêté à vouloir celle-là, sans doute parce que vous aviez des amourettes dans le voisinage... La prédiction que je vous avais faite s'est accomplie : votre cure est tombée de quatre-vingt-dix livres sterling à soixante. Voici quinze livres, c'est-à-dire le premier trimestre de vos appointemens... Allez.

Et, à ces mots, m'indiquant du doigt l'argent qui m'était destiné, il reprit sa plume, et se remit à sa correspondance.

Je ne saurais vous dire, mon cher Petrus, combien fut pénible l'émotion que j'éprouvai en entendant ces paroles et en subissant ce geste.

J'étais suffoqué par cette terrible timidité qui me terrasse dans les situations où j'aurais besoin, au contraire, de tout mon courage.

Deux fois j'essayai de prendre la parole ; deux fois la parole expira dans ma gorge!

Une sueur froide ruisselait sur mon front.

L'espèce de râle qui s'échappait de mon gosier fit lever la tête au recteur.

— Eh bien ! dit-il, vous êtes encore là ? Ne m'avez-vous pas entendu ?

— Si fait, monsieur le recteur, balbutiai-je.

— Alors, qu'attendez-vous?... Prenez votre argent, et partez.

Je rappelai à moi tout mon courage.

— Pardon ! monsieur le recteur, lui dis-je, mais je voulais vous faire observer...

— Hein ?

Je m'arrêtai un instant.

— Mais parlez donc! s'écria-t-il avec impatience ; j'ai peu de temps, je vous en préviens, à donner à vos observations.

— Je voulais vous faire observer, repris-je plus étourdi que jamais du ton dont me parlait cet homme, que soixante livres sterling, c'est un traitement bien modique...

Il m'interrompit.

— Comment! bien modique? dit-il; mais vous êtes fou, mon cher monsieur Bemrode; je trouverai des vicaires tant que j'en voudrai à vingt-cinq livres par an.

— Mais, monsieur le recteur, j'ai pris femme...

— Est-ce que cela me regarde?... Il ne fallait pas vous marier, mon cher!

— Cependant, monsieur... insistai-je.

— Oh! fit alors le recteur en s'élevant et en s'appuyant sur la table à l'aide de ses deux poings, allez-vous m'ennuyer longtemps de vos doléances, monsieur Bemrode?

J'étais de plus en plus désorienté.

— J'avais espéré, monsieur le recteur... j'avais même compté...

— Mon cher monsieur Bemrode, c'est à prendre ou à laisser, dit le recteur; si vous ne voulez pas de votre cure à soixante livres sterling d'appointemens, dites-le, et vous n'en serez pas embarrassé longtemps, ni moi non plus.

Je sentis que mes affaires prenaient une mauvaise allure.

— Monsieur le recteur, lui dis-je, il faut que l'on m'ait desservi près de vous...

— Près de moi? interrompit-il; on vous a desservi?... Mais qui diable, je vous le demande, a du temps à perdre au point de s'occuper de monsieur Bemrode et de le desservir près de moi? Ah! mon cher monsieur, vous vous faites, je vous assure, illusion sur votre importance.

Je poussai un soupir et levai les yeux au ciel.

— Allons! allons! retournez à Ahsbourn, dit-il, et, dans trois mois, revenez guéri de toutes ces vanités. Alors, nous verrons si votre cure doit être conservée ou supprimée.

— Conservée ou supprimée, monsieur le recteur! Il serait question de supprimer la cure d'Ashbourn?

— Pourquoi pas, si elle était inutile? En attendant, je vous invite, pour la seconde fois, monsieur Bemrode, à prendre votre argent et à me laisser achever ma lettre.

Le ton dont ces paroles furent prononcées n'admettait pas de réplique.

Je balbutiai quelques paroles pour me recommander à sa bienveillance; je pris mes quinze livres sterling, et je sortis attéré.

En mettant le pied dans la rue, je tournai plusieurs fois sur moi-même, comme un homme qui vient de recevoir un coup de massue sur la tête ; puis, pensant que, en une si terrible conjoncture, il n'y avait que mon ancien hôte le chaudronnier qui pût me donner un bon conseil, j'enfilai le chemin de sa maison.

Je n'avais qu'une crainte, c'était qu'il fût en course aux environs de la ville, comme cela lui arrivait parfois, pour les affaires de son état ; mais, en débouchant à l'angle de sa rue, je fus rassuré, car je l'aperçus sur le seuil de sa porte, regardant, les bras croisés, si sa bonne fortune lui amenait quelque chaland.

Je dois dire que, quoique trompé dans son attente à l'endroit de sa marchandise, il me reçut mieux qu'il n'eût certes fait d'un homme qui fût venu lui acheter la moitié de son magasin.

Je n'eus pas besoin de lui expliquer l'état dans lequel se trouvait mon esprit ; il le vit bien au bouleversement de mon visage.

— Eh bien ! me demanda-t-il, qu'y a-t-il encore, cher monsieur Bemrode ? Je vous croyais heureux, bien installé là-bas, dans votre cure d'Ashbourn, et à l'abri, par conséquent, de toute nouvelle catastrophe.

— Ah ! mon cher hôte, lui dis-je, l'homme est-il jamais à l'abri des coups de la fortune ? Il m'arrive ce qui est arrivé à Polycarpe, tyran de Samos : il était trop heureux ; les dieux n'ont pu supporter son bonheur, qui l'égalait à eux ; il fut pris par trahison, et mis en croix par son ennemi Orétès, satrape de Cambyse. Dans une fortune plus humble que la sienne, mais après un bonheur non moins grand, j'ai trouvé mon Orétès, qui, lui aussi, veut me mettre en croix.

— Oh ! fit le chaudronnier, permettez-moi de vous dire, cher monsieur Bemrode, qu'il ne me paraît pas possible que l'on pousse, vis-à-vis de vous, la cruauté au point de rétablir à votre intention un supplice que je croyais aboli depuis longtemps.

— Mon cher hôte, ce que je viens de vous dire ne doit pas être pris au pied de la lettre. J'ai procédé dans mon récit par la métaphore, qui est une des formes de la rhé-

torique.... Quand je dis que l'on veut me mettre en croix, c'est au moral, et mon Orétès, à moi, n'est autre que monsieur le recteur, qui me diminue d'un seul coup le tiers de mon traitement, et qui parle même de supprimer ma cure.

— Ah! je comprends, dit mon hôte.

— Vous comprenez? dis-je.

— Parbleu!

— Vous êtes bien heureux, mon cher hôte; moi je ne comprends pas.

— Comment! vous ne comprenez pas que monsieur le recteur est furieux contre vous, et que tout le mal qu'il pourra vous faire, il vous le fera?

— A quel propos?

— Mais à propos de ce que vous l'avez trompé, donc.

— Moi? m'écriai-je. Apprenez, mon cher hôte, que Williams Bemrode, sciemment du moins, n'a jamais trompé personne.

— Prrrr!... voilà que vous montez sur vos grands chevaux, et que vous partez à fond de train, sans attendre votre reste!... Vous l'avez trompé en ce qu'il vous a cru un imbécile, et que vous êtes un homme d'esprit; en ce qu'il vous a regardé comme une bête, et que vous lui avez montré que vous êtes un savant.

— Moi, un imbécile? moi, une bête? fis-je, fort blessé de cette franchise un peu rude. Excusez-moi, mon cher hôte, mais il me semble que vous abusez...

— Je ne vous dis pas que *vous êtes*, je vous dis qu'*on vous a cru!*... Quel homme, mon Dieu! Voyons, faut-il vous mettre les points sur les I?

— Je vous avoue que cela me ferait plaisir.

— Eh bien? vous rappelez-vous ce malheureux sermon que vous avez débité au village d'Ashbourn?... le premier?...

La rougeur me monta au visage.

— Oui, certainement, lui dis-je, oui, je me le rappelle... mais pourquoi faire revivre ce souvenir? Je vous dirai comme Énée à Didon :

Infandum, regina, jubes, renovare dolorem!

— Monsieur Bemrode, je ne sais pas ce que c'est qu'Énée; je ne sais pas ce que c'est que Didon... Énée avait-il fait un mauvais sermon, et Didon lui rappelait-elle ce sermon? Dans ce cas, la situation est identique, car je vous rappelle un sermon que vous avez fait, et qui, vous l'avez avoué vous-même, n'était pas un chef-d'œuvre d'éloquence...

— Oui; mais, depuis, mon cher hôte, repris-je avec fierté, depuis, je croyais avoir enseveli cette défaite sous des victoires, et avoir recouvert le cyprès de lauriers.

— Voilà justement!... ce sont ces victoires, ce sont ces lauriers que ne peut vous pardonner le recteur, qui avait compté sur la défaite et les cyprès!

— Vous m'aviez déjà dit un mot de cela, mon cher hôte; mais, en me signalant cette haine, vous avez négligé de m'en faire connaître la cause.

— Si fait; mais vous l'avez oubliée. Monsieur le recteur a un neveu; ce neveu a épousé une jeune fille à laquelle monsieur le recteur porte un grand intérêt... un intérêt de père, comprenez-vous?... Monsieur le recteur est un hypocrite? qui veut garder les dehors d'un homme austère en jouissant des bénéfices de l'homme corrompu. Or, voici le calcul qu'il s'est fait : « Monsieur Bemrode est le fils d'un pasteur honorablement connu dans le clergé protestant; il a des droits à une cure; mais comme il n'a aucun talent... »

— Mon hôte!...

— Il pouvait le croire d'après votre sermon, il le croyait même... Par bonheur, il se trompait! Il se disait donc : « Comme il n'a aucun talent, je vais mettre la chaire au concours; mon neveu sera son seul concurrent; or, comme il n'est pas douteux que le sermon de mon neveu sera meilleur que le sien, les paroissiens demanderont mon neveu, que je leur accorderai sur leur demande, et ainsi l'on dira : Quel homme impartial que monsieur le recteur! Près de lui, pas de protection; pour lui, pas de famille; il peut disposer à son gré des bénéfices; mais c'est au talent seul qu'il les accorde. Son neveu avait plus de talent que monsieur Bemrode, et la cure d'Ashbourn lui a été accordée; s'il en eût eu moins, la cure d'Ashbourn était

à monsieur Bemrode. » Malheureusement pour lui, et malheureusement peut-être pour vous, tout a tourné au rebours de ses prévisions; c'est vous qui avez fait le beau sermon... si beau, que le neveu n'est pas même entré en concurrence avec vous!

Je souris de satisfaction, et je m'inclinai.

Mon hôte continua.

— C'est vous que les paroissiens ont demandé; c'est vous qui avez obtenu la cure; de sorte que monsieur le recteur, qui croyait son neveu et sa *pupille* placés, a vu pupille et neveu lui retomber sur les bras. De là sa colère!

— *Indè iræ!* Oui, je comprends... Mais alors, mon cher hôte, c'est plus grave encore que je ne croyais.

— Si grave, monsieur Bemrode, que je vous invite à songer sérieusement à votre position.

— Comment cela, songer à ma position?

— Oui... S'est-il borné à vous signifier une retenue?

— Il a été jusqu'à me dire, mon cher hôte, que ma cure pouvait être supprimée.

— Vous voyez bien... je ne dis donc rien de trop en vous disant de songer à votre position.

— Mais de quelle façon faut-il que j'y songe?

— Dame! si vous avez des connaissances, des protections, mettez-les en campagne.

— Pour qu'ils sollicitent près de monsieur le recteur le maintien de ma cure, n'est-ce pas?

— Pour qu'ils tâchent de vous en procurer une autre.

— Une autre?

— A partir de ce moment, mon cher monsieur Bemrode, regardez votre cure comme supprimée.

— Mais alors je suis un homme perdu, ruiné; je ne connais personne.

— Personne?

— Mon Dieu, non!

— Vous n'avez pas un ami?

— Hélas! j'ai vous, mon cher hôte, vous que je méconnais parfois, mais à qui je reviens toujours.

— Oui; mais, moi, je suis un pauvre ouvrier sans influence, sans crédit... Si seulement j'étais chaudronnier de l'évêque!....

— Vous ne l'êtes point, par malheur!...

— Voyons, cherchez bien, dans vos camarades d'enfance... Ce sont les bons.

— J'ai bien un ami, un ami de quelques années plus vieux que moi; mais...

— Mais quoi?

— C'est un simple professeur de philosophie à l'Université de Cambridge, Petrus Barlow...

Vous voyez, je pensais à vous, mon ami!

— Eh bien?

— Eh bien! il ferait pour moi tout ce qu'il pourrait, j'en suis sûr...

— C'est déjà beaucoup que la bonne volonté.

— Mais, par lui-même, je doute qu'il puisse quelque chose; enfoncé qu'il est dans la science, il a négligé toutes les relations du monde. Oh! si j'avais besoin d'une recommandation pour Aristote, pour Platon, pour Socrate, il me la donnerait!

— Demandez-la lui toujours.

— Il y a deux mille cinq cents ans que ces gens-là sont trépassés, mon ami.

— Alors, c'est autre chose... Ce sont des vivans qu'il vous faut.

— Petrus Barlow ne vit qu'avec les morts.

— Mais, enfin, il a une famille?

— Il a un frère négociant, un des banquiers les plus riches et les plus considérables de Liverpool.

— Voilà votre affaire. Un grand seigneur, soit de noblesse, soit d'église, semble parfois faire fi de la recommandation d'un banquier; il la jette de côté, en haussant les épaules devant le monde. Mais quand il est seul, il la ramasse, l'annote avec soin, et la remet à son secrétaire ou à son intendant, en disant: « Tenez, un tel, rappelez-moi cette apostille à l'occasion; c'est celle d'un pauvre diable de millionnaire pour lequel je voudrais faire quelque chose. »

— Savez-vous, mon cher hôte, lui dis-je en le regardant, savez-vous que vous êtes un homme très profond?

— Moi?

Il sourit.

— Je suis tout bonnement un pauvre diable de chaudronnier, qui a quelquefois réfléchi en battant son cuivre et en étamant ses marmites, et ce que je vous dis là est le résultat de mes réflexions.

— Donnez-moi une plume, de l'encre et du papier.

— Passez au bureau, vous trouverez tout cela.

— A l'instant même, je veux suivre votre conseil...

— Vous êtes bien bon !

— Et écrire à mon ami Petrus Barlow.

— Vous avez raison ; si cela ne fait pas de bien à votre position, cela n'y fera point de mal ; seulement...

— Seulement ?

— Plus la cure qu'il pourra vous procurer sera éloignée de celle d'Ashbourn, mieux cela vaudra. Vous avez affaire à un méchant renard ; mettez-vous hors de la portée de sa griffe.

Je fis signe de la tête que je comprenais toute l'importance de la recommandation, et je passai dans le cabinet de mon hôte le chaudronnier.

C'est de là, mon cher Petrus, que je vous écrivis cette lettre qui renoua nos relations interrompues, mais non brisées, et à laquelle vous répondîtes en m'assurant de votre amitié, en me disant que vous aviez transmis ma demande à votre frère, et en me priant de vous raconter, dans toute sa sincérité, ma vie, mes émotions, mes espérances et mes douleurs, vous occupant de faire l'autopsie des vivans, comme les médecins font l'autopsie des morts.

Vous êtes heureux, vous, mon ami ; votre grand travail est en train ; mon histoire n'en sera qu'un épisode bien humble, bien ignoré, bien inconnu, tandis que moi j'en suis encore à chercher mon sujet.

Hélas ! ce livre, si long et si ardu qu'il soit, si j'en trouve le plan, j'ai bien peur que la mauvaise fortune, qui commence à se déchaîner contre moi, ne me donne tout loisir de l'exécuter ?

Car, mon cher Petrus, en vous racontant ma scène avec le recteur, je ne vous ai raconté qu'une partie de mes in-

fortunes; l'autre, la plus terrible peut-être, m'attendait au retour.

Polycrate n'avait qu'un Orétès, et, moi, j'en ai deux!

Jugez, puisqu'un seul a suffi pour mettre en croix un roi de Samos, de quel destin funesto je suis menacé, moi, simple pasteur de village!

Je vous supplie donc, mon cher ami, lorsque vous écrirez à l'honorable monsieur Samuel Barlow, votre frère, de lui présenter mes biens respectueux hommages, et de lui dire que je me rappelle à son bon souvenir.

XXX

MONSIEUR L'INTENDANT.

Il était cinq heures du soir.

Mon hôte le chaudronnier voulait me garder à souper; mais jo lui fis observer qu'il n'y avait pas moins de douze milles de Nottingham à Ashbourn; que, n'ayant point d'occasion, je devais m'en retourner à pied; que, quant à rester jusqu'au lendemain, pour donner à Jeannie cette inquiétude d'une nuit passée loin d'elle, rien au monde no m'y déterminerait.

En conséquence, je lui remis huit livres, qui étaient la moitié de la somme qu'il m'avait si obligeamment prêtée lors de mon mariage, et je partis, bénissant le brave homme qui m'avait ouvert les yeux, et maudissant mon mauvais sort qui me laissait entrevoir, du fond de mon firmament azuré, un ciel si orageux pour l'avenir.

Mon voyago fut triste.

Il est incroyable comme la nature nous apparaît, soit à travers le nuage d'or de notre imagination, soit à travers lo voile de deuil de notre cœur.

Il est vrai que toute la journée avait été sombre.

Dans notre Angleterre, dont le ciel roule sur nos têtes autant de vagues que l'Océan en roule autour de nous, il y a des jours d'été qui semblent des messagers d'hiver ou d'automno traversant les airs.

Cependant, vers sept heures, le firmament s'était éclair-

ci, et l'horizon du couchant était resté seul chargé de nuages amoncelés comme les montagnes du Tyrol, et au milieu de ces montagnes, dont il frangeait les cimes bleues d'un liseré de pourpre et d'or, le soleil s'était couché, non pas comme un conquérant qui va se reposer pour reparaître plus brillant le lendemain, mais comme un vaincu qui tombe et qui va s'endormir de l'éternel sommeil.

A l'orient, au contraire, de temps en temps le ciel se fendait pour laisser passer un éclair nocturne et silencieux ; et, à chaque fois, on eût dit l'œil d'un géant endormi qui, en se rouvrant, jetait un regard et une lueur rapide sur le monde.

Comme dans cette belle pièce de poésie de Thomas Gray que Jeannie m'avait dite, le crépuscule était attristé par le bruit de la clochette des troupeaux que le pâtre guide vers l'étable, et par le bruit plus mélancolique encore de la cloche des églises, bercails de ce vaste troupeau humain que la prière conduit vers Dieu.

Toute cette nature que j'avais vue, dans mes précédens voyages, si vivante et si joyeuse, me semblait attristée et languissante.

Et pourquoi cela ?

Mon cher Petrus, admirez l'influence que peut avoir, sur la vie physique et morale, l'absence ou la présence de quelques morceaux ronds d'un métal jaune et luisant.

J'avais cru rapporter de mon voyage à Nottingham plus de quatorze guinées ; je n'en rapportais que sept !

L'absence d'une si misérable somme faisait ce ciel sombre et ces mélancoliques horizons.

Cependant, je me trompe.

Non, ce n'était pas tout à fait cela qui faisait le ciel du présent sombre, et l'horizon visible mélancolique ; c'était l'ombre de l'horizon invisible, c'était le spectre de l'avenir inconnu.

Spectre menaçant ! horizon plein de tempêtes !

J'arrivai enfin aux premières maisons d'Ashbourn : il était près de six heures du soir.

La lune, qui depuis une heure montait lentement au

ciel, rendait la nuit transparente, et, au milieu de cette nuit, faisait grandir sous sa pâle lumière les murs blancs de ces premières maisons.

On eût dit une armée de fantômes venant au-devant de moi.

Je ne sais s'il y a des pressentimens, mon cher Petrus; mais ce que je sais, c'est que je fis toute cette route, en proie non-seulement à une mélancolie dont je vous ai dit la cause, mais encore à une terreur vague dont j'ignorais complétement le sujet.

Il me semblait que, rapportant une mauvaise nouvelle, j'allais, en arrivant à la maison, en apprendre une plus fâcheuse encore.

Enfin j'aperçus le presbytère.

Depuis que j'étais entré dans le village, je m'étais bercé de cette idée, que, de loin, je verrais Jeannie m'attendant, demi-inquiète, demi-souriante, sur le seuil.

Je me disais :

« Si Jeannie m'attend, si je vois Jeannie de loin, tous les mauvais présages seront conjurés, et ce sera la preuve que mes craintes sont des folies, et les prévisions de mon hôte des visions. »

Vous, philosophe; vous, esprit fort, jamais de pareilles absurdités ne vous sont passées par la tête, n'est-ce pas?

Eh bien! vous n'imaginez pas, mon cher Petrus, combien, dans certaines dispositions d'esprit, de telles idées ont d'influence sur une imagination comme la mienne.

J'avais, jusqu'au tournant de la place, espéré voir Jeannie sur le seuil; je l'avais vue avec les yeux de l'âme; je lui avais souri d'avance; j'avais murmuré tout bas, de ma voix la plus douce, les mots que je comptais lui dire...

Le seuil était désert; mon cœur se serra.

Je m'approchai tout frissonnant.

Ne sachant point à quelle heure je rentrerais, j'avais pris la clef, afin de ne point trop déranger Jeannie, si j'arrivais à une heure avancée de la nuit.

Je fouillai dans ma poche, et j'y trouvai ma clef. Mon irritation nerveuse était si grande, que je la serrai avec la même force que j'eusse fait du manche d'un couteau ou d'un poignard.

J'eus peine à trouver la serrure; ma main tremblait.

La clef grinça ; la porte s'ouvrit.

J'avais une telle hâte d'arriver jusqu'à Jeannie, que je ne la refermai même pas derrière moi.

Je m'avançai à tâtons dans le corridor; il me sembla entendre parler à haute voix dans mon cabinet, l'ancienne chambre à coucher de la veuve.

Je trouvai la porte de la salle à manger; je la poussai; elle céda.

Alors, le bruit qu'il m'avait paru entendre devint plus sensible.

Je traversai la salle à manger, heurtant tables et chaises, sans que ce heurt interrompît ceux qui parlaient dans la chambre voisine.

J'arrivai à la porte; elle était légèrement entr'ouverte; à travers cette ouverture passait un rayon de lumière et se répandait le bruit.

Je regardai et j'écoutai.

Jeannie était debout, les bras croisés, les sourcils froncés, la lèvre dédaigneuse; elle avait une expression de mépris et de colère que non-seulement je n'avais jamais vue sur son beau visage, mais dont je ne l'eusse même pas crue susceptible.

C'était beau et grand comme la statue de l'Indignation.

A genoux devant elle, un peu renversé en arrière, se tenait l'intendant, monsieur Stiff; il était dans l'attitude d'un homme qui craint; il avait la physionomie d'un homme qui espère.

Au moment où mon œil s'appliquait à l'ouverture, Jeannie décroisait un de ses bras, et, l'étendant vers la porte avec un geste de reine, elle disait :

— Relevez-vous, monsieur, et sortez!

— Mais, cependant, belle Jeannie!... balbutiait l'intendant.

— Je vous dis de sortir! répéta Jeannie.

Monsieur Stiff parut prendre une grande résolution.

— Vous me dites de sortir? Bien... Vous le dites fort dignement, je n'en disconviens pas; mais nous avons vu de ces dignités-là au théâtre, et, comme Votre Majesté n'a

pas de gardes pour me mettre à la porte, je sortirai quand il me plaira.

— Monsieur, dit Jeannie, vous ne vous conduisez pas comme un homme... Vous avez porté la livrée, monsieur: vous vous conduisez comme un laquais!

Monsieur Stiff poussa un rugissement de colère et étendit ses deux bras pour saisir Jeannie.

Mais elle fit un pas en arrière, et les deux bras de monsieur Stiff ne saisirent que le vide.

Alors, il se releva et fit un pas vers elle, en répétant entre ses dents serrées :

— Un laquais!... ah! un laquais!... Si vous n'effacez pas ce mot-là avec vos plus tendres caresses, madame, il coûtera cher à vous et à votre mari!

A une ridicule expression d'amour avait succédé, dans le regard, sur le visage, dans tout l'ensemble de la physionomie de l'intendant, une telle expression de haine, que Jeannie voulut s'élancer vers la porte.

Mais il l'arrêta au passage, et, la tenant, en quelque sorte, à sa disposition :

— Madame, lui dit-il, il est dix heures du soir; votre maison est isolée, monsieur Bemrode couche à Nottingham; vous auriez beau appeler à l'aide, personne ne vous entendrait, personne ne viendrait. Mieux vaut donc racheter par votre soumission l'injure que vous m'avez faite... Madame, encore une fois, je demande, je prie... Un refus nouveau, et je prends!

Jeannie regarda autour d'elle, comme pour chercher un moyen de fuite ou de défense; lui la suivit de l'œil, et, avec son rire de démon :

— Oh! dit-il, cherchez... il n'y a personne; il n'y a rien.

— Il y a Dieu, monsieur! dit Jeannie arrivant elle-même au plus haut degré d'exaltation, et montrant le ciel avec un geste de prophétesse. Non, c'est vrai, il n'y a rien autour de moi pour me défendre; il n'y a personne ici pour me secourir... on ne peut pas m'entendre si j'appelle, on ne peut pas venir si vous m'attaquez... Et, cependant, je vous le dis, misérable! je vous le dis avec mon mépris pour vous et ma confiance dans le Seigneur,

je suis là, faible, sans armes et sans soutien; je vous attends... et, si vous faites un pas, si vous portez la main sur moi, un secours me viendra... lequel? je n'en sais rien; d'où? je l'ignore; mais il viendra, je vous le répète! Essayez!...

L'intendant demeura un instant debout, étourdi, hésitant; puis, comme honteux de reculer devant la menace d'une femme, il s'élança vers Jeannie.

Mais, en même temps, je poussai la porte, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Prenez garde, monsieur Stiff, lui dis-je, je suis là!

Jeannie poussa un cri de joie.

— Oh! je te le disais bien, misérable! que Dieu avait l'œil sur toi!

— Ah! ah! fit monsieur Stiff en grinçant des dents, c'est vous, monsieur Bemrode?

— Oui, monsieur, c'est moi, lui dis-je, et, quoique d'un caractère doux, quoique ministre d'un Dieu de paix, je vous déclare que l'homme qui, après avoir fait une pareille injure à ma femme, resterait cinq minutes de plus sous mon toit, courrait risque de la vie!

J'étais très pâle; je menaçais d'une voix stridente; mes doigts, que j'avais posés sur son épaule, se crispaient et lui entraient dans les chairs comme une griffe de vautour.

Il comprit qu'un mot de plus, si ce mot était une bravade ou une insulte, il était perdu!

Cependant, il avait une telle honte de se retirer ainsi, qu'au risque de ce qui pouvait en advenir, il essaya de mordre en se retirant :

— Bon! dit-il, j'aurais dû m'en douter : la femme faisait semblant d'être seule, le mari caché... un guet-apens dans les règles! Combien est-ce, monsieur Bemrode? Si la somme ne dépasse pas nos moyens, la chose peut s'arranger.

Je n'entendis même pas le reste de la phrase, qui s'acheva en sons étranglés.

De mes deux mains je l'avais saisi à la gorge, et je l'étouffais.

— Mon ami! mon ami! s'écria Jeannie en s'élançant vers moi, que fais-tu?... Toi, un pasteur!...

— C'est vrai, répondis-je; mais, tu en conviendras, ce qui vient de se passer ici est *à faire pleurer les anges*, comme dit Shakspeare. Non, monsieur Stiff, repris-je en le lâchant, non, ma femme n'a pas fait semblant d'être seule : non, je n'étais pas caché; non, ce n'est point un guet-apens; non, vous n'avez pas une somme à donner pour cela, attendu qu'il n'y a pas de somme qui puisse racheter l'injure que vous venez de nous faire... Ces injures-là ne se rachètent pas, monsieur; elles se pardonnent. Allez, et repentez-vous; peut-être, alors, vous pardonnera-t-on...

Et je ramassai son chapeau, qui était à terre, et je le lui présentai.

— Allez, lui dis-je, et prenez garde à la façon dont vous parlerez de cette aventure; quant à moi, je vous promets de me taire; ce qu'on en saura, en supposant qu'on en sache quelque chose, viendra donc de vous... Allez, monsieur Stiff, allez!

Il hésita un instant, comme un homme qui eût cherché le moyen de nous anéantir tous deux; mais, voyant Jeannie digne et calme, et moi ferme et menaçant :

— Oh! dit-il, nous verrons, d'ici à peu, comment tout cela finira!

Puis, arrachant son chapeau de ma main, il s'élança dans la salle à manger, se heurta aux chaises et à la table, et gagna la porte de la rue, qu'il referma avec un bruit et une violence qui attestaient de sa colère.

— O mon ami! s'écria Jeannie en se jetant dans mes bras, quel homme infâme! et comme il est heureux que tu sois arrivé!

XXXI

ORÉTÈS Ier.

Ce que j'avais vu et entendu dispensait Jeannie de toute explication; cependant, après une scène semblable, vous

comprenez bien, mon cher Petrus, que les *comment* et les *pourquoi* se succédaient avec plus de rapidité que d'ordre.

Il y avait déjà longtemps que monsieur l'intendant avait jeté son dévolu sur ma femme. Le jour même où il nous avait rencontrés et nous avait conduits presque de force au château, il lui avait, au milieu des mille impertinences qu'il avait débitées, fait quelques complimens sur sa beauté; elle avait pris ces complimens pour des banalités de conversation, et n'y avait pas attaché plus d'importance que n'en méritent d'ordinaire de semblables niaiseries.

Mais, chaque fois que l'intendant avait revu Jeannie, il avait essayé de faire un pas en avant. Le jour où il était venu nous rendre visite avec sa femme, il avait profité du moment où Jeannie, suivant madame Stiff, entrait avant lui dans mon cabinet, pour lui presser le bras, et lui dire qu'il l'aimait.

De là le mouvement que Jeannie avait fait, que j'avais remarqué, mais dont je ne m'étais préoccupé davantage.

Enfin, ayant appris par le fermier du château que j'allais à Nottingham avec lui, et l'ayant vu revenir sans moi, il en avait auguré que mes affaires me retiendraient probablement à la ville jusqu'au lendemain matin, et il avait résolu de profiter de mon absence pour faire une grande tentative.

Vous devinez le commencement de la scène par ce que vous savez de la fin; il avait d'abord offert son amour, puis ensuite de l'argent, puis il avait voulu essayer de la violence,

J'étais arrivé juste au moment où ma vaillante Jeannie repoussait cette injure par l'insulte et par le dédain.

Tout cela était triste et menaçant. Il était sorti comme le Tartufe de la pièce française, en annonçant qu'on entendrait reparler de lui. Malheureusement, pour rassurer Jeannie sur ce qui venait de se passer à Ashbourn, je ne rapportais pas de bien bonnes nouvelles de Nottingham.

Comme elle m'avait tout dit, je lui dis tout.

Jeannie écouta mon récit avec une merveilleuse résignation.

— Mon ami, dit-elle, en nous liant l'un à l'autre, Dieu nous a liés pour la bonne comme pour la mauvaise for-

tune ; nous avons joui de l'une ensemble ; ensemble nous supporterons l'autre. Et puis, vois-tu, ainsi qu'au moment suprême tu es venu à mon secours, au moment suprême Dieu nous enverra un soutien. Ayons la foi ; le Seigneur fera le reste.

Comme je n'avais aucun moyen de lutter contre un seul de mes ennemis, et à bien plus forte raison contre les deux, je fus naturellement obligé de me rendre au conseil de Jeannie ; mais, je l'avoue, ce fut avec moins de confiance et de résignation qu'elle, que j'attendis le coup dont j'étais menacé.

Nous résolûmes de ne rien dire au père et à la mère ; eux ne se doutaient de rien, eux ignoraient la haine du recteur pour moi, l'amour de l'intendant pour Jeannie ; à quoi bon les tourmenter ?

Quant à nous aider pécuniairement, si besoin était, nous savions que la chose était impossible. Si le bon et cher monsieur Smith avait eu de l'argent comptant, il avait trop l'horreur des dettes pour s'être engagé à l'endroit du forte-piano de Jeannie.

Nous étalâmes sur une table nos sept livres sterling.

A la rigueur, on pouvait vivre trois mois avec cela ; mais, pour arriver à ce miracle d'économie, il ne fallait pas distraire un schelling de cette pauvre somme.

Et, cependant, une chose me revenait à l'esprit de temps en temps, que je n'avais dite ni à monsieur Smith, ni à sa femme, ni à Jeannie : c'était ma dette, ou plutôt cette dette de mon père dont j'avais fait la mienne, et que je m'étais engagé à payer moyennant une guinée par trimestre.

C'était surtout cette obligation que j'avais signée, et par suite de laquelle, faute de deux termes payés exactement, le tout devenait à l'instant même exigible.

Comment extraire la guinée dont j'étais en retard, des sept guinées qui nous restaient ?

Comment avouer surtout à Jeannie que, déjà d'une guinée en retard avec mon créancier, si, dans sept semaines, je ne payais pas une seconde guinée, une somme tout entière de cinquante livres sterling devenait exigible ?

Mais, de ce côté, j'avais un espoir, c'est que, ayant tou-

jours été bien payé par mon père et par moi, monsieur Rham, c'était le nom du négociant de Nottingham, nous accorderait du temps.

Du temps ! c'était tout ce qu'il me fallait.

Ma cure me laissait beaucoup de loisir ; l'amour de Jeannie me faisait de ce loisir le plus doux des repos ; je pouvais me mettre à ce grand ouvrage que tant de circonstances m'avaient jusque-là empêché de commencer.

Comme c'était, à tout prendre, la chose la plus raisonnable, je résolus de m'y mettre aussitôt que possible.

Seulement, je ne voulais point revenir sur mes pas : ce que j'avais abandonné devait rester abandonné.

D'ailleurs, bien des changemens s'étaient faits dans mon esprit, bien des horizons nouveaux s'étaient ouverts devant mon imagination ; à ma première science de l'homme s'était jointe la science du monde, que j'avais puisée dans quatre mois de vie réelle.

Je savais maintenant quelle était l'œuvre qui pouvait plaire à mes contemporains ; ce n'était ni un poëme épique que je mettrais dix ans à écrire, ni une tragédie que je ne saurais où faire jouer, ni un traité de philosophie comparée que je serais obligé de publier à mes frais.

Non : c'était un roman moral, comme ceux de Lesage, de Richardson ou de l'abbé Prévost ; un *Gil Blas*, une *Paméla*, un *Cléveland*, voilà ce qui remuait la société, voilà ce que, avec ma connaissance de l'homme, j'accomplirais aux grands applaudissemens de mes contemporains.

Qui m'empêcherait, d'ailleurs, de répandre dans ce livre un peu de cet esprit satirique si puissant en moi qu'il ne demandait qu'à déborder ? Qui m'empêcherait de créer et de peindre un hypocrite comme le recteur, un plat et lâche parvenu comme l'intendant ? C'était, certes, une belle mission devant Dieu et devant les hommes que de souffleter en même temps, à la face de la société, la luxure et l'hypocrisie.

Dieu m'avait donné sans doute une chaire pour tonner contre les vices, mais quel était l'horizon dans lequel gronderait mon tonnerre ? quel était le cercle dans lequel pouvait frapper ma foudre ? Le cercle et l'horizon d'un petit village !

Or, avec mon roman, ce n'était plus cela; je faisais éclater le cercle dans lequel j'étais enfermé; je déchirais l'horizon qui me bornait : un roman parlait à Londres, à l'Angleterre, à l'Écosse, à l'Irlande, aux trois royaumes; l'abbé Prévost le traduisait, ainsi qu'il venait de faire de *Clarisse Harlowe* et de *Grandisson*.

Alors, ma renommée, comme elle avait passé la Tweed, comme elle avait passé le canal Saint-Georges, ma renommée passerait le détroit de la Manche.

Une fois connu en France, j'étais connu du monde entier : la France, c'est le foyer de lumière qui répand ses clartés sur toute l'Europe; alors, la considération et la fortune m'arrivaient de tous côtés; alors, je bravais tous les recteurs et tous les intendans du monde; alors, j'élevais Jeannie sur le pavois doré de ma richesse et de ma gloire.

Je faisais de Jeannie la reine du monde!...

Ah! mon cher Petrus, qu'il y a, dans ce grand philosophe qu'on nomme La Fontaine, une belle fable intitulée : *Perrette ou le Pot au Lait*.

Mon ami, le sujet de mon roman était arrêté, le plan en était fait, le titre en était écrit; je tenais la plume pour en tracer les premières lignes; l'Inspiration était là, debout près de moi, les bras et les yeux levés au ciel, quand tout à coup Jeannie rentre; elle venait de faire notre pauvre marché, qu'elle faisait toujours elle-même; je me retourne en l'entendant ouvrir la porte de mon cabinet; je la vois pâle et les larmes aux yeux...

Je pose ma plume, car Jeannie avant tout!

Je m'inquiète, je m'informe, et j'apprends que le bruit court à Ashbourn que ma cure est transformée en un simple vicariat, et qu'un vicaire va être envoyé pour me remplacer!

C'était là le coup prédit par mon hôte le chaudronnier.

Jamais, mon cher Petrus, jamais homme ne descendit de plus sublimes hauteurs dans un plus profond abîme!

Si ce bruit avait quelque réalité, si j'étais remplacé, si ce vicaire arrivait, j'étais perdu!

Aller demander l'hospitalité pour moi et pour Jeannie à monsieur et madame Smith, aller faire chez eux une

misère générale de notre misère, être à charge, moi, ma femme, l'enfant que Dieu nous accorderait peut-être, à nos bons et chers parens....

Jamais ! j'aimerais mieux mourir.

Vous comprenez, mon cher Petrus, qu'avec un pareil trouble dans la tête, après un pareil coup au cœur, il ne fut plus question de me mettre à mon roman.

Les événemens de ma propre vie prenaient un intérêt trop douloureux pour laisser ma verve et mon imagination se répandre sur des intérêts étrangers et fictifs.

Le plus pressé, vous en conviendrez vous-même, n'est-ce pas ? c'était d'écrire à monsieur le recteur ; c'était de savoir à quoi s'en tenir sur un pareil événement ; c'était de ne pas vivre avec une telle épée de Damoclès suspendue sur ma tête.

Et, encore, cette épée de Damoclès, qui menaçait le flatteur de Denis le Tyran, ne menaçait que lui seul, et ne le menaçait que pendant la durée du repas.

Mais cette épée suspendue au-dessus de ma tête, à moi, menaçait en même temps Jeannie; cette épée, ce qu'elle menaçait, c'était, non-seulement le présent, mais encore l'avenir.

J'écrivis donc immédiatement cette lettre à monsieur le recteur :

« Monsieur,

» Je vous écris cette lettre dans toute l'angoisse de mon âme, à l'occasion d'un bruit qui, depuis deux ou trois jours, à ce qu'il paraît, se répand dans le village.

» Je ne sais si ce bruit a quelque fondement, ou s'il repose seulement sur la conversation que j'ai eue avec Votre Honneur pendant notre dernière entrevue, conversation qui, je vous l'avoue, a fait naître en moi de grandes craintes pour mon avenir.

» On dit que la cure d'Ashbourn va être tansformée en un simple vicariat.

» Une pareille détermination à mon égard serait bien certainement, de la part de Votre Honneur, fondée sur quelque rapport malveillant qui lui aurait été fait contre

moi : mais ce rapport, je suis prêt, sur quelque point de ma vie qu'il porte, à le combattre au grand jour.

» Engager une lutte entre moi et la calomnie, monsieur le recteur, c'est m'assurer une victoire.

» J'ai, depuis quatre mois et demi (hélas ! ma mauvaise fortune ne m'a pas fait la carrière bien longue !), j'ai, depuis quatre mois et demi, rempli avec zèle et fidélité la charge que je tenais de votre haute protection ; j'ai enseigné purement et évangéliquement la parole de Dieu ; j'ai essayé de consoler les affligés ; j'ai partagé ma bourse avec les pauvres ; quand ma bourse était vide, j'ai partagé mon pain ; quand le pain m'a manqué, et cela m'est arrivé plus d'une fois, ma parole.

» Nulle plainte ne s'est élevée contre moi, j'en réponds, car la première plainte serait partie de ma conscience, et j'ai beau interroger ma conscience, elle ne m'accuse pas.

» Votre Honneur a diminué mon traitement d'un tiers, de trente livres sterling, d'une somme énorme pour moi ; j'ai prié mais je n'ai pas murmuré ; j'ai soumis votre propre décision à votre cœur généreux, et je me suis retiré plein de confiance dans l'impartialité, et, s'il le fallait, dans la miséricorde de Votre Honneur.

» Pour la seconde fois, plein de confiance, comme la première, je remets entre les mains de Votre Honneur, avec ma juste et loyale prière, ma vie, celle de ma femme et *peut-être* celle de mon enfant.

» J'ai l'honneur, etc. »

Quant à la dernière partie, ou plutôt quant à la fin de la dernière phrase de ma lettre, elle était tout à fait hypothétique, rien ne m'annonçant avec certitude que Jeannie dût être mère.

Aussi vous remarquez, mon cher Petrus, que ne voulant, pas même pour notre salut commun à Jeannie et à moi, risquer un mensonge, j'avais mis : *peut-être*.

Cette lettre écrite et mise à la poste, j'attendis la réponse avec anxiété.

C'était un samedi qu'avait été expédiée ma lettre.

Je n'avais pas de sermon pour le lendemain ; les événe-

mens qui me frappaient me fournirent un texte. je prêchai sur les joies de la pauvreté.

Un sermon a ceci de bon, mon cher Petrus, lorsqu'il est fait dans la sincérité du cœur, que, s'il n'opère pas sur l'auditoire, il opère au moins sur le prédicateur.

Je ne saurais vous dire si, en sortant de l'église, un seul de mes paroissiens était convaincu que mieux valait être pauvre que riche ; mais moi, en descendant de la chaire, j'étais résigné à recevoir la mauvaise fortune me venant de la main de mon ennemi, avec la même patience et la même humilité que si elle me frappait au nom du Seigneur.

Et cette patience et cette humilité ne me furent pas inutiles ; car, le lundi, je reçus une lettre de monsieur le recteur, dans laquelle il me disait qu'en effet ma cure était changée en un vicariat ; qu'en conséquence, je ne garderais ma place que jusqu'à la fin du second trimestre, c'est-à-dire jusqu'au 15 octobre.

En outre, et pour conserver encore ses apparences bienveillantes, il m'annonçait l'envoi, par avance, des quinze livres sterling de mon second trimestre ; mais il me prévenait que, moyennant ces quinze livres sterling, tous nos comptes étaient réglés, afin que je n'eusse point à espérer autre chose de lui.

Le vicaire qui devait me remplacer arriverait à Ashbourn dans le courant de ce second trimestre, et les quinze livres sterling m'étaient envoyées, non-seulement pour m'aider à attendre, mais encore pour que je pusse lui livrer ma cure aussitôt son arrivée.

Le recteur m'invitait à chercher hors de sa juridiction un autre emploi, que mes succès et mes talens, disait-il, lui donnaient l'assurance que je n'attendrais pas longtemps.

Le lendemain je reçus les quinze livres sterling.

J'étais abîmé dans la pensée de notre infortune, lorsque Jeannie entra.

Pour la première fois, au bruit de son pas, au frôlement de sa robe, je ne levai pas la tête.

Seulement, sachant que c'était elle qui était près de moi,

Digitized by Google

je lui montrai les quinze livres dans ma main ouverte, et les déposai dans la sienne.

Jeannie attendit encore quelques secondes pour savoir si je la regarderais ou lui parlerais ; mais, voyant que je restais immobile et muet, elle alla chercher une Bible qu'elle m'apporta comme la source de toute consolation.

Je la compris ; je levai les yeux : je la vis debout devant moi, calme et résignée, me donnant l'exemple du courage.

J'étendis les deux bras et la pressai contre mon cœur, en murmurant :

— Jeannie ! chère Jeannie !

Puis, j'ouvris la Bible au hasard.

Mes yeux se portèrent sur le commencement de la page; c'était le verset premier du chapitre XLIII d'Isaïe.

Je lus :

« Ne crains rien, car je t'ai délivré ; je t'ai appelé par ton nom, et tu es mien. »

Alors je levai les deux bras au ciel et m'écriai :

— Si je suis tien, ô Seigneur ! je n'ai plus rien à craindre alors, ni pour moi, ni pour elle !

XXXII

LE TRANSPORT EN BLANC.

Je ne sais, mon cher Petrus, si c'est qu'en réalité il me vint un secours d'en haut, ou si l'effet naturel d'un coup, si violent qu'il soit, est de s'amortir graduellement; mais ce que je sais, c'est qu'après une nuit assez tranquille nous nous réveillâmes presque résignés à notre sort.

Dès la veille, mon ami, je vous avais écrit de redoubler d'instance auprès de votre frère Samuel.

— J'avais même ajouté dans cette lettre, vous vous le rappelez, que, pour assurer une existence à ma Jeannie, et ne point peser sur les vieux jours de nos parens, j'étais prêt à m'exiler avec ma femme, à partir pour New-York ou Boston, ou même à pénétrer dans l'intérieur des terres américaines.

Cette idée m'avait été suggérée par les nombreuses relations que son commerce ouvre à votre cher frère sur tous les points du monde.

Eh bien! le lendemain, comme cette idée de l'exil était la plus pénible pour nous, c'était à celle-là que nous nous étions attachés, et nous nous y étions déjà faits le deuxième ou le troisième jour.

Maintenant que j'étais sûr de mon malheur, une seule inquiétude me restait, mon malheur à part, bien entendu, c'était celle de la dette que m'avait léguée mon père, et dont j'avais si imprudemment changé le mode de payement. L'époque du second terme approchait, et, comme je vous l'ai dit, j'avais remis à Jeannie les quinze livres sterling.

Ces quinze livres sterling et cinq qui nous restaient du premier trimestre, c'était toute notre fortune. Vingt livres sterling! avec cela, il nous fallait attendre les événemens soit heureux, soit malheureux, et vivre, en les attendant, jusqu'à l'heure où notre infortune s'aggraverait encore ou se changerait en un sort plus prospère.

Dans cette situation, ne convenait-il pas d'aller à la ville, et, avant le second payement arrivé, de demander à mon créancier un nouveau délai?

Mais, en lui demandant ce nouveau délai, quelle sécurité lui donner pour son payement? Il devait bien certainement connaître ma révocation; et l'espoir d'être placé, soit dans une autre partie de l'Angleterre, soit même en Amérique, suffisant pour nous empêcher de tomber dans le découragement, était insuffisant pour créer une conviction dans l'esprit d'un étranger.

N'importe! je n'en résolus pas moins de tenter ce moyen de sortir d'embarras, momentanément du moins; mais gagner du temps, sûrs, comme nous l'étions, de la protection de votre excellent frère, c'était gagner beaucoup.

Je prétextai donc le désir de faire une nouvelle tentative près du recteur, et je partis un matin pour Nottingham. Cette fois, ce n'était point dans la carriole du fermier; car, depuis ma brouille avec l'intendant, je n'eusse pas osé demander, à un homme qui dépendait de lui, un pareil service.

Je partis à pied; mais comme c'était justement jour de marché, j'espérai que quelqu'un de mes paroissiens, revenant en voiture, me ramènerait avec lui.

En quittant Ashbourn, j'étais bien résolu; mais, au fur et à mesure que j'avançais vers la ville, ma résolution fléchissait; en arrivant aux premières maisons de Nottingham, mon courage était complétement évanoui.

Si bien évanoui, qu'au lieu de me diriger vers la maison du négociant, je me dirigeai vers celle de mon hôte le chaudronnier.

Ce brave homme était ma grande, ma dernière ressource, mon cher Petrus; *spes ultima*, comme dit Virgile; malheureusement, il n'était pas chez lui : ses affaires l'avaient appelé dans les environs depuis deux jours, et il ne devait revenir de sa tournée que le lendemain.

Rester jusqu'au lendemain, c'était, dans la situation où nous nous trouvions, donner les plus graves inquiétudes à Jeannie; d'ailleurs, ce n'était pas mon hôte le chaudronnier que j'étais venu voir à Nottingham; c'était le négociant dont je me trouvais si fatalement le débiteur.

Après avoir fait une halte d'un instant chez le premier, et avoir accepté un verre de bière que m'offrait sa femme, je me décidai à m'acheminer vers la demeure du second.

Tout en m'approchant de son comptoir, je ne pouvais empêcher une espérance de naître dans mon esprit : c'est que, non plus que mon hôte, le négociant, monsieur Rham, ne serait pas chez lui; alors, je n'aurais pas la honte de lui parler, de lui demander une grâce. Je lui écrirais, et, comme, une fois la plume à la main, tout devenait une question de style, j'étais assez sûr du mien pour croire que ma lettre dirait tout ce que ma timidité n'oserait jamais dire.

Cette fois, mon attente fut encore trompée : la première personne que j'aperçus en entrant dans le comptoir fut le négociant lui-même.

— Ah! pardieu! dit-il en me voyant, c'est vous, monsieur Bemrode; je suis, ma foi! fâché d'avoir refusé hier un pari que monsieur le recteur me proposait à votre endroit.

— Un pari, avec monsieur le recteur? Et à quel propos? demandai-je.

— Mais à propos de notre petit compte... Je lui disais que vous aviez répondu, après la mort de votre père, d'une somme assez considérable dont votre père avait répondu lui-même; que vous me payiez une guinée par trimestre; que jusqu'ici vous m'aviez payé fort exactement et même d'avance.

Ce à quoi il me répondait que non-seulement vous ne me paieriez plus d'avance, mais que probablement même vous ne me paieriez plus du tout.

Le rouge me monta au visage.

— Monsieur, répondis-je, je ne sais pourquoi monsieur le recteur vous a dit cela; si c'est parce qu'il m'a retiré ma cure, il se trompe : on a des ressources, Dieu merci ! et je venais justement vous dire que vous pouviez être parfaitement tranquille.

Vous le voyez, cher Petrus, mon maudit orgueil me jouait encore un mauvais tour.

J'étais venu chez monsieur Rham pour lui demander humblement du temps, et voilà que, de mon air le plus rogue, je m'engageais positivement à payer à échéance.

Vous comprenez qu'après un tel engagement, il n'y avait plus qu'à prendre mon chapeau et à tirer ma révérence.

C'est ce que je fis.

Le négociant me conduisit jusqu'à la porte, avec toutes sortes de marques de considération, et en répétant à demi-voix :

— Oh ! je le savais bien, moi ! je le savais bien !

Tant que j'avais été dans la maison et en la présence de cet homme, mon orgueil m'avait soutenu ; mais une fois dehors, une fois seul, j'appuyai mes deux mains sur mon front, en maudissant ce fatal orgueil qui, bien certainement, serait la source de ma perte.

Ainsi, c'était la seconde fois que j'entrais chez cet homme avec l'intention de faire une chose, et que je faisais, au contraire, la chose diamétralement opposée à celle que j'avais résolue.

Je ne cherchai point une occasion pour retourner à Ash-

bourn comme je me l'étais promis en partant; il s'en serait offert une que je l'eusse refusée.

L'abattement de mon esprit nécessitait une vigoureuse réaction de la part de mon corps.

Je n'éprouvais nulle fatigue physique; au contraire, j'avais un agacement nerveux qui m'eût fait croire que, comme le Juif Errant, j'étais capable de faire le tour du monde.

Je ne mis pas plus de deux heures et demie à revenir de Nottingham à Ashbourn; seulement, j'arriva iles habits couverts de poussière et le front ruisselant de sueur.

En m'apercevant, Jeannie fut effrayée.

— Oh! mon Dieu! me dit-elle, qu'est-il arrivé?

J'eus grande envie de tout lui raconter; j'eusse bien fait en cédant à cette première inspiration; mais je n'osai.

— Il est arrivé que je n'ai rien obtenu, lui dis-je.

C'était la vérité; mais aussi je n'avais rien demandé, et, par une espèce de duplicité que je me reprochais tout en la commettant, je répondais négociant quand on me parlait recteur.

— Est-ce là tout? me demanda Jeannie avec son doux sourire.

— Certes! lui répondis-je; n'est-ce donc point assez?

— Oh! fit-elle, c'est que, du côté de monsieur le recteur, je n'ai jamais partagé ton espoir, mon cher Williams. Je t'ai laissé aller à Nottingham parce que je me fusse reproché toute ma vie de t'avoir empêché de faire une démarche qui, à tout prendre, pouvait réussir; mais j'étais d'avance bien sûre que tu échouerais. Donc, si c'était pour moi que tu craignais un désappointement, console-toi : le désappointement n'existe que là où il y a un espoir, et je n'ai jamais espéré qu'en Dieu.

Je la pris dans mes bras.

— Et Dieu me protége visiblement dans mon malheur, lui dis-je, en me donnant une femme aussi courageuse! Dans l'antiquité romaine, tu eusses été une Lucrèce ou une Cornélie; dans l'antiquité juive, une Judith ou une Jahel!

Jeannie sourit de mon enthousiasme.

— Hélas! me dit-elle, tu exagères toujours, mon ami, et surtout lorsqu'il est question de mes qualités. Je ne

suis ici ni une Lucrère, ni une Judith, ni une Cornélie, ni une Jahel : je suis une bonne femme, bien aimante et bien dévouée, voilà tout.... Et, maintenant, ajouta-t-elle, viens; tu dois avoir besoin de nourriture et de sommeil... viens, ton souper t'attend.

Et elle me précéda dans la salle à manger.

Il était facile de voir que son dîner à elle, pauvre femme! n'avait pas fait tort au souper.

Vingt fois, pendant le souper, et lorsque nous nous retirâmes dans notre petite chambre peinte avec tant d'ardeur par moi, et que j'allais être forcé d'abandonner, vingt fois je fus près de lui tout avouer.

Mon mauvais génie m'en empêcha toujours.

Les journées s'écoulèrent.

Hors la certitude de notre malheur, rien n'était changé dans notre vie.

Enfin, nous approchâmes tellement du temps où je devais payer les deux guinées à mon négociant, que, ne pouvant me décider à tout dire à Jeannie, je résolus d'écrire à mon créancier pour lui avouer que j'avais pris vis-à-vis de lui un engagement qu'il m'était impossible de tenir, et pour lui demander du répit.

Nous n'avions plus que six jours avant d'arriver au terme fatal.

Je lui écrivis une longue lettre, bien détaillée, bien touchante, bien loyale.

Il me semble que, si j'eusse reçu une pareille lettre, j'eusse fait tout ce qu'on m'eût demandé.

Mais, moi, mon cher Petrus, je ne suis pas un négociant, un faiseur d'affaires, un prêteur d'argent.

Je suis tout simplement un homme avec bien des défauts ; mais, si j'ai celui de l'orgueil, je n'ai du moins pas celui de l'avarice.

Hélas! mon négociant me répondit qu'il avait, pour le 15 septembre, un paiement à faire, et que tous ses fonds lui étaient nécessaires à cette époque ; il avait donc, vis-à-vis de moi comme vis-à-vis des autres, adopté une mesure générale, qui était de faire rentrer pour ce jour-là tout l'argent qui lui était dû.

Jeannie était présente quand je reçus la lettre, et je ne

pus me maîtriser assez pour dissimuler l'effet qu'elle me produisait...

Une sueur froide perla sur mon front ; Jeannie me vit tout pâlissant essuyer cette sueur avec mon mouchoir.

Elle se douta que ce qui me causait cette émotion, c'était cette malheureuse lettre ; elle étendit simplement la main avec son sourire si doux et si mélancolique.

Il n'y avait plus à attendre, il n'y avait plus à lui rien cacher : je lui donnai la lettre. Elle la lut.

— Eh bien ! mon ami, dit-elle, il faut aller demain à Nottingham, et porter à cet homme ses deux guinées; c'est après-demain l'échéance, et, grâce à ces deux guinées, nous gagnons six mois, et nous nous épargnons peut-être un grand malheur.

— Mais deux guinées de moins dans notre situation, chère Jeannie...

— Mais une somme de cinquante guinées rendue exigible pour un retard d'un jour, cher Williams...

— Tu as raison, Jeannie ; j'irai demain à Nottingham.

Je dois vous dire une chose, mon cher Petrus, c'est qu'à partir de ce moment je fus plus tranquille ; la nuit qui suivit le jour où cette détermination avait été prise, fut la seule peut-être où je ne rêvai pas que j'étais arrêté et conduit en prison pour dettes.

Le lendemain, dès le matin, je partis.

C'était le dernier jour, mais l'acte était positif ; en payant, fût-ce le dernier jour, on ne pouvait exiger de moi le remboursement de la totalité de la somme.

Aussi, comme je m'avançais vers Nottingham la tête haute et le regard satisfait !

Il me semblait qu'avec les cinq ou six guinées qui nous restaient, j'irais jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

J'arrivai à Nottingham : cette fois, je n'eus pas même l'idée d'aller chez mon hôte le chaudronnier.

Hélas ! mon cher Petrus, je dois avouer une chose à ma honte, c'est que je ne songeais guère à ce brave homme que quand j'avais besoin de lui.

Non ; je piquai droit chez mon négociant.

J'entrai dans le comptoir du pas ferme d'un homme

qui sait qu'il a le droit d'être bien reçu, apportant de l'argent.

— Monsieur Rham ? demandai-je, quoique je le visse parfaitement bien, assis qu'il était à son bureau.

— Le voici, me dit un vieux commis, en me regardant par-dessus ses lunettes.

— Ah! très bien ! répondis-je.

Et je m'approchai de lui.

— Monsieur, lui dis-je, je vous avais prié, vu la situation malheureuse où je me trouve, de m'accorder un peu de temps pour les deux guinées que je vous dois.

— Oui, mon cher monsieur Bemrode, fit le négociant, oui, vous m'avez écrit ; je vous ai même répondu qu'il m'était impossible d'accéder à votre demande, ayant demain à faire un paiement considérable, pour lequel j'ai besoin de tous mes fonds. Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?

— Si fait, monsieur, et je vous apporte vos deux livres.

Et je tirai majestueusement les deux pièces d'or de ma poche.

— Ayez, en conséquence, continuai-je, l'obligeance de me donner acte de ce versement.

— Ce serait avec grand plaisir, mon cher monsieur Bemrode, si la créance était encore à moi.

— Comment, si elle était encore à vous! Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que la créance a changé de main.

— Elle a changé de main ? répétai-je.

— Oui, et je ne suis plus votre créancier.

— Mais, à qui dois-je donc, alors ?

— Ma foi! vous m'en croirez si vous voulez, mon cher monsieur Bemrode, mais Dieu me damne si je le sais !

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— C'est pourtant limpide ce que je vous dis.

— Et vous me dites ?

— Je vous dis qu'hier un inconnu s'est présenté chez moi, et m'a demandé si je n'étais pas porteur d'une créance sur vous.

— Un inconnu ?

— Vous concevez : je n'avais aucun motif de cacher à

qui que ce fût au monde que j'étais votre créancier. « Une créance sur monsieur Bemrode ? ma foi ! oui, répondis-je, et, d'après les nouvelles que j'en apprends, celui qui viendrait m'offrir la moitié de cette créance serait le bienvenu. — La créance n'est-elle pas de cinquante livres ? demanda l'inconnu.— Justement ! monsieur, répondis-je. — Et vous la donneriez pour vingt-cinq livres, avez-vous dit ? — Ma foi ! oui, je l'ai dit et je ne m'en dédis pas; donnez-moi vingt-cinq livres, et elle est à vous; mais je vous préviens que je crois que vous serez volé. — N'importe, monsieur, je la prends. Voici les vingt-cinq livres; maintenant, faites-moi votre transport. — A quel nom ? — C'est parfaitement inutile : laissez le nom en blanc; ce qui importe, c'est que vous soyez payé, et vous l'êtes. » Alors, comme effectivement il n'y avait rien à dire, je n'ai rien dit, si ce n'est que j'ai touché l'argent et donné les papiers.

— Vous avez fait cela ? m'écriai-je en joignant les mains et en poussant un soupir.

— Ma foi ! écoutez donc, mon cher monsieur Bemrode, le recteur me prévient que vous n'avez plus d'emploi, vous me promettez de me payer, malgré votre destitution, mais les jours se passent sans que je voie venir votre argent. Enfin, je reçois une lettre, je reconnais votre écriture, je l'ouvre : cette lettre m'avoue votre situation gênée et me demande un délai. Ce délai, le besoin que j'ai d'argent fait que je n'eusse pas pu vous l'accorder. Je vous savais un brave homme, j'hésitais à vous faire de la peine ; tout à coup, on m'offre vingt-cinq livres d'une créance que je croyais perdue, ou, dans le cas contraire, sur laquelle je n'avais que deux livres à toucher. « Ah ! ma foi ! me suis-je dit, j'aime mieux qu'un autre poursuive monsieur Bemrode; moi, je fais comme Pilate, je m'en lave les mains ! »

— Croyez-vous donc, demandai-je en tremblant, que celui qui a acheté cette créance veuille me poursuivre ?

— Ma foi ! je ne vous cacherai pas qu'il ne m'a point paru avoir de bonnes intentions à votre égard.

— Mais, au moins, monsieur, m'écriai-je, fallait-il prendre son nom et son adresse, afin qu'avant le terme

fatal je versasse, s'il était possible, les deux guinées entre ses mains.

— C'est bien aussi ce que j'ai voulu faire ; mais, nom et adresse, il n'a rien voulu me donner de tout cela, disant que son *incognito* était la première condition de l'affaire ; or, comme l'affaire était bonne pour moi, je n'ai point insisté sur un détail qui pouvait l'empêcher de se conclure.

Interroger plus longtemps monsieur Rham pour savoir une chose qu'il ignorait lui-même, c'était tout à fait inutile; récriminer contre sa conduite, qui était celle qu'au bout du compte eût à sa place tenue tout négociant, cela n'amenait aucun résultat. Je pris donc congé de lui, en priant le Seigneur de lui pardonner le mal qu'il venait de me faire.

Puis, en toute hâte, je courus chez mon hôte le chaudronnier, espérant qu'un homme dans lequel j'avais toujours reconnu un si grand sens aurait quelque bon conseil à me donner dans une si terrible occurrence.

Cette fois, j'eus le bonheur de le trouver, et de le trouver seul. Il écouta mon récit en secouant de temps en temps la tête.

— Diable ! diable! diable! dit-il quand j'eus fini, voilà une mauvaise affaire, monsieur Bemrode !

— Vous croyez.

— J'en suis sûr. Qui peut avoir intérêt à posséder une créance contre vous, si ce n'est un ennemi ? et pourquoi un ennemi aurait-il acheté cette créance, si ce n'était pour vous faire du mal?

— En effet, mon cher hôte, ce que vous me dites là, c'est ce que j'ai pensé.

— Vous voyez bien.

— Mais qu'y faire?

— Avez-vous les cinquante livres qu'on viendra certainement vous réclamer après-demain matin ?

— Hélas! non; comment voulez-vous que j'aie cinquante livres, moi qui viens d'être destitué ?

— Votre beau-père les a-t-il ?

— Pas plus que moi.

— Connaissez-vous un ami à qui vous puissiez les emprunter?

— Je n'ai qu'un ami! m'écriai-je.

Le brave homme me regarda les yeux grands ouverts et le sourire sur la bouche, et attendit.

— C'est monsieur Petrus Barlow, un homme très savant, professeur de philosophie à l'Université de Cambridge... Je vous ai déjà parlé de lui.

— En effet, je m'en souviens... Et vous pouvez compter sur ce monsieur Barlow? me demanda mon hôte en pinçant légèrement les lèvres.

— Oh! certainement! Seulement...

— Seulement?

— Petrus est probablement aussi pauvre que moi.

— Mauvaise affaire, alors! mauvaise affaire, monsieur Bemrode! murmura mon hôte en continuant de secouer la tête.

— C'est donc toujours votre avis?

— Plus que jamais.

— Eh bien! donnez-moi un conseil.

— Je vous donne le conseil d'attendre.

— Mais si le malheur arrive, et le malheur arrivera...

— Alors, cher monsieur Bemrode, vous l'étudierez en philosophe, et le combattrez en homme.

— Ainsi, voilà toute la consolation que vous me donnez?

— Il y a des accidens de la vie contre lesquels il n'y a pas de consolations préparatoires. Il faut les attendre de pied ferme, puisqu'on ne peut les éviter, lutter contre eux, et les vaincre à force de persistance, de volonté et de résignation; l'homme, lorsqu'il le veut bien, est le plus puissant des lutteurs. Dieu lui a donné la force de tout abattre, excepté la mort.

— Mais, enfin, dans le malheur, à votre avis, que faudra-t-il que je fasse?

— Examiner froidement la position, et en tirer le meilleur parti possible; il est bien rare qu'une situation, si désespérée qu'elle soit, n'ait pas, pour un œil perçant, une voie ouverte sur le salut.

— Mais, si la mienne n'en a pas? si, de quelque côté que je regarde sur la terre, toute voie m'est fermée ?

— Alors, monsieur Bemrode, vous regarderez au ciel ; et, si Dieu voit dans les yeux que vous lèverez vers lui la dignité de l'homme et la foi du chrétien, croyez-moi, et ce ne devrait pas être à moi de vous le dire, croyez-moi, Dieu ne vous abandonnera pas !

Je poussai un soupir qui signifiait : « Mais si, ne voyant pas cette foi et cette dignité dans mes yeux, Dieu m'abandonne ? »

Mon hôte me comprit :

— Alors, me dit-il, cherchez si vous n'avez pas au monde d'autre ami que monsieur Petrus, et adressez-vous à cet ami.

— Je n'en ai pas, répondis-je.

Le brave homme poussa un soupir.

— Tant pis, monsieur Bemrode, tant pis !

— Allons ! dis-je, je vois bien que je ne dois compter que sur moi seul !... Adieu, mon cher hôte.

— En tout cas, monsieur Bemrode, me dit le brave homme, promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est de me tenir au courant des événemens.

— A quoi cela me servira-t-il, puisque vous ne pouvez pas même me donner un conseil ?

— Un service est parfois plus facile à rendre qu'un conseil à donner... Mais, pardon, mon cher monsieur Bemrode, je suis seul au magasin, comme vous voyez, et voici un chaland qui m'arrive. C'est promis, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Que vous m'écrirez.

— Eh ! mon Dieu ! oui, lui répondis-je, quoique je ne voie pas bien de quelle utilité peut m'être d'écrire à un homme qui me quitte dans la situation où je me trouve, afin de servir un chaland qui vient peut-être acheter pour un demi-schelling.

J'étais profondément blessé ; mon hôte, parce qu'il était impuissant à me consoler, me semblait indifférent à mon malheur.

Sans doute c'était une injustice, et cette injustice le blessa.

Il vint à moi, et je crus voir qu'il avait des larmes dans les yeux.

— Monsieur Bemrode, me dit-il, sur ce demi-schelling de marchandise que je vais vendre à ce chaland que je fais attendre pour vous, j'ai peut-être un demi-penny de bénéfice ; eh bien ! c'est en mettant l'un sur l'autre demi-penny sur demi-penny que je suis arrivé à me faire une petite fortune de quinze cents ou deux mille livres sterling; petite fortune qui, dans l'occasion, me permettrait de rendre service à un ami, si cet ami était embarrassé... Heureusement ou malheureusement, comme vous voudrez, cher monsieur Bemrode, je n'ai pas d'ami, sans doute parce que je suis un pauvre ouvrier, et non un savant professeur... Mais excusez-moi, je vois mon chaland qui s'impatiente, il pourrait s'en aller en voyant que je ne m'occupe pas de lui, et je manquerais à gagner un demi-penny, ce dont je ne me consolerais jamais... Adieu, cher monsieur Bemrode, écrivez-moi.

Et il me quitta pour aller vendre une chaufferette à son client.

Pour moi, je me retirai profondément attristé de l'indifférence de cet homme, à qui j'avais cru un bon cœur, et je repris le chemin d'Ashbourn en murmurant :

— Tous ces négocians sont les mêmes, grands ou petits: âmes vénales !

Cette fois, tout au contraire de l'autre, j'étais complétement abattu; par bonheur, je rencontrai sur la route un paysan qui revenait avec une charrette vide et couverte.

Il m'offrit une place que j'acceptai, quoique ce moyen de transport dût évidemment me retarder d'une heure.

En tous cas, j'arriverais toujours assez tôt pour la nouvelle que j'apportais.

J'arrivai à la nuit tombante.

Jeannie m'attendait à la porte; elle avait le visage calme et légèrement souriant.

Quel autre malheur, en effet, pouvait-elle prévoir que cette obligation où j'avais été de donner les deux guinées qui diminuaient d'autant notre petite fortune?

Et, moi, voyant cette douce et confiante physionomie, je me disais :

— Malheureux est celui qui va changer ce calme en agitation, ce sourire en larmes !

Hélas ! celui qui devait opérer la triste métamorphose, c'était moi !

Elle ne m'attendait point par cette charrette, qui marchait si lentement!

Cependant, la voiture s'arrêta à la porte du presbytère, et Jeannie m'aperçut au plus obscur de sa profondeur.

Elle jeta un petit cri de joie.

— C'est toi ! dit-elle, mon cher Williams !

Puis, remarquant la lenteur de mes mouvemens :

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, serais-tu malade ou blessé?

— Plût au ciel, lui répondis-je, que j'eusse la fièvre quartaine, ou que je me fusse rompu une jambe, et qu'il n'y eût que cela !

Alors, elle comprit que j'apportais la nouvelle de quelque grand malheur.

— Dieu te renvoie à moi sain et sauf, bien-aimé de mon cœur, dit-elle; le reste n'est rien.

Puis, elle m'aida à descendre, remercia le paysan de cette douce voix qui est un salaire, et le paysan s'éloigna en me disant tout bas :

— Oh ! monsieur Bemrode, quelle bénédiction du ciel qu'une pareille femme !

Nous rentrâmes.

Je marchais le premier; j'arrivai jusque dans mon cabinet sans prononcer une parole.

Là, je m'assis, et, attirant Jeannie sur mes genoux :

— Chère enfant, lui dis-je, attends-toi à un des plus grands malheurs qui puissent nous atteindre.

Jeannie pâlit.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, mon père ou ma mère serait-il mort ?

— Non.

— Eh bien ! dit-elle en respirant plus à l'aise, te voilà sain et sauf, mon père et ma mère sont vivans, que Dieu soit béni ! J'attends le malheur que tu m'apportes, Williams, et je l'attends, je dirai non pas même avec résigna-

tion, mais avec joie; car il me vient du Seigneur et m'arrive par toi.

Je lui racontai tout ce qui s'était passé chez le négociant; seulement, comme je croyais avoir à me plaindre de mon hôte le chaudronnier, je ne parlai pas même de la visite que je lui avais faite.

Pendant que je racontais, je sentis deux ou trois frissonnemens qui parcouraient le corps de Jeannie.

Ces frissonnemens me prouvèrent qu'elle n'était pas aussi insensible à ce qui nous arrivait qu'elle eût voulu me le faire croire.

— Oui, dit-elle sérieusement lorsque j'eus fini, tu as raison, mon ami, c'est grave.

— Que penses-tu, lui demandai-je, de l'inconnu qui a acheté cette malheureuse créance ?

— Je pense que c'est un ennemi.

Mon hôte le chaudronnier m'avait dit la même chose; il fallait donc que cela fût. Deux sens aussi droits et aussi honnêtes que celui de cet homme et celui de Jeannie ne pouvaient pas se tromper à la fois.

— Je pense comme toi, ma Jeannie; mais cet ennemi, quel peut-il être?

— Quel est l'ennemi que tu peux avoir, Williams? Songes-y bien.

— Mais, à part le recteur, qui veut mettre son neveu à ma place, je ne me connais aucun ennemi.

— Cœur d'or! murmura Jeannie. Voyons, cherche bien.

— J'ai beau chercher... Loin ou près de moi?

— Ne cherche pas loin, mon pauvre Williams.

— Près, alors?

— Oui.

Je passai en revue tous ceux dont mon mérite avait pu me faire des ennemis dans le monde, puis ceux dont j'avais pu blesser les intérêts dans le village, puis ceux que j'avais peut-être, sciemment ou par ignorance, frappés dans leur orgueil.

Tout à coup, il me vint une idée terrible.

Je pâlis.

Jeannie vit ma pâleur, et fit de la tête un mouvement affirmatif.

— Tu crois? lui demandai-je.

— Mon ami, j'en suis sûre.

— Comment! ce laquais, ce misérable, cet infâme, ce Stiff!

— C'est notre créancier.

— Alors, attendons-nous à toute la rigueur de la justice, excitée par toutes les ressources de la haine.

— Mon ami, dit Jeannie avec une foi sublime, après la justice de la terre, il y a la justice du ciel; derrière la haine des hommes, il y a l'amour du Seigneur.

— Eh bien! attendons, lui dis-je presque résigné; d'ailleurs, nous n'aurons pas longtemps à attendre, et demain nous saurons à quoi nous en tenir!.... En tous cas, ajoutai-je à demi-voix, et comme pour donner une dernière consolation à mon orgueil, je succomberai avec plus de gloire encore que Polycrate : il n'avait qu'un Orétès, et, moi, j'en ai deux!

XXXIII

DE CHARYBDE EN SCYLLA.

Comme nous l'avions prévu, nous n'attendîmes pas longtemps.

Dès le lendemain un inconnu se présenta, mon obligation à la main, et réclama le paiement d'une somme de cinquante livres sterling.

De monsieur Stiff, il n'était nullement question; mais nous ne doutâmes pas un instant que le coup ne vînt de lui.

D'ailleurs, je fus promptement confirmé dans cette croyance.

Sur ma réponse que je n'avais point cette somme à ma disposition, mais que je pouvais donner seulement les deux guinées que j'avais portées la veille à monsieur Rham et que celui-ci avait refusées, l'inconnu se retira en nous prévenant de ne point être étonnés si, le lendemain, les

poursuites allaient commencer et étaient poussées avec la plus grande ardeur.

Je lui répondis que mon créancier, quel qu'il fût, était le maître d'agir comme bon lui semblerait; mais qu'il me paraissait, à moi, qu'en agissant ainsi, il n'agissait pas comme un chrétien.

Puis, au moment où il se retirait, je pris ma lunette d'approche et montai au grenier.

Le presbytère était la plus haute maison du village; la fenêtre du grenier dominait tous les environs; de cette fenêtre je pouvais suivre des yeux l'homme inconnu, et, par la direction qu'il allait prendre, juger d'où me venait le coup.

Comme je m'en doutais, je vis mon inconnu se diriger du côté du château; à un demi-mille à peu près du village d'Ashbourn, il fut accosté par un homme à cheval qui l'attendait à l'entrée d'un petit bois, de ce même petit bois que j'avais traversé en revenant du château, et où Jeannie s'était écriée en parlant de l'intendant et de sa femme : « Oh! n'est-ce pas, mon ami, que tu ne m'appelleras jamais madame? »

Je dirigeai ma longue-vue vers ce cavalier qui venait au-devant de mon inconnu.

Ce cavalier, c'était monsieur Stiff.

Les deux hommes s'arrêtèrent à l'endroit où ils se joignirent, causèrent ensemble, examinèrent les papiers dont l'inconnu était porteur; puis ce dernier, ayant conservé les papiers et reçu sans doute ses instructions, fit, pendant que monsieur Stiff retournait au château, le tour du village, et alla rejoindre sur la grand'route de Nottingham une petite voiture qui l'attendait, et qui, aussitôt qu'il y fut monté, reprit rapidement le chemin de la ville.

Le lendemain, je reçus par huissier une sommation d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures la somme de cinquante livres sterling, intérêts et capital.

Nous avions débattu, Jeannie et moi, la question de savoir si l'on soutiendrait le procès, si l'on tenterait d'éluder la dette, si, enfin, on opposerait la chicane à la haine.

Jeannie avait été d'avis de laisser l'affaire se poursuivre sans que nous fissions opposition à rien; un procès c'était

un scandale, et, dussé-je gagner ce procès, je n'avais bien certainement qu'à perdre en considération à le soutenir.

Nous ne répondîmes donc rien à cette première sommation.

Trois jours après, je reçus assignation de paraître devant le juge, afin de nier ou d'avouer la dette.

Mon avis, à moi, était de laisser prendre défaut, ce qui nous donnait la faculté de revenir contre le jugement; mais ce ne fut point l'avis de Jeannie.

— Va chez le juge, dit-elle, et raconte les faits comme ils se sont passés; tu peux les raconter hautement, mon cher Williams, car ces faits sont tout à ton honneur.

J'avais résolu, dans cette affaire, de me laisser entièrement guider par Jeannie, dont je connaissais l'esprit droit et le cœur honnête.

Au jour et à l'heure marqués dans l'assignation, je me présentai donc devant le juge.

Je croyais trouver là mon adversaire.

Je me trompais.

Le juge me fit entrer dans son cabinet; on referma la porte derrière moi, et nous nous trouvâmes seuls.

Ce juge était un excellent homme, que je connaissais de réputation, et qui s'appelait monsieur Jenkins.

Il me salua avec courtoisie et me fit asseoir.

— Monsieur Bemrode, me dit-il, la justice est la même pour tous dans son application; mais je pense, moi, qu'elle doit varier dans sa forme; j'ai entendu parler de vous, je sais que vous êtes un homme honorable, je sais qu'en ce moment le malheur s'acharne sur vous, je sais enfin que vous avez des ennemis: voilà pourquoi je vous reçois seul, voilà pourquoi je veux causer avec vous en particulier, voilà pourquoi je vais être homme avant d'être juge.

— Croyez à toute ma reconnaissance, monsieur, lui dis-je; mais votre bonne volonté ne me sauvera point, et je suis condamné d'avance.

— Vous devez donc la somme qu'on vous réclame?

— Je la dois, puisque mon père a répondu pour celui qui la devait, et que j'ai répondu pour mon père.

— Connaissez-vous quelque moyen d'attaquer cette obligation, monsieur Bemrode?

— Non, monsieur, je n'en connais point, et j'en connaîtrais que je n'en userais pas; j'ai répondu, je dois payer.

— Mais, s'il vous est impossible de payer?

— Je dois supporter les conséquences de ma dette.

— Mais ces conséquences sont terribles, savez-vous?

— Oui, je le sais.

— Je serai obligé d'ordonner la vente de vos meubles.

— Mes meubles ne sont point à moi, monsieur: mes meubles sont à mes paroissiens; les braves gens me les avaient donnés croyant que je resterais éternellement avec eux. Je les quitte à mon grand regret, car je les aime et ils m'aiment. Les meubles, dès-lors, ne sont plus qu'un prêt, et j'attends de votre équité que ces meubles soient insaisissables, afin que je puisse les rendre à ceux qui me les ont donnés.

— Dès à présent, vous êtes autorisé à faire cette restitution, monsieur Bemrode. Mais, prenez-y garde, cette restitution sera faite peut-être aux dépens de votre liberté.

— Comment cela?

— Le prix de la vente de vos meubles eût peut-être désintéressé votre créancier.

— Je ne puis laisser vendre des meubles qui m'ont été donnés.

— Vous savez, monsieur Bemrode, qu'à défaut de paiement, les lois anglaises autorisent la prise de corps.

— Je le sais.

— Et vous êtes résigné?

— A tout.

— Même à aller en prison?

Je souris, quoique je n'entendisse pas ce mot de *prison* sans un certain frissonnement.

— Dieu est dans la prison aussi bien qu'ailleurs, répondis-je.

— Mais votre femme?

Je sentis les larmes qui me venaient aux yeux.

— Ma femme a conservé sa place à la table et au foyer de sa mère.

— Ainsi, monsieur, vous récusez toute défense?

— Toute défense serait la négation de la dette, et je dois puisque j'ai répondu.

Je me levai en disant ces mots, et en indiquant par ce mouvement que ma résolution était prise, et que rien ne la ferait changer.

Le juge se leva à son tour et me tendit la main.

— Monsieur Bemrode, fit-il, on m'avait dit que vous étiez un honnête homme, et je vois que l'on m'avait dit la vérité; je vous condamnerai, monsieur, car la loi est positive, mais en vous plaignant et en vous estimant.

— Plaindrez-vous et estimerez-vous de même celui qui m'aura fait condamner, monsieur, demandai-je au juge.

— Je le plaindrai, monsieur, mais je ne l'estimerai pas. Allez, monsieur Bemrode, et pardonnez-moi si, après avoir fait mon devoir d'honnête homme vis-à-vis de vous, je vais faire maintenant mon devoir de juge.

Monsieur Jenkins me salua, et je sortis.

Expliquez-moi cette bizarrerie de notre pauvre organisation humaine: cette fois tout était décidé; l'avenir de ma ruine et de ma prison était ouvert devant moi: je pouvais en sonder jusqu'aux plus terribles profondeurs.

Eh bien! je sortais, de chez ce juge qui allait me condamner, le cœur léger et le regard fier.

J'étais près d'arrêter tout le monde sur ma route, et de dire même aux inconnus: « Tel que vous me voyez, je vais aller en prison, non pas comme un criminel, mais comme un martyr. J'ai poussé la probité jusqu'à l'exagération, et je vais payer de ma liberté l'honneur d'être le plus honnête homme que je connaisse. »

Hélas! mon cher Petrus, ne vous semble-t-il pas que mon diable d'orgueil se fourre partout, même dans mon malheur?

Je rentrai à Ashbourn vers sept heures du soir.

Jeannie m'attendait pour m'annoncer une nouvelle qui faisait le pendant de celle que je venais lui annoncer moi-même; mon successeur était arrivé.

C'était, comme nous nous en doutions, ce neveu du recteur qui avait épousé sa *pupille*.

Seulement, il n'avait que le titre de vicaire avec soixante livres d'appointemens.

Mais, de même que la cure était devenue vicariat pour moi, elle pouvait, le jour où cela conviendrait au recteur, redevenir cure pour son neveu.

J'acceptai ce nouveau malheur, malheur attendu du reste, avec la même force d'âme que les autres.

Le lendemain était un dimanche.

Je fis mon sermon d'adieu à mes paroissiens; je pris congé d'eux en homme qui regrette et qui est sûr d'être regretté.

J'avais des larmes dans la voix; tout mon auditoire en avait dans les yeux.

Mais, quand j'annonçai que, le lendemain, le presbytère serait ouvert afin que chacun pût venir y reprendre ce qu'il m'avait apporté; quand je dis que désormais, jusqu'à ce que le Seigneur disposât de moi pour une infortune plus grande encore que celle qui m'attendait en ce moment, une petite chambre dans un grenier me suffirait, à moi et à ma femme, tout le monde éclata en sanglots, et il n'y eut pas un de ces bons paysans qui ne s'écriât :

— Chez moi, monsieur le pasteur! venez chez moi!

Alors un sentiment peu chrétien s'empara de mon âme; je désirai que mon successeur assistât à mon sermon; c'eut été une belle vengeance, une vengeance bien légitime surtout.

Mais, vous le savez, mon ami, la vengeance, si belle et si légitime qu'elle soit, n'est point une vertu chrétienne.

Quand je sortis de l'église, tout le village m'attendait sur la place.

A peine m'aperçut-on que les cris de : « Vive monsieur » Bemrode! vive notre bon pasteur! » éclatèrent de tous côtés.

Et chacun, alors, de se précipiter vers moi, les uns baisant mes mains, les autres mes habits, et disant :

— Il n'y a que les justes que la persécution atteigne; consolez-vous, monsieur Bemrode, vous êtes un juste!

Et ils me conduisirent ainsi jusqu'au seuil de la maison que j'allais quitter, et, quand ils virent sur le seuil Jeannie, ma belle, ma bonne Jeannie, m'attendant les bras ou-

verts avec des larmes dans les yeux, mais avec le visage doux, souriant et résigné, les pleurs, les sanglots et les cris d'enthousiasme redoublèrent, et je me sentis, je l'avoue, près de défaillir.

La pitié amollit le cœur, la reconnaissance le fait fondre.

Nous passâmes toute la journée, Jeannie et moi, dans une incroyable quiétude d'esprit.

Peut-être est-ce bien ambitieux que de comparer notre situation à celle des premiers chrétiens condamnés aux bêtes et devant combattre, le lendemain, dans le cirque; mais ces dignes martyrs éprouvaient, sans aucun doute, quelque chose de pareil à la satisfaction mélancolique qui s'était emparée de nous.

Aussitôt que, Jeannie ou moi, nous paraissions sur la porte, toutes les conversations de la place, c'était le dimanche, vous vous le rappelez, toutes les conversations de la place cessaient; les mains se portaient d'elles-mêmes aux chapeaux, et les têtes se découvraient.

A huit heures, nous fîmes le dernier repas que nous devions faire dans notre pauvre petite maison, où nous avions cru passer toute une vie si heureuse et si ignorée.

La persécution y était venue chercher notre humble existence, comme si c'eût été une haute fortune : la persécution était la bien venue.

J'appelai ce dernier repas : *Le repas libre.*

Puis, nous nous retirâmes dans cette chambre à coucher que j'avais peinte à fresque pour Jeannie; la vue de ces peintures, qui faisaient allusion à notre bonheur, me donna un instant de colère : j'eus l'envie de prendre une brosse et de les effacer; mais Jeannie m'arrêta, et, se mettant à genoux devant son prie-dieu :

— Seigneur, dit-elle, faites que ceux qui nous succéderont dans cette chambre y soient aussi heureux que nous l'avons été nous-mêmes!

XXXIV

LA PRISON.

Le lendemain matin, à sept heures, comme j'en avais prévenu mes paroissiens, la porte était ouverte, et chacun pouvait venir au presbytère reprendre les meubles qu'il y avait apportés.

Mais, malgré l'invitation publique que j'en avais faite la veille au sermon, personne ne se présenta.

Alors je chargeai le magister d'aller de maison en maison, et d'inviter une seconde fois les propriétaires à venir réintégrer leur propriété, à moins qu'ils n'eussent l'intention de faire cadeau des meubles à mon successeur.

Cette parole fut magique : le successeur — Dieu change cette mauvaise disposition de l'esprit de ses paroissiens à son égard! — était détesté d'avance.

Je vis accourir hommes, femmes et enfans.

Il fallut que de nouveau j'expliquasse à cette toute bonne population que j'allais quitter la maison dans la journée, pour qu'elle se décidât à reprendre ce qu'elle m'avait si généreusement donné.

L'opération fut lente, chacun emportait son bien à regret; vers quatre heures de l'après-midi, tout fut déménagé, jusqu'au clavecin, que l'on déposa chez le maître d'école.

Nous sortîmes les derniers, laissant les portes ouvertes, afin que le nouvel habitant pût y entrer quand il voudrait.

Puis nous allâmes, pour le peu de temps que nous devions encore rester à Ashbourn, prendre notre logement chez le magister.

C'était une distinction que nous croyions devoir à ce brave homme, en raison de l'intérêt qu'il nous avait témoigné.

Le lendemain, nous eûmes la visite de nos chers parens. Ils ignoraient non pas entièrement, mais en partie, la grandeur du coup qui nous frappait.

D'abord, Jeannie avait voulu tout leur dire; mais je lui

avais fait comprendre que c'eût été bon s'ils eussent pu nous aider, tandis que, convaincu comme je l'étais de leur impuissance, il me semblait cruel de les mettre aux prises avec notre malheur sans autre auxiliaire que cette impuissance, si bien constatée à nos yeux par le sacrifice que monsieur Smith avait été forcé de faire pour donner un clavecin à sa fille.

J'avais donc déterminé Jeannie à mentir, en disant à ses parens que notre cure, réduite en vicariat, était donnée, mais qu'une autre cure m'était promise.

Le malheur était déjà assez grand comme cela, puisque cette autre cure, qui pouvait être au bout opposé de l'Angleterre, c'était la séparation.

La cause du mensonge rendait, à mon avis, le mensonge excusable.

Aux médecins aussi il est permis de mentir : pour eux, même, le mensonge est un devoir.

Or, qu'étions-nous, Jeannie et moi, dans cette occasion? Des médecins qui ne voulaient pas avouer l'état désespéré de leurs malades.

Mais quand ils apprirent notre déménagement du presbytère, notre installation chez le maître d'école, ils partirent à l'instant même de Wircksworth, et vinrent nous offrir l'hospitalité chez eux.

Oui, sans doute, cette hospitalité eût été une douce chose, un grand allégement à notre malheur, si nous n'eussions pas été menacés d'un malheur à venir plus grand encore que notre malheur présent.

Ils avaient passé par le presbytère, pensant que nous y étions peut-être encore retenus par quelque détail du déménagement.

Mais ils avaient trouvé le presbytère vide et toutes les portes ouvertes et battant au vent. On eût dit une ruine inhabitée depuis dix ans, et qui devait rester éternellement inhabitée.

Le nouveau vicaire n'avait osé encore s'y installer et reprendre la maison, pour ainsi dire toute chaude de notre présence.

Ils nous trouvèrent dans une petite chambre et entourés du pauvre ameublement qu'avait pu nous prêter le magis-

ter, et qui se composait de tout ce qu'il y avait de mieux dans la maison.

A cette vue, le cœur de la bonne madame Smith se serra, et la sérénité du visage patriarcal de monsieur Smith fut altérée.

Le digne homme nous fit alors des reproches de ne pas nous être retirés chez lui; mais moi, je lui expliquai combien il était inutile de lui causer ce dérangement de quelques jours, lui affirmant — hélas! avec trop de certitude — que, d'ici à très peu de temps, j'aurais la place et le logement qui m'étaient promis.

J'en étais là, quand le magister entra, tenant une lettre.

Cette lettre portait le timbre de Nottingham.

Un instant je crus, mon cher Petrus, que cette lettre était de vous, et que votre frère, l'honorable M. Samuel Barlow, s'étant occupé de moi, vous m'en envoyiez quelque bonne nouvelle.

Mais alors la lettre eût porté le timbre de Cambridge et non celui de Nottingham.

Je l'ouvris.

Elle était du juge.

Monsieur Jenkins, toujours impartial comme homme, m'annonçait que le jugement qui me devait condamner à la prison serait rendu le jeudi suivant;

Qu'il serait exécutoire le samedi;

Qu'en conséquence, si je voulais m'épargner le scandale d'une arrestation, je n'avais qu'à lui écrire un mot, et à m'engager de me rendre moi-même à la prison.

Ma parole suffirait, et alors les attorneys ne se dérangeraient pas.

Les ordres seraient donnés à la prison pour dettes, afin que l'on m'y écrouât et que l'on me donnât la meilleure de toutes les chambres disponibles.

Cette bonté de monsieur Jenkins me fut infiniment sensible; dans mon malheur, j'avais touché à la fois, pour ainsi dire, aux deux pôles de la société, à ce qu'il y avait de pire et à ce qu'il y avait de meilleur.

Les larmes me vinrent aux yeux et le sourire aux lèvres, en lisant cette lettre.

Aussi, madame Smith, voyant l'expression de ma physionomie :

— Une bonne nouvelle, n'est-ce pas, mon gendre, dit-elle.

— Oui, ma mère, excellente : cette lettre m'annonce, en effet, que je serai placé samedi, et qu'à partir de ce moment je n'aurai plus à m'inquiéter de rien.

Et je passai la lettre à Jeannie, qui la lut et qui sourit comme moi.

Nos pauvres parens nous quittèrent donc parfaitement tranquilles.

Eux partis, je ne perdis point un seul instant pour répondre à monsieur Jenkins.

En revenant de conduire son père et sa mère, Jeannie me vit occupé à écrire ; elle pensa avec raison que, ce que j'écrivais, c'était la réponse à la lettre du juge.

Elle se pencha donc sur le dossier de ma chaise, et lut par-dessus mon épaule.

J'écrivais à monsieur Jenkins que, le samedi suivant, à midi, je frapperais à la porte de la prison pour dettes, et je le priais de recevoir mes remercîmens pour le bon avis qu'il venait de me donner.

La lettre signée, je m'apprêtais à la cacheter, lorsque Jeannie, me présentant la plume que je venais de déposer :

— Mon bien-aimé Williams, dit-elle, tu oublies une chose.

— Laquelle ?

— C'est de demander si je puis être admise dans la prison avec toi.

Je me retournai ; de grosses larmes me vinrent aux yeux ; je saisis les deux mains de Jeannie et les baisai avec transport.

— Toi en prison, ma Jeannie ! m'écriai-je ; toi enfermée ! toi sans air, sans fleurs, sans soleil ! Impossible !

— Ne suis-je pas ta femme, mon bien-aimé, et ma place n'est-elle pas où tu es ?

— Jeannie, je te le répète, tu n'y résisterais pas.

— Et crois-tu que je résisterais à notre séparation ? Crois-tu que ta personne, mon cher Williams, ne me soit pas plus nécessaire que l'air, que les fleurs, que le soleil ?

Ecris, mon ami, écris et demande à ce bon monsieur Jenkins une petite place pour moi dans un coin de ta prison.

Je pris la plume des mains de Jeannie, et demandai ce qu'elle désirait.

O Petrus, Petrus, grand philosophe! si philosophe que vous êtes resté garçon, pour ne pas être infidèle à la philosophie! croyez-vous que votre docte et prude maîtresse vous eût, dans une occasion comme celle où je me trouvais, donné une consolation égale à celle que me donnait Jeannie?

Non, je le déclare, il n'y a pas de malheur réel lorsque le Seigneur permet qu'on soit deux à le supporter?

Les jours s'écoulèrent sans rien changer à notre situation; je vous avais écrit, mon cher Petrus, en même temps qu'au juge de monsieur Jenkins; mais que pouvais-je désormais espérer de vous et de votre frère?

Une cure, c'était ce que j'avais sollicité. A quoi me servirait-elle, maintenant, cette cure?

Pourrais-je la desservir de ma prison?

Ce qui convient au prisonnier, c'est la philosophie ou la résignation.

Prêtre, j'espérais m'être élevé plus haut que la science, j'espérais m'être élevé jusqu'à la vertu.

Le vendredi, nous allâmes faire nos adieux à monsieur et madame Smith; ils ignoraient complétement ce que nous allions chercher à Nottingham.

Pauvres bons parens! s'ils eussent pu deviner que c'était une prison!

Ils nous embrassèrent en pleurant, lorsque nous les quittâmes. En quels sanglots ces pleurs se fussent-ils changés si la moindre indiscrétion nous eût échappé!

Monsieur Smith avait, disait-il, depuis longtemps besoin à Nottingham; il voulait absolument nous y accompagner

A grand'peine je le dissuadai de faire ce voyage avec nous.

C'est là que j'admirai Jeannie, mon cher Petrus; pas une minute le courage ne lui manqua.

Nous revînmes à Ashbourn; jusqu'à moitié chemin nos parens nous accompagnèrent.

Comme nous nous disions adieu et nous embrassions au milieu du chemin, la voiture de l'intendant passa.

Monsieur Stiff était dans sa voiture; il avança par la portière sa tête de renard : il nous vit calmes, résignés, presque sourians, et m'envoya un geste de menace.

Je vis ce geste et secouai la tête; aucun mauvais sentiment, je dois le dire, ne lui répondit du fond de mon cœur.

J'étendis les deux mains de son côté, et murmurai à demi-voix.

— Dieu m'est témoin, méchant homme, que je te pardonne et te bénis !

Sans doute il se trompa sur mon intention, et, s'il vit mon geste, il crut que, comme lui, je haïssais et maudissais.

Nous rentrâmes chez le magister.

Le magister, sans qu'il connnût le but de notre voyage, savait que, le lendemain, je devais aller à Nottingham avec Jeannie; il s'était informé si quelqu'un de mes paroissiens n'allait pas à la ville avec une voiture, et il nous avait trouvé une occasion.

Le lendemain, nous nous éveillâmes de bon matin; nous fîmes notre prière au Seigneur, et nous ouvrîmes la fenêtre pour voir quel temps il faisait.

Ce n'était pas une voiture, c'étaient quatre voitures qui nous attendaient à la porte.

Tous ceux qui possédaient une carriole et un cheval dans le village les avaient mis à notre disposition.

Un pauvre paysan qui n'avait qu'une charrette et un âne était venu comme les autres, espérant que nous ne mépriserions pas son humilité.

Il avait raison : ce fut lui que nous choisîmes.

Un âne n'est-il pas la monture que prit Notre-Seigneur le jour où il entra triomphant à Jérusalem.

La joie du bonhomme fut grande, et, comme les autres comprenaient la cause de notre préférence, ils prirent congé de nous en nous louant et en nous glorifiant.

Nous mîmes quatre heures à faire le chemin.

Nous étions assis, Jeannie et moi, sur la même banquette; pas un instant, pendant tout le trajet, nos poitrines ne se

séparèrent, pas une minute nos cœurs ne cessèrent de battre l'un contre l'autre.

A midi sonnant, c'est-à-dire à l'heure précise, nous étions à la porte de la prison.

Là, nous descendîmes, au grand étonnement de notre conducteur, qui ne savait pas où nous allions, et qui nous déclara que, s'il eût connu le but de notre course, il ne nous eût pas amenés.

Je remerçiai le brave homme, et, comme il me demandait la permission de me serrer la main, je l'embrassai.

Puis, sans hésitation, sans crainte, je dirai presque sans regret, nous frappâmes à la porte de la prison, qui s'ouvrit devant nous et se referma sur nous.

Hélas! mon cher Petrus, cette porte de chêne, épaisse de quatre doigts tout au plus, mettait une barrière infranchissable entre le monde et moi!

XXXV

A LA GRACE DE DIEU.

Dans l'intérieur du bâtiment, nous trouvâmes monsieur Jenkins, qui nous attendait.

Le brave homme avait l'air si triste, que je jugeai facilement qu'il avait une mauvaise nouvelle à nous annoncer.

Je me doutai tout de suite quelle était cette nouvelle : c'était le seul malheur qui pût encore m'arriver.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je, vous ne pouvez pas permettre que Jeannie demeure avec moi, n'est-ce pas monsieur Jenkins?

— Hélas! me dit le juge, les larmes aux yeux, je suis au désespoir, monsieur Bemrode, de vous refuser cette demande, mais elle est contre toutes les règles de la prison.

— Ainsi, nous allons être séparés! s'écria Jeannie; ah! monsieur, savez-vous ce que c'est qu'une séparation?

Oui, madame, j'y ai songé, dit le juge; aussi je vous accorde tout ce que je puis vous accorder : la permission

de voir tous les jours votre mari, depuis l'heure où la prison est ouverte jusqu'à l'heure où elle se ferme, c'est-à-dire en hiver depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, et en été depuis huit heures jusqu'à six.

— Oh! mon Dieu! que ferai-je donc de tout le temps où je ne la verrai pas? m'écriai-je.

Jeannie alla au juge et lui prit les deux mains,

— Monsieur, dit-elle, vous me jurez, n'est-ce pas, qu'il est impossible de faire, pour deux malheureux dans notre situation, plus que vous ne faites pour nous?

— Je vous le jure, madame! Si je pouvais faire davantage, je le ferais, et cela sans que vous ayez besoin de m'en prier.

— Merci! monsieur. Il serait donc injuste à nous de demander davantage.

Alors, revenant à moi avec cette résignation dont elle avait fait une de ses vertus depuis le commencement de mes malheurs :

— Mon ami, dit-elle, tu vois que, malgré la bonté de monsieur pour nous, nous allons être séparés pendant de longues heures.

— Hélas! murmurai-je.

— Écoute : tirons de cette nouvelle douleur le meilleur parti possible. Ces heures d'absence, nous les remplirons par le travail. Près de moi, tu es constamment distrait par moi-même; j'entre, je sors, et, même absente, tu me sens là. Eh bien! moi absente, tu auras pour travailler tes soirées et tes nuits : alors tu accompliras ce chef-d'œuvre que tu nous promets sans cesse, et pour la réalisation duquel le temps seul t'a manqué. De mon côté, je travaillerai; et peut-être ainsi, toi avec ton livre, moi avec ma peinture et des leçons de musique que je donnerai, arriverons-nous à payer cette malheureuse dette de cinquante livres qui t'a conduit ici...

— Rêves, rêves que tout cela, ma pauvre Jeannie! m'écriai-je. Cinquante livres! jamais nous ne réaliserons cette somme par notre travail; et, je le sens, s'il faut que je passe la moitié de ma vie loin de toi, hélas! je n'aurai vécu que la moitié de ma vie!

Et je me laissai tomber tout accablé sur une chaise.

Monsieur Jenkins s'approcha de nous, car Jeannie, me voyant m'affaiblir, l'appelait à son aide par un regard.

— Voyons, monsieur Bemrode, me dit-il, du courage! Avez-vous si bien supporté l'adversité jusqu'ici pour succomber juste au moment où vous avez besoin de toute votre force? et faut-il que ce soit votre femme qui vous donne l'exemple de la résignation?... Madame Bemrode a raison, il n'y a que le travail qui vous soit à tous deux une ressource réelle, sinon pour vous tirer complétement d'embarras, au moins pour vous faire supporter votre situation. Madame Bemrode prendra, aux environs d'ici, le plus près possible, dans une bonne et honnête maison, une petite chambre dont elle me donnera l'adresse, et, moi, je tâcherai de lui procurer des leçons et de lui faire vendre ses gouaches.

— Merci de tout mon cœur, monsieur! dis-je au juge, merci!

Mais comme, malgré cette bonne promesse de monsieur Jenkins, je restais toujours dans le même abattement, Jeannie vint à moi, et, appuyant ma tête contre sa poitrine :

— Mon ami, dit-elle, souviens-toi de ceci : c'est lorsque tout paraît perdu qu'il faut surtout espérer, car c'est surtout lorsque le mal est arrivé à son comble que nous touchons de nouveau au bonheur... Mon ami! n'es-tu plus homme? n'es-tu plus chrétien?

La voix de Jeannie avait toujours sur moi une suprême puissance. J'eus honte de ma faiblesse devant le courage de ma femme; je secouai la tête et je me relevai.

— Oui, tu as raison, Jeannie, lui dis-je, espérons... non pas que nous touchions au bonheur... pour nous faire franchir l'intervalle qui nous en sépare maintenant, il faudrait un miracle, et les miracles sont rares!

Je poussai un soupir.

— Homme de peu de foi! dit en souriant Jeannie.

Puis, s'adressant au juge :

— Monsieur Jenkins, dit-elle, j'accepte votre bienveillante protection... Oui, je vais prendre, comme vous le disiez tout à l'heure, une chambre aux environs de la prison, et cela le plus tôt possible : car je ne saurais où

aller ce soir, et je ne veux pas coucher dans une auberge. Williams, voyons, toi qui as habité Nottingham, toi qui connais la ville, dis-moi à qui je dois m'adresser; guide-moi.

— Oh! mon Dieu! lui dis-je, à cent pas d'ici à peine est la maison de mon ancien hôte le chaudronnier; cet homme a toujours été bon pour moi, et je crois que, moi, au contraire, j'ai été injuste à son égard dans la dernière visite que je lui ai faite. Si la petite chambre que j'occupais chez lui est toujours libre, prends-la, Jeannie. Elle m'a porté bonheur, à moi, puisque c'est de cette chambre que je suis sorti pour te voir... Peut-être aura-t-elle gardé son heureuse influence, et contribuera-t-elle à ce miracle inespéré, mais possible, dont tu parlais tout à l'heure... Va, mon enfant, va, et dis au brave homme bien des choses de ma part. Moi, pendant ce temps, on va me conduire à ma chambre; je vais m'y installer, et comme il n'est que la demi-heure après midi, tu pourras être de retour ici dans une heure, et nous aurons encore une bonne partie de la journée à passer ensemble. Monsieur Jenkins, je vous recommande ma femme.

Je fis un pas pour m'acheminer vers l'intérieur de la prison; mais une même idée nous vint, à Jeannie et à moi, et nous nous arrêtâmes tous deux.

— Voyons, qu'y a-t-il encore? demanda le juge.

— Oh! dit Jeannie, je suis sûre, monsieur Jenkins, que Williams a la même crainte que moi... Une fois dehors, je ne pourrai peut-être plus rentrer!

— Oui, oui, m'écriai-je, c'est cela! c'est cela!

— Monsieur Bemrode, dit le juge, vous avez ma parole, et je ne quitterai madame Bemrode que lorsqu'elle sera de retour ici.

— Merci!... maintenant, allez.

Cependant, malgré cette promesse, nous nous embrassâmes, Jeannie et moi, avec cette terreur vague, avec ces frémissemens mortels qui tiennent toujours les prisonniers.

Il semble que la prison soit le passage de ce monde à l'autre, l'antichambre du tombeau, le vestibule de la mort.

Tout ce qui en sort par la porte du jour rentre dans la vie, c'est-à-dire s'éloigne du prisonnier.

Une fois Jeannie sortie avec monsieur Jenkins, une fois le bruit de la porte éteint, et son retentissement lugubre calmé dans mes entrailles, une fois seul, enfin, je demandai qu'on me conduisît à ma chambre. Je commençais ma vraie vie de prisonnier.

Le guichetier me fit monter au lieu de me faire descendre; c'était déjà quelque chose; puis il m'ouvrit la porte d'une cellule grillée.

Les chambres d'une prison se ressemblent toutes; transportez une chambre de prison au milieu du plus riche château, au milieu du plus riche paysage, vous direz toujours, au premier coup d'œil, les barreaux fussent-ils absens des fenêtres : « Voilà une chambre de prison! »

Cependant il était visible que le juge avait tenu sa parole, et que, parmi toutes les chambres vacantes, il avait choisi la meilleure.

Elle était garnie de tous les objets indispensables; mais cette attention même, en indiquant la probabilité d'un long séjour, contribua fort à attrister mon installation.

Il y avait un lit aussi bon qu'aurait pu l'être un lit ordinaire; quatre chaises et une table avec papier, encre et plumes.

Deux pots de fleurs étaient placés dans le rayon du jour et semblaient élever leurs feuilles vers la lumière.

Prisonnières comme moi, comme moi elles aspiraient au jour et à la liberté.

Je jetai un coup d'œil rapide sur tout cela, et l'inventaire de ma nouvelle demeure fut fait.

Le geôlier me demanda si j'avais besoin de quelque chose, et, sur ma réponse négative, il me laissa seul.

Je m'assis.

Une araignée faisait sa toile dans un coin de ma cellule; le bruit de son tissage m'impatienta; je me levai pour me débarrasser d'elle; mais je me rappelai ce prisonnier français qui, au secret à la Bastille, s'était fait une compagne d'une araignée, et qui fut si désespéré lorsque le geôlier la lui tua.

Je pensai que, si ma captivité se prolongeait, cette arai-

gnée pouvait, pour moi aussi, devenir une compagne, et que, dans cette prévision, il fallait me la conserver.

Quoiqu'elle fût à portée de mes coups, je lui fis donc grâce, tout en lui disant :

— Compagne de ma captivité, sois la bienvenue dans ma prison!

En ce moment j'entendis un bruit dans l'escalier, et je reconnus le pas de Jeannie.

La porte s'ouvrit; elle entra.

J'allai à elle, je l'embrassai, je lui fis faire le tour de ma chambre, et je lui demandai :

— Que dis-tu de cela, Jeannie?

— Que, si l'on me permettait de l'habiter avec toi, mon bien-aimé Williams, cette chambre serait un paradis!

— Hélas! répondis-je, chère amie, il n'y a point de paradis sur la terre, et voilà pourquoi tu es séparée de moi!

— Ne parlons point de séparation, puisque nous avons trois heures devant nous.

— Eh bien! lui demandai-je, mon hôte le chaudronnier?

— Est un excellent homme. Sachant le malheur qui venait de t'arriver, il a paru y compatir de tout son cœur; puis, priant le juge de rester un instant avec lui, il me fit conduire par sa femme à ton ancienne chambre...

— Pauvre chambre!

— Palais de mon cœur, cher Williams! elle est encore telle qu'elle était de ton temps; pas un meuble n'a été changé, et j'ai même trouvé sur une table un cahier de papier avec le titre d'une tragédie... Cette chambre, c'est par la bénédiction du Seigneur que je l'ai retrouvée pleine de tes souvenirs. J'y serai autant avec toi qu'il me sera permis d'y être sans toi!

— Et monsieur Jenkins, Jeannie?

— Je l'ai retrouvé causant chaudement avec ton hôte, mais, en m'apercevant, ils ont échangé un signe et se sont tus.

— Ils se sont tus? Cet homme aurait-il donné sur moi de mauvais renseignemens à monsieur Jenkins?

— Oh! tout au contraire, mon bon ami, car, en me re-

conduisant jusqu'ici, monsieur Jenkins n'a cessé de me dire de me tranquilliser, me répétant qu'il y avait encore de braves gens sur la terre, et que toutes les bonnes âmes n'étaient point encore remontées au ciel.

— Que voulait-il dire?

— Je n'en sais rien, mais ses paroles étaient bonnes, douces, affectueuses; ce qui ne fût certainement pas arrivé, si ton hôte lui eût dit du mal de toi.

— Et les ordres sont donnés, ma bonne Jeannie, pour que tu puisses entrer et sortir librement?

— Les ordres avaient été donnés ce matin et ont été répétés devant moi,

— Bien !... Alors, commençons notre nouvelle vie, notre vie de captivité, notre période de prison; commençons-la par la prière, afin que, si Dieu oubliait d'être avec nous, nous lui rappelions, nous, que nous sommes avec lui.

Les trois heures que pouvait me donner Jeannie s'écoulèrent comme une seconde.

Quatre heures sonnèrent; le geôlier monta et prévint Jeannie qu'il était temps de sortir.

Depuis six mois que nous étions mariés, cette séparation d'une nuit était la première.

Chacun de nous essaya de cacher ses larmes à l'autre; mais, dehors, Jeannie pleura; mais, Jeannie sortie, je pleurai.

C'était à ce moment que ma vraie captivité commençait : ce qui fait la dure prison, c'est la solitude.

Une ressource me restait pour combattre ma sombre préoccupation, c'était de vous écrire, cher Petrus.

J'avais à vous raconter mes quinze derniers jours, c'est-à-dire la partie la plus agitée de ma vie.

Je profitai d'un reste de jour pour me mettre à ce travail.

J'avais tant à vous parler de Jeannie, que ce travail devait m'être une grande consolation.

Ainsi, toute la première période de mon histoire, celle de la liberté, de l'air, du soleil, allait avoir passé sous vos yeux, et, pour vous, allait commencer le côté sombre, la vie captive, l'existence du prisonnier...

A cinq heures du soir, comme le jour baissait, on m'a

apporté une lampe sans que je l'eusse demandée, et j'ai reconnu là une attention de notre bon juge.

A huit heures, on est venu me demander mes ordres pour le souper. Le déjeuner et le dîner, c'est-à-dire la nécessité absolue de la vie, est à la charge du créancier ; tout ce qui est pris en dehors de ces deux repas est aux frais du débiteur.

Comme je me doutais que je veillerais assez avant dans la nuit, j'ai demandé du pain, quelques fruits et de l'eau ; j'en ai eu pour un schelling, ce qui m'a paru horriblement cher.

Je tâcherai de m'habituer à travailler sans rien prendre, ou bien j'économiserai sur mon dîner un morceau de pain que je mangerai dans ma nuit.

L'huile aussi est payée à part. J'en ai brûlé pour deux schellings.

. . . . . .

Le récit de ce qui me restait à vous dire, cher Petrus, m'a conduit depuis quatre heures de l'après midi jusqu'à deux heures du matin.

A deux heures donc, je prends congé de vous, j'éteins ma lampe et je me couche.

Je suis au courant avec les événemens; le reste de notre correspondance sera un journal.

Demain, à mon réveil, je le commencerai; il durera, mon cher Petrus, tant que durera ma captivité.

Dieu seul sait s'il sera long ou court, s'il fera des feuilles ou un volume.

En tous cas, à la grâce de Dieu !

XXXVI

DIEU EST PARTOUT.

Le Seigneur, dans sa miséricorde, mon cher Petrus, a décidé que le journal du prisonnier serait court, et qu'il se composerait d'un seul feuillet.

Le miracle que je croyais impossible est accompli.

Ce matin, à huit heures moins dix minutes, j'ai enten-

du du bruit dans mon escalier. Il me semblait bien reconnaître les pas de Jeannie; mais, comme je savais qu'il ne lui était permis d'entrer dans la prison qu'à dix heures, je n'osais espérer que ce fût elle.

Cependant, je prêtai l'oreille, et il me parut que mon nom était prononcé par la personne qui montait vers moi; ce nom retentissait plus rapproché à chaque instant, et, de même que j'avais reconnu le pas de Jeannie, je reconnaissais sa voix.

Tout à coup, la porte s'ouvrit : c'était bien elle.

Elle s'arrêta sur le seuil, me chercha des yeux, et, m'apercevant dans mon lit, elle se précipita dans mes bras en criant :

— Libre! mon bien-aimé Williams! libre!...

Et, en même temps, elle agitait de sa main quelques papiers tout ouverts.

Je n'y comprenais rien; je croyais avoir mal entendu; je ne répondais pas; seulement, mes yeux exprimaient le doute, plus que le doute, l'impossibilité où j'étais de croire à un tel bonheur.

— Libre! répéta Jeannie; puisque je te dis que tu es libre!... Est-ce que je t'annoncerais une pareille chose si ce n'était pas la vérité?

— Impossible! m'écriai-je.

— Oui, impossible, reprit Jeannie, je le croyais comme toi. Impossible! ai-je dit; impossible! ai-je répété; mais voilà les papiers, voilà l'obligation, voilà le transport, voilà tout, jusqu'à l'ordre, pour le geôlier, de te laisser sortir! Il est au bas de la quittance de l'huissier.

— Mais enfin, demandai-je, doutant encore, malgré toutes ces preuves étalées sur mon lit, qu'est-il donc arrivé, et comment cela s'est-il fait?

— Je vais te dire ce que j'en sais, mon bien-aimé; le juge nous dira le reste.

— Tu l'as donc vu?

— C'est lui qui m'a remis ces papiers, ce transport, cette quittance et cet ordre de te mettre en liberté...

— J'écoute; raconte... Mon Dieu! mon Dieu! je ne me trompais donc pas quand je disais que vous étiez partout, même dans la prison! Mon Dieu! n'aurais-je pas dû dire

que vous étiez là plutôt que partout ailleurs, puisque là surtout étaient les malheureux !

Et, quelque désir que j'eusse d'entendre Jeannie me raconter ma mise en liberté, je lui fis signe de la main de me laisser remercier Dieu par une courte, mais fervente prière.

Ma prière finie :

— Continue, lui dis-je, ma bien-aimée Jeannie; je t'écoute.

— Eh bien ! mon ami, me dit-elle, ce matin, comme je descendais pour acheter des pinceaux et des couleurs, afin de me mettre aujourd'hui même au travail, j'ai rencontré à moitié des degrés notre hôte le chaudronnier. Il montait évidemment chez moi. « Où allez-vous, ma chère madame Bemrode ? » me demanda-t-il. Je lui dis que j'allais acheter des pinceaux et des couleurs. Il secoua la tête. « C'est bien, c'est bien, dit-il, et d'une bonne femme; mais vous avez en ce moment quelque chose de plus pressé à faire que d'acheter des pinceaux et des couleurs... Vous avez à aller chez monsieur Jenkins le juge, qui a des choses fort importantes à vous communiquer. — Le juge..... monsieur Jenkins ? — Oui. — Mais je l'ai quitté hier, à deux heures, et il ne m'a rien dit. — Les choses dont il a à vous entretenir peuvent s'être passées depuis hier deux heures. — Mon Dieu ! lui dis-je, je ne sais pourquoi, mais je suis toute tremblante... Ne pouvez-vous venir avec moi, mon cher hôte ? — Impossible, madame Bemrode ! vous voyez, je suis seul au magasin, et voici quelqu'un qui entre pour acheter. J'ai pour principe qu'il ne faut jamais mépriser l'acheteur, si petit qu'il soit, le bénéfice que je dois faire sur lui ne fût-il que d'un demi-penny... »

— Oui, dis-je, je sais que c'est son principe.

— Je suis donc allée seule chez le juge, et alors le juge m'a tout dit... Il m'a dit qu'hier, après ma rentrée à la prison, le chaudronnier était venu chez lui, avait envoyé chercher l'huissier porteur des pièces, et avait donné caution pour toi, à la condition que toutes les pièces, dont l'huissier prétendait ne pas être porteur, seraient remises entre les mains du juge...

— Comment ! il a fait cela ? m'écriai-je.

— Il a fait cela !

— Cet homme que j'accusais d'avarice ?

— Parce qu'il ne voulait pas perdre un demi-penny sur sa vente... Oui, mon cher Williams, et c'est à lui que nous devons notre bonheur.

— Tu dis que je puis sortir, ma chère Jeannie ?

— Quand tu voudras.

— Eh bien! sortons, courons chez lui; remercions-le!... Ah! continuai-je en secouant la tête, je croyais connaître ses hommes : je vois bien que je ne les connais pas.

Je sautai à bas de mon lit et m'habillai en quelques secondes, tandis que Jeannie faisait venir le directeur de la prison.

Je l'avouerai, mon cher Petrus, tant que je n'eus pas vu cet homme, tant que je n'eus pas entendu sa voix me confirmer ce que m'avait annoncé Jeannie, je doutai.

Et cependant, c'était la vérité pure; l'ordre de ma mise en liberté lui était déjà communiqué; les portes me seraient ouvertes quand bon me semblerait.

Ce n'était point mon bagage qui pouvait retarder ma sortie ; à part la lunette d'approche de mon grand-père le contre-maître, que j'avais emportée avec moi, non pas dans l'espérance d'en faire usage, mais comme un talisman de famille, ce bagage, qui se composait de quelques chemises et de quelques paires de bas, était tout entier dans une serviette que je n'avais pas encore eu le temps de dénouer.

Je pris ma lunette à la main, mon bagage sous mon bras, et, après avoir jeté un regard d'adieu sur tous les objets qui m'entouraient, comme pour les graver dans ma mémoire; après avoir serré la main du directeur de la prison, qui, pendant cette courte période de temps où j'avais été son locataire, m'avait témoigné tous les égards possibles, je franchis cette porte sur laquelle j'avais cru lire, la veille, comme sur celle qui conduit chez la nation damnée, cette terrible sentence du poëte florentin :

« Vous qui entrez ici, laissez toute espérance! »

Notre première visite, ainsi que nous nous l'étions promis, fut pour notre hôte le chaudronnier.

J'avais si grande hâte de réparer mes torts envers lui

par un aveu complet, que je ne m'apercevais pas qu'en me dirigeant vers sa maison, je faisais courir au delà de ses forces la pauvre Jeannie, suspendue à mon bras, laquelle, de son côté, ne me faisait pas même remarquer la rapidité de ma course, tant son empressement à revoir le digne homme était égal au mien.

Et, cependant, toute cette hâte fut inutile.

Notre hôte le chaudronnier n'était plus chez lui ; il venait de partir pour une de ses tournées habituelles aux environs de Nottingham, ou plutôt il venait de quitter la ville pour soustraire sa modestie à l'expression de notre reconnaissance.

Dans le beau travail que vous faites sur les hommes, mon cher Petrus, malgré son peu d'instruction et la place infime qu'il tient dans la société, je vous recommanderai de ne point oublier cet homme-là.

Restait le juge, monsieur Jenkins.

Lui nous attendait.

Il compléta sur ma mise en liberté des détails qui nous manquaient encore, mais qui ne changeaient rien à l'ensemble de ce que j'avais déjà appris par la bouche de ma bien-aimée Jeannie.

Dès la veille, tout avait été arrêté entre lui et notre hôte.

Du moment où le digne homme avait su le malheur qui venait de m'arriver, sans hésiter il avait déclaré au juge qu'il voulait ma mise en liberté, à quelque prix que ce fût ; et si, dès la veille, je n'étais pas sorti de la prison, c'est qu'il existait des formalités qu'il fallait absolument remplir, et pour lesquelles certains délais étaient nécessaires.

Mais, à partir de cet instant même, il s'était porté caution, et avait prié monsieur Jenkins de faire toute la diligence possible pour que je fusse mis en liberté le lendemain.

Le bon monsieur Jenkins n'avait pas besoin d'être excité à cet endroit-là ; il promit à mon hôte de tout terminer dans la soirée.

A neuf heures, mon hôte était chez lui avec l'argent.

A sept heures du matin, l'huissier devait être chez monsieur Jenkins avec les pièces.

Tout au contraire des créanciers ordinaires, le mien ne paraissait pas se soucier le moins du monde d'être payé : aussi l'huissier avait-il fait toutes sortes de difficultés; mais monsieur Jenkins avait parlé si haut et si ferme, que l'officier public, craignant pour sa charge, s'était enfin engagé à remettre tous les papiers à monsieur Jenkins le lendemain matin.

En effet, selon l'engagement pris, le lendemain matin, contre la somme de cinquante livres sterling, la remise des pièces avait été faite.

Mon hôte était donc devenu mon seul et unique créancier, ou plutôt je n'avais même plus de créancier, puisque toutes les pièces avaient été déposées entre mes mains, comme si les cinquante livres sterling eussent été payées par moi-même.

Mais vous comprenez bien, mon cher Petrus, qu'il n'y avait point de crainte que mon cœur reniât une pareille dette.

Aussi, j'exigeai de monsieur Jenkins, — hélas! nous sommes tous mortels! — qu'il conservât par devers lui la reconnaissance de cette dette sacrée, afin qu'un jour mes enfans, si j'en ai jamais, sussent quelles obligations impérieuses leur aura léguées leur père, legs bien plus respectable pour eux encore que ne l'était celui que j'ai reçu du mien.

Après quoi, pressés de tranquilliser monsieur et madame Smith, qui devaient maintenant connaître notre malheur sans savoir son heureux dénoûment, nous prîmes congé du digne monsieur Jenkins, afin de chercher quelque voiturier qui nous conduisît à Ashbourn.

Ce n'était point chose difficile à trouver; je pensai au brave homme qui m'y avait déjà conduit, lors de mon dernier sermon, et, moyennant le même prix que la première fois, il mit à mon service le même cheval et la même carriole.

Étrange chose que cette succession de jours pareils amenant des événemens si divers! Avec combien d'émotions différentes j'avais déjà fait cette route de Nottingham

à Ashbourn et d'Ashbourn à Nottingham !... Seulement, mon cher Petrus, des sentimens de la veille à ceux d'aujourd'hui, quel changement !

J'étais parti, la veille, par la voie de la douleur; je revenais, le lendemain, par le chemin de la joie.

Aux deux tiers de cette route, nous aperçûmes une carriole qui venait de notre côté, et qui, avant dix minutes, devait nous croiser.

Je remarquai qu'en même temps que mes regards se fixaient sur cette carriole, ceux de Jeannie ne pouvaient point s'en détacher.

Elle vit la remarque que je venais de faire.

— N'est-ce pas, me dit-elle, qu'il te semble, comme à moi, qu'il y a dans cette voiture quelqu'un de notre connaissance ?

— C'est vrai, lui répondis-je; mais attends, nous allons bien voir.

Je fis arrêter notre carriole; je pris la longue-vue de mon grand-père, que je n'avais eu garde d'oublier, et je la braquai sur la voiture qui venait à nous.

Sous une espèce de capote formant cabriolet, je reconnus monsieur et madame Smith.

Je passai en souriant la longue-vue à Jeannie.

— Mon père!... ma mère! s'écria-t-elle. O mon bien-aimé! c'est Dieu et leur amour qui les conduisent sur notre chemin !

Je repoussai de la paume de la main les tubes de la lunette les uns dans les autres, et j'ordonnai à notre conducteur de se remettre en route au pas le plus rapide de son cheval, injonction à laquelle il obéit sans répliquer.

En même temps, nous faisions, avec nos mouchoirs, des signes qui attirèrent bientôt l'attention de ceux qui venaient vers nous.

Nos jeunes yeux commençatent à distinguer les traits de monsieur et de madame Smith; nais ces bons parens ne nous reconnaissaient pas encore.

Il est vrai que nous-mêmes nous ne les eussions pas reconnus, si nous n'eussions été renseignés par notre lunette.

Puis, ils étaient si loin de se douter que ceux qu'ils al-

laient chercher prisonniers à Nottingham revenaient libres par la route d'Ashbourn!

Enfin, les deux voitures se rapprochèrent au point que, même de leur côté, il n'y eut plus de doute.

En nous reconnaissant, ils firent arrêter leur voiture pour descendre et accourir à nous, se fiant plutôt, malgré leur âge, à la force de leur amour qu'à la vitesse de leur cheval.

Nous les imitâmes, et les cinquante pas qui nous séparaient encore les uns des autres furent franchis en une minute.

Jeannie se jeta dans les bras de sa mère, et moi dans ceux de monsieur Smith.

Nos premiers mots, incohérens, sans suite, entrecoupés, furent plutôt des cris de joie que des paroles raisonnables.

Enfin, cette espèce de fièvre de bonheur se calma; chacun de nous donna l'explication attendue avec tant d'impatience par les autres.

La mienne fut courte, et, comme elle était évidemment la plus attendue, elle fut donnée la première.

Elle commença dans les larmes et s'acheva dans les bénédictions.

Puis vint le récit de monsieur Smith. Il avait su, par l'homme qui nous avait amenés la veille à Nottingham, où ils nous avait conduits : — A la prison!

A l'instant même, monsieur Smith s'était informé, et, ignorant pour quelle somme j'étais écroué, il avait réuni, tant de ses propres ressources que de celles de ses amis, une somme de vingt-cinq livres sterling avec laquelle, à tout hasard, il s'était décidé à partir le lendemain et à venir me rejoindre à Nottingham.

Madame Smith avait demandé à accompagner son mari, ce qui, comme on le comprend bien, lui avait été facilement accordé.

Le matin, au moment du départ, le facteur avait remis une lettre à monsieur Smith.

Cette lettre m'était adressée à Ashbourn; mais, comme à Ashbourn on ne m'avait pas trouvé, et qu'on ignorait ce

que j'étais devenu, la lettre avait été portée à monsieur Smith pour qu'il me la fît parvenir.

A peine eus-je jeté les yeux sur l'adresse, mon cher Petrus, que je reconnus votre écriture et le timbre de Cambridge.

C'était évidemment la réponse aux différentes lettres que je vous avais adressées, et dont votre préoccupation philosophique vous avait fait oublier de m'accuser réception.

Comme j'avais grande hâte de connaître cette réponse tant attendue, je laissai ma femme achever de donner, à l'écart, sur le revers de la route, des explications à son père et sa mère, tandis que nos deux conducteurs de carriole, arrêtés au milieu du chemin, chacun à la tête de son cheval, causaient amicalement de leurs affaires, nous laissant, insoucieux, causer tranquillement des nôtres.

Sans doute vous avez déjà oublié ce que contenait cette lettre, mon cher Petrus, car je connais votre distraction habituelle ; tout ce qui n'est pas science ou philosophie glisse inaperçu devant vos yeux, ou, si un léger reflet les préoccupe un instant, cette préoccupation n'est pas plus durable que la trace que laisse sur le lac l'hirondelle qui, en passant, effleure du bout de son aile la calme surface de l'eau.

Au reste, dans le cas où vous auriez oublié les quelques mots que contenait cette lettre, je vais les consigner ici ; il n'y a pas de mal à ce que vous apportiez vous-même votre propre pierre à ce grand monument que vous bâtissez à l'humanité, et au frontispice duquel je vous invite à mettre ce vers de Térence, un des plus beaux, à mon avis, qui aient été faits :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto !

XXXVII

LA CURE DE WASTON.

Cette lettre, mon cher Petrus, qui en renfermait une autre de votre frère, contenait ces simples mots, écrits de votre main :

« Mon cher Bemrode, je trouve par hasard, sur mon bureau, une lettre que je crois de mon frère, et qui me semble porter votre adresse.

» Vous dire depuis combien de temps elle est là m'es tout à fait impossible, mais j'estime qu'elle doit bien y être depuis un grand mois, attendu que je la retrouve sous un calcul astronomique qui porte la date du 12 août dernier.

» N'aviez-vous pas écrit, en effet, à Samuel, ou ne m'aviez-vous pas écrit à moi-même deux ou trois lettres sur une affaire de la plus haute importance dont j'ai oublié le sujet ?

» En tout cas, mon bien cher Bemrode, je crois avoir fait passer, dans le temps, vos lettres à mon frère avec la même exactitude que je vous fais passer la sienne.

» J'espère bien que si vous avez quelque nouvelle affaire d'importance à traiter, vous ne vous adresserez pas à d'autre qu'à votre ami.

» Le docteur PETRUS BARLOW.

» *Vale et me ama!*

» *P. S.* — A propos, je viens de relever un point chronologique du plus haut intérêt.

» C'est à Stagyre, et non à Ithome, ainsi que beaucoup d'historiens l'ont soutenu jusque aujourd'hui, qu'est né Aristote ; de plus, c'est en l'an 384, et non en l'an 382 avant Jésus-Christ, qu'il y est né ; en outre, c'est toujours 368 ans, et non 365 ans avant l'ère nouvelle qu'il vint s'établir à Athènes, où il entra à l'Académie, non dans le mois ELAREBOLION, mais dans le mois EKATOMBAION ; enfin, ce fut pendant vingt ans trois mois et dix-sept jours, et non

pendant dix-neuf ans cinq mois et huit jours qu'il suivit les leçons du grand philosophe qui porta d'abord le nom d'Aristoclès, et qui dut, comme vous savez, à la largeur de ses épaules le surnom de Platon.

» Lorsque vous saurez, mon cher Bemrode, que mon peu d'exactitude à suivre votre affaire vient de la préoccupation où me tenait la solution de ce grand problème, vous me pardonnerez, j'en suis sûr, de vous avoir négligé pour accorder toute mon attention à une question de cette importance. »

Sous le même pli, se trouvait cette lettre de votre frère :

« Samuel Barlow et compagnie, négocians, à Liverpool, rue de la Taverne-Bleue.

» A monsieur Williams Bemrode, de présent pasteur de la cure d'Ashbourn.

» Monsieur et cher ami,

» J'ai reçu votre honorée du 2 août dernier, dans laquelle, en m'annonçant que vous avez des inquiétudes à l'endroit de votre cure d'Ashbourn, que vous craignez de voir supprimer, vous me priez d'user de mon influence près de mes correspondans pour vous obtenir une autre cure, soit en Angleterre, soit en Écosse, soit en Irlande, soit même en Amérique.

» Comme mes correspondans s'occupent tous exclusivement du commerce, les uns en gros et les autres en détail, et qu'aucun d'eux n'a jamais reçu probablement de commande pareille à celle que vous me faites, j'ai dû, pour remplir le but de votre honorée, avoir recours à mes connaissances.

» Au nombre de celles-ci est justement le recteur de Pembroke, lequel a la nomination de plusieurs cures, et que le mariage d'un de ses parens devait amener sous peu de jours à Liverpool.

» J'ai prié ce parent de me prévenir aussitôt que le recteur serait arrivé.

» Une heure après le débarquement du susdit recteur, avis de ce débarquement m'a été donné.

» Je me suis immédiatement rendu au lieu où il se trouvait, et je lui ai exposé votre demande avec le désir qu'il y fît droit. « Ma foi ! cela tombe bien, mon cher Samuel, » me répondit le recteur ; « vous avez, dites-vous, un pasteur » de vos amis qui demande une cure ? »

» Je tirai de ma poche votre honorée du 2 août dernier, et la lui mis sous les yeux.

» Il la lut. — Oui, c'est cela, dit-il. Eh bien ! moi, j'ai » justement une cure qui attend un pasteur. — Bon ! dis- » je, voilà un retour qui ne se sera point fait attendre. » — Mais, ajouta le recteur, reste à savoir, mon cher Sa- » muel, si cette cure conviendra à votre ami. — Pourquoi » ne lui conviendrait-elle pas, cher recteur ? Vous voyez » bien que la demande est faite sans désignation de lieu, » ni sans spécification d'espèce. — C'est, répondit le rec- » teur, qu'un grand inconvénient est attaché à cette cure. » — Ah ! je comprends, répondis-je, son traitement est » faible et donne à peine de quoi vivre. — Son traitement, » au contraire, est un des plus avantageux de toute la » comté de Galles, et s'élève à deux cents livres sterling. » — Alors sa situation dans les montagnes la rend désa- » gréable à habiter ? — Elle est située presque en face de » Pembroke, de l'autre côté du golfe, à une lieue de la » ville de Milfort, et dans la situation la plus riante du » monde. — Mais alors, mon cher recteur, je ne vois pas » trop ce que mon commettant pourrait désirer de plus » que ce que vous lui offrez. — Attendez. A cette cure, » non-seulement sont attachées les deux cents livres ster- » ling en question, mais ces deux cents livres sterling n'y » sont même attachées qu'en raison d'une tradition qui » fait qu'aucun pasteur ne veut l'accepter. Or, pour trou- » ver un pasteur, on a dû doubler le traitement, et encore, » depuis le dernier malheur arrivé dans cette cure, il y a » de cela cinq ans, la cure est-elle restée vacante. — Mais » enfin, demandai-je, quelle est cette tradition ? — On a » remarqué que, depuis trois cents ans à peu près, toutes » les fois que deux fils jumeaux sont nés dans cette cure, » l'un des deux, soit de sa volonté, soit par accident, a tué » l'autre. — Est-ce un fait, mon cher recteur, ou est-ce » tout simplement une tradition ?

» Le recteur hésita un instant, puis répondit : L'honneur » me force d'avouer, mon cher Samuel, que c'est un » fait... Maintenant, soumettez le cas à votre ami mon» sieur Williams Bemrode, et dites-lui que, s'il n'est » point arrêté par cette circonstance, la cure de Waston » est à lui. »

« Je vous transmets donc, cher et honoré monsieur Bemrode, l'offre de la cure de Waston, telle qu'elle m'a été faite par mon ami le recteur de Pembroke, vous disant d'avance tout ce qu'il y a pour et contre ladite cure, vous invitant à bien peser ses avantages et ses inconvéniens avant de prendre une décision, et vous déclarant qu'en tout cas, je ne garantis ni ne cautionne aucunement la livraison qui vous en sera faite sur une simple lettre d'avis que voudrez bien m'adresser.

» Sur quoi, cher monsieur Bemrode, croyant avoir entièrement rempli vos intentions, et cela du mieux qu'il m'a été possible, j'ai l'honneur de me dire votre très humble et très obéissant serviteur.

» SAMUEL BARLOW et Comp.

»-Liverpool, ce 12 août 1755. »

En lisant cette date, je ne pus m'empêcher de penser, mon cher Petrus, qu'il y avait six semaines que la lettre était écrite, et qu'en supposant qu'elle eût mis quarante-huit heures pour venir de Liverpool à Cambridge, elle était restée quelque chose comme quarante ou quarante-deux jours sur votre bureau.

Il est vrai que, pendant ce temps, vous releviez sur Aristote des erreurs tellement importantes, que, fût-il résulté pour moi de ce retard des événemens encore plus graves que ceux qu'il a amenés, je vous les pardonnerais de bon cœur en faveur de la grande clarté que vous venez de jeter sur le lieu de sa naissance, sur l'année où il vit le jour, et sur le temps précis qu'étudia sous Platon l'illustre précepteur d'Alexandre.

Mais convenez, mon cher Petrus, qu'il est bien heureux pour moi que mon hôte le chaudronnier, au lieu d'être un

savant comme vous, ait été un simple ouvrier battant ou étamant le cuivre; car si, au lieu d'étamer ou de battre son cuivre, il eût eu par exemple à poursuivre ce simple problème de savoir laquelle des villes de Smyrne, de Chios, de Colophon, de Salamine, de Rhodes, d'Argos ou d'Athènes, a donné naissance à Homère, quoiqu'il se fût posé une seule question à la place des trois que vous avez si heureusement résolues, j'aurais couru grand risque de passer en prison les plus belles années de ma vie!

Et maintenant ne vaudrait-il pas mieux, pour le progrès de l'esprit humain, que cette grande question, qui depuis trois mille ans divise les principales villes de la Grèce et les principaux savans de l'Europe, fût résolue, et qu'un pauvre atome comme moi, au lieu de dater la lettre qu'il vous écrit de la cure de Wircksworth, la datât, elle et les suivantes, de la prison pour dettes de Nottingham?

Mais, n'importe, mon cher Petrus, je ne me tiens pas moins pour votre obligé; car vous pouviez non-seulement m'envoyer cette lettre un peu tard, comme vous l'avez fait, mais encore ne pas me l'envoyer du tout.

La lettre lue, je me rapprochai de monsieur et madame Smith, et je répondis à Jeannie, qui m'interrogeait de l'œil.

— C'est une lettre de monsieur Samuel Barlow concernant une affaire pour laquelle j'aurai besoin de ton avis.

Après quoi, jugeant inutile de rester plus longtemps sur le grand chemin et de garder deux voitures, je payai le conducteur de la mienne; je tirai de sa carriole mon paquet et ma lunette que je transportai dans la carriole de monsieur Smith, et le renvoyai à Nottingham.

Trois quarts d'heure après, nous traversions Ashbourn.

Peut-être eût-il été plus chrétien à moi de le traverser humblement, caché au fond de la carriole de mon beau-père, sans me montrer à ces bons villageois; mais, vous le savez, mon cher Petrus, le démon de l'orgueil est en moi! Le hasard fit que le premier de mes paroissiens que je rencontrai fût justement le voiturier qui m'avait conduit, la veille, à la prison pour dettes; le brave homme, à son retour à Ashbourn, avait témoigné, d'après le dire de monsieur Smith, un tel intérêt pour mon malheur, que

je ne pus résister au désir de lui faire connaître ma mise en liberté; je l'appelai pour lui serrer la main; mais lui, me reconnaissant, au lieu de venir à moi, se mit à joindre les mains et à crier en les levant au ciel :

— Jésus Dieu! mes enfans, c'est notre bon pasteur, monsieur Williams Bemrode, que le Seigneur nous renvoie!

A ce cri, une porte s'ouvrit, puis deux portes, puis toutes les portes. Chacun accourut, se précipita, hommes, femmes, enfans, et la voiture fut à l'instant même entourée, arrêtée, assaillie, comme l'est, par les vagues qui se pressent, un vaisseau au milieu de la mer.

Il n'y avait pas moyen d'avancer, mon cher Petrus; il fallut faire halte et descendre.

Alors, tous les bras s'étendirent vers moi, et chaque bouche se mit à crier :

— Ah! cher monsieur Bemrode! ah! digne monsieur Bemrode! c'est donc vous! vous voilà donc! ce n'est donc pas vrai, que vous étiez en prison?

Et mille autres choses encore, et, cela, sur tant de tons différens, que la pauvre Jeannie, qui, comme vous savez, est musicienne de première force, se mit à pleurer beaucoup de joie, disait-elle, mais un peu aussi, je le suppose, du défaut d'harmonie de ce concert universel.

Au bout de dix minutes, le bruit de mon retour s'était répandu dans tout le village, et il ne restait dans les maisons que les impotens et les paralytiques.

Je m'avançais au milieu de cortége de braves cœurs, pleurant un peu, moi aussi, quelques efforts que je fisse pour retenir mes larmes, lorsque, arrivant à la hauteur de l'église, j'aperçus mon successeur et sa femme debout sur la porte du presbytère. Sans doute ils ignoraient la cause de tout ce remue-ménage, et venaient à la rue pour s'en informer; mais, en me reconnaissant, ils rentrèrent avec précipitation, et l'un des deux referma même la porte avec bruit. Dieu veuille que ce ne soit point par un mouvement d'envie et de colère! Qui sait si, grâce aux soins de ce bon monsieur Samuel Barlow, ce n'est pas pour un bien que ce que j'ai d'abord regardé comme un malheur s'est accompli, et si la cure de Waston ne nous promet pas

des jours aussi beaux et aussi calmes que ceux que nous avons passés à Ashbourn ?...

Quand je fus arrivé à la place, chacun, voyant que nous allions retourner à Wircksworth, où nous n'étions évidemment pas attendus, puisque monsieur Smith et sa femme en étaient partis pour venir nous rejoindre à Nottingham, chacun, dis-je, nous offrit de partager son modeste repas.

Nous hésitions à accepter parce que, en acceptant le repas de l'un, nous faisions cinquante jaloux; mais, tout à coup, une voix s'écria :

— C'est l'heure du souper; il fait un temps superbe; réunissons tous les repas en un seul, et soupons tous ensemble sur la place; chacun apportera ce qu'il aura préparé pour lui, et, ainsi, de peu l'on fera beaucoup.

La proposition fut reçue par des hourras universels.

En un instant, une dizaine de tables sortirent de la taverne du marchand de bière, et s'alignèrent sur la place; une vingtaine d'autres se joignirent à ce premier noyau.

Chacun apporta son pain, son plat, sa bière, son siége. sa lampe ou sa chandelle; et trois cents personnes étaient, au bout de dix minutes, attablées à ce banquet improvisé, qui me rappelait, avec l'avantage de la variété dans les mets, ces fameux banquets au brouet noir, institués, je crois, par Lycurgue.

Je dis : *Je crois*, car je n'ose plus rien affirmer, cher Petrus, depuis les graves erreurs que vous avez si savamment et si patiemment relevées dans la vie d'Aristote, et où étaient tombés les hommes les plus érudits de l'antiquité et des temps modernes.

Quoique bien simple en raison du beau ciel qui étincelait sur nos têtes, et de la franche gaîté qui régnait parmi nous, le repas se prolongea assez avant dans la nuit.

Enfin, à onze heures, on se leva de table.

Nous croyions avoir à faire deux milles à pied, et j'avoue que, après les émotions et les fatigues éprouvées par ma pauvre Jeannie, ce n'était point une petite inquiétude pour moi que cette nouvelle fatigue; mais notre conducteur nous attendait avec sa voiture, et son cheval, qui avait dîné et s'était reposé tandis que nous dînions et

nous reposions, était prêt à nous mener à Wircksworth, et nous annonçait, par ses hennissemens pleins d'ardeur, que ce n'était pas le moins du monde à contre-cœur qu'il nous rendait ce service.

Jusqu'au bout du village, force nous fut de marcher au pas, tous nos convives nous accompagnant; mais, à cen pas de la dernière maison, ils se résolurent enfin à prendre congé, et, malgré le roulement de la voiture, nous entendîmes longtemps les adieux pleins d'heureux souhaits dont ils saluaient notre départ.

C'était avec une grande joie, je l'avoue, qu'après les événemens qui venaient de se passer, je me revoyais dans la petite maison de la bonne madame Smith; puis, j'avais hâte de me trouver seul avec Jeannie, pour lui communiquer la lettre de votre cher frère, mon si digne et si gracieux protecteur.

Aussi, à peine fûmes-nous dans cette petite chambre blanche, qui, malgré le changement survenu dans l'existence de son ancienne et gracieuse habitante, avait gardé son caractère virginal, que, sans rien dire à Jeannie qui pût la pousser à une détermination plutôt qu'à une autre, je lui remis la lettre de monsieur Samuel Barlow en l'invitant simplement à la lire.

Jeannie la lut, puis la relut.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! dit-elle, entre la certitude d'une misère réelle et la crainte d'un danger imaginaire, je ne pense point qu'il y ait à hésiter.

Mais quoique, par cette adhésion, Jeannie répondît à mon secret désir :

— Chère bien-aimée, lui dis-je, as-tu bien réfléchi et ne veux-tu point prendre jusqu'à demain pour adopter une résolution définitive?

— A quoi bon? répondit Jeannie; la nuit n'apportera aucun changement dans les termes de la lettre du bon monsieur Samuel Barlow; d'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, la tradition est moins dangereuse pour nous que pour tous autres.

Je compris ce que voulait dire Jeannie; elle pensait qu'ayant été six mois sans avoir d'enfans, il serait bien

malheureux d'avoir tout à coup deux jumeaux, justement là où deux jumeaux devaient renouveler la fratricide histoire d'Étéocle et de Polynice.

Il est vrai que ce n'était pas le moins du monde une raison pour moi; c'était exactement comme si l'on eût prétendu que, parce que je n'avais pas encore fait mon grand ouvrage, je ne le ferais jamais.

Je soumis donc, pour l'acquit de ma conscience, deux ou trois observations à Jeannie; mais elle les réfuta d'un cœur si ferme et avec un esprit si droit, que je ne pus m'empêcher d'être complétement de son avis.

Du reste, je le répète, il n'était pas bien difficile de m'amener là.

Ce ne fut pas le tout.

Jeannie exigea qu'avant de me coucher j'écrivisse à votre excellent frère, pour le remercier de sa complaisance et le prier de prévenir le recteur de Pembroke que nous acceptions la cure de Waston, quelle que fût la terrible tradition qui y était attachée.

Nous n'attendons, en conséquence, mon cher Petrus, que la réponse de votre frère pour nous mettre en route; et il est probable que la première lettre que vous recevrez de moi sera datée du pays de Galles.

Il va sans dire que, tout en annonçant, le lendemain matin, à monsieur et madame Smith la bonne fortune qui nous arrivait, nous leur cachâmes la fatale tradition des jumeaux fratricides.

Dans tous les cas, mon cher Petrus, il en sera sur ce point comme il plaira au Seigneur : il a été trop bon et trop miséricordieux à mon égard dans le passé pour que je ne remette pas, avec une suprême confiance et une foi complète, mon avenir entre ses mains.

Dieu, qui a été pour moi dans le presbytère d'Ashbourn; Dieu, qui a été pour moi dans la prison de Nottingham, Dieu sera bien pour moi encore dans la cure de Waston!

XXXVIII

LE DÉPART.

Ce soir, jeudi 12 octobre, nous recevons, mon cher Petrus, la lettre de votre frère, qui nous dit que la cure est toujours vacante et nous attend.

Demain, 13, nous partons.

La seule chose qui m'inquiète en partant, ce n'est point cette folle tradition, que décidément je tiens pour une fable, mais c'est de savoir si, là-bas, au bout de l'Angleterre, dans ce malheureux coin du pays de Galles, je trouverai les livres dont j'ai besoin pour l'exécution de mon grand ouvrage.

Adieu, mon cher Petrus; je vais si loin, et tourne tellement le dos à Cambridge, que je n'ose vous dire au revoir.

Votre bien tendre et bien dévoué,

WILLIAMS BEMRODE,
Pasteur de la cure de Waston.

FIN DU PREMIER VOLUME DU PASTEUR D'ASHBOURN.

Digitized by Google

TABLE

DU PREMIER VOLUME

PAG.

I. — Le grand Pope..... 1
II. — De quelle façon je deviendrai grand homme... 11
III. — Premier conseil de mon hôte le chaudronnier.. 20
IV. — Deuxième conseil de mon hôte le chaudronnier. 29
V. — Troisième conseil de mon hôte le chaudronnier. 40
VI. — Mon début oratoire..... 51
VII. — La générosité de Monsieur le Recteur..... 56
VIII. — Hoc..... 63
IX. — La veuve..... 71
X. — L'homme est un étranger sur la terre..... 78
XI. — Dieu dispose..... 86
XII. — De quelle manière se meubla la maison vide... 95
XIII. — Ce que je vis par la fenêtre, grâce à la lunette de mon grand-père le contre-maître..... 105
XIV. — Quelle influence peut avoir, sur la vie d'un pauvre pasteur de village, une fenêtre ouverte ou fermée..... 112
XV. — Qui n'est que la suite du précédent..... 121
XVI. — La femme et la fille du pasteur Smith..... 130
XVII. — Ou je retrouve mon inconnue avec ses cheveux blonds, son chapeau de paille, ses joues roses et sa robe blanche nouée d'un ruban bleu... 138
XVIII. — La promenade..... 149
XIX. — Où nous parlons peu de mon sermon, beaucoup de la femme que j'aimais..... 156
XX. — L'épreuve..... 165
XXI. — La fin de mon roman..... 172

Digitized by Google

PAG.
XXII. — Le commencement de mon histoire..... 178
XXIII. — Où je commence à faire véritablement connaissance avec Jeannie..... 192
XXIV. — Où je fais de plus en plus connaissance avec Jeannie..... 201
XXV. — Comment l'épithalame fut interrompue..... 209
XXVI. — Comment, malgré ma bonne volonté, l'épithalame ne put être fait pour le lendemain.... 216
XXVII. — Comment ce fut monsieur Smith, et non pas moi, qui fit l'Épithalame..... 224
XXVIII. — Le jour anniversaire..... 233
XXIX. — L'horizon se rembrunit..... 240
XXX. — Monsieur l'intendant..... 251
XXXI. — Orétès Ier..... 257
XXXII. — Le transport en blanc..... 265
XXXIII. — De Charybde en Scylla..... 280
XXXIV. — La prison. 287
XXXV. — A la grâce de Dieu..... 293
XXXVI. — Dieu est partout..... 300
XXXVII. — La cure de Waston..... 309
XXXVIII. — Le départ..... 318

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

88751

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLI